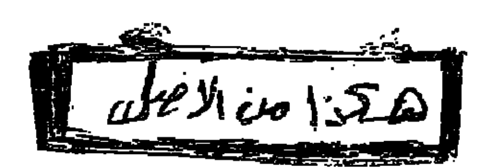


DERNIÈRE ÉDITION

Le Monde

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : André Laurens

AVEC LE SUPPLÉMENT DU DIMANCHE

QUARANTIÈME ANNÉE -- N° 12031 4,80 F DIMANCHE 2-LUNDI 3 OCTOBRE 1983

5, rue des Italiens 75427 Paris Cedex 09 -- Tél. : 246-72-23

ANNIVERSAIRE

La guerre du Kippour
(Page 2)

LIBAN

La résurrection de l'armée
(Page 4)

GRANDE-BRETAGNE

Le roi Arthur contre la « blonde plutonium »
(Page 5)

LECTURES

Les demi-Mémoires du général Bradley
(Page 7)

SOCIÉTÉ

Un P.-D.G quitte le siècle
(Page 12)

MÉDECINE

Les « terrains du cancer »
(Page 12)

Dans « le Monde Dimanche » quatre pages de radio et de télévision

Terrorisme à Marseille

Un trop-plein de revendications

L'attentat de la Foire de Marseille (un mort, vingt-six blessés) a été revendiqué par trois organisations à visées très différentes. Mais, si M. Gaston Defferre semble pencher pour la responsabilité d'un groupe anti-arabe d'extrême droite, les deux autres revendications ne peuvent être négligées.

Les Arméniens ? Un groupuscule d'extrême droite ? Une organisation pro-palestinienne ? Quelques heures après l'explosion criminelle qui a eu lieu, vendredi 30 septembre, dans l'enceinte de la Foire internationale de Marseille, trois groupes terroristes aux visées politiques très différentes avaient déjà revendiqué cet attentat meurtrier (un mort, vingt-six blessés, dont six grièvement touchés, samedi en fin de matinée).

En indiquant que la charge explosive avait été placée « *à l'endroit où commence le stand de l'Algérie, qui s'étend sur 20 ou 30 mètres* », M. Gaston Defferre, ministre de l'intérieur et maire de Marseille, a fait comprendre qu'il accordait plus de crédit à la revendication du groupe d'extrême droite raciste Charles-Martel. Depuis une dizaine d'années, cette organisation commet principalement des attentats contre les représentations officielles de l'État algérien en France et les habitations des travailleurs immigrés de ce pays. L'Algérie visée ? « *D'après l'endroit où la bombe a été posée, cela me paraît évident* », a précisé M. Defferre.

Si cette hypothèse se confirmait, elle marquerait la responsabilité d'un groupuscule qui s'était manifesté pour la première fois en décembre 1973, en revendiquant un attentat contre le consulat d'Algérie – à Marseille, déjà – qui fit quatre morts et seize blessés. Cette organisation, que la police n'a jamais réussi à inquiéter, avait depuis connu alternativement des phases d'activisme et d'accalmie.

Cet été, le groupe Charles-Martel était repassé à l'offensive. Le 9 août, il revendiquait un attentat commis le jour même contre les bureaux de l'agence Air Algérie à Marseille. Le 19, il se signalait comme l'auteur d'un attentat contre un foyer-hôtel pour immigrés de la Sonacotra dans cette ville. Mais, contrairement à vendredi, les revendications avaient été faites auprès de l'Agence France-Presse et non auprès du quotidien *le Provençal*. Et, à chaque fois, un correspondant anonyme avait indiqué que le groupe Charles-Martel agissait « *pour une France propre* ».

Ce contexte explique probablement la réaction de M. Defferre. A plusieurs reprises, le groupe Charles-Martel a montré qu'il devait avoir des racines marseillaises. Cette ville a enregistré, depuis le 1er janvier 1983, une dizaine d'attentats visant soit des travailleurs maghrébins, soit des propriétaires de magasins juifs, dont certains ont été revendiqués par ce groupe d'extrême droite.

M. Defferre lui-même a été menacé. Des gardiens ont découvert, le 17 février, un engin explosif au rez-de-chaussée de la mairie de Marseille. Et le ministre de l'intérieur – qui a toujours considéré qu'être attaqué par l'extrême droite est un « *honneur* », – doit se rappeler qu'il a reçu, en juillet et septembre 1981, deux lettres de menaces de mort signées du groupe Honneur de la police, un autre groupuscule d'extrême droite, contenant chacune une balle. L'explosion criminelle de la Foire internationale de Marseille intervient, en outre, après des élections municipales où il a beaucoup été question de l'immigration, à Marseille notamment (mars 1983), à Dreux encore (mars et septembre).

Les enquêteurs ne peuvent cependant exclure aucune hypothèse ni, *a fortiori*, négliger les deux autres revendications. Celle du groupe Orly, proche de l'Armée secrète arménienne pour la libération de l'Arménie (ASALA), est tout aussi crédible. Depuis plusieurs années, ces deux groupes tentent de faire pression sur la France pour arracher aux autorités la possibilité de circuler sur le territoire national en toute impunité et d'obtenir la libération d'Arméniens emprisonnés (au nombre de dix-sept, après, notamment, une prise d'otages au consulat de Turquie à Paris et l'attentat meurtrier à l'aéroport d'Orly).

LAURENT GREILSAMER.

(Lire la suite page 10.)

La politique de l'indice

Tout gagner ou tout perdre

Ayant misé l'essentiel de son action sur un net ralentissement des hausses de prix et de salaires en France, le gouvernement de M. Mauroy est amené, semaine après semaine, à prendre des décisions de plus en plus dangereuses pour les investissements des entreprises, les comptes de l'État, l'activité économique et, finalement, l'emploi. Mais l'enjeu est assez important pour justifier les risques pris.

Si la hausse des prix atteint, voire dépasse 9 % cette année – au lieu de 8 % prévus, – ce sera un bien mauvais départ pour une course de longue haleine qui doit théoriquement nous ramener à 5 % d'inflation dès l'an prochain, puis à des taux voisins de ceux des grands pays industrialisés.

C'est parce que l'objectif visé s'éloigne au fur et à mesure qu'on s'approche de l'échéance que nos dirigeants, simplifiant au maximum leur stratégie économique, commencent à pratiquer sans vergogne une politique de l'indice.

En mai 1982, M. Jacques Delors met au point une formule de fixation automatique des prix des carburants et du fuel domestique. L'idée est de refléter dans les prix de vente « *la réalité de l'économie pétrolière* », en clair, de retirer à la puissance publique le formidable pouvoir de fixer les prix des carburants. Ceux-ci varieront en fonction de différents paramètres, dont le cours moyen du dollar observé le mois précédent. Seize mois plus tard, où en sommes-nous ?

ALAIN VERNHOLES.

(Lire la suite page 17.)



LE DÉBAT SUR LA COHABITATION

Une séparation des pouvoirs

Raymond Barre connaît mieux l'économie que la Constitution. S'il avait pris soin de relire notre loi fondamentale avant de parler, il n'aurait point refusé la perspective d'une cohabitation entre le président Mitterrand et une majorité de droite après une victoire éventuelle de l'opposition aux législatives de 1986. Il n'aurait point confondu avec un compromis politique ce qui serait tout simplement une séparation des pouvoirs devant laquelle tout le monde devrait se plier à Matignon, au Palais Bourbon, à l'Elysée, car elle découlerait de règles de droit qui s'imposent aux gouvernants, aux députés et au chef de l'Etat comme à tous les Français.

Depuis 1962, le président de la République réunit en lui deux sortes de prérogatives : celles qui lui sont attribuées par la Constitution et celles qui découlent de la situation d'un chef de majorité parlementaire. Il perdrait les secondes si la majorité basculait de l'autre côté. Mais nul ne pourrait lui enlever les premières. Elles ne sont pas négligeables, bien qu'elles ne comprennent pas le droit de recourir au référendum, comme on le répète souvent. Le chef de l'Etat ne peut saisir directement la nation que sur proposition du gouvernement pendant la durée des sessions ou sur proposition conjointe des deux Assemblées, ce qui le paralyserait en cas de majorité parlementaire opposée à lui. Bien entendu, il ne pourrait pas plus recourir à l'article 16 : le meilleur des juristes gaullistes, René Capitant, l'avait démontré lors de la controverse de 1967, contre les opinions avancées par Michel Debré, Alain Peyrefitte et Alexandre Sanguinetti, que le général s'était bien gardé de cautionner.

Juridiquement possible dès le lendemain du renouvellement d'une Assemblée parvenue à son terme normal, la dissolution serait politiquement impossible avant un long délai : les citoyens n'admettant pas qu'on repousse aussitôt leur choix. Sauf crise grave, tout porte à penser que le chef de l'Etat ne provoquerait pas de nouvelles élections législatives avant les présidentielles de 1988.

MAURICE DUVERGER.

(Lire la suite page 8.)

L'électorat de l'opposition veut en découdre avec la gauche

par NADINE AVELANGE

LIRE PAGE 8

M. J.-P. CHEVÈNEMENT invité du « Grand Jury R.T.L.-*le Monde* »

M. Jean-Pierre Chevènement, ancien ministre d'État, ancien ministre de la recherche et de l'industrie, maire de Belfort, sera l'invité de l'émission hebdomadaire le « Grand Jury R.T.L.-*le Monde* », dimanche 2 octobre, de 18 h 15 à 19 h 30.

L'animateur du CERES répondra aux questions d'André Passeron et Philippe Labarde, du *Monde*, et de Gilles Leclerc et Bruno Cortès, de R.T.L., le débat étant dirigé par Alexandre Baloud.

LA JOURNÉE D'ACTION DE LA C.G.C.

Un cadre peut en cacher un autre

Le 3 octobre à Paris, le 5 octobre en province, la confédération française de l'encadrement C.G.C. va manifester pour exprimer sa volonté de voir mettre en œuvre une autre politique économique et sociale.

Rencontrés dans le Capitole, train d'affaires qui assure la liaison Paris-Toulouse-Paris, deux jeunes cadres de Renault-Véhicules industriels (R.V.I.), âgés d'un peu moins de trente-cinq ans, non syndiqués, affirment sans ambages : « *Ce qui nous intéresse, c'est notre carrière au sein de l'entreprise. D'une entreprise qui tourne, comme la Régie. Les grands discours, d'où qu'ils viennent, franchement, ça nous laisse froid. On ne croit pas plus au « contrat de confiance » évoqué par le président de la République qu'aux diatribes de la C.G.C. contre le gouvernement.* »

« *Chez nous, à la Régie*, poursuit l'un deux, *les résultats d'Alain Prost, en formule 1, sont cent fois plus commentés, à tous les échelons, que n'importe quelle déclaration politique ou syndicale. Réussir, en tant qu'individu, reste notre véritable objectif. C'est cela la réalité.* »

Propos de « jeunes loups » ? Sans aucun doute : ils sont nombreux ceux qui, sortis récemment des grandes écoles, bardés de diplômes, s'orientant vers les secteurs de pointe – tout ce qui se termine en « ique » – n'ont en tête que leur profil de carrière, sachant pertinemment, marasme ou pas, que le pays aura toujours besoin d'eux. Pas d'état d'âme, par exemple, chez ces ingénieurs d'I.B.M., âgés d'à peine vingt-cinq ans, qui exigent, avant de s'engager dans la firme, de connaître leur avenir professionnel d'ici dix ou quinze ans. « *Beaucoup de ces jeunes cadres profitent même de la crise pour se vendre mieux* », reconnaît-on dans les milieux syndicaux.

Alors ? Démoralisés, « démotivés », les cadres, découragés par les nouvelles ponctions fiscales et sociales, dont ils estiment faire seuls les frais en tant que salariés ? Prêts à « *vivre à l'anglaise* », selon l'expression de M. Michel Demeyer, secrétaire général de l'union régionale C.G.C. du Nord-Pas-de-Calais ? Résignés à « *récupérer en farniente* [problème des horaires] *ce qu'ils ont perdu ailleurs* », comme on le dit à l'union départementale des cadres Force ouvrière de la Haute-Garonne ? Contraints à baisser les bras ou à lever le poing, selon leur tempérament et leur appartenance – ou non – syndicale ou politique ?

Il convient de fortement nuancer, au terme d'une enquête menée à Lille et à Toulouse, choisies pour exemples dans le tissu industriel français : un cadre en cache toujours un autre, tant cette population est disparate (ce qui explique en grande partie son faible taux de syndicalisation et son individualisme à tous crins), tant les préoccupations, les soucis, les intérêts, les analyses, varient fondamentalement d'une infracatégorie à l'autre.

MICHEL CASTAING.

(Lire la suite page 17.)



Dates

RENDEZ-VOUS

Dimanche 2 octobre. *Vittel :* Sommet franco-africain (jusqu'au 4).

Grande-Bretagne : Congrès travailliste de Brighton.

3 octobre. *Bruxelles :* Réunion des ministres de la pêche de la C.E.E.

Washington : M. Reagan reçoit le président égyptien Hosni Moubarak. Conseil exécutif du F.M.I.

Moscou : Visite d'une délégation des Verts de R.F.A. dirigée par Mme Petra Kelly.

5 octobre. *R.F.A. :* Arrêt de travail symbolique à l'appel des syndicats pour protester contre la course aux armements. Voyage du chancelier Kohl au Proche-Orient.

6 octobre. *Bruxelles :* Début des négociations C.E.E.-A.C.P. sur le renouvellement de l'accord de Lomé.

Pékin : Reprise des pourparlers sino-soviétiques.

7 octobre. *Portugal :* Première visite officielle du président Samora Machel du Mozambique.

SPORTS

5 octobre. *Football :* France-Espagne à Paris (Parc des Princes).

8 octobre. *Football :* Championnat de France (treizième journée).

9 octobre. *Cyclisme :* Blois-Chaville.

Le Monde

Service des Abonnements
5, rue des Italiens
75427 PARIS CEDEX 09
C.C.P. Paris 4207-23

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	9 mois	12 mois
FRANCE	341 F	554 F	767 F	980 F
TOUS PAYS ÉTRANGERS PAR VOIE NORMALE	661 F	1 194 F	1 727 F	2 260 F
ÉTRANGER (par messageries) I. – BELGIQUE-LUXEMBOURG PAYS-BAS	381 F	634 F	887 F	1 140 F
II. – SUISSE, TUNISIE	454 F	779 F	1 105 F	1 430 F

Par voie aérienne
Tarif sur demande.

Les abonnés qui paient par chèque postal (trois volets) voudront bien joindre ce chèque à leur demande.

Changements d'adresse définitifs ou provisoires (deux semaines ou plus) ; nos abonnés sont invités à formuler leur demande une semaine au moins avant leur départ.

Joindre la dernière bande d'envoi à toute correspondance.

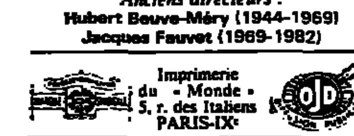
Veuillez avoir l'obligeance de rédiger tous les noms propres en capitales d'imprimerie.

LES TARIFS DU MONDE A L'ÉTRANGER

Algérie, 3 DA ; Maroc, 4,20 dir. ; Tunisie, 380 m. ; Allemagne, 1,60 DM ; Autriche, 15 sch. ; Belgique, 26 fr. ; Canada, 1,10 $; Côte-d'Ivoire, 340 F CFA ; Danemark, 6,50 Kr. ; Espagne, 100 pes. ; E.-U., 95 c. ; G.-B., 50 p. ; Grèce, 65 dr. ; Irlande, 80 p. ; Italie, 1 200 L ; Liban, 350 P. ; Libye, 0,350 DL ; Luxembourg, 27 f. ; Norvège, 8,00 kr. ; Pays-Bas, 1,75 fl. ; Portugal, 85 esc. ; Sénégal, 340 F CFA ; Suède, 7,75 kr. ; Suisse, 1,40 f. ; Yougoslavie, 130 nd.

5, RUE DES ITALIENS
75427 PARIS CEDEX 09
Télex MONDPAR 650572 F
C.C.P. 4207 - 23 PARIS
Tél. : 246-72-23

Edité par la S.A.R.L. *le Monde*
Gérant :
André Laurens, directeur de la publication
Anciens directeurs :
Hubert Beuve-Méry (1944-1969)
Jacques Fauvet (1969-1982)



Commission paritaire des journaux et publications, no 57 437.
ISSN : 0395 - 2037.

IL Y A DIX ANS, LE DÉBUT DE LA GUERRE DU KIPPOUR

La foudre tombe sur Israël...

C'est un simple pont sur le Jourdain, minuscule, entouré de broussailles, tout près du lac de Tibériade. Le reste du monde a sûrement oublié son nom. Pas les officiers de Tsahal (l'armée d'Israël). Aucun d'entre eux. Autour du « pont des filles de Jacob », dans la nuit du 6 au 7 octobre 1973, Israël a couru, sans doute, le plus grand risque militaire de toute son histoire depuis la fondation de l'Etat en 1948. Trois divisions de l'armée syrienne, un millier de chars, vingt bataillons d'engins, vingt-sept compagnies d'artillerie antiaérienne, déferlant des hauteurs du Golan, ont bousculé, dès l'après-midi, les cent dix blindés israéliens et les quelques centaines de soldats du contingent, abasourdis, pour s'enfoncer de 15 kilomètres à l'intérieur du pays, s'approcher à moins de 3 kilomètres du pont, menaçant directement les villes de Tibériade et Rosh-Pina. Et le cœur même d'Israël.

Dans le même temps, des commandos marocains héliportés s'étaient emparés du mont Hermon, qui domine tout le nord du pays ; la forteresse, l'observatoire privilégié d'Israël.

La première de toutes les unités de réserve israéliennes engagée en hâte et dans le désordre sur ce front a été un escadron de vieux Sherman datant de la seconde guerre mondiale. La moitié d'entre eux étaient encore équipés de canons de 75, dont les obus rebondissaient sur les blindages des T 55 et T 62 soviétiques. Ainsi à Hushniyia, Kuneitra, Madjel-Charm, Israël, événement inouï, fait précipitamment retraite. Du jamais vu au Proche-Orient. Le monde à l'envers !

Cette guerre du Kippour, tombant sur Israël comme la foudre, en plein sabbat du Grand Pardon va, mais qui s'en doute alors, tout changer dans le monde. Fin d'un ordre international et, pour l'Europe, fin des trente années glorieuses de l'expansion économique, début d'une crise-mutation aux conséquences imprévisibles, cassure définitive... Mais, en quelques heures, elle a déjà tout bouleversé en Israël même. Ce samedi, à 500 kilomètres du « pont des filles de Jacob », au fond du désert du Sinaï, deux mille canons égyptiens de 130 et 160 mm, dissimulés sur la rive ouest du canal de Suez, ont subitement ouvert le feu à 14 heures, « sonnant » littéralement les six cents soldats israéliens dispersés le long de « *l'infranchissable ligne Bar Lev* » et, pour la plupart, occupés aux prières du sabbat. Puis, sans transition, huit mille fantassins égyptiens se sont rués sur l'autre rive, escaladant l'énorme remblai de sable et fonçant entre les postes de la ligne Bar Lev espacés de plusieurs centaines de mètres. Ces premiers soldats, ces futurs héros, en qui le monde arabe, plus tard, verra le symbole d'un honneur reconquis, transportent sur leur dos des tubes bizarres et de petites valises contenant les nouveaux missiles anti-chars de fabrication soviétique : Sagger, Swatter et Schmell.



Dessin de ROUIL.

Un missile pour trois fantassins

Conformément aux plans minutieux du général *Chazli* et aux innombrables répétitions organisées secrètement depuis des mois quelque part dans le sud de l'Égypte, ces soldats ne chercheront pas à prendre d'assaut les fortins construits à grands frais et, après de bruyantes polémiques en Israël, sans s'arrêter, ils dépassent en courant la ligne Bar Lev pour se porter sans hésiter à la rencontre des blindés. Ceux-ci, contre-attaquant dans le désordre comme sur le Golan, sont décimés par les nouveaux missiles. Et, la chose est à peine croyable, toute l'infanterie égyptienne en est équipée à raison d'un engin pour trois hommes. Et leur maniement ne réclame aucune compétence particulière, sinon du courage.

Un missile portatif de quelques kilos, une petite valise, une simple lunette de visée : au creux d'une dune, ou même en rase campagne, les fantassins s'arrêtent, emboîtent les différents éléments de l'engin et font feu. Il leur suffit de suivre la cible dans le viseur. Le système de guidage par fil fera le reste. Portée 3 kilomètres, précision presque absolue.

Les escadrons blindés israéliens vont se casser les dents sur cette nouvelle infanterie lance-missiles. « *Nous pensions que le char écrase toujours l'infanterie*, écrira quelques jours plus tard dans *Haaretz*, Zeev Shiff, le meilleur chroniqueur militaire d'Israël, *et nous avons été stupéfaits de voir les Égyptiens se ruer à l'assaut de nos blindés.* »

Mais sur ce front du canal, il se passe ce samedi-là quelque chose de plus extravagant encore. Les dizaines de Mirage et de Sky Hawks israéliens, orgueil de Tsahal, anges gardiens du pays, qui ont surgi au ras des dunes pour clouer au sol l'offensive égyptienne et détruire les ponts jetés sur le canal, se heurtent à un véritable parapluie métallique. Aux rampes de Sam-2 et de Sam-3 échelonnées tout le long du canal depuis 1970 et bien connues des services de renseignements israéliens, se sont ajoutés cette fois des Sam-6 montés sur véhicules et, en très grande quantité, des Sam-7 portés par de simples fantassins. Les jeunes pilotes israéliens – moyenne d'âge vingt ans – doivent plonger sur leurs objectifs au milieu d'une véritable gerbe de missiles tirés à profusion. En quelques minutes, plusieurs dizaines d'avions sont au tapis. A minuit, ce samedi, après dix heures de combats, cinq cents chars égyptiens, des dizaines de Sam-6 et des milliers de soldats ont pu franchir le canal en s'accrochant au terrain. Oui, la foudre est tombée ce jour-là sur Israël !

Rien compris, rien prévu

La guerre était impossible, *répétait*-on depuis des mois. Elle est venue. Les Arabes étaient peureux et incapables, voilà qu'ils se jettent contre les tanks et abusent les stratèges de Tsahal. Jérusalem possédait les meilleurs services secrets du monde. Cette fois, ils ont pourtant tout su depuis le début (concentration de troupes en Syrie et en Égypte, état d'alerte des armées arabes, etc.), mais rien compris ni rien prévu. « *Aucun risque de guerre* », titraient trois jours avant les journaux de Jérusalem. Les pilotes israéliens étaient les meilleurs, les voilà descendus par les fusées soviétiques. Quant aux généraux prestigieux, ils s'entredéchirent déjà et se rejettent mutuellement la responsabilité du désastre. L'« infranchissable » ligne Bar Lev n'a pas tenu six heures. *Quant à la mobilisation éclair des* réservistes, elle a sombré cette fois dans un indescriptible chaos et un désordre que dénoncera plus tard, détails à l'appui, la commission Agranat. L'indépendance technologique enfin, dont, quelques semaines plus tôt, les journaux se glorifiaient à l'occasion du Nouvel An, n'est qu'un leurre. L'armée israélienne sera bientôt à court de munitions, dépendant tout entière des avions gros porteurs Galaxy de l'armée américaine.

Et puis les morts... Tant de morts déjà... Aux États-Unis, les services d'information du Pentagone rendent public, dès le mardi, leur premier bilan : les pertes subies en trois jours par Israël sont déjà beaucoup plus importantes que toutes celles de 1967.

Un incendie planétaire

Trois petits jours, du 6 au 9 octobre 1973 ; deux endroits très précis, le « pont des filles de Jacob » et la ligne Bar Lev ; deux éléments de surprise, les missiles antichars égyptiens sur le canal et l'avancée des blindés syriens sur le Golan : l'essentiel de ce qu'on appellera plus tard le cataclysme du Kippour tient en ces quelques éléments. Tout sera joué. Le reste, *tout le reste, n'y changera rien.* Ni la reconquête fulgurante du terrain par l'armée israélienne entre le 9 et le 20 octobre, ni le coup d'éclat du général Sharon, qui passera les lignes égyptiennes à la tête d'un commando dès la nuit du 16 octobre, ni l'héroïsme oublié des fantassins de la brigade Golani, reprenant mètre par mètre, et le plus souvent au corps à corps, les pentes du mont Hermon... Israël va gagner militairement cette guerre – la quatrième – et plus spectaculairement encore que les autres. *Mais il* n'empêche, celle-ci est déjà politiquement perdue.

Imaginée et préparée depuis des mois par Anouar El Sadate – que plus personne ne croyait, ni en Israël ni dans le monde arabe, *quand il promettait la guerre*, – l'« opération Padr » a atteint son objectif. En arabe *Padr* veut dire étincelle : c'est un drôle d'incendie qu'elle vient d'allumer partout sur le monde. Il brûle encore. On parle maintenant, tout le monde le sait, de l'avant et de l'après Kippour.

JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD.

IL Y A TRENTE ANS, EN U.R.S.S.

La bataille au sein de la « sécurité d'Etat »

Pour comprendre la bataille qui, il y a trente ans, atteignait son point culminant autour de la « sécurité d'Etat », à Moscou, il faut garder en mémoire que plusieurs groupes politiques soviétiques étaient entrés en concurrence lors de la formation des nouveaux régimes en Europe orientale. Staline n'avait, en effet, qu'une connaissance superficielle d'une poignée seulement des anciens du Komintern survivants des purges. Un de ces groupes concurrents était dirigé par Jdanov, ancien patron du Komintern dissous en 1943, qui essayait naturellement d'élargir sa sphère d'influence personnelle en nommant des anciens de cette organisation aux postes dirigeants en Europe orientale. Un rôle important était joué également par l'armée soviétique, qui avait la première occupé le terrain en Europe orientale et y avait installé sa clientèle par le canal du renseignement militaire. Mais ces deux groupes étaient en concurrence avec le chef du N.K.V.D., Beria, qui essayait de mettre en place partout des gens liés, formellement ou non, avec ses services. La situation était encore compliquée par le fait que chaque « *nouveau pays communiste* » *avait à* Moscou son *tuteur* personnel, qui répondait personnellement de la nomination des cadres et de la situation politique générale dans l'Etat de sa compétence.

Malenkov a été presque certainement le dirigeant soviétique en charge de la Tchécoslovaquie *après* la guerre. En 1949-1950, Malenkov et son allié d'alors, Beria, avaient réussi à éliminer dans le sang une partie des clientèles concurrentes en Hongrie et en Bulgarie, afin de montrer à Staline que toute la politique de Jdanov en matière de cadres était erronée et nuisible. Ils ne purent cependant pas aller trop loin dans leur purge, car leurs rivaux, effrayés par la terrible extermination dont avait été victime l'organisation du parti à Leningrad, formèrent une opposition au sein de l'armée et du parti, sous la direction de Khrouchtchev.

A partir de 1951, la sécurité d'Etat passa sous le contrôle des ennemis de Malenkov et de Beria. Le combat commença en Europe orientale, et d'abord en Tchécoslovaquie. La tâche que se fixèrent les nouveaux maîtres de la sécurité d'Etat n'était pas seulement de discréditer la politique *de Malenkov et de Beria* en matière de cadres, mais de leur imputer le nouveau crime d'encouragement au « sionisme international ».

Le rôle de l'« antisionisme »

L'élément rationnel de ce nouvel « antisionisme » était que la Tchécoslovaquie avait été la citadelle du soutien soviétique à Israël en 1948. C'est de là qu'étaient parties les fournitures massives d'armements soviétiques au jeune Etat, et ce n'était pas un hasard. Malenkov et Beria d'une part, Jdanov de l'autre, avaient des positions différentes sur le problème du Proche-Orient. Jdanov était contre la création d'un Etat juif, lui préférant l'idée d'un État binational en Palestine. Malenkov et Beria se prononçaient pour le partage de la Palestine en deux Etats. On le vit lors des votes à l'ONU en 1947 : la Tchécoslovaquie vota pour la partition de la Palestine, la Yougoslavie s'abstint et refusa par la suite le transit par son territoire des livraisons d'armes tchécoslovaques pour Israël.

Tournons maintenant notre attention vers le refus obstiné, tant en Tchécoslovaquie qu'en U.R.S.S., de réhabiliter Slansky après la mort de Staline, alors que presque tous les autres procès du même genre en Europe occidentale étaient révisés. A partir de 1950, Khrouchtchev, en tant que secrétaire du comité central, était probablement responsable de la nomination des cadres dans les organes de la sécurité d'Etat (M.G.B.). De fait, plusieurs fonctionnaires responsables du M.G.B. en 1951-1953 lui étaient étroitement liés par leur carrière passée : le général Serov, depuis longtemps vice-ministre de la sécurité d'État, avait été en 1939-1941 ministre de l'intérieur en Ukraine, où Khrouchtchev était alors premier secrétaire ; le nouveau vice-ministre de la sécurité d'Etat, Alexis Epichev, était lui aussi un ancien collaborateur de Khrouchtchev en Ukraine en tant que secrétaire du parti pour les régions de Kharkov et d'Odessa, puis sécrétaire du comité central de la République pour les cadres. Il en allait de même de Nicolas Mironov, ancien secrétaire de la région de Kirovograd, en Ukraine, ainsi que d'un autre secrétaire de cette région, V. Alidine.

Ce sont précisément ces gens-là, dirigés par Simon Ignatiev, ancien chef du bureau d'organisation au comité central du parti, nommé en août 1951 ministre de la sécurité d'Etat, qui ont préparé l'affaire Slansky à Prague, tout comme l'affaire des médecins à Moscou en 1952-1953. L'auteur britannique Robert Conquest a attiré l'attention *sur le fait frappant que pas un seul* des responsables de la sécurité d'Etat des années 1951-1953 *n'a* été puni, à l'exception du bouc émissaire Rioumine, chef de la section des enquêtes. Il est vrai qu'Ignatiev fut libéré en avril 1953 de son poste de ministre de la sécurité d'Etat. Mais il resta membre du comité central jusqu'en 1962, dirigeant les grandes régions de Bachkirie et de Tatarie. Ivan Serov prit la tête du K.G.B. après l'arrestation de Beria, tandis que Mironov prenait assez vite la direction d'un service-clé du comité central chargé des nominations au K.G.B., au ministère de l'intérieur et dans l'armée (*il périt mystérieusement* trois jours à peine après la chute de Khrouchtchev). Alidine figurait dans l'effectif des cadres dirigeants du K.G.B. en janvier 1982 encore. Quant au général d'armée Epichev, il est aujourd'hui à la tête, et depuis 1962, de la direction politique *principale des forces armées* soviétiques.

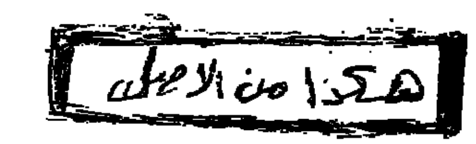
Le point faible : le procès Slansky

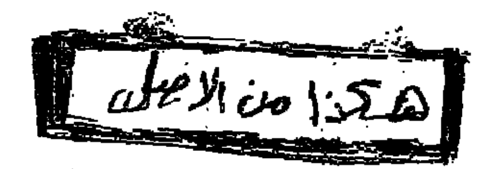
Or, une révision conséquente du *procès Slansky aurait frappé au premier* chef les anciens collaborateurs du K.G.B. de 1951-1953, ainsi que Khrouchtchev lui-même, qui porte vraisemblablement la principale responsabilité dans cette affaire. Ce n'est qu'en 1962, au moment où commence l'érosion du pouvoir de Khrouchtchev, *qu'est créée en* Tchécoslovaquie la commission Kolder, chargée d'examiner la réhabilitation de Slansky. A l'évidence, de nombreux dirigeants soviétiques étaient favorables à une enquête sur l'affaire Slansky afin de discréditer Khrouchtchev et leurs adversaires politiques à Moscou (*tout comme* Khrouchtchev l'avait fait en ouvrant le dossier des purges en U.R.S.S.).

Ce n'est pas par hasard non plus que ce soit *précisément* Brejnev qui fit tomber Novotny en s'abstenant de le soutenir, au moment de sa visite à Prague à la fin de 1967, dans sa querelle avec ses opposants. Mais ce qui restait de la coalition politique des années 1951-1953, notamment Epichev, ne l'entend pas de cette oreille. Epichev s'est montré extrêmement nerveux dès les débuts de la crise tchécoslovaque. Il fut dès le printemps 1968 le principal avocat soviétique de l'intervention, l'éminence *grise de l'influent groupe qui* agissait en ce sens à Moscou, et dont les principaux membres lui étaient associés : Piotr Chelest, alors chef du parti communiste en Ukraine, devait sa carrière politique à Epichev (il était en 1940 secrétaire de la ville de Kharkov au moment où Epichev dirigeait l'appareil régional) ; le maréchal Gretchko, ministre de la défense en 1968, avait siégé avec Epichev à l'Orgburo du P.C. ukrainien, en tant que commandant de la région militaire de Kiev. Surtout, Gretchko et Epichev étaient *entrés ensemble les* premiers en Tchécoslovaquie en septembre 1944, afin d'y aider l'insurrection slovaque, dont l'un des dirigeants était le jeune Gustav Husak. Ajoutons que le corps tchécoslovaque du général Svoboda faisait partie de la trente-huitième armée, dont le commissaire était Epichev.

Stepan Tchervonenko, ambassadeur soviétique en Tchécoslovaquie en 1968, avait travaillé avec Chelest en tant que secrétaire du parti en Ukraine, avant de commencer sa carrière diplomatique. Tous ont joué un rôle très actif, c'est bien connu maintenant, dans l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie. La chute d'Epichev aurait entraîné une perte d'autorité pour un groupe très important de dirigeants. Et c'est pourquoi ils ont exigé des actions décisives et rapides contre Prague. Ultime retombée des événements d'il y a trente ans.

MIKHAIL AGOURSKI,
professeur à l'université hébraïque de Jérusalem.





Étranger

BULLETIN

La Syrie, le Liban et les Etats-Unis

La diplomatie américaine est plongée dans l'embarras. Le secrétaire d'Etat, M. George Shultz, n'a pas réussi, vendredi 30 septembre, à ébranler son homologue syrien, M. Abdel Halim Khaddam. Ce dernier refuse net la proposition occidentale (Etats-Unis, France, Grande-Bretagne et Italie) de dépêcher au Liban des observateurs « neutres, liés d'une manière ou d'une autre aux Nations unies ». Pour justifier son refus, Damas évoque le précédent chypriote, où les forces de l'ONU ont « sanctionné, par leur présence, le partage de l'île ».

Le président Assad soutient que, puisque le conflit libanais est « une affaire essentiellement arabe », ce sont les pays « frères » qui devraient fournir les contingents de la paix. Officiellement, Damas laisse entendre que l'Arabie Saoudite, qui entretient de bons rapports avec les deux camps en présence, pourrait, à cet égard, jouer un rôle majeur, d'autant plus que les Etats-Unis auraient du mal à récuser un « fidèle allié » tel que le régime wahabite.

En réalité, la Syrie ne veut pas d' « étrangers » sur lesquels elle n'aurait aucune prise. Elle sait d'avance qu'aucun pays arabe, quelles que soient ses sympathies pour le président Gemayel, ne pourrait peser en faveur de celui-ci pour au moins deux raisons : les phalangistes sont perçus comme un parti « confessionnel » qui cherche à imposer son « hégémonie » sur les musulmans, largement majoritaires au Liban ; le gouvernement de Beyrouth a conclu avec Israël un accord de « normalisation » (le 17 mai dernier) que Damas dénonce comme un « traité de soumission ».

Les objectifs de la Syrie paraissent clairs à nombre d'observateurs : elle veut faire annuler l'accord du 17 mai qui confère, selon elle, à Israël des privilèges exorbitants entamant l'indépendance du Liban et menaçant sa propre sécurité ; elle entend aussi favoriser l'installation à Beyrouth d'un gouvernement d'union nationale qui neutraliserait les phalangistes « alliés » de l'Etat hébreu.

La convergence des intérêts syriens avec ceux de l'opposition libanaise a permis la conclusion de l'alliance qui met en péril sinon l'existence, du moins la nature de l'ordre établi par le président Gemayel.

Plusieurs facteurs suscitent l'embarras du gouvernement américain. On se rend compte à Washington que le rapport des forces au Liban est loin d'être favorable, du moins dans la conjoncture actuelle, au président Gemayel, dont l'autorité demeure essentiellement circonscrite au « Grand-Beyrouth ». Les Etats-Unis ne peuvent pas, d'autre part, renverser la situation en frappant directement l'armée de Damas, de crainte qu'une telle guerre ne conduise, de proche en proche, à un affrontement avec l'Union soviétique, alliée de la Syrie.

Paradoxalement, les Etats-Unis ne veulent pas rompre les ponts avec le régime du président Assad, que l'on considère à Washington comme « récupérable » depuis que M. Henry Kissinger a réussi à instaurer le dialogue. Mais comment détacher la Syrie de l'Union soviétique sans lui restituer le Golan, formellement annexé par Jérusalem, et annuler l'accord israélo-libanais ?

La diplomatie américaine, qui n'a pas trouvé de réponse à cette question, serait disposée, dit-on, à « geler » l'accord du 17 mai. Mais, même si le président Assad devait accepter ce compromis, serait-il suffisant pour l'induire à se retirer du Liban sans atteindre ses objectifs ?

« Entre un Liban phalangiste et la Syrie, j'ai choisi la Syrie »

déclare M. Walid Joumblatt

Alors que des violations sporadiques du cessez-le-feu se produisent toujours dans la banlieue de Beyrouth et dans la montagne, M. Walid Joumblatt, chef de la communauté druze et du parti socialiste progressiste P.S.P., a déclaré vendredi 30 septembre, dans une interview à l'A.F.P., qu'il était « *hors de question* » que des Français et des Italiens participent au contingent d'observateurs neutres chargés de superviser le cessez-le-feu.

Comme la Syrie, il a récusé la présence de l'ONU sur le terrain, qui signifierait, selon lui, « *une internationalisation du conflit libanais* ». M. Joumblatt a proposé que les observateurs soient issus de pays neutres, citant à titre d'exemple la Yougoslavie et l'Inde.

S'expliquant sur les relations avec la Syrie, le chef druze a déclaré qu' « *il n'était pas l'otage des Syriens* ». « *Entre un Liban phalangiste et la Syrie, j'ai choisi la Syrie. Je n'accepterai jamais un Liban phalangiste* », a-t-il poursuivi. Reconnaissant néanmoins que sa « *marge de manœuvre avec la Syrie est actuellement limitée* », il a estimé qu'elle deviendrait « *plus large* » s'il y avait « *une possibilité d'entente* » avec le président Gemayel.

A ce propos, dans un autre entretien qu'il a accordé à Antenne 2, M. Joumblatt a préconisé l'élaboration d'un nouveau pacte national. « *Le pacte de 1943 était un pacte confessionnel entre la grande bourgeoisie sunnite de Beyrouth et l'* « *establishment* » *maronite à l'époque*, a-t-il poursuivi. *Et, depuis, le Liban vit de secousse en secousse. Il est temps de remettre tout en cause et de penser vraiment le Liban moderne, futur.* »

M. Joumblatt a poursuivi : « *Je crois qu'il y a deux solutions :*

« *— La radicale, c'est-à-dire la solution laïque séculaire, ce qui serait idéal.*

« *— L'autre, à mi-chemin, c'est une redistribution équitable entre les communautés libanaises des pouvoirs, qu'ils soient : politiques, économiques et législatifs. Il n'y a que ces deux approches possibles.* »

Le dirigeant du P.S.P., a d'autre part indiqué que « *d'ici une semaine* » il viendrait à Paris pour rencontrer M. Cheysson. Il s'est déclaré « *sûr que l'on pourra aboutir à quelque chose de plus constructif que cette politique d'armada* ».

Le chef du P.S.P. a enfin violemment critiqué l'Internationale socialiste, dont il est le vice-président, pour le désintérêt qu'elle a manifesté, à son avis, à l'égard du problème libanais. Il a affirmé que M. Lionel Jospin, premier secrétaire du P.S., ne l'avait contacté qu'une seule fois, à propos des chrétiens de Deir-el-Kamar, mais ne s'était pas soucié du massacre de Kfar-Matta (imputé par le P.S.P. aux milices chrétiennes).

Israël

M. Shamir va constituer « au plus tôt » un gouvernement sans participation travailliste

De notre correspondant

Jérusalem. — Les conversations entre le Likoud — coalition au pouvoir — et l'opposition travailliste sur la formation d'un gouvernement d'union nationale se sont soldées, vendredi 30 septembre, par un échec après une troisième rencontre entre les deux grandes familles politiques israéliennes.

Constatant l'impasse, M. Itzhak Shamir, premier ministre désigné, a promis de constituer « *au plus tôt son gouvernement* » sans participation travailliste et sur la base de l'accord conclu avec les partis religieux membres de l'actuelle coalition.

Selon M. Shimon Pérès, chef de l'opposition, les tractations n'ont pas permis de réduire les « *différences insurmontables* » opposant le Likoud aux travaillistes. Elles concernent, notamment, les discussions sur l'autonomie, le dialogue avec la Jordanie et la colonisation des territoires occupés. C'est sur ce dernier point — capital pour l'avenir d'Israël et de la région — que les pourparlers ont sombré.

Le parti travailliste a rappelé son attachement à une politique de « *colonisation sélective* » supposant un « gel » partiel des implantations. Seules, à ses yeux, sont vitales à la sécurité d'Israël les implantations situées dans la vallée du Jourdain autour de Jérusalem et dans le Gouch-Etzion, au sud de la capitale. Ailleurs, la colonisation doit, selon lui, être stoppée. Cette position reprend, mais sans s'y référer explicitement, l'essentiel du vieux « plan Allon ».

M. Shamir a, comme prévu, rejeté le programme travailliste non sans tenter une ultime manœuvre.

Il a proposé qu'un gouvernement d'union nationale soit formé malgré les divergences de fond. Faute d'être lié par un programme contraignant, le cabinet eût ainsi tranché les problèmes au coup par coup. M. Pérès a repoussé cette idée, jugée « *excentrique* » par le *Jerusalem Post*. « *Les travaillistes*, a-t-il dit, *auraient toujours été en minorité et à la traîne du Likoud.* »

M. Pérès a reproché au Likoud de ne lui avoir fourni « *aucune réponse satisfaisante et de n'avoir fait aucune concession* ». « *Nous avons dit à M. Shamir : vous gouvernerez selon vos positions, nous resterons dans l'opposition, et chacun servira la nation à sa manière.* »

Au fil des conversations, les travaillistes avaient pourtant semblé alléchés par les offres de M. Shamir. Celui-ci leur aurait proposé, selon la presse israélienne, les deux postes-clés de la défense et des affaires étrangères. « *On est passé près du mariage forcé* », a lancé un député du Likoud après l'échec.

La perspective, en cas de succès des pourparlers, d'une rébellion, contre le parti travailliste, de son aile gauche, le Mapam, et l'intransigeance du parti d'extrême droite Tehiya (Renaissance), hostile à la moindre concession du Likoud, ont sans doute joué en faveur du *statu quo*. Ce dénouement a du moins le mérite de la clarté.

Les travaillistes comptent bien, en restant dans l'opposition, tirer profit de l'évolution politique en cours. Les sondages attestent, en effet, une montée régulière, quoique lente, de leur audience. Selon le dernier en date, si des élections législatives avaient lieu maintenant, les travaillistes recueilleraient 39,2 % des voix, contre 37,1 % au Likoud. L'opposition espère que la coalition, privée de son chef charismatique, M. Begin, continuera de perdre du terrain et sera en position de faiblesse en cas d'élections anticipées.

Hélas pour le parti travailliste, aucun de ses chefs n'a une bonne cote auprès de l'opinion. Pour les Israéliens, le meilleur premier ministre serait un autre travailliste, M. Navon, ancien chef de l'Etat actuellement retiré de la scène politique. Favori de 22 % des Israéliens, il devance de peu M. Shamir (21 %), et de très loin les dirigeants travaillistes, MM. Rabin (9,7 %) et Pérès (4,5 %).

JEAN-PIERRE LANGELLIER.

Le problème palestinien demeure la source majeure d'instabilité au Proche-Orient

estime M. Boutros-Ghali

Une vive, mais courtoise, discussion s'est déroulée le vendredi 30 septembre entre M. Boutros-Ghali, ministre d'Etat égyptien chargé des affaires étrangères, et M. Faroul Abillama, ambassadeur du Liban à Paris, à propos de la nature du conflit dans le pays du Cèdre. Le ministre égyptien, qui s'adressait à de nombreuses personnalités réunies à l'initiative de l'Académie diplomatique internationale, avait parlé de « guerre civile », suscitant ainsi le mécontentement du représentant du président Amine Gemayel.

« Les hordes d'étrangers, arabes ou mercenaires, qui n'ont cessé de se combattre depuis près de neuf ans sur notre sol n'ont rien à voir avec les Libanais », a notamment déclaré M. Abillama. Ce à quoi M. Boutros-Ghali a rétorqué qu'il fallait éviter de « prendre comme alibi » les interventions étrangères, « sans doute bien réelles » pour masquer les déséquilibres intérieurs. « C'est l'infrastructure libanaise qui a permis ces ingérences », a ajouté le ministre.

M. Boutros-Ghali a défendu un point de vue très proche de celui de la Syrie en soutenant que l'application des résolutions 508 et 509 du Conseil de sécurité — qui prévoient l'évacuation inconditionnelle de l'armée israélienne du Liban — ouvrirait la voie au retrait des autres forces étrangères. Il a exprimé la crainte, partagée par la France, que le conflit ne conduise à une confrontation Est-Ouest alors qu'il devrait être réglé par les Libanais eux-mêmes.

M. Boutros-Ghali a défini la politique de son gouvernement à l'égard du conflit tchadien dans des termes identiques à ceux de la diplomatie française.

La « légitimité » du gouvernement de M. Hissène Habré n'étant pas douteuse, après sa reconnaissance par quarante-neuf Etats africains, l'Egypte demeurait « attachée au principe et non pas à tel ou tel autre chef tchadien », a-t-il déclaré avant d'ajouter : « Nous sommes résolument en faveur d'une réconciliation nationale et notre espoir est que le sommet de Vittel puisse trouver une solution politique, même provisoire. »

Concernant le conflit du Sahara, M. Boutros-Ghali a réaffirmé la position de son gouvernement, de « stricte neutralité entre l'Algérie et le Maroc » sans pour autant être favorable au « micronationalisme », que défendent les partisans de la « république sahraouie ». Le ministre égyptien a affirmé à ce propos qu'il entretenait de discrets contacts avec toutes les parties en cause afin d'éviter l'éclatement de l'O.U.A.

L'idée centrale défendue par M. Boutros-Ghali consistait à soutenir que les affrontements au Liban, au Tchad, au Sahara et dans le golfe Persique contribuaient à reléguer au deuxième plan la source majeure de l'instabilité dans cette partie du monde : le problème palestinien. La diplomatie égyptienne s'emploie dès lors à convaincre « les Etats-Unis, qui détiennent 90 % des cartes », à relancer le plan Reagan du 1er septembre 1982 afin d'intégrer les Palestiniens dans le processus de paix.

E. R.

La guerre du Golfe

L'IRAN MENACE DE FERMER LE DÉTROIT D'ORMUZ A TOUT BATEAU RAVITAILLANT L'IRAK EN ARMES

(De notre correspondante.)

New-York. — Dans une intervention de près d'une heure prononcée en farsi, le vendredi 30 septembre, devant l'Assemblée générale des Nations unies, le ministre des affaires étrangères iranien, M. Velayati, a violemment pris à partie la France.

Accusant le parti baasiste irakien de vouloir « *renverser la République islamique d'Iran* » et les membres du Conseil de sécurité de l'ONU d'avoir « *violé la résolution 479 en fournissant au régime irakien une aide militaire et financière considérable* », M. Velayati a déclaré que « *l'Iran ne tolérerait plus le passage, par le détroit d'Ormuz, de bateaux à destination de certains ports du sud du golfe Persique, chargés de munitions pour le régime irakien* »... « *Toute entreprise menaçant les intérêts vitaux de l'Iran provoquera la fermeture immédiate du détroit d'Ormuz et l'arrêt des exportations de pétrole de la région.* »

Dans une référence explicite au projet de livraison des Super-Etendard français à l'Irak, le ministre iranien a ajouté que « *ceux qui ravitaillent l'agresseur en armes perfectionnées seront tenus pour responsables de cette décision et devront en supporter les conséquences* ».

Accusant le « *soi-disant gouvernement socialiste français d'* « *arrogance et d'effronterie* », M. Velayati a promis que si les forces d'un gouvernement étranger tentaient d'approcher son pays par le golfe Persique, l'Iran transformerait le golfe « *en un vaste cimetière pour l'agresseur* ».

Le ministre a interrompu un instant son discours pour annoncer que l'Irak venait de nouveau d'attaquer aux missiles deux villes iraniennes, Dezful et Andimeshk, faisant cinquante-quatre morts et deux cent cinquante blessés.

M. Velayati a condamné les gouvernements américains et français pour leur « *agression militaire contre le Liban* » et estime qu'en Afghanistan « *l'Union soviétique est sur les traces des Etats-Unis au Vietnam et que, si elle s'entête dans cette politique, elle se verra infliger la même leçon par le peuple afghan* ».

N. B.

Soudan

L'ANCIEN PREMIER MINISTRE SADEK EL MAHDI A ÉTÉ ARRÊTÉ

Londres (*Reuter*). — M. Sadek El Mahdi et dix autres dirigeants de l'opposition ont été arrêtés à Khartoum le dimanche 25 septembre, a annoncé, le vendredi 30 septembre, *le conseil islamique européen*. Le gouvernement soudanais, qui avait annoncé, la veille, la « *mise en liberté de l'ensemble des détenus dans toutes les prisons* », observe un mutisme total sur cette nouvelle vague d'arrestations.

∴

Ancien premier ministre (1966-1967), chef du parti Oumma et de la puissante secte des Ansars, M. Sadek El Mahdi est une personnalité de premier plan au Soudan, qui jouit d'une notoriété internationale, en particulier dans le monde arabo-musulman. Il entretient de bonnes relations avec l'Arabie Saoudite, la Libye, l'Iran, sans partager toutes les options religieuses ou politiques de ces pays. Eduqué à Oxford, s'exprimant dans un anglais raffiné, il compte de nombreux et influents amis en Grande-Bretagne, notamment au sein du parti conservateur.

Sadek El Mahdi, la cinquantaine, a eu une carrière mouvementée. Il a tenté au moins à deux reprises de renverser le régime du maréchal Nemeiry : en 1969, en raison de l'alliance de ce dernier avec les communistes ; en 1976, pour « *rétablir les libertés politiques* ». Condamné à mort par contumace la même année, gracié l'année suivante, il rentre au Soudan en 1978, après avoir obtenu la promesse que M. Nemeiry favoriserait l' « *union nationale* ». L'entrée en vigueur, samedi dernier, la veille de l'arrestation de M. Mahdi, d'une nouvelle législation islamique avait peut-être comme objectif de « *neutraliser* » d'avance les partisans du chef du parti Oumma et de la secte des Ansars.

E. R.

A travers le monde

Italie

- ALI AGÇA INCULPÉ DE FAUX TÉMOIGNAGE. — Le Turc Ali Agça, qui avait accusé le Bulgare Sergueï Ivanov Antonov, directeur adjoint de la compagnie Balkan Air à Rome, d'avoir organisé l'attentat contre le pape le 13 mai 1981 et un projet d'attentat contre M. Lech Walesa, lors de sa visite à Rome en janvier 1981, a été inculpé pour faux témoignage par le juge d'instruction, M. Ilario Martella. Cette inculpation, dont la rumeur courait depuis plusieurs jours (nos éditions des 29 et 30 septembre), a été confirmée vendredi 30 septembre par l'avocat de M. Antonov. — (*A.F.P.*)

Ile Maurice

- PROJET DE RÉFORME CONSTITUTIONNELLE. — Le gouvernement mauricien a approuvé, jeudi 29 septembre, un projet de réforme constitutionnelle visant à faire de l'île Maurice une république à l'intérieur du Commonwealth. Ce projet de loi, qui devrait être présenté en novembre au Parlement, prévoit la création d'une présidence et d'une vice-présidence de la République, ainsi que d'une haute cour pour les appels, qui, jusqu'ici, sont entendus par le conseil privé de la reine d'Angleterre, le Queen's Privy Council. Le mandat présidentiel serait de sept ans. Ce texte devra obtenir une majorité des trois quarts pour être adopté, ce qui suppose que l'alliance gouvernementale puisse compter sur les voix de l'opposition. — (*A.F.P., Reuter.*)

Mauritanie

- REMANIEMENT MINISTÉRIEL. — Un remaniement ministériel est intervenu, jeudi 29 septembre, en Mauritanie, au terme duquel quatre ministres quittent le gouvernement et un ministre et deux vice-ministres font leur entrée dans le nouveau cabinet. Les quatre ministres sortants sont MM. Yahya Ould Menkouss (emploi et formation des cadres), Mahjoub Ould Boye (hydraulique et habitat), Mohamed Ould Sidi Ali (pêche et économie maritime) — ce dernier portefeuille relèvera dorénavant du chef de l'Etat mauritanien, le lieutenant-colonel Ould Haidalla, — et Mohamed Moktar Ould Zamel (information et télécommunications). Le nouveau ministre est le docteur Salem Ould Zein, précédemment secrétaire exécutif à la permanence du comité militaire, qui est chargé du portefeuille de l'information et des télécommunications. Les deux vice-ministres, M. Ahmed Ould Ghanallah et le capitaine Lemine Ould Ndayane, sont respectivement chargés des affaires étrangères et de la pêche et l'économie maritime. — (*A.F.P.*)

Tchécoslovaquie

- LIBÉRATION D'UN DISSIDENT. — L'ancien avocat Josef Danisz, arrêté le 16 septembre sous l'accusation d'attentat à la pudeur sur un mineur de quinze ans, a été libéré mercredi, a annoncé le vendredi 30 septembre le comité de défense des personnes injustement poursuivies (VONS). Les poursuites contre M. Danisz, trente-sept ans, membre de la Charte 77, n'ont cependant pas été abandonnées, précise le VONS, qui affirme que « *l'accusation est sans fondement* ».

D'autre part un signataire de la Charte 77, M. Jiri Wolf, trente et un ans, doit être jugé le 5 octobre pour « subversion ». Le comité signale aussi qu'un ancien pharmacien de Pilsen, M. Jilji Vitous, quarante-sept ans, a été condamné le 25 mars à un an de prison pour avoir « *nui aux intérêts de la République* » en décrivant la situation politique dans des lettres à des parents émigrés. — (*A.F.P.*)

Venezuela

- MORT DE M. JOSE VARGAS. — Le président de la Confédération des travailleurs du Venezuela, la principale formation syndicale du pays, est mort jeudi 29 septembre à Caracas à l'âge de soixante ans. Ancien ouvrier dans l'industrie du tabac, M. Vargas était un des dirigeants du parti Action démocratique (social-démocrate), actuellement dans l'opposition. — (*A.F.P.*)

Étranger

APRÈS LES DÉCLARATIONS DU VICE-PRÉSIDENT BUSH

La France et la Grande-Bretagne réaffirment leur opposition à toute prise en compte de leurs forces nucléaires dans les négociations de Genève

Les déclarations du vice-président américain, M. George Bush, sur la nécessité de prendre en compte, « *à un moment ou à un autre* », les forces nucléaires françaises et britanniques dans les négociations de Genève (*le Monde* du 30 septembre et du 1er octobre), continuent de susciter réactions et mises au point.

L'ambassadeur des Etats-Unis à Paris, M. Galbraith, a publié à ce sujet une déclaration qui affirme notamment : « *Lorsque les Soviétiques exigent que les missiles français et britanniques soient comptabilisés dans les négociations de Genève, ils ne cherchent qu'un prétexte pour justifier leur monopole actuel sur ces armes en Europe. Les SS-20 sont aujourd'hui braqués sur des cibles réparties dans toute l'Europe. (...) L'OTAN et nous-mêmes, y compris surtout George Bush, sommes résolus à nous opposer au maintien de ce monopole, qui représente pour l'Europe un danger mortel. (...) George Bush faisait allusion à des négociations possibles dans l'avenir. Il a affirmé que toute participation française ou britannique serait soumise aux conditions souhaitées par la France et le Royaume-Uni.* »

Reçu, jeudi, par M. Reagan, Mme Thatcher a insisté auprès du président américain pour que les arsenaux nucléaires français et britanniques continuent d'être exclus des pourparlers de Genève. Le ministre français des relations extérieures, M. Claude Cheysson, a fait de même auprès de son collègue américain, M. George Shultz, au cours d'un déjeuner de travail à New-York. En revanche, le numéro deux du parti travailliste anglais, M. Denis Healey, a estimé que M. Bush avait, dans son propos, « *suggéré la base d'un accord* », et il a accusé Mme Thatcher de chercher à « *torpiller les négociations sur le désarmement* ».

Par ailleurs, la Chine et le Japon ont décidé d'échanger des informations sur le déploiement des SS-20 soviétiques dans la partie asiatique de l'U.R.S.S., a annoncé, vendredi 30 septembre, à Tokyo le ministère des affaires étrangères nippon.

Le président Reagan s'apprêterait, de son côté, à formuler de nouvelles propositions à l'Union soviétique en matière de réduction des armements nucléaires, a-t-on appris à Washington. Il s'agirait notamment de la formule dite du « *build down* », consistant à détruire systématiquement deux armes stratégiques anciennes chaque fois qu'une nouvelle est mise en place.

A Bonn, nous indique notre correspondant Alain Clément, la chancellerie fédérale a annoncé, vendredi 30 septembre, qu'un débat parlementaire sur les euromissiles serait organisé le 21 novembre prochain. Cette nouvelle a provoqué une certaine surprise dans l'opinion et confirmé que M. Kohl estimait désormais insuffisant de s'en tenir, pour justifier son soutien, à la « double décision » de l'OTAN, aux votes antérieurs du Bundestag. Fédération après fédération, ajoute notre correspondant, le parti social-démocrate confirme, au contraire, que son prochain congrès consacré à cette question, les 17 et 18 novembre, se prononcera contre l'implantation des euromissiles américains, à propos desquels les Verts souhaiteraient organiser une sorte de « *référendum consultatif* », bien que la Loi fondamentale ouest-allemande ne prévoie pas le recours à une telle procédure.

● *La Suède et les missiles.* – L'aviation suédoise s'est entraînée à détruire des missiles de croisière américains pour le cas où l'un de ces engins se dirigeant vers l'U.R.S.S. traverserait son espace aérien, a déclaré, vendredi 30 septembre, un porte-parole du ministère de la défense. Ce dernier a précisé que les chasseurs suédois avaient réussi à intercepter il y a deux jours un appareil simulant le vol d'un missile de croisière. – (*Reuter.*)

M. Mauroy : il ne faut pas comparer ce qui n'est pas comparable

Le premier ministre, M. Pierre Mauroy, qui présidait, samedi 1er octobre à Paris, la séance de clôture de la trente-huitième assemblée générale de l'Union française des associations de combattants et de victimes de guerre (UFAC), est revenu sur le rôle des forces françaises de dissuasion et le récent rebondissement de la controverse sur leur éventuelle prise en compte dans les négociations en cours sur le désarmement.

« *L'actualité, vous le savez, est souvent faite d'une suite de « petites phrases ». Toutes ne sont pas toujours parfaitement dosées* », a déclaré le premier ministre, faisant allusion aux déclarations du vice-président américain, M. Bush. Après avoir rappelé que « *la sécurité en Europe constitue, en effet, une priorité de la politique de notre pays* », M. Mauroy a déclaré :

« *Beaucoup aujourd'hui en sont arrivés à poser le problème de la sécurité de notre continent en termes de non-déploiement de certains systèmes nucléaires de portée intermédiaire. Ils oublient que l'on ne saurait isoler de l'équilibre global la sécurité en Europe...*

« *... Certains s'obstinent en effet à vouloir établir un lien artificiel entre le nombre de SS-20 déployés en Europe et les forces stratégiques britanniques et françaises. Cela revient à vouloir comparer ce qui n'est pas comparable, en délimitant artificiellement un espace nucléaire européen qui ne correspond à aucune réalité stratégique.*

« *Certains s'obstinent également à présenter l'inclusion des forces britanniques et françaises dans une négociation où ni Londres ni Paris ne siègent, comme un obstacle sur la voie d'un accord soviéto-américain, à Genève, sur les Pershing et les SS-20 !...* »

Le futur Parlement turc ne sera pas représenté à l'assemblée du Conseil de l'Europe

Seize hommes politiques turcs, qui étaient internés dans un camp militaire des Dardanelles depuis le 31 mai dernier, ont été libérés le vendredi 30 septembre. Il s'agit de M. Suleyman Demirel, l'ancien premier ministre, de huit autres dirigeants de son ancien parti, le Parti de la justice, et de sept responsables de l'ancien Parti républicain du peuple. Le ministère de l'intérieur à Ankara a, d'autre part, qualifié vendredi de *« peu rationnel et contradictoire »* le rejet par le Conseil de l'Europe du futur Parlement turc.

De notre correspondant

Strasbourg. – Le processus de retour à la démocratie mis en œuvre par les autorités militaires d'Ankara et, en particulier, l'organisation des élections législatives du 6 novembre prochain ne sont que des simulacres, selon l'assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe.

L'assemblée, qui s'est vu reprocher à plusieurs reprises sa longanimité vis-à-vis de la dictature d'Ankara, a durci son attitude le vendredi 30 septembre. Dans une résolution, elle juge, en effet, que le Parlement qui sortira des élections ne sera pas le « *représentant démocratiquement élu du peuple turc* », et que, à ce titre, il « *ne saurait constituer véritablement une délégation pour participer aux travaux de l'assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe* ».

La résolution, adoptée par tous les groupes, à l'exception des conservateurs britanniques, dénonce la limitation du nombre des partis politiques (trois pourront briguer les suffrages des électeurs sur les quinze qui voulaient se constituer) et la répression à l'encontre de la presse, qui représente « *une grave entrave au processus de retour à la démocratie, notamment en période pré-électorale* ».

Les atteintes quotidiennes aux droits de l'homme sous couvert de la loi martiale, toujours en vigueur, et le silence opposé par la junte à tous les appels de l'Assemblée depuis trois ans sont autant de facteurs qui jettent le doute sur la volonté des généraux de conduire la Turquie vers la démocratie.

Le chrétien populaire autrichien Ludwig Steiner a demandé que, lors de sa session de janvier 1984, l'Assemblée invite le comité des ministres à ouvrir la procédure d'exclusion du Conseil de l'Europe.

Un dernier sursis est ainsi accordé à la Turquie, contrairement à ce que réclamaient les socialistes les plus intransigeants.

JEAN-CLAUDE HAHN.

● *Vers la suspension du boycottage des vols entre Moscou et l'Occident.* – La Fédération internationale des associations de pilotes de ligne (IFALPA) a publié vendredi 30 septembre, à Londres, un communiqué recommandant la suspension du boycottage des vols entre l'U.R.S.S. et les pays occidentaux.

La résurrection de l'armée libanaise

Le nouveau drame du Liban rappelle étrangement des phases précédentes de la guerre qui éclata en 1975. A une très importante exception près. Cette fois, l'armée de l'Etat, face aux factions et aux étrangers, s'est battue et ne s'est pas disloquée. Le Liban, dans son épreuve, a du moins les soldats sans lesquels le pouvoir serait une proie et la légitimité un mot.

De notre correspondant

Beyrouth. – Les officiers ne disaient plus à leurs hommes : « *En avant !* », mais : « *Suivez-moi !* » Plâtré jusqu'aux yeux, distillant les mots à travers une mâchoire déboîtée, le colonel n'est pas peu fier de « *son* » armée. Il en a connu l'époque tranquille (jusqu'en 1958), quand elle était soigneusement maintenue à l'abri des tribulations du pays par son commandant en chef, le général Fouad Chehab, l'époque du pouvoir (1958-1968), lorsqu'elle constitua l'ossature de l'Etat avec l'élection de celui-ci – tout à fait régulière au demeurant, car l'armée libanaise n'est pas une armée de coup d'Etat – à la présidence de la République, puis sous le régime de son successeur, l'époque du débordement par les Palestiniens (1969-1974), celle de l'impuissance (1975) puis de l'éclatement (1976), l'époque enfin (1977-1982) où, reconstituée, elle était néanmoins bafouée, milice parmi les milices, la moins forte de toutes car plus que toutes privée de la décision d'emploi que toute troupe attend du sommet.

« Ils arrivaient par vagues »

Voici pour l'armée libanaise, en cet été 1983, arrivé le temps de l'épreuve de feu, de l'honneur retrouvé sur le champ de bataille, de l'homogénéité affirmée dans un contexte où elle avait pu éclater à nouveau, ou, au moins, être paralysée : n'est-ce pas en effet un milicien druze (aussi) que le soldat druze combattait à Souk-el-Gharb, un milicien chiite qui faisait face au soldat chiite dans la banlieue sud de Beyrouth, un milicien sunnite qui affrontait le soldat sunnite dans les quartiers musulmans de la capitale ? Et pourtant, pas de brisure : l'armée libanaise a tenu le coup de l'intérieur avant de tenir tête à l'ennemi. Sur ce plan, elle ne doit rien aux avions de la marine américaine.

« *Deux refus d'exécuter les ordres ont bien été enregistrés de la part de deux jeunes lieutenants musulmans, l'un à Beyrouth, l'autre en montagne. Ils ont été sanctionnés. Pouvait-on s'attendre à moins ? N'y a-t-il pas eu des refus similaires dans l'armée israélienne durant la campagne du Liban, dans l'armée américaine au Vietnam ?* », dit-on de source militaire. Selon d'autres informations, les défections auraient été plus graves (90 hommes d'un coup dans la banlieue sud, avec leur officier) et plus nombreuses. Néanmoins, et c'est l'essentiel, l'armée est restée soudée, l'esprit de corps ayant pris le pas sur l'esprit de clan.

65 % de musulmans et 35 % de chrétiens dans la troupe, l'inverse dans le corps des officiers. Parmi les soldats musulmans, trois quarts de chiites, soit à peu près la moitié du total des effectifs. Chez les chrétiens, les maronites sont les plus nombreux. Conglomérat de communautés à l'image du pays, en reproduisant *grosso modo* – accentués par les correctifs sociologiques – les équilibres (ou les déséquilibres) démographiques, l'armée aura donc témoigné d'une volonté de vivre en commun qui se révèle être le trait dominant, envers et contre tous les massacres, d'une population libanaise à laquelle *neuf ans de guerre ont au moins* apporté cet acquis. « *Microcosme de la nation, et donc de son unité* » : le président de la République a-t-il assez répété ces mots depuis que son armée a subi, sans se désagréger, le choc de la « guerre interne ». Car il serait aussi absurde de minimiser l'aspect « interne » des hostilités qui viennent de s'arrêter, que d'ignorer leur dimension syro-palestinienne, y compris sur le terrain.

« *Ils arrivaient sur nous par vagues, mon colonel ! Certains, j'en suis sûr, n'étaient pas palestiniens, ni même arabes ! Les Libanais, eux, ne se ruaient jamais ainsi. A certains moments, nous avions l'impression qu'on nous envoyait des Palestiniens exprès pour les faire tuer.* »

Le sergent, venu rendre visite à son supérieur blessé, n'en finit pas de raconter Soul-el-Gharb. Combats à l'arme blanche, blessés remontant en ligne aussitôt qu'évacués : où finit la réalité, où commence le mythe ?... Le colonel, l'air entendu, lui explique : « *Si les Palestiniens avaient enfoncé vos lignes, cela aurait été formidable pour les Syriens. S'ils se faisaient tuer, ce n'était pas mauvais non plus.* »

L'armée libanaise annonce 75 morts dans ses rangs à la montagne et estime que ses assaillants ont eu 900 tués. La proportion serait de 1 à 12, mais, là aussi, il est difficile de déterminer la part de gloriole. On sait, cependant, que les combattants antigouvernementaux ont subi de lourdes pertes, qu'on peut estimer par extrapolation à partir du chiffre sérieux de 150 grands blessés évacués sur l'U.R.S.S. Le tableau général des pertes de l'armée au cours de ce mois de combats, tel que fourni par ses services, est le suivant :

– Montagne : 75 morts et 700 blessés, dont 550 sont retournés au combat après avoir été soignés, 97 % des blessés légers sont remontés en ligne dans les quarante-huit heures.

– Beyrouth : 25 morts, 40 blessés.

Pour obtenir cette tenue au feu, le général Ibrahim Tannous s'est attelé à trois tâches :

– Instruire ou réinstruire ses troupes en astreignant tous les bataillons à un entraînement par des instructeurs américains. Les exercices se déroulaient en trois temps (sur le littoral, en moyenne montagne, en combats de rue simulés), le tout couronné par des manœuvres à tir réel auxquelles participaient toutes les armes (infanterie, artillerie, blindés, aviation). Cela ne s'était plus fait depuis le général Chehab, c'est-à-dire depuis vingt ans ;

– Récompenser immédiatement l'effort au combat par des primes et des promotions, rétablir les indemnités de guerre quand elles avaient été supprimées, empêcher l'émergence de « baronnies » internes en rendant absolue la règle des rotations ;

– Surtout, modérer les soldats en leur inculquant l'idée que, dans ce pays où tout le monde est armé, *nul autre* qu'eux n'a le droit de l'être. En rétablissant une certaine austérité interne – les voitures de fonction des officiers ont été supprimées, et le commandant en chef donne l'exemple en circulant en jeep, – le général Tannous paraît avoir réussi à créer un esprit de corps au sein de l'armée et à établir non seulement la soudure horizontale intercommunautaire, mais aussi une soudure verticale entre les cadres et la troupe ; un officier est tenu de rester avec ses hommes du matin jusqu'au soir.

Il en est résulté une armée plus combative, où le rapport combattant/arrières, qui était de 1 à 2, a été inversé. De plus, grâce à une vigoureuse campagne de recrutement, l'arrivée de classes jeunes a revigoré cette *armée de métier vieillissante*. La moyenne d'âge, qui était de trente-sept ans, a été ramenée à vingt-sept. Les recrues, qui ont entre dix-huit et vingt-cinq ans, sont donc des jeunes gens qui avaient de dix à dix-sept ans quand la guerre commença et *qui sont encore perméables* à l'esprit militaire qu'on leur inculque. Parmi eux, 20 à 30 % d'ex-miliciens, provenant surtout des milices musulmanes.

Bien que le « service du drapeau » ait été institué et qu'il ait commencé à fonctionner, l'armée libanaise demeure composée uniquement de professionnels. Les appelés de la classe 1965 – 4 000 hommes par trimestre en principe, pour un service de quinze mois – ne sont pas encore opérationnels ; de plus, les événements ont perturbé leur appel sous les drapeaux.



Le général Ibrahim Tannous, chef d'état-major.

Des effectifs doubles

Néanmoins, les effectifs ont doublé par rapport à 1976, année de la désagrégation. L'armée comptait alors 18 000 hommes, elle en compte 34 000 aujourd'hui : reconstituée en 1977, ses effectifs atteignaient 22 000 hommes en 1982, soit une progression d'un peu moins de 1 000 hommes par an. Le rythme de recrutement a été porté à plus de 1 000 hommes par mois en 1983. Depuis quelques jours, un recrutement parallèle de « partisans », sorte de supplétifs provisoires, est en cours.

De plus, souligne-t-on de source militaire, la réorganisation s'était faite autour des services de renseignement et d'un renforcement de la brigade d'intervention du deuxième bureau. Aujourd'hui, l'armée est structurée en fonction des unités de combat.

34 000 hommes donc, mais dont 5 000 sont « neutralisés », soit en garnison au Sud sous occupation israélienne (1 000 hommes), soit au Nord (1 500) et dans la Bekaa (2 500) sous occupation syrienne, pour symboliser la souveraineté nationale.

Côté équipement, outre l'artillerie classique, l'armée de terre libanaise est dotée de missiles Milan et Tow.

L'aviation, qui a fait sensation par son irruption dans la guerre du mois dernier à partir d'une autoroute transformée en piste de fortune, est embryonnaire avec 8 Mirage III-E et 5 Hawker-Hunter.

Une escadrille de Fouga-Magister (9 appareils) sert à l'entraînement mais pourrait être utilisée en mission d'appui au sol. Enfin, l'armée de l'air libanaise dispose d'une escadrille d'hélicoptères : des Alouette 2 et 3, des Gazelle et des Puma français. Des Agusta Belle-212 italiens. Les effectifs sont de 30 pilotes d'avion et 40 pilotes d'hélicoptère.

La marine, quant à elle, quasi inexistante au stade actuel avec ses vieux bateaux, va être dotée de 5 bâtiments modernes sous commande : 2 patrouilleurs et 3 garde-côtes rapides.

Un ancien séminariste

Après avoir pratiquement perdu la quasi-totalité de son équipement en 1976, l'armée libanaise est réarmée, pour l'essentiel par les États-Unis, mais elle paye, en général, ses fournitures. Elle devrait réceptionner rapidement le matériel d'un second bataillon de blindés M-48A5 à tir réglé électroniquement (36 chars), des lance-missiles Tow, des chasseurs-bombardiers modernes et peut-être des hélicoptères Cobra. En attendant la modernisation de l'aviation, qui nécessitera une longue période de formation des pilotes, l'achat de deux escadrilles de vieux Hawker-Hunter, en Grande-Bretagne est envisagé, ces avions présentant l'avantage d'être immédiatement utilisables par les équipages existants.

L'armée n'avait plus eu de vrai « patron » depuis que le général Chehab a abandonné la vie publique en 1964. Si l'on excepte peut-être l'éphémère passage du général Noujaim à sa tête en 1970-1971. Elle paraît en avoir trouvé un avec le général Tannous. Cet ex-séminariste d'extraction villageoise – le séminaire est un moyen commode de faire des études solides et gratuites pour les fils de paysans maronites nécessiteux – est arrivé à l'armée parce qu'un officier qui aimait bien son père lui a dit : « *Séminariste ? Moi aussi, je l'ai été... Allez, envoie-moi ton fils à l'armée !* »

Le jeune homme était un travailleur infatigable. Major de sa promotion, instructeur militaire après un stage en France, il porte une attention spéciale à la logistique. En 1975, quand la guerre commence, il est adjoint au commandant de la Bekaa. Et quand l'armée éclate, il ramène quelques chars par monts et par vaux, de Zahlé à Ouyoun-al-Simane, rejoignant les lignes des combattants chrétiens. Pendant ce voyage, il est grièvement blessé et en garde un bras à demi paralysé, après avoir perdu un œil durant les troubles de 1958, au Grand Sérail, siège du gouvernement à Beyrouth.

En disgrâce de 1977 à 1982, il monte une petite affaire de matériaux de construction. Entretemps, il avait suivi l'école d'état-major à Civita-Vecchia (Italie) et obtenu une licence en histoire et un doctorat en droit. Arabophone, bien sûr, et francophone à la base, il parle aussi l'italien, l'anglais, le persan et le syriaque.

En insufflant un moral de fer à la troupe, le général Tannous a donné au président Amine Gemayel l'instrument indispensable du pouvoir. Même les ennemis du régime reconnaissent que le Liban ne peut être sauvé qu'à ce prix et par ce moyen. Mais peut-il l'être encore ? Au terme d'une semaine de pause dans la guerre, la « déprime », ce sentiment que les Libanais savaient si bien répudier, flotte dans l'air de Beyrouth.

LUCIEN GEORGE.

هكذا من الأعلى

GRANDE-BRETAGNE

Le « roi Arthur » contre la « blonde plutonium »

Le chef des « gueules noires » britanniques est un étonnant personnage. Ennemi juré de Mme Thatcher, qu'il qualifie de « blonde plutonium », de « sorcière » et autres gracieusetés, il aime visiblement à faire scandale. Sinon, accuserait-il Solidarité du « crime » de « vouloir renverser un Etat socialiste » ?

L'homme a un profil de Pinocchio pris en flagrant délit de mensonge, une face ronde et une maigre chevelure soigneusement crêpée, de façon à dissimuler une calvitie mal acceptée. Il porte des costumes irréprochables, a la démarche confiante des gens arrivés et compte parmi les rares personnages non conformistes du monde politique britannique, aux côtés d'Enoch Powell à droite et de Tony Benn à gauche.

Il a deux phobies : Margaret Thatcher et la presse, cette presse qui préfère s'attarder sur son nez pointu, son visage joufflu, sa coquetterie capillaire et vestimentaire, plutôt que faire sérieusement écho à ses paroles militantes. Il rangerait donc probablement les premières lignes de cet article parmi ce qu'il appelle les *« ordures des journaux »*.

Arthur Scargill, quarante-cinq ans, président du syndicat des mineurs britanniques (NUM), a de solides raisons d'être en guerre avec la presse. Si les « barons » du syndicalisme britannique sont les têtes de turc préférées des journalistes de Fleet Street (*le Monde* daté 4-5 septembre 1983), le « roi Arthur » Scargill bat tous les records de persécution. Il est vrai que ce McEnroe du monde syndical travaille dur pour alimenter ses tourmenteurs en verges pour le battre. La présidence du NUM a toujours été occupée par des personnages entiers qui n'hésitaient pas à s'exprimer crûment, sans crainte de heurter les esprits délicats.

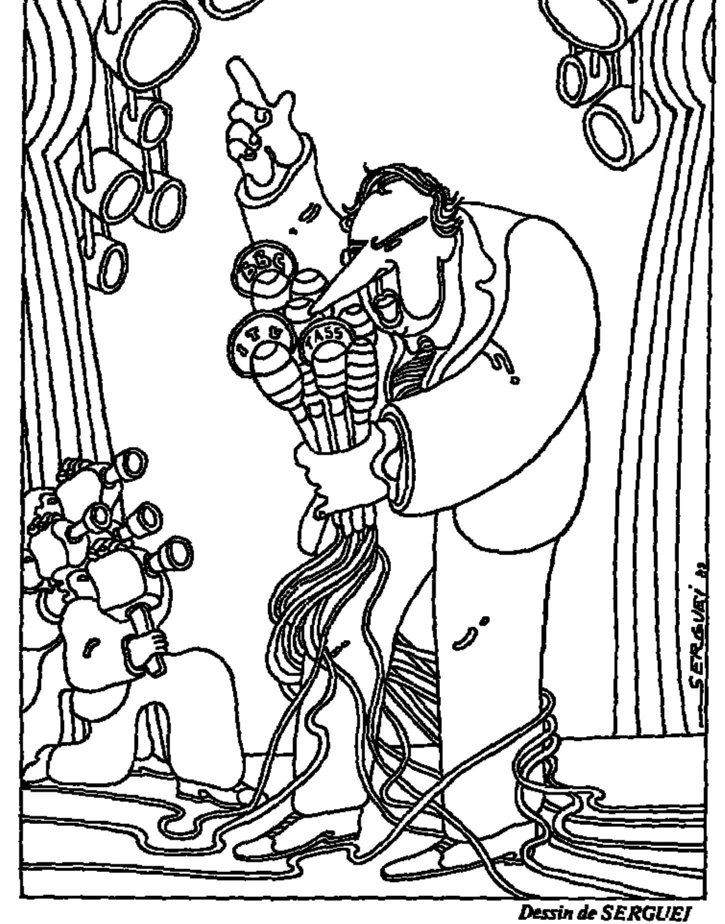
Mais même dans ce contexte, Arthur Scargill apparaît comme un polémiste hors du commun. Depuis son élection à la tête du NUM, en décembre 1981, il s'est arrangé pour faire régulièrement les grands titres des journaux. *« Scargill appelle à la désobéissance civile », « Scargill exhorte ses pairs à ignorer la loi sur les syndicats », « Scargill prêt à aller en prison », « Scargill prévoit de la violence dans la rue et l'apparition d'une force para-militaire à la suite de la victoire des conservateurs », « Scargill plaide pour une action extra-parlementaire »*, etc.

Prisonnier de son mythe

Scargill est une star. Il a le sens du *show business*, excelle dans le sarcasme et possède un flair infaillible pour les interventions controversées. On le dit calme et modeste, mais, lorsqu'il se retrouve parmi ses camarades du comité exécutif du NUM, il se métamorphose en brasier ardent, en prédicateur passionné à la vue du premier microphone ou de la première caméra venue. Fin août, il déclara à Moscou, à la tribune d'une conférence pacifiste, que le *« dangereux duo formé par le président Ray-Gun* (1) *et la blonde plutonium* (Margaret Thatcher) » représentait une menace pour la paix dans le monde.

A un journaliste du *Sunday Telegraph* qui lui demandait s'il trouvait normal d'attaquer, en Union soviétique, le premier ministre de son pays, Scargill répondit : *« J'ai toujours attaqué Margaret Thatcher et je suis en droit de continuer à le faire, que je me trouve en Grande-Bretagne, à Moscou, en Afghanistan, au Vietnam ou n'importe où ailleurs. »*

Il est exact que « King Coal » (le roi du charbon) n'a jamais ménagé la *« blonde plutonium »*, qu'il a aussi baptisée *« sorcière du nº 10 »* (Downing Street). Le dernier congrès des syndicats britanniques s'est prononcé en faveur de l'ouverture d'un dialogue avec le gouvernement conservateur, mais Arthur Scargill y reste farouchement opposé. Pour lui, il est aussi impossible de concevoir un tel rapprochement que d'imaginer *« un dialogue entre les peuples d'Europe et les nazis, à l'époque où ceux-ci ravageaient le continent »*.



Dessin de SERGUEI

Comme d'autres membres de l'extrême-gauche du parti travailliste, le leader des mineurs est friand de comparaisons historiques de ce genre. En mai de l'année dernière, il accusa le quotidien *The Sun* (feuille politico-érotique tirant à plus de quatre millions d'exemplaires) d'avoir manipulé l'information *« à la manière de Goebbels »*, en rapportant ses prises de positions hérétiques sur la guerre des Malouines. Non sans courage, compte tenu du chauvinisme qui régnait à l'époque, le « roi Arthur » avait qualifié l'intervention britannique d'*« aventure colonialiste étrangère »* et demandé le rappel de la Royal Navy, en arguant que la Grande-Bretagne ne pouvait revendiquer aucun droit sur l'archipel contesté.

Plus récemment, début septembre, en plein congrès des syndicats, un journal trotskiste publiait une lettre signée du président du NUM dans laquelle celui-ci déclarait son hostilité au syndicat polonais Solidarité qu'il qualifiait d'*« organisation antisocialiste visant à renverser un Etat socialiste »*. Cette « bombe » provoqua un tollé général parmi les délégués du TUC.

Le président des mineurs du Lincolnshire le traita de *« contorsionniste »*, le leader de la section « cols blancs » du NUM promit de le *« crucifier »* ; d'autres membres du syndicat des mineurs menacèrent de déposer une motion de confiance contre leur chef ; on railla *« ce pauvre vieil Arthur, triste, pathétique et isolé »* ; le président du congrès (un modéré hostile à Scargill) compara ses remarques au *« délire d'un idiot »*. Le « roi Arthur » était blessé, mais il n'était pas mort. Plus confiant que jamais, il monta à la tribune du congrès pour exhorter les délégués à lutter pour la défense de l'emploi : en quelques minutes de violentes harangues militantes, ce diable d'homme fit oublier l'affaire Solidarité et se ménagea une ovation qui prit tous les observateurs par surprise. Mieux : quelques jours plus tard, l'exécutif du NUM acceptait les explications de son président et prenait sa défense contre la presse.

Fils de mineur

Fils et petit-fils de mineur, Arthur Scargill naquit, en 1938, dans un coron du Yorkshire. Lorsqu'il quitta l'école à quinze ans, le jeune Arthur n'avait guère envie de suivre les traces de son père, et sa mère y était farouchement opposée. Faute d'autre emploi disponible, il dut pourtant entrer à la mine, où il passa dix-sept années. Révolté par l'injustice sociale, il adhéra aux Jeunesses communistes — où l'avaient précédé Denis Healey (leader adjoint du Labour) et Len Murray (secrétaire général du TUC) — avant d'entrer au parti travailliste.

Au début des années 70, Scargill devint un peu le symbole du renouveau du syndicat des mineurs, lequel avait dû accepter de nombreuses fermetures de puits et une restriction des salaires durant la décennie précédente. (A l'époque du gaz et du pétrole bon marché, le gouvernement britannique considérait le charbon comme une forme d'énergie dépassée.)

L'indomptable Arthur fut particulièrement actif dans l'organisation des piquets de grève volants qui s'abattirent en 1972 sur les centrales thermiques de Grande-Bretagne pendant la grève nationale des mineurs. L'année suivante il était élu, à une écrasante majorité, président des mineurs du Yorkshire, l'élite des « gueules noires » britanniques, eux-mêmes considérés depuis des générations comme l'aristocratie du monde ouvrier en Grande-Bretagne.

Autant les *sixties* furent néfastes aux mineurs, autant les années 70 leur furent favorables. Grâce à des épreuves de force répétées avec le cabinet conservateur d'Edward Heath (qui ne s'en remit pas), ils devinrent les ouvriers les mieux payés du pays, après avoir compté parmi les plus désavantagés.

Depuis deux ans cependant, la fibre politique des mineurs s'est à nouveau détendue. A l'instar de l'ensemble du mouvement syndical britannique, affaibli, démoralisé par la récession, le NUM n'est plus en mesure de dicter ses volontés au gouvernement. Arthur Scargill continue de s'exprimer comme si rien n'avait changé, mais ses troupes sont de plus en plus réticentes à le suivre. Relativement bien payés, assagis par la menace du chômage, les mineurs votent régulièrement contre les appels à la grève lancés périodiquement par leur leader. Ils admirent sa compétence, sa fougue, son irrévérence et son franc-parler, mais ils placent leur bien-être avant son désir de déloger à tout prix de Downing Street cette *« blonde plutonium »* qui, *« telle la sœur de Néron, joue du violon pendant que la Grande-Bretagne s'écroule autour d'elle »* (Scargill *dixit*).

JEAN-MARIE MACABREY.

(1) *Ray-Gun*, jeu de mot formé à partir du nom du président Reagan et signifiant littéralement « pistolet à rayon ».

BRÉSIL

La deuxième mort de Josué de Castro

Celui qui décrivit et dénonça avec fougue et talent le drame de la faim au Brésil connaît sa deuxième mort. Loin de s'améliorer, la situation du Nordeste s'est aggravée. Les rêves de démantèlement du « polygone » de la famine et de la soif ont été dissipés par la crise économique.

Il y a dix ans, le dernier dimanche de septembre 1973, mourait à Paris, oublié de tous, Josué de Castro, l'un des hommes qui avaient le plus contribué à attirer l'attention mondiale sur ce que l'un de ses compatriotes, l'archevêque de Recife, Dom Helder Camara, a dénommé *« la bombe M »* — M pour « misère ».

Ce médecin s'était fait connaître dès 1933 en publiant un essai sur « le problème de l'alimentation au Brésil ». Depuis lors, il avait sans cesse élargi le cercle de sa préoccupation : *Alimentation sous les tropiques, Géographie de la faim, Géopolitique de la faim*, autant d'ouvrages publiés en des dizaines de langues et vendus à des centaines de milliers d'exemplaires. Mais, inlassablement, Josué de Castro revenait de la problématique planétaire à celle de son pays. Ainsi, en 1964, année où le coup d'État militaire le chassa de son poste d'ambassadeur auprès des Nations unies à Genève, Le Seuil publiait son roman *Des hommes et des crabes*, une fiction solidement ancrée dans la lancinante réalité de ce Nordeste brésilien qu'il connaissait bien pour y être né. Il y racontait la terrible vie quotidienne d'une famille du Pernambuco, et sa quête obsédante de la nourriture.

Cinquante ans après la publication de son premier ouvrage, dix ans après sa mort, que dirait Josué de Castro si, tel saint Paul dans le vers de Ronsard, *« il revenait ici »* ? Jamais, en effet, au Brésil, autant de gens ont autant souffert de la faim qu'en cette année 1983.

Comme toujours, c'est le nord-est du pays qui est le plus touché par le fléau, même si celui-ci prend aujourd'hui des dimensions nationales en raison de la crise économique généralisée. Dans un polygone grand comme deux fois la France et recouvrant l'extrême pointe orientale du Brésil, la faim est, d'abord, si l'on ose dire, *« fille de la soif »*.

Le « polygone de la soif »

Les militaires, toujours quelque peu prométhéens, avaient cru vaincre le mal en multipliant les barrages, les lacs collinaires, les retenues d'eau, les citernes. L'aménagement de l'immense rio San-Francisco, en particulier, devait chasser à jamais du *Nordeste* le spectre des *retirados* — ces grandes migrations anarchiques de population fuyant les zones de sécheresse pour éviter de succomber à la famine.

Il faut désormais se rendre à l'évidence. Le *« polygone de la soif »*, comme le dénommait Josué de Castro, n'a pas été tiré de son immémoriale malédiction. Il est vrai que les circonstances y sont particulièrement dramatiques : il n'y pleut quasiment plus depuis cinq années. Cette région déjà déshéritée, ce *sertao* largement livré aux cactus et aux épineux est aujourd'hui en passe de rejoindre le Sahel dans la nomenclature des zones de la planète en voie de désertification. L'État le plus touché de la fédération ne porte-t-il pas le nom prédestiné de *Ceara*...

Les envoyés spéciaux des journaux et des télévisions brésiliens, qui accordent chaque jour beaucoup d'attention au problème, décrivent un pays calciné comme par un immense incendie. Dans ce paysage gris et brun, les arbres tordus par la déshydratation tendent vers le ciel leurs branches noueuses comme des moignons pathétiques. Les squelettes de vaches mortes nettoyés par les oiseaux de proie parsèment le bord des pistes...

Tel est le tragique décor de la grande épreuve des Nordestins. Ils sont des centaines de milliers aujourd'hui menacés de mort par la famine. Et beaucoup ont déjà péri, des enfants surtout, petites victimes premières désignées. Les hôpitaux de Fortaleza, capitale du Ceara, sont encombrés de mini-créatures squelettiques dont la principale maladie est d'avoir trop longtemps jeûné.

Jacques Kaufman, envoyé de l'Agence France-Presse, décrit, à Crateus, localité du Ceara, ces *« tumulus de terre fraîche au bord des routes »*, surmontés de petites croix de bois, de couronnes en papier, de cailloux arrangés pour dessiner de pauvres symboles d'espérance. Ce sont des cimetières clandestins : les familles sont trop pauvres, là-bas, pour payer les frais d'état civil lorsque meurt un des leurs. Les dates de naissance et de décès inscrites à la peinture sur les croix de bois ne laissent aucun doute : il y a là de nombreux enfants.

Les récoltes de haricot noir, le *feijao* national, de riz, de maïs, de manioc, qui naguère assuraient le vivre, et celles de coton, qui rapportaient quatre sous d'argent liquide à chaque famille, ont chuté dramatiquement. Aussi voit-on un peu partout des hommes mendiant au bord des routes une aumône aux improbables automobilistes de passage. A la périphérie des villes, ce sont des grappes humaines qui disputent aux vautours les déchets nobles dans les décharges publiques.

Les « flagelados »

L'exode vers les grandes cités du Sud s'est accéléré. Les *flagelados* — ceux qui sont frappés par le fléau — viennent rejoindre dans les *favelas* de Rio, de Sao-Paulo, de Belo-Horizonte la masse des chômeurs, de ces *biscateiros* assurant leur survie par les mille et un petits métiers de la ville.

Parfois, aussi, c'est l'explosion sur place. Une colonne de quelques milliers de paysans fous de privation fait irruption dans une localité du nord-est et pille entrepôts et magasins avant de se retirer. Carius, Nova-Russas, Pacejus, Pata, Quixeramobim, Sao-Miguel, Catingueiras : ces localités du bout du monde ont connu quelque notoriété au Brésil ces derniers jours pour avoir été le théâtre de semblables scènes. A Sao-Miguel, dans l'État de Rio Grande do Norte, ce sont des femmes, exclusivement, qui, le 12, puis le 19 septembre, composaient la colonne des pillards.

Face à cette situation, les autorités ne sont pas restées inactives. Mais les réponses ne sont pas à la hauteur du problème posé. Peuvent-elles l'être dans un pays tout entier empêtré dans une crise économique de première grandeur, dont la dette extérieure colossale n'est que la partie qui émerge au plan international ?

Des « fonds de travail » ont été créés. Des sortes de « chantiers sociaux » ont été ouverts, où travaillent des centaines de milliers de déshérités. Pour 170 francs par mois, trente heures par semaine, ils creusent des puits, des réservoirs en vue de recueillir l'eau du ciel lorsque celui-ci se décidera. En dépit de la dureté des conditions de travail, les places se disputent au poignard.

Le gouvernement distribue, également, des « paniers » de nourriture à des prix subventionnés, permettant de subvenir aux besoins mensuels d'une famille : 10 kilos de haricots, autant de farine, 8 kilos de riz, de l'huile, du café... Des camions-citernes font d'incessantes navettes entre les points d'eau, plus nombreux vers la côte de l'Atlantique, et les bourgades de l'intérieur.



Dessin de FRANCHINI.

Pour que Dieu revienne...

Pour le reste, les *flagelados* en sont réduits à attendre la charité. L'Eglise catholique, très présente dans tout le Brésil, très dynamique dans le *Nordeste*, s'active, recueillant dons en nature et en espèces pour soulager les populations affamées. Dans cette région encore imprégnée de mentalité magique, on prie des nuits entières dans les petites chapelles des villages, on multiplie les processions pour appeler la pluie. On invoque le Père Cicero, un bienheureux très populaire dans le Nord-Est, afin que, selon une expression familière à ces miséreux, *« Dieu revienne sur cette terre abandonnée »*.

La famine est devenue un problème de *« sécurité nationale »* pour les généraux qui gouvernent à Brasilia. Les réunions consacrées à ce sujet se multiplient au palais présidentiel du Planalto. Toutefois, la première consigne donnée aux forces de l'ordre a été de ne pas rechercher l'affrontement avec les bandes de pillards. La moindre étincelle pourrait, en effet, embraser cette région, certes trop écrasée pour être très politisée, mais dont le fatalisme se débonde parfois en de violents accès de désespoir. Au Brésil comme en beaucoup d'endroits de la planète en ce deuxième millénaire finissant, on sait que la *« bombe M »* ne peut être maniée qu'avec d'infinies précautions.

JEAN-PIERRE CLERC.

LA MISE EN VALEUR DE LA SIBÉRIE

Ces « petits peuples du Nord » ignorés et malmenés...

Le nord de la Sibérie n'est pas seulement un réservoir de richesses naturelles. Il a ses indigènes, les « petits peuples du Nord » comme on dit en U.R.S.S. Leur sort, tout comme celui de la nature qui les fait vivre, ne semble pas peser bien lourd face au rouleau compresseur de la technique.

Un article récemment publié par la section sibérienne de l'Académie des sciences de l'U.R.S.S. posait pourtant le problème de *« la place de l'économie traditionnelle des peuples du Grand Nord dans le complexe industriel moderne »*. Il faut à présent *« rechercher des voies et des méthodes de mise en valeur industrielle de la région septentrionale de la Sibérie, qui permettent à la fois de doter le pays de matières premières essentielles et de réduire au minimum les pertes infligées à la nature »*, écrit l'auteur. A cette condition, *« l'économie septentrionale pourrait servir de fournisseur important de viande et de poisson et résoudre de la sorte le grave problème alimentaire qu'affrontent les organisateurs de l'extraction du pétrole et du gaz »*.

L'ethnologie « science bourgeoise »

Cet article, après tant d'autres, laisse clairement entendre que le programme de mise en valeur du Nord ne tient aucun compte des autochtones et de leurs intérêts. On « recherche des voies », mais l'objectif ne fait aucun doute. Et faut-il croire que les spécialistes soviétiques n'ont encore jamais affronté le problème des indigènes en construisant des complexes industriels en Sibérie ? De Novokouznetsk à Komsomolsk sur l'Amour, ou Norilsk, l'U.R.S.S. *n'a-t-elle pas toujours* affirmé que les peuples du Nord s'étaient parfaitement adaptés à des conditions nouvelles d'existence, tout en conservant, et même en développant les formes traditionnelles de leur vie économique ?

En réalité, les problèmes des peuples du Nord ont le plus souvent été ignorés en U.R.S.S. Aujourd'hui, il est difficile de ne pas en tenir compte. Après l'instauration du pouvoir soviétique en Sibérie, un organisme compétent avait existé de 1924 à 1935. Dénommé « Comité du Nord », il avait été créé sur l'insistance de deux ethnologues de renom, W. Bogoras et L. Sternberg, et avait défendu les intérêts des peuples de la zone polaire. Ce comité avait constamment rappelé au gouvernement que les décisions volontaristes n'étaient pas admissibles dans le Nord, insistant sur la fragilité des « écosystèmes » qui s'y étaient formés et la vulnérabilité des cultures traditionnelles des chasseurs, pêcheurs et éleveurs de rennes.

« Sous le soleil du parti »

Pour finir, le gouvernement de Staline en eut assez de ces exhortations ; le Comité du Nord fut dissous et l'ethnologie déclarée « science bourgeoise ». Par la suite, les peuples du Nord furent donnés « en tutelle » aux organismes qui, avec l'aide de la population des camps de travail, fournissaient l'or, le plomb, le cobalt et la houille, exploitaient la forêt, construisaient des villes et des routes. Karlo Stajner, par exemple, (*7000 jours en Sibérie*, Gallimard, 1983) raconte la construction de Norilsk, sur les terres des Samoyèdes et les débuts du BAM (la voie ferrée Baïkal-Amour).

Les seules manifestations extérieures des peuples du Nord étaient, de temps en temps, des « poèmes populaires » sur Lénine et Staline, publiés dans les journaux et glorifiant leur vie heureuse *« sous le soleil du parti »*, ainsi que des portraits du « père de tous les peuples », exécutés sur des défenses de mammouth ou de morse et envoyés pour l'anniversaire du dictateur.

Le 16 mars 1957, la *Pravda* publia une résolution du gouvernement soviétique qui, avec toute la franchise de la première période krouchtchevienne, évoquait *« les défauts sérieux et les erreurs regrettables dans l'organisation de l'économie et de la vie des peuples autochtones »*.

A la fin des années 50, le gouvernement entreprit de restaurer l'économie et le culture des peuples du Nord : on fit bâtir des logements, des écoles, des hôpitaux, on augmenta les salaires des chasseurs et des éleveurs de rennes, on attribua une aide matérielle aux familles. Mais cette nouvelle politique s'accompagnait d'une destruction des anciens petits villages, d'une création de gros bourgs et d'une suppression autoritaire du mode vie nomade, *« incompatible avec le socialisme »*.



Samoyèdes campés sur l'île Waigatz (Le Tour du Monde, 1863)

Bien souvent, les emplacements des nouveaux bourgs étaient choisis à dessein dans des endroits éloignés des régions giboyeuses et poissonneuses et des pâturages des rennes afin d'obliger les indigènes à cultiver les pommes de terre et à élever des bovins, des porcs, ainsi que des renards bleus et des zibelines. Ces formes d'activités imposées de l'extérieur se développaient difficilement du fait des conditions climatiques et des réticences de la population qui ne voulait pas renoncer aux formes traditionnelles d'activité. Des Evenks ou des Khantes revenaient d'ailleurs parfois sur leurs lieux d'habitation ancestraux où on avait déjà détruit leurs maisons.

Dans les nouveaux bourgs, les choses ne se passaient pas selon *les plans concoctés en haut lieu.* Les indigènes demeuraient sans travail, vivant à la charge de l'État. Les éleveurs de rennes et leurs familles suivaient leurs troupeaux dans leurs transhumances, laissant leurs enfants d'âge scolaire dans des internats. Les chasseurs et les pêcheurs quittaient leurs familles pour de longues périodes, regagnant des territoires proches de leurs anciens villages abandonnés. Le mode de vie de ces « bourgs pilotes », calqué sur le modèle russe, engendrait un antagonisme et même une incompréhension totale entre les générations : les enfants ne parlaient plus la langue de leurs parents, car l'enseignement dans les écoles se faisait en langue russe.

L'élevage des rennes

La résolution de 1957 ne permit pas d'obtenir les résultats recherchés. Les auteurs d'un ouvrage qui vient d'être publié à Leningrad, *« Problèmes socio-économiques du développement des peuples du Grand Nord »*, doivent reconnaître que ce sont précisément les conditions de vie dans les « bourgs nationaux » qui expliquent *« la baisse de l'accroissement démographique des indigènes, dont le taux était de 2,5 fois inférieur à celui du pays »*.

En fait, depuis le début de la période soviétique, le nombre des indigènes est demeuré le même, 150 000 personnes environ. D'autre part, le nombre de mariages mixtes avec des Russes est très faible (par exemple, 7 % des mariages sur la Tchoukotka) ; les enfants issus de ces unions ne sont presque jamais inscrits comme Russes (1), ce qui donne aux familles la possibilité de toucher des allocations plus élevées ; enfin, ces mariages sont très instables.

La situation des « petits peuples » du Nord soviétique devrait encore empirer, car ils ne sont pas menacés seulement par une offensive contre leur culture mais contre la nature avec laquelle ils vivaient en symbiose. Pour amener le gouvernement soviétique à accorder une plus grande attention aux « petits peuples », le seul argument recevable est d'ordre économique. Par souci d'efficacité, c'est à lui qu'ont recours les spécialistes. Les auteurs de l'ouvrage *« le BAM et les peuples du Nord »*, résultat de recherches ethnographiques et sociologiques menées sur le parcours de ce nouveau Transsibérien, écrivent : *« La mise en valeur économique de la zone du BAM atteint une échelle si immense que le groupe relativement restreint d'Evenks a peu de chances d'influer sérieusement sur les calculs concernant les ressources de main-d'œuvre. Bien plus grande est l'importance économique de l'élevage de rennes, cette activité traditionnelle des Evenks, dans la structure des ressources alimentaires locales. »*

Le nombre total de rennes domestiques en U.R.S.S. est actuellement de deux millions et demi. C'est la seule activité économique rentable des kolkhozes et sovkhozes du Nord. Les zootechniciens estiment que le nombre de rennes peut être porté jusqu'à quatre millions de têtes,... à condition qu'on cesse de détruire la nature et la culture des indigènes. Or le milieu naturel des rennes se réduit de plus en plus. Sur la seule presqu'île de Taïmyr, la superficie des lichens — la nourriture de base du renne — endommagée atteint 30 millions d'hectares. Le lichen peut se reconstituer, mais seulement au rythme de 3 millimètres par an.

La « fermeture » d'un village

Le 26 février 1980, la *Pravda* publia une nouvelle résolution consacrée au nord de la Sibérie. A la différence de celle de 1957, elle ne parle plus du *« développement de l'économie et de la culture des peuples du Nord »*, mais du *« développement des régions d'implantation des peuples du Nord »*. Si la résolution de 1957 critiquait les dirigeants qui *« se soucient trop peu de la création et d'une utilisation correcte des cadres d'une intelligentsia nationale »* et qui ne tiennent pas assez compte *« des coutumes et traditions de la population »*, la nouvelle résolution ne contient rien de semblable. Elle parle du développement de territoires qui ont perdu leur statut de « régions nationales ». On comprend pourquoi. Si, par exemple, la « région nationale de la Tchoukotka » comptait, au moment de sa création en 1930, quatorze mille Tchouktches et Esquimaux et quelques centaines de Russes, la « région autonome de la Tchoukotka » compte actuellement le même nombre d'indigènes mais *près de cent cinquante mille* immigrants.

En août 1976, au cours d'une expédition ethnographique sur la Tchoukotka, nous avons assisté à la « fermeture » d'un village nouñamo, sur la côte du détroit de Behring. Les indigènes furent contraints de quitter la terre de leurs ancêtres (en esquimau : *nuna* (la terre) et *ma* (l'espace environnant) et furent relogés dans d'importantes agglomérations. Comment les « petits peuples » *pourraient-ils résister* devant la pression de la grande industrie et de l'idéologie ? Ils semblent tout juste bons à en nourrir leurs représentants en proie à *« un grave problème alimentaire »*.

BORIS CHICHLO,
ethnologue.

(1) Les habitants de l'U.R.S.S. ont à la fois une « citoyenneté » soviétique et une « nationalité » fonction de leur origine ethnique.

UNE ENQUÊTE DU CHICAGO COUNCIL ON FOREIGN RELATIONS

L'image de la France aux États-Unis devient floue

Les Américains ont récemment révélé leur vision du monde dans une étude quadriennale du Chicago Council on Foreign Relations et de l'institut Gallup. Mais, au-delà des renseignements utiles qui y sont fournis sur les tendances profondes de l'opinion, ce document permet surtout aux Européens, et particulièrement aux Français, de faire le point sur la position qu'ils occupent et de réfléchir sur les moyens de l'améliorer.

Depuis la dernière enquête effectuée fin 1978, il apparaît tout d'abord que, en dépit de nombreux événements graves et d'un changement de président, l'opinion américaine est restée très stable. Par ailleurs, les États-Unis — comme la plupart des pays occidentaux — s'intéressent plus à leurs affaires intérieures, notamment économiques, qu'aux problèmes du monde. Ainsi, les principaux buts de la politique étrangère *tracés par le public* sont-ils tous de nature « domestique » : préserver les emplois, maintenir la valeur du dollar, garantir l'approvisionnement en énergie. *Lorsqu'il faut choisir* entre plusieurs programmes de dépenses publiques, arrivent invariablement en queue de liste précisément ceux qui ont une dimension *internationale* (défense, aide, etc.). Il est clair que, tout comme en 1978, le public (à la différence des « dirigeants », plus ouverts sur les problèmes du monde) souhaite dans sa majorité une réduction de l'aide à l'étranger et le recours, si nécessaire, à des barrières protectionnistes.

Une attitude ambiguë

Le pays n'est toujours pas complètement remis du traumatisme vietnamien, et une forte majorité continue de considérer cette guerre comme « plus qu'une faute, fondamentalement erronée et immorale ». Le public déplore aussi que les États-Unis soient moins respectés que voici dix ans, et souhaite donc, de plus en plus nombreux (même si ce n'est pas du tout le cas des « dirigeants »), que *« l'on se tienne en dehors des affaires mondiales »*. Le progrès régulier de ce groupe depuis 1974 est un élément important, même si, de façon contradictoire, une majorité très nette — y compris chez les « isolationnistes » — pense que les États-Unis doivent jouer un rôle dirigeant au cours de la *prochaine décennie. Ce paradoxe* est révélateur, semble-t-il, des sentiments profonds et complexes de l'opinion américaine. Echaudé par nombre d'événements *(l'Iran étant le dernier en* date) pour lesquels sont attribuées des « notes » catastrophiques à l'action des gouvernants, le pays n'en continue pas moins de *percevoir ses responsabilités*, notamment dans les relations avec l'U.R.S.S. La méfiance accrue vis-à-vis de celle-ci va de pair avec un désir réel de parvenir à un « gel » des armements nucléaires. Mais le danger que représente l'autre super-puissance inspire aux Américains leur conduite dans les zones où la sécurité nationale est en jeu : Europe occidentale, Japon, Arabie Saoudite, Proche-Orient... Tandis que les « dirigeants » restent comme par le passé ouverts à l'éventualité d'une intervention militaire, on constate qu'une part croissante du grand public lui-même s'y montre également favorable.

Là réside donc toute l'ambiguïté de l'attitude américaine : les préoccupations internes et égoïstes ainsi que la réticence à s'engager à l'étranger se combinent avec un sens aigu des responsabilités quand la sécurité de l'Occident est jugée menacée.

Une cote d'amour

Pour l'Europe et la France, ce message est d'autant plus réconfortant que les problèmes de notre *continent continuent* d'occuper une place très élevée dans l'opinion américaine : 71 % des personnes interrogées se prononcent en faveur du maintien des engagements dans l'OTAN, et, si *« la défense de la sécurité des alliés »* n'apparaît qu'en septième position parmi les buts de la politique étrangère (deuxième pour les *« dirigeants »*), *l'invasion* de l'Europe occidentale par les Soviétiques demeure le premier motif d'envoi de troupes américaines (65 % du public), loin devant l'attaque du Japon par la même U.R.S.S. ou l'arrêt de l'approvisionnement en pétrole arabe. Mais, si l'Europe apparaît bien comme une région d'intérêt vital pour les États-Unis, l'opinion estime que les relations actuelles avec les alliés ne posent pas de problème grave, et une majorité souhaite que l'administration laisse ceux-ci régler comme ils l'entendent leurs rapports économiques avec l'Union soviétique.

Le lecteur français de l'étude du Chicago Council on Foreign Relations trouve une source supplémentaire de satisfaction en constatant, que dans le thermomètre des sentiments (de 0 à 100 °C), son pays occupe avec 60 °C une remarquable troisième place, en compagnie du Mexique, derrière le Canada et la Grande-Bretagne, mais devant l'Allemagne fédérale, Israël et l'Italie... l'U.R.S.S. se trouvant évidemment en queue ! Une fois de plus, les jugements hâtifs sont *démentis : malgré une histoire* pleine de malentendus et parfois de crises sérieuses, le plus ancien allié des États-Unis jouit toujours outre-Atlantique d'une véritable « cote d'amour ». Mais arrêtons là les *satisfecit*. Depuis plusieurs années, tous les Français — hommes d'affaires, artistes, journalistes, fonctionnaires — qui ont *séjourné aux États-Unis ont pu* constater à quel point l'image de notre pays y était devenue floue.

Derrière la sympathie d'ensemble que la France inspire, on constate une ignorance accrue de ses réalités et, malheureusement, la multiplication de clichés négatifs, surtout pour ce qui concerne son industrie. L'enquête, sans entrer dans ces détails, démontre à plusieurs reprises que notre position actuelle est en retrait par rapport à celle de nos principaux *rivaux internationaux et que, sans* s'en apercevoir, adonnée qu'elle est aux délices du provincialisme, la France occupe désormais une place assez mineure sur la scène américaine.

Qu'on en juge ! Parmi les pays qui représentent un intérêt vital politique, économique et militaire pour les États-Unis, la France n'arrive qu'en dixième position, derrière le Japon, le Canada, le Mexique, Israël ou la Chine... mais également derrière la Grande-Bretagne et l'Allemagne fédérale. Depuis 1978, notre pays n'a que peu progressé dans cette enquête, à la différence de nos deux principaux partenaires européens.

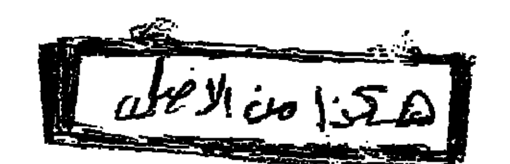
Sur une liste de quinze personnalités nationales et internationales, M. Mitterrand apparaît en dernière place quant à la notoriété, et sa popularité, si elle est supérieure à celle de M. Begin (1), se situe loin derrière celle de « ténors » comme Jean-Paul II, Mme Thatcher ou M. Trudeau.

Il est de bon ton, en France, de n'accorder que peu d'importance à de tels problèmes. Les relations publiques n'ont jamais été le point fort et la préoccupation première de nos administrations et de nos entreprises. Pourtant, au cours des dernières années, beaucoup ont montré une réelle préoccupation à propos de la dégradation ou, tout au moins, de l'altération de l'image de la France aux États-Unis. Fondées sur des enquêtes *établies tant par le ministère des* relations extérieures que par le C.N.P.F. ou divers instituts universitaires, plusieurs actions ont été ébauchées afin de redresser le cours actuel des choses. Alors qu'en des temps de restriction budgétaire ce type de problème fait tout naturellement l'objet des premières mesures d'annulation de programmes et de crédits, l'enquête du Chicago Council on Foreign Relations sonne comme un salutaire rappel à l'ordre.

Certes, *il est réconfortant* d'apprendre des Américains que l'Europe reste pour eux une préoccupation majeure et que la France y jouit d'un grand capital de sympathie. *Il serait imprudent*, néanmoins, de considérer ces situations comme définitivement acquises.

PATRICK GAUTRAT.

(1) Et bien évidemment à celles de MM. Arafat, Brejnev et Khomeiny !



Lectures

Les demi-Mémoires du général Bradley

Les exceptions sont notoires (citons seulement Napoléon, Choderlos de Laclos, de Gaulle) mais, en règle générale, le maniement des armes n'accompagne pas nécessairement celui de la plume. Ainsi, le général Bradley, un des grands chefs militaires de la seconde guerre mondiale, avait, de son propre aveu, beaucoup de difficultés à s'exprimer par écrit. C'est pourquoi ses Mémoires, *A Soldier's Story*, publiés en 1951, avaient été écrits par un de ses adjoints.

Apparemment, il n'en fut pas satisfait puisque trente ans plus tard il décida, sous l'impulsion de sa seconde femme, d'écrire une autobiographie, cette fois « en coopération » avec Clay Blair, écrivain et journaliste, spécialisé dans les affaires militaires.

Mais le général mourut à quatre-vingt-huit ans. Clay Blair avait écrit seulement cent treize des sept cent cinquante-deux pages d'un volume, récemment publié sous le titre : *A General's Life* (1). Clay Blair n'a pas trouvé son public. Dans sa préface, il reconnaît que l'ouvrage aurait dû être écrit « *moitié Bradley, moitié Blair* ». Mais après des années de recherches, après avoir lu de nouveaux documents officiels et privés, et transcrit quarante-huit heures d'entretien avec le général, il estima justifié de mener à bien cette « autobiographie ». « *Mon esprit était tellement absorbé par celui de Bradley que je pensais comme lui...* »

Il ne s'agit donc pas d'une voix authentique. Les historiens la récuseront, qui auraient aimé à déceler les contradictions, les erreurs, les plaidoyers *pro domo* qui abondent généralement dans les Mémoires. Ce livre n'en est pas moins d'une lecture intéressante. D'abord parce que Bradley fut le dernier survivant des grands généraux alliés de la seconde guerre mondiale. Il a, pour ainsi dire, le dernier mot sur Eisenhower, Patton, Montgomery, sur lesquels il se sent plus à l'aise pour porter un jugement. Ensuite, depuis ses Mémoires de 1951, beaucoup de nouveaux documents officiels ont été publiés sur les campagnes auxquelles il participa.

« Monty, le mégalomane... »

Mais l'intérêt du livre est aussi de révéler des aspects inattendus du personnage, du moins tel qu'il apparaissait à ses compagnons d'armes et au public : modeste, sans prétention, un stratège plutôt qu'un « fonceur », travailleur mais terne...

Pendant l'invasion de la Sicile, l'écrivain Ernie Pyle fut envoyé en reportage pour « découvrir » Bradley. « *Mais, même avec tout son talent créateur, Pyle eut beaucoup de mal à me donner de la couleur* », constate le général (ou Clay Blair ?) dans le livre. Son apparence n'était pas celle d'un homme de guerre, mais plutôt d'un professeur, ce qu'il fut, en fait, pendant treize ans à l'académie militaire de West Point, où il enseigna les mathématiques.

Qui aurait pu imaginer qu'un homme connu pour sa gentillesse et sa courtoisie pourrait avoir la dent aussi dure que ses pairs. Et il n'y va pas de main morte : Montgomery : « *Un homme suffisant, tranchant, exigeant... d'une vanité presque intolérable et atteint de mégalomanie...* » « Monty » était une cible facile tout comme MacArthur : « *Brillant, ayant l'obsession de se glorifier... sans considération pour ses collègues, méprisant le jugement de ses supérieurs... Il s'est fait ridiculiser par les armées communistes chinoises... Un mégalomane !* » Patton : « *Affamé de gloire et de publicité... ayant beaucoup de défaillances humaines et professionnelles... Son machisme grossier compensait peut-être inconsciemment la faiblesse d'une voix très haute et aiguë, manquant d'autorité.* » Clark : « *Il n'était pas le mieux qualifié, j'avais beaucoup de réserves à son égard...* »



Dessin de SZLAKMANN

Mais son appréciation d'Eisenhower, son supérieur, n'est pas plus aimable : « *Ike était un général politique ayant des talents rares et précieux, mais, comme la guerre en Afrique l'a clairement démontré, il ne savait pas « diriger » un champ de bataille... Il était le choix logique pour concevoir l'opération de Sicile, l'exécuter et accepter la responsabilité de ses conséquences. Mais Ike ne s'éleva pas à la hauteur du défi...* »

Au demeurant, d'après Bradley, Ike n'était pas le personnage « *souriant et affable* » qui apparaissait au public. « *Il avait la peau épaisse, un tempérament explosif, il se mettait en colère facilement...* » Enfin, il reproche à Eisenhower d'être devenu excessivement pro-britannique. Pourquoi ? « *Je crois que son étroite association avec Kay Summersby* (la jeune femme dont Ike s'était amouraché) *et sa famille contribua à le rendre pro-britannique... Son influence sur lui fut plus grande qu'on ne le croit généralement...* »

Du général Leclerc, il parle avec désinvolture : « *Il n'était pas discipliné et ne parlait pas anglais... La libération de Paris semblait être sa seule ambition...* » De même, il juge les hommes de la 2e D.B. « *indisciplinés... submergés dans le vin et les femmes* »... « *Ils disparaissaient dans les bordels et les bistrots...* » De Gaulle exigeant impérieusement un défilé, Bradley l'organisa. « *De Gaulle eut sa parade, tandis que je plaçais la 28e division américaine d'infanterie en position de départ pour la poursuite de l'armée allemande...* »

Bradley n'était pas un homme aigri. Il ne cache pas son admiration pour le général Marshall, dont il était le protégé, ne tarit pas d'éloges pour les maréchaux britanniques Alexander et Teddor, et couvre de fleurs ses subordonnés, les généraux Hodges et Simpson, dont les mérites, à son avis, n'ont pas été suffisamment reconnus. Mais, dans l'ensemble, on découvre dans cet ouvrage un Bradley plutôt malveillant, dont les appréciations aigres-douces sur ses collègues contrastent avec son personnage de chef juste, équilibré, aimé de ses soldats, qu'il ménageait au maximum. Il était appelé souvent le « *général des G.I.'s* ».

Dans quelle mesure ses critiques et remarques au vitriol n'ont-elles pas été sollicitées pour démontrer qu'en dépit des apparences il était un homme de caractère, aux opinions tranchées, aussi caustique qu'un Patton ou qu'un MacArthur ? En tout cas, le livre confirmera à ses adversaires, jaloux ou envieux d'une longue carrière, son surnom de « *country slicker* » (petit malin de la campagne).

Les experts trouveront dans cette « autobiographie » de quoi alimenter le débat sur l'échec du plan d'encerclement des troupes allemandes en Normandie. Certes, il s'attribue le mérite du plan dont d'autres, comme Patton et Montgomery, ont revendiqué la paternité. « *Ce fut mon idée* », écrit-il. Selon lui les responsables de l'échec sont Patton, qui délibérément ignora les instructions, mais surtout Montgomery, qui confia à deux divisions non aguerries, l'une polonaise, l'autre canadienne, la mission de fermer la porte de Falaise. Mais Bradley reconnaît avoir commis une erreur grave : « *Notre décision de faire tourner Patton vers le nord-est ne fut pas seulement malheureuse, mais nettement dangereuse...* »

Les chamailles de chefs

Son récit complète utilement ce qu'on savait déjà sur les controverses entre les Alliés, sur les rivalités et les querelles des chefs militaires, sur les heurts des personnalités, grossis par une certaine presse spéculant sur le chauvinisme de ses lecteurs. Un profane retiendra seulement une tristesse que les grands chefs de la coalition, préoccupés de leur place dans l'histoire, se chamaillaient tandis que leurs hommes peinaient ou tombaient dans la boue des plaines allemandes.

Ce petit fermier du Missouri, commandant à la fin de la guerre quatre armées, soit un million trois cent mille hommes – la plus grande force militaire américaine de l'histoire, – témoigne non seulement de ses propres qualités, mais aussi de la valeur de West Point, le Saint-Cyr américain. Dans un pays sans véritable tradition militaire ni caste d'officiers, West Point offre aux jeunes gens d'humble origine la possibilité de s'éduquer d'abord, puis d'embrasser la carrière des armes. Eisenhower était pauvre. Bradley, selon sa propre expression, « *désespérément pauvre* ». Mais ces petits campagnards du Missouri et du Texas s'élevèrent à la hauteur des circonstances. Ajoutant à leur compétence militaire les qualités d'administrateur et de diplomate, acquises « sur le tas », ils s'imposeront à la tête d'une des grandes alliances militaires de l'histoire.

HENRI PIERRE.

(1) *A General's Life. An Autobiography by General of the Army Omar N. Bradley and Clay Blair.* Simon and Schuster, New-York, 1983.

Sept regards sur l'Allemagne

Les recueils de contributions sur un même pays sont généralement décousus sinon contradictoires. Celui-ci échappe à la loi du genre, peut-être parce que l'Allemagne, par tradition historique, désarçonne les Français et se prête si souvent aux idées simples et aux lectures univoques qu'on l'aborde et l'appréhende mieux dans la multiplicité des regards (1).

Ces regards, en voici sept, qui portent sur la politique, la jeunesse, l'économie, la presse, la littérature, le cinéma et la concertation sociale. Points de vue de spécialistes comme René Wintzen, Jean Saumier, René Lasserre, Anne-Marie Le Gloannec ou Bernard Brigouleix, enlevés comme une charge de cavalerie par une préface lumineuse de Gérard Sandoz. Voici, en effet, le temps de l'inquiétude.

Devant le déferlement des Verts, décidés, comme l'a dit l'un d'entre eux, à « *rendre cette République ingouvernable* », des pacifistes, des adversaires de tout poil du « système » et des complaisants à l'égard de l'Est, bon nombre de Français s'interrogent. Ils sentent confusément que l'« *Allemagne de l'Occident* » – comme la nomma Alfred Grosser dans un livre célèbre, – amorce un dangereux lâcher d'amarres.

Pourquoi ? Sans doute parce que le rêve de réunification, auquel l'étranger a beaucoup plus cru que l'Allemand lui-même, a laissé place à une Ostpolitik infiniment plus réaliste mais comportant son danger : les acquis en matière de relations avec l'« *autre Allemagne* » sont palpables et l'opinion publique n'entend pas y renoncer. Le regain de tension internationale tend donc à être nié ou mis au compte des Américains, protecteurs mal acceptés. D'où l'extravagant retournement auquel on assiste : le pays sans doute le plus anticommuniste du monde avec la Corée du Sud en vient à se dissimuler l'évidence. 45 % des moins de trente ans se proclament « neutralistes ». Gérard Sandoz relève justement que la classe intellectuelle, contrairement à ce qui s'est passé en France, n'a guère analysé l'effondrement de l'imposture totalitaire du communisme. Outre-Rhin, un Yves Montand ferait scandale avec son bon sens explosif.

Une poussée de romantisme ?

Se gardant bien de simplifier un phénomène aussi complexe que ce « grand tournant » pacifiste, le livre insiste justement sur la solidité du jeu institutionnel. Il présente une image contrastée de la jeunesse qui refuse la République des gestionnaires et de la crise et, au-delà de la guerre ou du nucléaire, se méfie de l'univers technique comme si les recettes mêmes de la prospérité allemande étaient devenues inquiétantes et hostiles. La montée de deux générations, l'une déçue par le fiasco de la révolte étudiante et l'autre plutôt sceptique, s'inscrit aussi dans un mouvement général européen de mutation des valeurs, avec le recul du travail gratifiant, la « *privatisation des intérêts* », la peur de la compétition scolaire (*Schulangst*). Ce tableau est rendu moins déprimant par la recherche têtue de modèles alternatifs et, en fin de compte, la confiance dans le surgissement des initiatives et l'extension des libertés. A la question : « *A la fin de ce millénaire, à quelles conceptions tiendra-t-on le plus en R.F.A. ?* », 60 % des seize-vingt-cinq ans répondent : « *A la liberté personnelle.* »

Et si l'Europe, désarmée et doutant d'elle, est alors en tutelle ? Le pacifisme actuel n'aura été, dans ce cas, que la mortelle poussée de romantisme d'une société hyperindustrialisée. Ce livre aide à mieux comprendre les dangers et les limites d'un vertige.

P.-J. FRANCESCHINI.

(1) *Les Allemands sans miracle*, Armand Colin, 275 pages.

Étranger

Philippines

Mesures contre la presse

Une nouvelle manifestation d'opposition au président Marcos a eu lieu vendredi 30 septembre à Makati, le quartier des affaires de Manille. Plusieurs milliers de personnes sont descendues dans la rue ; quand la police a tenté de les disperser, elle a été attaquée à coups de bouteilles et de projectiles divers jetés des fenêtres des immeubles de bureaux. Plusieurs policiers ont été blessés et un certain nombre d'arrestations opérées.

Parmi les personnes arrêtées se trouvait un journaliste indépendant, M. Ricardo Ramos. Un autre journaliste, M. Roberto Coloma, de l'A.F.P., a été arrêté le même jour sur l'accusation de sédition et d'incitation à la sédition – punissables de la peine de mort – puis relâché par la police, qui a affirmé l'avoir confondu avec quelqu'un d'autre.

Jeudi, la police avait perquisitionné au siège d'un hebdomadaire d'opposition, le *Philippines Times*, dont le tirage a considérablement augmenté depuis l'assassinat du dirigeant de l'opposition, Benigno Aquino. Les bureaux ont été mis sous scellés, du matériel saisi et six membres de la rédaction arrêtés. Le journal est accusé de sédition pour avoir reproduit des articles de presse étrangère rendant les militaires responsables du meurtre d'Aquino. Le directeur du *Philippines Times*, M. Rommel Corro, s'est rendu samedi aux autorités qui le recherchaient.

Enfin, le prince Philip d'Edimbourg, qui devait se rendre jeudi à Manille, où il devait être l'hôte à dîner du président Marcos, a trouvé un moyen diplomatique d'annuler sa visite. La réunion de la Fédération équestre internationale, qu'il devait présider, a été transférée de Manille à Zurich. – *(U.P.I., A.P., Reuter.)*

Chine

Le Dalaï-Lama est intervenu en faveur de cinq dissidents tibétains condamnés à mort

Le Dalaï-Lama, en exil en Inde, a lancé au gouvernement de Pékin un appel à la clémence en faveur de cinq dissidents tibétains dont l'exécution devait avoir lieu ce samedi 1er octobre. Un porte-parole du « *gouvernement tibétain en exil* », M. Wongdi, a déclaré vendredi que ce dernier était en possession d'informations selon lesquelles les cinq hommes devaient être exécutés en public. Parmi eux figure M. Geshe Lobsang Wangchuk, philosophe bouddhiste connu et membre du monastère de Drepung, l'un des plus importants du Tibet. M. Wangchuk a déjà été arrêté plusieurs fois en raison de ses critiques envers les autorités chinoises. Selon les mêmes sources, d'autres exécutions seraient prévues au Tibet pour le 15 octobre.

L'appel à la clémence lancé par le Dalaï-Lama a, selon l'A.F.P., été déposé à l'ambassade de Chine à New-Delhi. Le chef spirituel tibétain a également demandé l'intervention des Nations unies, de la commission internationale des juristes et de l'organisation Amnesty International.

Aucune confirmation n'a pu être obtenue à Pékin des exécutions annoncées dans l'entourage du Dalaï-Lama. On note seulement que la presse dénonce périodiquement des manifestations de séparatisme au Tibet. Depuis la réouverture de la région autonome aux visiteurs étrangers en 1978, tous les journalistes de passage à Lhassa ont été frappés par la vénération dont le Dalaï-Lama demeure l'objet dans la population tibétaine.

Chili

L'opposition a du mal à définir une stratégie unitaire

L'opposition au général Pinochet a du mal à définir une stratégie unitaire de lutte contre le régime militaire.

L'Alliance démocratique, qui regroupe, autour de la démocratie chrétienne et de son leader, M. Gabriel Valdes, l'opposition modérée, de la droite républicaine jusqu'au parti socialiste, a repris le dialogue avec le ministre de l'intérieur, M. Onofre Jarpa.

La troisième rencontre entre le ministre et les opposants modérés a eu lieu le jeudi 29 septembre, grâce à la médiation de Mgr Juan Fresno, archevêque de Santiago. Les deux parties ont qualifié les conversations de « *fructueuses* ».

Afin de sortir de l'impasse, l'opposition a renoncé à obtenir, au préalable, un calendrier précis pour le rétablissement de la démocratie. Elle a, en revanche, demandé la mise en place d'une commission mixte, gouvernement et opposition, chargée d'élaborer les modalités juridiques du libre fonctionnement des partis politiques et de l'organisation des futurs scrutins. Elle a également réclamé un référendum en vue de modifier l'actuelle Constitutin, qui prévoit le maintien au pouvoir du général Pinochet jusqu'en 1989.

De leur côté, le parti communiste et les petites formations, qui se sont récemment regroupées autour de lui en un Mouvement démocratique et populaire, ont appelé les Chiliens à participer, le 11 octobre, à une sixième journée de protestation nationale.

L'Alliance démocratique a refusé de se joindre à l'appel du Mouvement démocratique et populaire. Pourtant, elle organisera le même jour des « *marches pour la démocratie* » à Santiago et dans d'autres villes du Chili. – *(A.F.P.)*

Pologne

Un opposant connu s'est livré à la police

L'un des membres les plus célèbres de l'opposition clandestine, M. Jan Narozniak, s'est livré à la police le vendredi 30 septembre et a été libéré, conformément à l'amnistie décrétée par les autorités, a annoncé l'agence officielle polonaise PAP. Agé de trente-trois ans, M. Narozniak s'était fait connaître une première fois en novembre 1980 en soutirant au parquet où il était employé un document confidentiel. Cette note enjoignait à tous les procureurs de Pologne de continuer, en secret, l'instruction des dossiers des principales personnalités de l'opposition, en violation des accords de Gdansk d'août 1980.

M. Narozniak avait de nouveau fait parler de lui en novembre 1982, à l'époque de la loi martiale. Blessé lors de son arrestation, il avait été « enlevé » par un commando de Solidarité de l'hôpital où il était gardé. Depuis, il faisait l'objet d'un avis de recherche.

D'autre part, le syndicat Force ouvrière a lancé, vendredi à Paris, un appel à l'opinion et aux autorités françaises en faveur de cinq anciens responsables de Solidarité qui font la grève de la faim dans une prison de la région d'Olsztyn (nord de la Pologne) depuis une quinzaine de jours.

Enfin, le congrès mondial du Pen-Club, réuni à Caracas, a adopté une résolution manifestant son « inquiétude » après la dissolution du Pen-Club polonais et demandant au gouvernement de Varsovie de rétablir le comité dissous. – *(A.F.P.)*

France

L'électorat de l'opposition se montre plus pressé que ses chefs d'en découdre avec la gauche

Minoritaire au printemps 1981, l'électorat de l'opposition ne l'est plus aujourd'hui. Les résultats des élections cantonales de mars 1982, des municipales de mars 1983 et des cantonales partielles de ces derniers mois l'indiquent. Les sondages confirment cette tendance. Ainsi, une enquête de la Sofres sur l'image de l'opposition deux ans après sa défaite, réalisée du 3 au 8 juin pour le *Nouvel Observateur* et portant notamment sur les intentions de vote en cas d'élections législatives, révélait que 54 % des Français voteraient au premier tour pour les candidats de droite (24 % pour l'U.D.F. ; 25 % pour le R.P.R. ; 5 % pour l'extrême-droite et les divers droite).

Ce sont également les sondages qui permettent de cerner les caractéristiques de l'électorat de l'opposition. D'après une enquête de l'IFOP (1) menée à la sortie des bureaux de vote lors des municipales de mars dernier, 85 % des catholiques pratiquants réguliers, 70 % des catholiques pratiquants irréguliers, 77 % des syndiqués C.G.C., 68 % des personnes qui déclarent avoir été attaquées ou volées durant les cinq dernières années ont voté pour la droite. L'analyse des votes par catégories socio-professionnelles permet de mettre en évidence que ce sont les artisans (pour 69 %), les représentants des professions libérales (pour 76 %), les petits commerçants (pour 79 %), les gros commerçants (pour 86 %) et les industriels (pour 91 %) qui ont accordé leurs suffrages aux listes d'opposition.

Réalisée trois mois plus tard, une enquête Sofres-*Nouvel Observateur* donne une image assez semblable des structures socio-professionnelles de l'électorat de droite. A la question : « *Vous sentez-vous actuellement très proche, assez proche, assez éloigné* ou *très éloigné de l'opposition?* », 54 % des agriculteurs (contre 20 %) ; 55 % des petits commerçants et artisans (contre 23 %) ; 62 % des cadres supérieurs, professions libérales, industriels et gros commerçants (contre 33 %) ; 41 % des cadres moyens et employés (contre 48 %) et 27 % des ouvriers (contre 52 %) déclarent se sentir proches d'elle. A la même question, 52 % des personnes âgées de soixante-cinq ans et plus (contre 29 %), 46 % des cinquante à soixante-quatre ans (contre 40 %), 46 % des trente-cinq à quarante-neuf ans (contre 36 %), 34 % des vingt-cinq à trente-quatre ans (contre 50 %) et 35 % des dix-huit à vingt-quatre ans (contre 50 %) font la même réponse. Ces chiffres expliquent en partie les thèmes développés au cours des dernières



(Dessin de PLANTU.)

campagnes électorales par une opposition soucieuse d'élargir les bases de son électorat.

De précédentes études de la Sofres, réalisées en mars-avril 1981 (2), avaient mis en lumière que la multiplicité des candidatures de droite à l'élection présidentielle de mai, d'une part, et que les divergences opposant alors MM. Giscard d'Estaing et Chirac, d'autre part, *traduisaient l'existence d'un électorat* « giscardien » et d'un électorat « chiraquien ». Les clivages entre ces deux électorats semblent s'être estompés. Ressoudé dans le rejet de la gauche au pouvoir, l'électorat de droite apparaît aujourd'hui plus uni, plus homogène. L'analyse des derniers scrutins (municipales de mars 1983 et cantonales partielles) montre que les reports de voix de l'U.D.F. vers les candidats du R.P.R., et réciproquement, s'effectuent beaucoup plus facilement que précédemment. Même si les électeurs du R.P.R. émettent parfois des opinions un peu plus tranchées que ceux de l'U.D.F., les deux électorats partagent désormais dans des proportions comparables les mêmes préoccupations et les mêmes aspirations.

Ainsi, d'après l'enquête sur l'état de l'opinion à la rentrée effectuée par la Sofres du 18 au 24 août pour *le Parisien libéré*, 80 % des électeurs de l'U.D.F. et 86 % de ceux du R.P.R. ont le sentiment que le gouvernement « *agit au jour le jour sans bien savoir où il va* » ; ils sont respectivement 45 % et 44 % à se déclarer préoccupés par la montée de l'insécurité ; 40 % et 39 % par le chômage ; 34 % et 36 % par les conflits sociaux. De même, ils sont 65 % à l'U.D.F., 71 % au R.P.R. à souhaiter le départ des ministres communistes du gouvernement. Les uns et les autres rechignent pareillement devant les éventuels efforts supplémentaires que pourrait demander le gouvernement : ils ne seraient respectivement que 17 % et 20 % à accepter une augmentation des droits de succession : 9 % et 10 % une augmentation des cotisations sociales. Quant à une augmentation des impôts sur le revenu, ils ne seraient que 12 %, dans un camp comme dans l'autre, prêts à l'accepter.

Bénéficiant d'un électorat majoritaire et homogène, l'opposition aurait-elle d'ores et déjà rempli les *conditions pour reprendre*, le moment venu, le pouvoir ? Répondre affirmativement reviendrait à ignorer plusieurs problèmes que les états-majors ne perçoivent pas de la même façon que leur électorat. Si la gauche déçoit une majorité de Français, la droite a-t-elle pour autant gagné en crédibilité ? A-t-elle une politique de rechange à proposer à cet électorat qui ne rejette pas systématiquement toutes les mesures prises par l'actuel gouvernement ? Un sondage effectué par la Sofres pour *l'Expansion* du 16 au 21 mars indiquait, par exemple, que si la droite arrivait au pouvoir 69 % des électeurs de l'U.D.F. et 63 % de ceux du R.P.R. ne souhaiteraient pas la suppression de l'impôt sur les grandes fortunes : 56 % des premiers et 58 % des seconds ne souhaiteraient pas davantage la suspension de la cinquième semaine de congés payés en attendant le rétablissement de l'économie.

Volonté unitaire

A ce problème de programme s'en ajoutent d'autres. Les électeurs de l'U.D.F. et du R.P.R. semblent plus favorables que les états-majors des partis qu'ils soutiennent à la constitution de listes d'union. Ainsi, pour les élections européennes qui doivent avoir lieu en 1984, ils sont respectivement 61 % et 68 % à souhaiter une liste unique, contre 28 % et 21 % à souhaiter deux listes (d'après le sondage Sofres-*Nouvel Observateur*). Cette volonté unitaire sera vraisemblablement satisfaite pour les deux élections législatives partielles du Lot et du Morbihan, mais elle ne le sera pas pour les élections européennes, puisque la proposition faite en ce sens par M. Chirac aux responsables de l'U.D.F. est restée vaine.

Mis en condition dès leur défaite de 1981 par des dirigeants politiques qui annoncent l'échec imminent de la gauche, les électeurs de droite sont restés pressés d'en découdre, alors que leurs chefs de file ont aujourd'hui appris la patience. A la question « *Quelle doit être selon vous l'attitude de l'opposition à l'égard du pouvoir socialiste?* » (enquête Sofres-*Nouvel Observateur*), ils ne sont que 42 % de l'U.D.F. et 31 % du R.P.R. à répondre : « *Attendre les échéances normales pour reconquérir le pouvoir aux élections législatives de 1986.* » Ils sont, en revanche, respectivement 53 % et 67 % à répondre : « *Chercher à mettre fin le plus vite possible à l'expérience socialiste* », même s'il faut pour cela sortir de la légalité (10 % des électeurs U.D.F. et 12 % des électeurs R.P.R.).

L'ascension de M. Barre

Moins respectueux des institutions de la V[e] République, ils sont, toujours d'après cette enquête, 69 % des électeurs de l'U.D.F. et 73 % de ceux du R.P.R. à désirer que le président de la République démissionne en cas de victoire de l'opposition aux prochaines législatives. Cette tendance n'est pas démentie quatre mois plus tard par le dernier sondage de la Sofres (3) : si la droite était victorieuse en 1986, 71 % de ses sympathisants souhaiteraient la démission de M. Mitterrand. Des vœux qui ne sont pas conformes aux récentes déclarations de MM. Chirac et Giscard d'Estaing sur la « *cohabitation* ».

Cette impatience à reconquérir le pouvoir conduit d'autre part l'électorat de droite à cautionner des alliances tactiques que les états-majors n'approuvent pas unanimement. L'élection de Dreux en est une illustration. M[me] Simone Veil et plusieurs responsables du C.D.S. ont dénoncé l'alliance R.P.R.-U.D.F.-Front national scellée pour le second tour. Le R.P.R., qui s'est retranché en la circonstance derrière l'aspect local de cette alliance, l'avait refusée à Paris lors des dernières municipales.

Le dernier problème posé à la droite, et non le moindre, est celui de ses chefs de file. Ils sont trois à concourir pour la première place. A la question : « *Pour chacune des personnalités suivantes, pensez-vous qu'elle ferait un bon leader de l'opposition?* » (4), 91 % des sympathisants du R.P.R. et 57 % des sympathisants de l'U.D.F. répondent par l'affirmative pour M. Jacques Chirac ; ils sont respectivement 46 % et 69 % à répondre oui pour M. Giscard d'Estaing, 63 % et 73 % pour M. Barre. L'ascension de l'ancien premier ministre dans l'opinion française et l'attrait qu'il exerce aussi bien dans l'électorat de l'U.D.F. que dans celui du R.P.R. embarrassent MM. Giscard d'Estaing et Chirac.

Unitaire en 1983 après avoir été partagé en 1981, l'électorat de droite entre pourtant dans le jeu du « *combat des chefs* ». A charge, pour ces derniers, d'éviter que leur démarche concurrente dans la perspective de l'élection présidentielle ne conduise à nouveau leurs partisans aux déchirements qui ont précipité leur défaite il y a deux ans.

NADINE AVELANGE.

(1) Ce sondage « sortie des urnes » a été réalisé par l'IFOP pour R.T.L. en deux parties ; la première le 6 mars auprès de 9 351 personnes représentatives de la population des villes de plus de 9 000 habitants, la seconde auprès de 4 394 personnes le 13 mars dans huit villes-tests.

(2) Cf. l'étude de Roland Cayrol et Jérôme Jaffré intitulée « Vers l'éclatement de l'électorat majoritaire », publiée dans *le Monde* du 16 avril 1981.

(3) Sondage de la Sofres, réalisé du 16 au 22 septembre pour *le Figaro* à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire des institutions.

(4) Sondage Sofres-*Nouvel Observateur* de juin.

Une séparation des pouvoirs

(Suite de la première page.)

En attendant, il bénéficierait de pouvoirs très importants. Tout d'abord, l'article 52 de la Constitution dispose qu' « *il négocie et ratifie les traités* », ce qui lui donne la direction de la politique extérieure. N'oublions pas que l'article 15 le proclame d'autre part « *chef des armées* », et que le décret du 24 avril 1964 lui donne la maîtrise de la force de frappe.

En politique intérieure, il n'a pas d'attributions aussi considérables. En cas de majorité opposée à lui, la prééminence passerait au *premier ministre*, qui disposerait effectivement du pouvoir exécutif et du pouvoir réglementaire, et qui dominerait le pouvoir législatif à travers son autorité sur plus de la moitié des députés. A l'image des Républiques précédentes, le conseil des ministres prendrait un côté formel pendant que les conseils de cabinet deviendraient la réunion principale du gouvernement. Mais le chef de l'État garderait d'importants moyens de pression, tirés de l'article 13 de la Constitution, qui rend sa signature nécessaire pour les ordonnances et pour les décrets délibérés en conseil des ministres, et lui permet de la *refuser indéfiniment*.

Cela empêcherait la nouvelle majorité de recourir aux pleins pouvoirs, et contraindrait son premier ministre à obtenir l'accord du président de la République pour toute nomination ou révocation des hauts fonctionnaires : préfets, ambassadeurs, recteurs d'académie, directeurs des administrations centrales, officiers généraux, conseillers d'Etat et conseillers-maîtres à la Cour des comptes. C'est-à-dire pour chaque changement de titulaire à la tête de l'administration et de l'armée. Certes, la chef de l'Etat ne pourrait pas bloquer toutes les mutations proposées par le chef du gouvernement sans choquer les citoyens, mais il exercerait sur elles un contrôle efficace.

Pour mettre en échec ces dispositions, il faudrait changer la Constitution ou la violer ouvertement. En face d'un président doté d'importantes prérogatives et issu du suffrage universel, on ne pourrait pas employer les armes qui ont acculé Millerand à la démission de 1924. On devrait cette fois franchir ouvertement le Rubicon. *Il n'est guère probable* que Raymond Barre s'engage dans cette voie après une victoire éventuelle de l'opposition. Il ne le pourrait pas d'ailleurs, puisque Jacques Chirac vient d'annoncer qu'il prendrait la voie contraire. Certains s'étonnent que le député du Rhône refuse aujourd'hui la perspective de la cohabitation d'une majorité de droite avec un président de gauche, alors que le premier ministre de 1978 avait tacitement accepté la perspective de la cohabitation d'une majorité de gauche avec un président de droite, explicitement admise par Valéry Giscard d'Estaing.

Imposée par la Constitution si l'opposition l'emportait aux prochaines législatives, la coexistence de François Mitterrand et d'une majorité de droite seraitelle viable en pratique ? Elle nous paraît impossible aujourd'hui parce que nous sommes habitués à l'image d'un président hégémonique. Celle d'un président-arbitre limitant un gouvernement et un Parlement contraires est plus difficile à concevoir, bien que plus fidèle au texte constitutionnel . Rappelons-nous cependant que la situation se présenterait deux ans avant les présidentielles, dans l'hypothèse envisagée. La rivalité entre l'homme de l'*Elysée et l'homme* de Matignon ouvrirait une longue campagne électorale, où chacun des deux aurait intérêt à la modération, qui attire les votes médians. L'un et l'autre devraient s'affronter à fleuret moucheté. Qui sait si les citoyens ne prendraient pas goût finalement à *cette séparation entre le pouvoir* majoritaire et le pouvoir d'arbitrage, et si la démocratie n'y trouverait pas son compte ?

MAURICE DUVERGER.

JOURNÉES PARLEMENTAIRES DU R.P.R.

MM. Chirac et Labbé vantent les vertus de l'union

De notre envoyé spécial

Avignon. — « *Nous n'avons pas encore rallié suffisamment de partisans. Dans une France anesthésiée, la population ne s'est pas encore résolument tournée vers nous.* » Cet aveu fait vendredi par M. Claude Labbé, président du groupe R.P.R., à Orange, ville reconquise par son parti en mars dernier, révèle bien les préoccupations du mouvement chiraquien, et plus généralement de l'opposition. Elle prend acte d'une désaffection croissante de l'opinion à l'égard de la politique gouvernementale, elle comptabilise les succès de ses candidats dans les élections partielles et les consultations locales.

En revanche, les dirigeants des formations de l'opposition jugent que les ralliements positifs sont encore insuffisants pour provoquer, au plan national, un changement de *majorité. Ils calculent déjà qu*'avec un éventuel mode de scrutin comportant une dose de représentation proportionnelle, il leur faudra recueillir sensiblement plus que la simple majorité absolue des suffrages pour emporter une franche victoire en 1986. Se référant aux exemples récents, ils pensent donc que l'union de l'opposition est souhaitée par l'électorat et ils mesurent arithmétiquement qu'elle est profitable lorsqu'elle se réalise.

C'est pourquoi toute la journée de jeudi les parlementaires R.P.R. ont déserté les voûtes de pierre du Palais des papes, à Avignon, pour se transformer en *missi dominici* de l'œcuménisme. Sans doute, auprès de nouveaux *maires R.P.R. comme* ceux de Monteux ou d'Orange, l'accueil fut particulièremet sympathique. Mais il le fut tout autant, sinon plus, dans les municipalités conquises par des opposants n'appartenant pas au mouvement chiraquien.

A Carpentras, M. Chirac a vanté, devant M. Charretier, maire de la ville, ancien ministre, ancien député U.D.F., la « *force de l'union* ».

Après Nîmes, c'est à Orange que l'union de l'opposition a été le mieux illustrée puisque, dans cette ville enlevée par un candidat R.P.R., M. Pini, MM. Jean-Claude Gaudin, président du groupe U.D.F., et Jacques Blanc, secrétaire général du P.R., sont venus accueillir M. Chirac. M. Claude Labbé a déclaré : « *Nous n'approuvons rien de la politique intérieure, nous dénonçons de danger, les contradictions, le flou de la politique extérieure. Nous condamnons le pouvoir dans sa nature et dans son exercice.* » Le R.P.R. et l'U.D.F. dans sa grande majorité ne peuvent également qu'applaudir à la dénonciation des « *folles et absurdes spéculations de marginaux qui rêvent de rejoindre la majorité* ». M. Labbé a visé nommément M. Rocard en assurant qu'« un socialiste peut toujours en cacher un autre » puisque, « *quels que soient les grands prêtres et leur liturgie, le même dogme demeure* ».

ANDRÉ PASSERON.

● RECTIFICATIFS. — Dans notre compte rendu des journées parlementaires de l'U.D.F. (*le Monde* du 30 septembre), une coquille a déformé le sens des propos de M. Philippe Mestre. Evoquant les griefs adressés à l'opposition, le député de la Vendée citait son manque d'« *unité* » et non pas *son manque de* « *dignité* ».

D'autre part, dans nos premières éditions du 1[er] octobre, M. Lecanuet, président de l'U.D.F., n'imagine pas que le R.P.R. « *enjambe* » (et non « *engendre* ») le centre pour gouverner avec les socialistes.

UNE RÉUNION DU P.F.N. A MARSEILLE

« Trop d'immigrés, c'est trop »

De notre correspondant

Marseille. — *Ils n'étaient* guère plus de deux cents à avoir répondu, jeudi 29 septembre, à l'invitation du Parti des forces nouvelles, dans la salle du château des Fleurs, à Marseille. Deux cents — journalistes, curieux, policiers, membres des renseignements généraux compris, — c'est-à-dire cent de moins que les participants au défilé de protestation qui avait eu lieu trois heures auparavant sur la Canebière, à l'appel des syndicats et des partis de gauche.

Le thème retenu était « l'immigration ». Les affiches placardées partout proclamaient : « *Trop d'immigrés, c'est trop. Marseille doit rester ville française.* »

Le général Félix Busson, président du conseil national du P.F.N., était chargé de décrire l'apocalypse. « *Cette Algérie qui aura bientôt autant d'habitants que nous* », et l'Afrique noire, « *avec ses immenses réserves qui s'apprêtent à déferler* ». Cette masse est, bien entendu, « *criminogène parce que désœuvrée* », et elle porte en elle « *les germes de conquête face à la veule démission de ceux qui ont l'intention de donner le droit de vote aux immigrés* ». La solution ? Le général Busson l'a découverte en Suisse, « *la plus belle démocratie du monde* », selon lui, qui a voté en masse pour « *supprimer les avantages sociaux aux immigrés* ». Modèle à suivre.

M. Jack Marchal, membre du bureau politique du P.F.N., place l'argumentation sur le terrain des mathématiques et de la statistique. « *Même dans le cas d'un blocage des frontières,* affirme-t-il, *la situation continuerait à s'aggraver. Nous sommes victimes d'une colonisation de peuplement et menacés d'un génocide par substitution* », parce que la population française diminue alors que la population immigrée augmente. M. Marchal dénonce encore « *le mensonge ignoble, obscène, qui voudrait accréditer le bienfait du mélange des cultures, et il n'est qu'à se promener à Barbès ou vers la porte d'Aix (à Marseille) pour voir quel vivier de superculture nous attend* ».

La solution ? M. Marchal n'en voit qu'une : la politique visant à *une diminution programmée, planifiée*, et un rapatriement des indésirables. « *Ça se fera ; je ne sais pas comment,* avoue-t-il ingénument, *mais ça devra se faire.* »

JEAN CONTRUCCI.

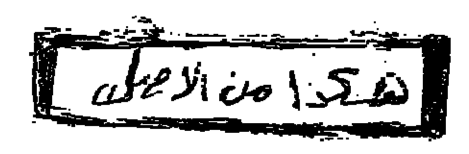
SELON UN SONDAGE DE LA SOFRES *FIGARO-MAGAZINE*

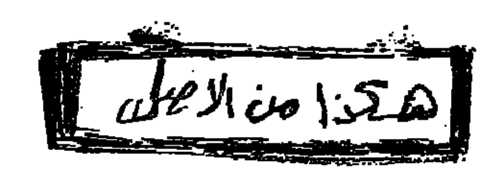
Chute de la cote de MM. Mitterrand et Mauroy

Seulement 38 % d'un échantillon national de mille personnes interrogées entre le 16 et le 22 septembre *par la Sofres, pour le compte du Figaro-Magazine*, font « *tout à fait* » ou « *plutôt* » confiance au président de la République « pour résoudre les problèmes qui se posent en France actuellement ». Cette proportion était de 43 % un mois plus tôt. Le premier ministre ne recueille plus que 31 % d'avis favorables (contre 35 %). *Le Figaro-Magazine* fait état de ces résultats dans son *numéro du 1[er] octobre.*

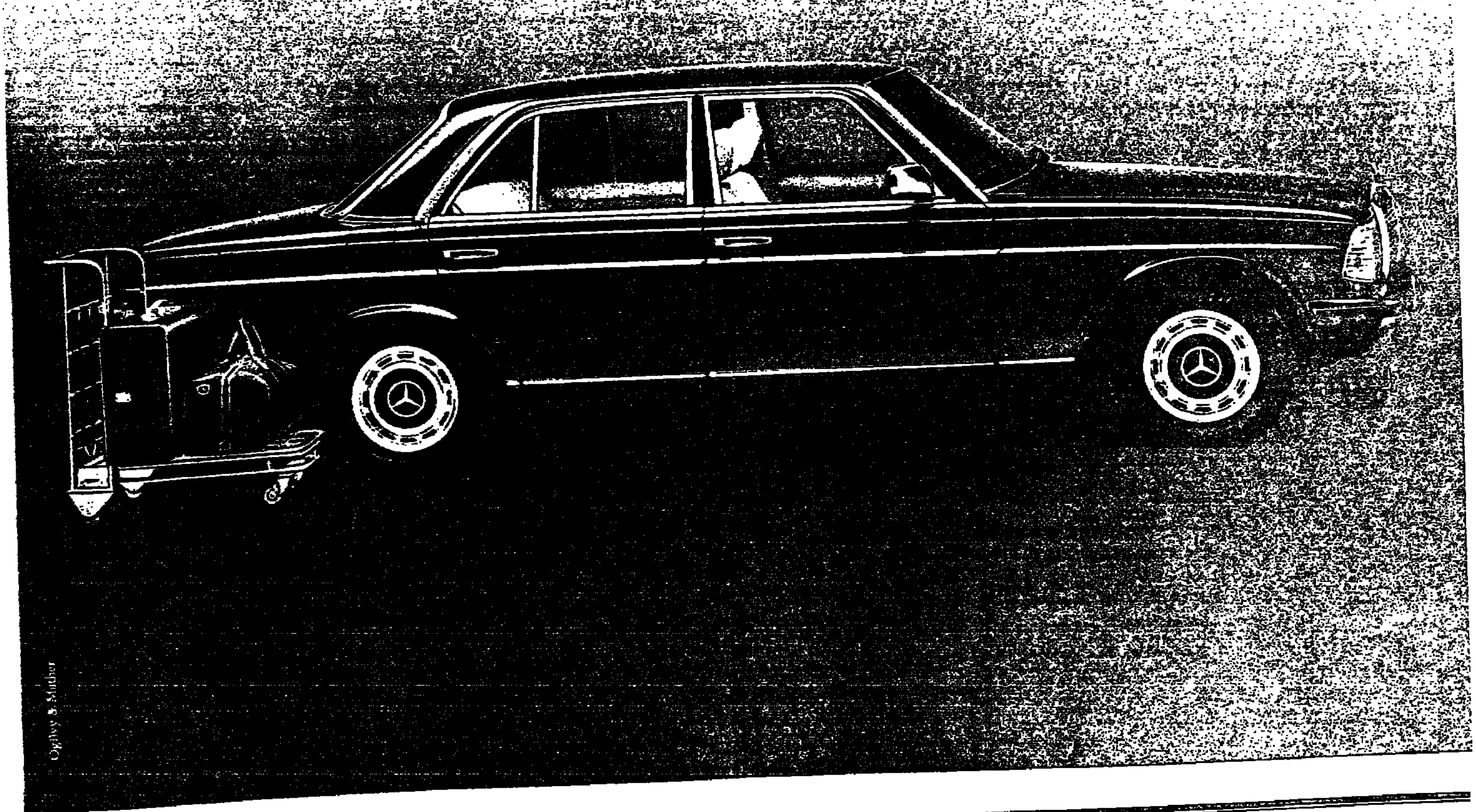
D'autre part, 54 % des personnes interrogées souhaitent voir M. Michel Rocard « jouer un rôle important au cours des mois et des années à venir » (58 % en septembre) ; 43 % formulent le même vœu pour M. Jacques Delors (contre 47 % il y a un mois) et 34 % pour M. Pierre Mauroy (35 %).

Du côté de l'opposition, on remarque une hausse de popularité de M[me] Simone Veil (51 % contre 48 %), de MM. Jacques Chirac (44 % contre 43 %) et Raymond Barre (42 % contre 40 %), mais une légère baisse pour M. Valéry Giscard d'Estaing (33 % contre 34 %).




هكذا من الأعلى


MERCEDES-BENZ


Ogilvy & Mather

France / société

L'ATTENTAT A LA FOIRE DE MARSEILLE

Un mort, vingt-six blessés

De notre correspondant

Marseille. — Un engin de fabrication artisanale, dont la puissance est *estimée à l'équivalent de 1,5 kilo de* plastic, a explosé, vendredi à 16 h 25, dans la grande salle du palais des congrès de Marseille, transformé pour la durée de la cinquante-neuvième Foire internationale du Palais des nations.

La bombe, placée à l'angle droit de la scène, à proximité immédiate des stands de l'Algérie et des Etats-Unis, a causé la mort d'un jeune homme de trente et un ans, M. Joël Cidal, originaire de La Ciotat (Bouches-du-Rhône), qui visitait la Foire en *famille. Vingt-six* personnes, parmi les centaines de visiteurs présents à cet instant, ont été blessés. Ce samedi matin, neuf personnes restaient encore hospitalisées dans plusieurs établissements de soins de Marseille, et l'état de l'une d'entre elles inspire encore les craintes les plus vives. Au moment de l'explosion, le consul général des États-Unis à Marseille, M. Edward Sacchet, se trouvait à 20 mètres des lieux de la déflagration. Il n'a pas été touché. Le souffle de l'engin a provoqué d'importants dégâts à la bâtisse du palais des congrès située dans l'enceinte du parc Chanot, ainsi qu'aux stands de l'U.R.S.S. et de la Suisse également installés dans cette grande salle. Fort heureusement, la présence habituelle d'un important service de sécurité à la Foire de Marseille (un poste de marins-pompiers et trois postes de secours comprenant médecins et in*firmières) a permis de porter immé*diatement secours aux blessés.

L'engin avait probablement été déposé au cours de la journée, puisque les services de sécurité avaient, pendant la nuit, effectué les vérifications d'usage. La présence, sur un lieu relativement restreint, de stands appartenant aux Etats-Unis, à l'Algérie et à l'U.R.S.S. offre toutes les hypothèses quant à l'origine et aux motivations des auteurs de l'attentat. L'Algérie dispose, dans cette salle, de deux stands très importants, l'un représentant l'Etat, et l'autre, la ville d'Alger avec laquelle Marseille entretient des relations d'*amitié et de coopération.*

Dans la soirée de vendredi, trois organisations clandestines ont revendiqué par téléphone l'explosion criminelle. A 18 h 40, un homme se prévalant du groupe Orly, groupe terroriste qui défend la cause arménienne, a revendiqué l'attentat. M. Gaston Defferre, ministre de l'intérieur, revenu tout exprès de Paris, *doute de l'authenticité de* cet appel, la procédure habituelle pour ce genre de revendication n'ayant pas été suivie. Un peu plus tard, vers 19 h 30, c'est le groupe d'extrême droite, Charles-Martel, qui revendiquait l'attentat. Enfin, vers 22 h 50, l'*A.F.P.* a reçu une *communication* téléphonique d'un correspondant affirmant parler au nom des fractions révolutionnaires armées libanaises.

JEAN CONTRUCCI.

Un trop-plein de revendications

(Suite de la première page.)

Depuis 1981, le contentieux en*tre la France et ces organisations* arméniennes n'a fait que s'alourdir, le groupe Orly et l'ASALA n'hésitant pas à recourir à des « attentats-massacres » en France ou à l'étranger, frappant des objectifs français (Liban, Iran, R.F.A.). *Ainsi, la revendication du groupe* Orly, bien qu'elle n'ait pas pris les formes habituelles, ne peut-elle être rejetée.

La troisième revendication — plus tardive — mérite aussi d'être prise en considération. Les Fractions révolutionnaires armées libanaises sont apparues en 1981, tentant également de faire pression sur la France à propos du conflit proche-oriental. Ce groupe, responsable d'attentats dirigés contre des diplomates américains et israéliens, avait cessé de se manifester depuis de longs mois. La police a toujours considéré qu'il était probablement *constitué de membres appartenant* à l'ultra-gauche et de jeunes immigrés. Dans un appel anonyme, un correspondant a précisé que l'attentat de Marseille était une protestation « *contre l'impérialisme américain et la politique française au Liban* », ajoutant que les actions continueraient « *jusqu'au retrait des troupes françaises du Liban* ».

Les policiers commencent ainsi une enquête difficile face à un « trop-plein » de revendications. Paradoxalement, chacune, dans la logique meurtrière des *différents* groupes, peut être la bonne. La mort d'un homme et près d'une trentaine de blessés peuvent de la sorte — pour l'instant et au-delà de l'horreur — servir en apparence les intérêts d'un groupuscule d'extrême droite anti-arabe, d'un groupe terroriste arménien en quête de la libération de l'Arménie ou d'une organisation décidée à contrer la France dans sa politique au Proche-Orient.

LAURENT GREILSAMER.

Les réactions

● *M. Gaston Defferre*, ministre *de l'intérieur et de la décentralisa*tion, a indiqué que la revendication de cet attentat par une personne se réclamant du groupe Orly « *méritait d'être examinée plus attentivement* ».

● *M. Jacques Chirac* a manifesté son indignation en apprenant l'attentat. « *Je suis indigné par ces méthodes terroristes* », a-t-il déclaré en arrivant à Orange pour une réunion publique du R.P.R. M. Chirac a souligné la nécessité, selon lui, de développer la coopération internationale pour lutter contre le terrorisme « *qui devient, semble-t-il, un problème en France* ».

● *La fédération départementale du parti communiste français* exprime dans un communiqué « *sa profonde indignation et témoigne sa solidarité aux victimes et à leurs familles* ».

● *Le Parti des forces nouvelles déclare : « Une fois de plus, le terrorisme vient de frapper aveuglément en France, démontrant l'incapacité du gouvernement à faire échec à ceux qui tentent de déstabiliser notre pays par des actions violentes. Plus que jamais une riposte énergique s'impose afin de faire échec à de tels agissements.* »

Devant l'ambassade soviétique

MANIFESTATION CONTRE L'ARRESTATION DE MILITANTS PACIFISTES A MOSCOU

Le Comité pour le désarmement *nucléaire* en Europe (CODENE) organise, dans la nuit du samedi 1er au dimanche 2 octobre, un rassemblement devant l'ambassade d'Union soviétique, à Paris, pour protester contre la répression qui frappe les membres du Groupe de Moscou pour *l'établissement* de la confiance entre l'Est et l'Ouest. Outre des organisations membres du CODENE — notamment le M.R.J.C., le P.S.U., les Verts, — la C.F.D.T., Pax Christi, le comité de coordination du syndicat Solidarnosc en France et la Convention communiste appellent à ce rassemblement, auquel la FEN devait envoyer un message de soutien.

Trois membres du Groupe pour l'établissement de la confiance ont été arrêtés, et l'un d'entre eux a été condamné à trois ans de détention, à la fin de l'année dernière ou au début de cette année. Des manifestations de solidarité sont prévues, le 1er octobre, à Amsterdam, à New-York et à Londres.

L'ENTERREMENT DE TINO ROSSI A AJACCIO

Pleurons sous la pluie

De notre envoyé spécial

Ajaccio. — Pour faire bien les choses, on avait donc commencé par desceller la statue de Jérôme Bonaparte. Et, à sa place, par installer le catafalque dans le hall de la mairie. Tout drapé de noir. Le maire bonapartiste avait demandé aux commerçants de tirer leur rideau. On avait *imaginé* que le cercueil serait conduit dans la ville et qu'il ferait au moins deux fois le tour de la place des Palmiers. On attendait toute la Corse. On craignait, comme ce *fut* le cas pour l'enterrement de Pascal Rossini, ancien maire, des crises d'hystérie, des femmes qui se jettent sur le cercueil et qui l'auraient fait chanceler.

M. Morelli, des pompes funèbres, qui attendait encore jeudi *du renfort* du continent, aurait souhaité qu'on le « *promène le moins possible* ». M. Charles Ornano, sénateur, maire, désirait l'offrir à la foule puis le conduire une dernière fois au Scudo, le bouclier, la propriété de Tino Rossi, *avant la chapelle du* cimetière neuf où l'on avait entrepris des travaux de maçonnerie pour lui ménager deux cases à lui seul.

La fanfare s'exerçait ; l'archiprêtre, le Père Casanova, qui ne pensait plus que l'évêque, Mgr Thomas, viendrait, se préparait à l'homélie, « *très simple, très évangélique* ». Pancrace, le bedeau, craignait le pire : des chansons de Tino dans l'église. Mais le maître de chapelle n'avait aucune intention de sortir du chant sacré et de la liturgie.

Sans le *libeccio* — vent corse — et l'orage — 22 millimètres d'eau en un éclair, — Tino Rossi, l'enfant du pays, aurait accordé aux Ajacciens, ses frères, cette balade. Mais l'avion frété par Roblot a hésité dans les nuages et les bourrasques un long moment, sans réussir à prendre l'axe de la piste de Campo dell'Oro. En bas, les proches en deuil attendaient qu'il se pose ; à la mairie, le conseil municipal espérait encore, mais le pilote, d'autorité, avait détourné l'appareil sur Bastia.

A la descente . Laurent Rossi, le fils, avait à peine eu le temps de déclarer : « *C'est la dernière plaisanterie de mon père* », que déjà le cortège se formait pour rejoindre la Corse du Sud, *toute désorganisée* sous la pluie.

Agathe Agostini rentra alors chez elle, au 45 de la rue Fesch, dans la maison natale du chanteur. Elle y est née deux ans après Tino. L'époque des culottes courtes. Jean Tavera, *du village de Tavera*, un chanteur lui aussi, un ami de Tino (« *Quand je pense qu'ils ont osé comparer ma voix à la sienne* »), s'en alla. Jean-Paul Poletti l'animateur du groupe musical U Populu Corsu, un nationaliste pour qui Tino Rossi était tout de même « *un des siens* », n'était pas sur la place.

Il n'y avait plus personne. Pourtant, ils étaient tous là. A l'abri. On entendait sa voix au fond des bistros. A l'Hôtel du Golfe — c'est à deux pas de la mairie — trois femmes ne savaient plus que parler de leurs vingt ans. Elles en pleuraient encore. « *Tino, c'est la voix de l'amour et un beau visage.* » Mme Xavière Angeli chante : « *Tu as seize ans et on peut voir comme... Tu affoles déjà tous les hommes... Est-ce ton regard si doux qui les mine ou ta poitrine...* » « *Je l'aimais, j'ai appris par cœur toutes ses chansons. Je ne mange plus depuis que je sais qu'il est mort.* »

Du côté de l'ex-consulte des comités nationalistes, on aime moins. « *Tino, c'était ceci et cela... Qu'a-t-il fait pour la Corse ?* » Mais on se tait volontiers dès qu'un vieux militant de l'organisation exprime son désaccord. Mme Pastinelli aussi, présidente du centre d'information des droits de la femme à Ajaccio, préfère Brassens, mais elle reconnaît : « *Je respecte Tino Rossi parce que je respecte mes parents.* »

La voix qui s'est tue manquait physiquement. Puis quand le soleil a percé sur la place, ils sont revenus, plusieurs milliers, devant le catafalque et au bord de la route qui mène de Bastia à Ajaccio. Ils ont regardé leur jeunesse qui filait aux mains des organisateurs des pompes funèbres, sur la route de Bocognano. Et l'Ajaccien rentra dans sa ville, tous près de sa rue Fesch, dans son cercueil, du modèle impérial, du plus bel acajou.

CHRISTIAN COLOMBANI.

Au large de Brest

SAISIE DE DROGUE SUR UN CARGO PANAMÉEN

Au moins une tonne et demie de cannabis a été découverte par les douanes dans un cargo battant pavillon panaméen, *le Geo III*, qui a été intercepté, jeudi 29 septembre au large de Brest, alors qu'il se dirigeait vers la Grande-Bretagne. Le bâtiment, qui était surveillé depuis son départ du Maroc, a été arraisonné dans les eaux territoriales françaises.

● *Jean Bardet*, cofondateur, avec Paul Flamand, des éditions du Seuil, est décédé subitement le 30 septembre, à l'âge de soixante-treize ans.

Sciences

Un nouveau contrat pour la fusée Ariane

Un contrat pour le lancement du troisième satellite de télécommunications européen ECS-3 par la fusée Ariane a été signé, vendredi 30 septembre, entre l'Agence spatiale européenne (ESA) et Arianespace. ECS-3 est le troisième d'une série de cinq satellites de télécommunications dont la conception et la réalisation ont été confiées par l'ESA à l'industrie européenne. Son lancement, prévu pour août 1985 avec un lanceur Ariane-3, fera suite au lancement d'ECS-1, réalisé le 16 juin dernier, et à celui d'ECS-2, qui doit avoir lieu en mai 1984.

Le système ECS offre différents services, notamment l'acheminement de télécommunications internationales entre les pays de la Conférence européenne des postes et *télécommunications et la diffusion* de programmes de télévision entre les pays membres de l'Union européenne de radiodiffusion.

Ce nouveau contrat relatif à ECS-3 porte le carnet de commandes d'Arianespace à un total de 5,2 milliards de francs pour le lancement de vingt-cinq satellites.

Médecine

UN NOUVEAU MODE DE PRISE EN CHARGE DES MALADES MENTAUX SERA EXPÉRIMENTÉ DANS L'ISÈRE

Le gouvernement envisage de lancer plusieurs expériences de prise en charge des malades mentaux afin de favoriser les traitements hospitaliers, actuellement financés par les *budgets d'aide sociale des collectivités* locales, donc soumis aux aléas des ressources départementales.

Dans ce but, MM. *Pierre* Bérégovoy, ministre des affaires sociales et de la solidarité nationale, et Edmond Hervé, secrétaire d'Etat à la santé, viennent d'autoriser une convention entre le conseil général de l'Isère et les caisses primaire et régionale d'assurance-maladie. Aux termes de cette convention, une « *globalisation* » du financement sera autorisée : les crédits affectés à la psychiatrie seront versés à l'établissement, sans distinction entre soins hospitaliers ou ambulatoires. On précise au cabinet de M. Bérégovoy que « *d'autres actions du même type sont actuellement étudiées et devraient être lancées prochainement* ».

● *Escroquerie au cancer*. — Deux frères, Jean-François Beuré, vingt-huit ans, et Denis, quarante-deux ans, ont été écroués le 29 septembre à Strasbourg pour escroqueries, infraction à la législation *sur la vente de matériel à but* philantropique et abus de confiance. Les deux frères avaient créé en octobre 1982 l'Association nationale d'aide à la recherche et aux études médicales en prétendant vendre disques et gravures pour cette association. Le cadet dirigeait l'entreprise à Strasbourg, l'aîné à Metz, sept à huit vendeurs parcouraient la région *en proposant des* pochettes de disques et de gravures au prix de 50 F. Selon les vérifications des enquêteurs, deux cents pochettes étaient vendues chaque jour. 30 000 F ont été versés effectivement à la recherche médicale sur le cancer, la leucémie et la sclérose en plaques, mais les deux hommes ont gardé, semble-t-il, environ 600 000 F. En 1982, le président du *haut comité français* d'aide à la lutte contre le cancer avait porté plainte auprès du procureur de la République de Paris contre diverses associations dont celle des frères Beuré (*le Monde* du 22 août).

Défense

LES ÉCOLES D'ARTILLERIE SONT REGROUPÉES A DRAGUIGNAN

(De notre correspondant.)

Toulon. — M. Charles Hernu, ministre de la défense, a récemment présidé à Draguignan (Var) la fusion de l'école d'artillerie sol-sol, installée dans cette ville depuis octobre 1977, avec l'école d'artillerie aérienne sol-air, transférée de Nîmes (Gard), et son régiment de soutien, le 401e R.A.

Ce regroupement, portant à six mille six cents personnes la population militaire de la sous-préfecture du Var, *entérine la volonté du gouvernement* de n'avoir plus en France qu'une seule école d'artillerie commune aux systèmes sol-sol et sol-air. Située dans l'enceinte du camp militaire de Canjuers (35 000 ha), cette école comporte notamment un centre d'instruction de missiles Hawk, à moyenne portée. M. Hernu a précisé à propos des rumeurs faisant état d'une extension du *camp, qui compromettrait* l'existence du centre civil de vol à voile de Fayence : « *Une consultation a lieu avec les élus. Tous les problèmes posés par cette éventuelle extension seront examinés.* »

Pour l'armée de terre, ce regroupement à Draguignan permet d'instituer un tronc commun de l'enseignement donné à tous les *artilleurs*, favorise les échanges réciproques entre les différentes spécialités de l'arme, et il devrait aboutir à une économie de gestion de l'ordre de 10 %.

JEAN LENZINI.

Carnet

Naissances

— *M. Claude* **LOSGUARDI** *et Mme*, née **Valérie Trapenard**, ont la joie d'annoncer la naissance de leur fils,

Julien,

à Paris, le 26 septembre 1983.

Ambassade de France à Djeddah (Arabie Saoudite)
La Croix de l'« A ».
03330 Bellenaves.

— **Véronique et Guy ZEITOUN** font part de la naissance, en date du 27 septembre 1983, de leur fille

Emeline.

18, allée Paul-Verlaine.
95350 Saint-Brice-sous-Forêt.

Décès

— Mme Edouard Jamont
et ses enfants,
ont la douleur de faire part du décès de

Louis JAMONT,

survenu le 25 septembre à New-York, à l'âge de vingt-neuf ans.

Le service religieux sera célébré le mardi 4 octobre, à 14 heures, en l'église Notre-Dame-de-l'Assomption.

Cet avis tient lieu de faire-part.

— Lannion, Marolles, Saint-Laurent-de-la-Mer, Paris.
Mme Pierre Le Sage de la Haye,
née Armande Terrière,
M. et Mme Yves Le Sage de la Haye
et leurs enfants,
M. et Mme Xavier O'Rorke
et leurs enfants,
M. Jean-Pierre Le Sage de la Haye,
font part du décès, le 21 septembre à son domicile, à l'âge de soixante-quatorze ans, de

Pierre LE SAGE de la HAYE,
journaliste et historien,

leur époux, père et aïeul.

« Il n'y aura plus de nuit. »
Apoc. XXII, 5.

5, rue Joseph-Moran,
22300 Lannion.

— **Charles et Colette MARTIMOR** ont la douleur de faire part du rappel à Dieu de leur fils,

Jean-Emmanuel,

le 28 septembre 1983, dans sa dix-neuvième année.

4, boulevard Carnot,
31000 Toulouse.

— Cannes.

Mme Alain Mondon,
née Milliet et sa fille Louise,
Mme Laure Mondon
et sa fille Marie-France,
M. et Mme Louis Milliet,
M. et *Mme Jean-Louis Milliet*
et leurs enfants,
Les parents et alliés,
ont la douleur de faire part du décès accidentel de

M. Alain MONDON,
entrepreneur en bâtiment,
conseiller des prud'hommes,
membre de la jeune chambre économique de Cannes,

survenu à l'âge de trente et un ans.
Les obsèques seront célébrées le mardi 4 octobre 1983, à 10 h 15, en la chapelle Saint-Paul, à Cannes.
Visites à l'Athanée de Cannes,
Villa Paradis,
132, boulevard de la République,
06400 Cannes.

— M. Jean-Claude Moreau et Mme, née Raynaud,
Cécile et Nicolas,
ont la douleur de faire part du décès de

Mme Madeleine MOREAU,

survenu à La Châtre (Indre) le 30 septembre 1983, à l'âge de quatre-vingt-onze ans.
La cérémonie religieuse aura lieu le lundi 3 octobre, à 16 h 30, en l'église Saint-Jacques-le-Majeur, place de la Mairie à Montrouge (92), et sera suivie de l'*inhumation au cimetière des Batignolles.*
Cet avis tient lieu de faire-part.
1, rue des Pavillons,
36400 La Châtre.
20, boulevard d'Inkerman,
92200 Neuilly-sur-Seine.

— Robert et Aline Naura,
Meriem, David et Marc,
ont la douleur de faire part de la mort accidentelle de

Jacques NAURA,
leur frère, beau-frère et oncle,
survenue le 28 septembre 1983.

4, boulevard des Charmettes,
13090 Aix-en-Provence.

— Mme Szlama Norych,
David et Josseline Norych,
Emmanuel et Anne,
Malka Norych-Scialom
et Léa,

ont la profonde douleur de faire part de la perte très cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

Szlama NORYCH,
leur mari, père et grand-père,

survenue, le 27 septembre 1983, dans sa soixante-seizième année.

Les obsèques auront lieu le lundi 3 octobre.

Réunion à 10 h 45 à la porte principale du cimetière de Bagneux-Parisien.

Ni fleurs ni couronnes.

— Lyon, Paris, Colmar, Nancy.
On nous prie d'annoncer le décès de

Michèle PERNOT,

survenu le 27 septembre 1983 dans sa cinquante-cinquième année.
Une messe sera célébrée en son intention lundi 3 octobre 1983, à 10 h 45, en l'église Sainte-Madeleine de Villeurbanne.
Selon sa volonté, son corps sera inciméré.

De la part de
Jean-Claude et Mady Mathé,
Christine et Aude,
Yves et Renate Pernot et Silke,
Annie et François Pernot-Velin.

Ni fleurs ni couronnes.

Nos abonnés, bénéficiant d'une réduction sur les insertions du « Carnet du Monde », sont priés de joindre à leur envoi de texte une des dernières bandes pour justifier de cette qualité.

— Le Groupement d'exportation de farines Gefar
Et les entreprises qui en sont membres,
Le directeur général,
M. Pierre Desbouillons,
ont la grande tristesse de faire part du décès de leur président,

M. Michel ROLLAND,

survenu accidentellement le 29 septembre 1983.

Les obsèques religieuses seront célébrées le lundi 3 octobre 1983, à 14 h 30, en l'église Saint-Martin de Romilly-sur-Seine (Aube).

Ni fleurs ni couronnes, des prières.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Anniversaires

— Depuis le 3 octobre 1973

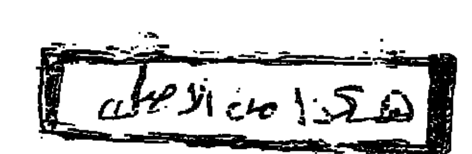
***Guy* HOUIST**

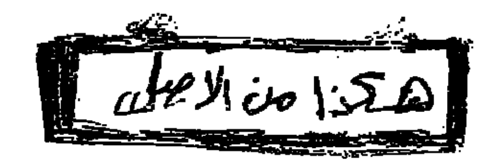
est resté présent dans le cœur des siens.

Que ceux qui se souviennent aient une prière pour lui.

— Son souvenir est resté toujours aussi vivant pour ceux qui l'ont aimé, et pourtant il y a huit ans disparaissait

Victor LOYER.





Nouvelle Mercedes 190E

Pilotez une sportive.

Découvrez le plaisir. Le plaisir à l'état pur. Installez-vous au volant d'une Mercedes 190E. Ceinture bouclée. Contact. Un feulement sourd vous répond.
Vous sentez les 122 ch DIN (90 kW) de votre moteur injection prêts à se libérer.

Vous démarrez en beauté, le dos plaqué au siège. La voiture bondit de 0 à 100 km/h en 10"5. N'hésitez pas à provoquer le compte-tours. Les véhicules que vous dépasserez disparaîtront bien vite dans le rétroviseur. La Mercedes 190E sait vous propulser à195 km/h (sur circuit fermé évidemment). Les passionnés de conduite sportive apprécieront.

Comme sur des rails.

Attaquez maintenant les virages avec assurance. La Mercedes 190 s'inscrit dans les courbes comme sur des rails. Les épingles à cheveux se succèdent : la voiture épouse les tournants, agrippe l'asphalte. Vous vous sentez étonnamment à l'aise, maître de vous et de vos réflexes.

Innovation de taille, la suspension arrière avec ses 5 bras de guidage vous procure une stupéfiante tenue de route. Même sur mauvaise route. Même par temps de pluie.

Et la direction à démultiplication variable vous assure un pilotage ultra précis, une remarquable maniabilité en ville. Braquez, contrebraquez, déboîtez, c'est un jeu d'enfant.

Divertissez vous avec la boîte. Elle est d'une docilité à toute épreuve. Traitez votre moteur sans ménagement. Il répondra en souplesse à toutes vos sollicitations.

Conduite feutrée.

Un obstacle surgit ? Le système Anti-Blocage* des roues vous garantit un freinage court et maintient la voiture dans sa trajectoire. Vous êtes à bord d'une Mercedes. Sa légendaire sécurité est bien là pour vous rassurer.

Emmenez votre famille. L'esprit sportif n'exclut pas une conduite feutrée.

Vos passagers seront bien protégés. Les 190 possèdent bien sûr un habitacle hautement rigide et des zones d'absorption. Mais en plus, la déformation est maintenant contrôlée.

La force d'impact est graduellement absorbée en fonction de l'importance d'un choc éventuel.

100 % Mercedes.

100 % Mercedes pour leur sécurité, les 190 le sont aussi pour leur habitabilité généreuse, le niveau sonore exceptionnellement bas, la qualité des finitions, l'aménagement raffiné de l'habitacle.

Sur une Mercedes, tous les détails comptent. Surtout quand il s'agit de confort.

On a pu dire que la 190 était "une petite merveille de technologie et d'efficacité". C'est avant tout une grande Mercedes. Héritière d'une grande lignée, elle est aussi entièrement nouvelle. Conçue sans compromis, elle semble bien être sans concurrence.

Mercedes 190E BV4. Consommation normes UTAC: 6,4 l à 90 km/h, 8,3 l à 120 km/h, 10,3 l en parcours urbain.
Mercedes-Benz Financement : un financement personnalisé pour votre Mercedes : crédit, location, location avec promesse de vente.



MERCEDES-BENZ



LES «TERRAINS» DU CANCER

De l'hérédité à l'environnement

Qui compte le plus, le malade ou son « terrain » ? Ce vieux casse-tête médical, aujourd'hui un peu désuet, était à nouveau présent lors de la « table ronde » d'actualité que les Entretiens de Bichat consacraient à la « diathèse ».

« Terrain », « diathèse », ou « tempérament » : une terminologie qui cherche à définir cette chose fort vague et mal connue qu'est la « *prédisposition de l'individu à contracter certaines maladies* », sa « *tendance constitutive* » à répondre à un stimulus, de manière anormalement violente ou franchement pathologique. En d'autres termes, il s'agit du phénomène bien connu de l'inégalité devant la maladie.

Que sait-on de nouveau sur ce thème ? Bien peu de choses si l'on en croit la « table ronde » dont le sujet avait été choisi par les « anciens de Bichat » : l'homme demeure ce message génétique *constitué en égale proportion de* « cassettes paternelles et maternelles ». Ce message s'exprime de la fécondation à la mort, se modifiant selon les informations en provenance de ce qu'il perçoit comme lui étant étranger.

Ce vieux débat académique de l'inné et de l'acquis s'anime dès lors qu'on ose aborder des problèmes concrets, comme celui du cancer. Les affections cancéreuses sont-elles héréditaires ? Y a-t-il des « familles à cancer » ? Des questions régulièrement posées aux médecins et auxquelles il n'est pas simple de répondre.

Pour le professeur Jacques-Michel Robert, spécialiste de génétique (Lyon), on ne connaît que deux affections cancéreuses pour lesquelles on sait que la transmission est héréditaire. Ce sont :

● *Une forme de cancer de la rétine* (rétinoblastome) qui touche les deux yeux. La maladie apparaît tôt chez l'enfant, dont les yeux prennent rapidement l'apparence du verre. L'énucléation bilatérale est indispensable. La transmission héréditaire ne fait aucun doute. Le professeur Robert a notamment fait état d'une famille dont treize des membres ont, sur quatre générations, été frappés.

● *Une forme de cancer digestif* (polypose recto-colique). Elle se manifeste par l'apparition au cours de l'adolescence d'un « tapis de polypes » qui envahissent les muqueuses du rectum et du côlon. Si l'on ne procède pas à l'ablation totale du côlon, la mort survient avant la trentaine, les polypes dégénérant en lésions cancéreuses.

Mis à part ces deux exemples tragiques, qu'en est-il des « familles à cancer » ? Compte tenu de la fréquence élevée des affections cancéreuses dans les pays industrialisés, il est difficile ici de faire la part entre l'hérédité et l'environnement. « *Même si les analyses épidémiologiques fines montrent que n'importe qui ne fait pas n'importe quel cancer dans n'importe quelle famille,* explique le professeur Robert, *il est difficile d'en tirer des conclusions pratiques.* » On est conduit ici, dans l'attente des résultats des travaux de biologie moléculaire sur les oncogènes, à respecter le simple bon sens qui veut par exemple qu'une femme examine très régulièrement sa poitrine si sa mère a souffert d'un cancer du sein. D'autres moyens de prévention pourraient être mis en œuvre.

« *La leucémie aiguë des enfants est plus fréquente chez les petits Américains blancs que chez les petits Américains noirs,* écrit le professeur Jean-Louis Amiel (1). (...) *Ce qui manque chez les Américains noirs, c'est le pic de fréquence de la quatrième année, or ce pic est d'apparition récente chez les Américains blancs. Il est plus ancien chez les petits Anglais, plus récent chez les petits Japonais. Bref, il suit fidèlement l'extension des examens radiographiques pendant la grossesse. Ce n'était pas le génome qui était en cause, mais l'environnement, le mode de vie.* »

JEAN-YVES NAU.

(1) *Cinquante questions et réponses sur le cancer,* Éditions Masson, collection de monographies de cancérologie.

Lieux maudits

Depuis plusieurs années, des chercheurs de différents pays s'efforcent d'établir les relations qui peuvent exister entre le cancer, les éléments que l'homme absorbe, comme l'eau, l'air, le sol, ses habitudes alimentaires, *voire son comportement* sexuel.

Les observations effectuées dans *soixante-dix-huit pays des cinq* continents devraient permettre aux « géocancérologues » de dresser une carte des régions du monde où se développent plus particulièrement certaines formes de cancer. Cependant, comme devait le souligner le docteur E.G. Peeters, de Bruxelles, au cours du symposium international de cancer-environnement et de géocancérologie récemment organisé à Besançon par la Société française d'écologie et de cancérologie, la collecte de données statistiques n'est pas encore très bien assurée et laisse parfois planer le doute.

Si l'on sait, par exemple, que le mode de chauffage des populations du Kangri (Inde) provoque, par le *contact permanent* avec une chaudière, des ulcères qui se transforment en tumeurs malignes, on peut se poser des questions quant à la fiabilité d'informations qui laisseraient apparaître que le taux de mortalité par cancer chez les femmes diminuerait dans onze pays d'Europe (dont la Bulgarie et la Roumanie), pour s'élever dans treize autres. Des retards considérables, atteignant parfois quatre ans, dans la transmission des données ajoutent au trouble des géocancérologues et incitent encore à davantage de prudence.

Il semble pourtant se confirmer que, depuis 1950, l'évolution des taux de mortalité par cancer dans les soixante-dix-huit pays concernés est en progression constante pour les deux sexes. Les statistiques mondiales *indiquent toutefois une nette* régression des cancers de l'estomac, et du col utérin, compensée par une *augmentation des cancers des voies* respiratoires et du cancer du sein et de la prostate, ainsi que des leucémies. Les taux les plus élevés affectent les pays à forte densité industrielle avec toutefois des exceptions notables. En France, selon une étude présentée à Besançon par le docteur Hélène Massé, de l'INSERM, et M. Damiani, de l'INSEE (Paris), les cancers représentent la deuxième cause de mortalité, après les maladies cardiaques. Le cancer, toutes formes confondues, frappe lourdement les hommes en Bretagne, dans le Nord, l'Alsace, la Lorraine et le Bassin parisien.

Chez les femmes, on retrouve également *une forte mortalité dans* les départements du Nord, de l'Est, avec une pointe en Aquitaine et en Auvergne. *Par contre,* en Bretagne, la mortalité est faible chez les femmes.

La raison de cette disparité remarquée dans l'Ouest entre les deux sexes tiendrait... au calva. L'alcool, tout comme le tabac, contiendrait, a dit le professeur Pierre Tran Ba Loc, de Besançon, fondateur de la Société française d'écologie et de cancérologie, non seulement des hydrocarbures mais encore de l'arsenic, des produits radioactifs et quantité de substances nocives : *ils restent les principaux* responsables de ces cancers, bien loin devant la radioactivité des centrales *nucléaires.*

Ces deux agents ont, bien entendu, été rangés parmi les causes *évitables du cancer, ce qui a permis* au professeur Pierre-Cyr Jaquigon, qui représentait au symposium le secrétariat d'Etat à l'environnement, de lancer un appel à la prise de responsabilité individuelle.

Champs magnétiques, étages élevés

Pour autant, il demeure des causes réputées inévitables. Le *rayonnement électromagnétique* terrestre qui s'échappe vers le cosmos en traversant le sol en est-il une ? A la suite de constatations troublantes montrant la fréquence anormale des cancers survenant dans la même maison sans qu'il y ait entre les malades successifs le moindre lien de parenté, l'idée qu'il existait des « *maisons à cancer* » s'est peu à peu imposée.

Juste avant la seconde guerre mondiale, des travaux menés en France, en Suisse et en Allemagne donnèrent déjà une explication à ce phénomène. Il serait dû à l'existence d'un réseau géomagnétique recouvrant le globe comme un filet dont les mailles seraient espacées de 2,50 mètres dans le sens Est-Ouest et de 2 mètres dans le sens Nord-Sud. L'intersection de ces lignes constituerait des points critiques provoquant un dérèglement des cellules, *pour peu que le sous-sol voisin* recèle un accident géologique, faille, rivière souterraine, filon de minerai... *Des souris placées dans des* caisses rectangulaires, dont une partie se trouvait à l'un de ces « points de *rencontre* », cherchent l'endroit le plus reculé pour y faire leur nid. Une rotation de la caisse provoque une migration de la colonie.

Chez les humains, des cas de cancer localisés dans la région de l'*abdomen,* par *exemple, ont été* observés dans des maisons où un nœud de croisement « géopathogène » *avait été décelé a posteriori* au centre du lit. Un simple déplacement du meuble aurait suffi à lever ce qu'on n'aurait pas tardé à considérer comme une sorte d'envoûtement. Il est vrai que les anciens Chinois prenaient des précautions avant de construire, et qu'ils évitaient d'installer leurs maisons là où quelque cavité naturelle leur faisait craindre qu'il ne s'agisse des bouches par lesquelles la Terre crachait ses démons...

Une légende qui prend aujourd'hui une nouvelle forme, alors *que d'autres questions, générées* par les statistiques, apparaissent, comme, par exemple, celle de comprendre pourquoi, dans les grands ensembles, les cancers sont plus fréquents à partir du quatrième étage...

CLAUDE FABERT.

UN P.-D. G. QUITTE LE SIÈCLE

Une conversion de la tête au cœur

« Jusqu'à présent, j'ai mené ma carrière en choisissant les étapes et les échéances. Maintenant, je me laisserai conduire par un Autre... » Dominique Ferry nous reçoit chez lui.

Par une soirée de cet été en automne, un couple est installé dans le jardin de sa propriété à l'ouest de Paris. Lui, calé dans son transat, rayonne d'une force tranquille *faite de l'assurance qui* vient des postes de responsabilité qu'il a occupés, de la bonne éducation qu'il a reçue et d'une indéfinissable flamme intérieure, à la fois apaisante et éclairante. Trente-neuf ans. Sa femme, plus animée, s'affaire autour de lui, versant le thé, puis s'inquiétant du cadet de leurs trois enfants, quinze, treize et huit ans, qu'elle doit aller chercher en voiture.

Cette maison, à laquelle ils *avaient longtemps rêvé et qu'ils* ont fini par acquérir il y a trois mois, ils viennent de la vendre, « *en une heure* », précise la femme. C'est que Dominique et Marie-Christine Ferry ont pris une décision qui va bouleverser leur vie. L'ancien directeur général de *France-Soir* et de Hachette, ancien P.-D.G. du *Journal du Dimanche* et *de l'Echo républicain de la Beauce et du Perche,* conseiller du président d'Europe 1 et président du *Nouvel économiste* et des Affichages Giraudy, va prochainement entrer, avec femme et enfants, dans la communauté catholique charismatique du Chemin neuf (*le Monde* daté 18-19 septembre).

Dominique Ferry n'aime pas tout ce tapage qu'on fait autour de sa décision de changer de vie. « *Je ne suis pas un saint,* dit-il, *et je ne quitte pas le monde pour entrer en religion. J'ai suivi un itinéraire spirituel qui est proposé à bien d'autres.* » Mais, qu'il le veuille ou non, son histoire est exemplaire. Il est peu banal, en effet, qu'un jeune cadre au faîte d'une carrière brillante tourne le dos aux honneurs — et à la réussite matérielle — pour se consa*crer à Dieu. Quelle en est la moti*vation ?

« *Ce n'est pas par un dégoût pour la vie que nous menons,* répond Marie-Christine. *Nous ne sommes pas des dévôts rabat-joie. Nous allons continuer à sortir, à voir nos amis, et, si nous quittons cette maison pour vivre en communauté à Paris, nous gardons pour le moment notre appartement à la montagne.* »

« *Ce n'est ni une fuite, ni de l'héroïsme, ni une mutilation,* renchérit Dominique. *C'est plutôt une réponse à un appel que nous avons entendu, ma femme et moi, pendant une retraite chez les Petites Sœurs de Bethléem cet été, un appel du Dieu de la tendresse de suivre un autre chemin. Jusqu'à présent, j'ai mené ma carrière en choisissant les étapes et les échéances; maintenant, je me laisserai conduire par un Autre... Je ne pouvais pas vivre cette « petitesse », étant parmi les « grands ».*

La « communauté de vie » choisie par les Ferry fait partie du « mouvement charismatique », forme catholique du « pentecôtisme » parue chez les protestants américains au début du siècle. Ce mouvement met l'accent sur l'action du Saint-Esprit et ses « charismes » (don de guérison, parler « en langues », prophétie). Arrivé en France à la fin des *années 70, le mouvement charismatique* compte aujourd'hui quelque trente mille personnes appartenant à une dizaine de communautés (1).

« Partage des biens »

Le Père Laurent Fabre, jésuite, qui dirige le Chemin neuf, commu*nauté de trois cent cinquante* membres, dont une centaine à Paris, pense qu'il est préférable de parler « des » renouveaux charismatiques, tant les communautés sont diverses. Celle du Chemin neuf, fondée à Lyon en 1972, a choisi une implantation au cœur des villes — Marseille, Rouen, Montpellier, Grenoble, — afin, dit le Père Fabre, de « *faire une révolution silencieuse : créer une autre culture, un nouveau mode de relation, un nouveau rapport à l'argent, au sexe, à l'autorité* ».

Ce « partage des biens », auquel Dominique et Marie-*Christine Ferry s'engageront,* leur posera-t-il un problème particulier ? D'abord, pour ne pas léser *leurs enfants, les biens qu'ils pos*sèdent actuellement ne seront pas donnés. « *Je continuerai à travailler à mi-temps, pendant un moment,* dit Dominique Ferry. *Par la suite, j'espère me consacrer entièrement à la communauté, et il est sûr que nous emmenons nos enfants vers moins de facilité matérielle.* » Qu'en pensent les enfants ? Sans entrer dans la communauté, comme leurs parents, ils vivront la vie communautaire, tout en poursuivant leurs études. « *Je suis triste à l'idée de quitter notre nouvelle maison,* avoue l'aînée, *mais je trouve excitante la perspective d'aller vivre à Paris.* »

En un mot, comment Dominique Ferry définit-il sa démarche ? Après un moment de réflexion, il *répond : « C'est une conversion de la tête au cœur. »*

ALAIN WOODROW.

(1) Les principales sont : la communauté chrétienne de formation (Poitiers), les Chrétiens pour la cité nouvelle, la communauté du Chemin neuf (Lyon, Marseille et Paris), la communauté de l'Emmanuel (Paris), la communauté du Lion de Juda (Cordes), la communauté du Pain de la vie (L'Aigle), la communauté du Puits de Jacob (Strasbourg), la communauté de Sainte-Croix (Grenoble) et la communauté de la Théophanie (Carcassonne).

PIERRES

Ombres et lumières du Marais

Dans le Marais, certains édifices sont laissés à leur triste sort, mais d'autres ont été admirablement restaurés.

Les abandonnés d'abord. C'est le cas de l'hôtel de Donon (*le Monde du 10 juillet* 1980), rue Elzévir, joli petit édifice de la fin du seizième siècle, acheté par la Ville en 1970, et qu'on a laissé pourrir doucement ; son état est tel qu'il ne sera probablement pas récupérable. Autre exemple *aussi désastreux : celui* de l'hôtel de Saint-Aignan, rue du Temple, chef-d'œuvre de Le Muet dont l'affectation aux Archives départementales avait été décidée. Les travaux d'aménagement entrepris dès 1972 furent *totalement interrompus* et on envisagea d'y installer un musée d'art juif, vague projet tout à fait abandonné. Mais si l'admirable façade à pilastres style villa romaine et les bâtiments qui la flanquent côté cour sont maintenant à l'abandon, on a pris soin de restaurer la façade sur rue et aussi le monumental *portail orné de têtes sauvages,* si bien que le promeneur peut penser que, derrière ce bâtiment en bon état, l'hôtel de Saint-Aignan a retrouvé toute sa splendeur...

Si Donon et Saint-Aignan restent deux mauvais exemples, il faut tout de même porter au crédit de la Ville de Paris la restauration de l'hôtel d'Albret à *l'abandon depuis dix ans* et l'aménagement intérieur de l'hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, rue de Sévigné, future annexe du musée Carnavalet.

L'hôtel d'Albret, qui doit être affecté dans un avenir plus ou moins lointain à la direction des affaires culturelles de la mairie de Paris, est un superbe édifice du *dix-huitième siècle dont tous les* visiteurs du Marais connaissent bien le grand balcon en ferronnerie et le haut fronton triangulaire. Classé monument historique en 1889, il fut occupé il n'y a pas si longtemps encore par un célèbre fabricant de luminaires. *Acheté* par la Ville il y a une dizaine d'années, il ne fut ni entretenu ni *remis en état et sa détérioration* était *évidente.* Mais des crédits ont pu être dégagés et deux opérations de restauration sont prévues pour 1983-1984 : celles de la façade sur rue et de la toiture, dont l'état était alarmant.

Ces opérations dirigées par M. Fonquermie, architecte en chef des Monuments historiques, *précéderont celles qui sont prévues* pour l'aménagement intérieur, confié très probablement à la SAGI sur les plans de M. Brunot Donzet. Une question restera à résoudre : la conservation de la galerie longue d'une trentaine de mètres construite en 1895 et d'une suite d'alvéoles qui forment autant de petits salons, ensemble très *caractéristique* et unique dans le quartier qu'il serait dommage de voir disparaître. C'est l'avis du directeur des affaires culturelles de la mairie de Paris, futur occupant des lieux.

Deuxième opération : l'aménagement de l'hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, dont une première tranche de travaux va pouvoir être *réalisée au début de* 1984 et qui est destiné à recevoir dans un avenir qu'on situe entre 1986 et 1987 les collections des dix-neuvième et vingtième siècles du musée Carnavalet. Ce remembrement pose une fois de plus la question d'un musée archéologique de Paris. En effet, les pièces (la plupart en caisse) *des collections lapidaires* découvertes dans le sol de la capitale étaient entreposées dans les salles de Le Peletier de Saint-Fargeau, les plus importantes étant entassées dans son orangerie.

C'est encore là qu'on va transporter les collections, tandis que les *petites pièces* trouveront place dans les *sous-sols* de Carnavalet, réaménagés à cet effet en attendant qu'on installe à la *fin de travaux* la « section » (1) archéologique dans les salles occupées actuellement par ce qui a toujours fait la gloire du musée Carnavalet : les collections de la Révolution.

Enfin, la galerie qui se trouve au premier étage du lycée Victor-Hugo, qui fait communiquer les hôtels Carnavalet et Le Peletier de *Saint-Fargeau, sera restituée* à la Ville de Paris, son propriétaire réel.

Mais la surface de Carnavalet n'étant pas extensible, on peut se demander si on ne pourrait pas envisager de créer dans l'avenir un musée décoratif de la Ville, où prendraient place le legs Bouvier (collection de meubles du dix-huitième siècle, certes intéressante mais qui n'a pas grand-chose à voir avec l'histoire *de Paris), qui occupe plusieurs* salles au premier étage du musée, puis les meubles et *objets de la collection* Duthuit au Petit-Palais et peut-être même l'ensemble de Cognacq-Jay, menacé par la vente, de l'immeuble de la Samaritaine qui peut être reconstruit ou modifié.

Il y aurait là une « affectation » toute trouvée pour l'hôtel de Saint-Aignan.

ANDRÉE JACOB.

(1) Une « section » archéologique, mais pas un musée pour Paris, qui fait *figure de parent pauvre* si on la compare à Lyon dont le musée gallo-romain est admirable.

WEEK-END D'UN CHINEUR

C'est souvent pendant les derniers jours, voire les dernières heures, d'une foire que l'on peut, après marchandage, « tirer » les meilleurs prix. A la Brocante de Chatou, comme à la Ferraille de l'Espace Balard, jusqu'au dimanche 2 octobre à 19 heures, les brocanteurs sur le tas depuis deux semaines donnent des signes d'épuisement. *Après le passage des Améri*cains, qui, dès l'ouverture, ont raflé le « gros gothique », c'est-à-dire les *salles à manger dix-neuvième et les* bronzailles décoratives, les petits chineurs de bibelots n'ont presque rien acheté, sans doute mis sur la paille par le dernier tiers provisionnel. Plutôt que de remballer leur marchandise, les marchands sont prêts à lâcher du lest. Quelques exemples : fauteuils en rotin, chaises de bistrot, lits à rouleaux, chevets, poêles en *fonte, pot à eau 1930, lampes de* bureau : de 250 à 500 F ; tables de nuit, toilettes en fer, suspensions, pendules en *régule, carillons* : de 700 à 1 200 F.

Les commodes d'acajou anglaises ou Louis-Philippe ne valent pas moins de 5 000 F. Et, pour un placement plus sérieux, les belles armoires régionales moulurées et sculptées sont à plus de 15 000 F; il faut compter le double pour un beau buffet à deux *corps du Sud-Ouest.* A Chatou, *dans* l'allée centrale, une imposante curiosité : deux lions en pierre sculptée du dix-huitième, qui pèsent chacun près d'une tonne pour 2,15 mètres de haut : prix à débattre, 250 000 F, livraison comprise.

Au jeu des enchères le dimanche 2 octobre, vous trouverez meubles et bibelots à la salle des ventes de Chatou. Dans l'Oise, à Compiègne, la vente « après décès de la veuve X... » offre de beaux restes : bijoux et argenterie *(10 h 30),* gravures, tableaux, objets d'art, sièges et meubles (à partir de 14 h). Nappes *anciennes et autres arts de la table* à L'Isle-Adam. Meubles et objets de qualité à Fontainebleau : faïences anciennes, figurines, verrerie, meubles dix-huitième et Empire, curieuse collection de sièges d'enfant.

Enfin les Parisiens de Paris retrouvent samedi les expositions du Nouveau Drouot — de 11 heures à 18 heures — pour les ventes du lundi consacrées aux bijoux, tableaux modernes, etc.

GERSAINT.

PARIS EN VISITES

LUNDI 3 OCTOBRE

« Les chefs-d'œuvre », 10 h 30 et 15 h, musée du Louvre (Caisse nationale des monuments historiques).

« De Van Elyck à Gérard David, 14 h 30, musée du Louvre, porte Denon (Arcus).

« Cimetière de Montmartre », 14 h 30, avenue Rachel (Arts et curiosités de Paris).

« La peinture du XV[e] *siècle flamand* », 14 h 30, musée du Louvre, porte Denon (Arcus).

« Les hôtels de l'île Saint-Louis », 14 h 30, métro Pont-Marie (Art et promenades).

« L'Hôtel des ventes », 15 h, métro Richelieu-Drouot (Connaissance d'ici et d'ailleurs).

« Le Marais », 14 h 30, métro Saint-Paul (Résurrection du passé).

« Hôtel de Lauzun », 14 h 30, 17, quai d'Anjou (Mme Romann).

MARDI 4 OCTOBRE

« L'Opéra », 13 h 15, centre du hall d'honneur, Mme Vermeersch.

« Manufacture des Gobelins », 14 h 30, 42, avenue des Gobelins. Mme Pennec.

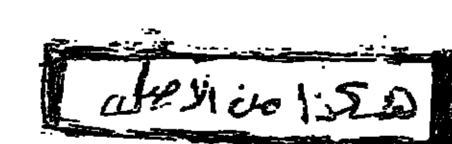
« Saint-Jacques du Haut Pas », 15 h, 282, rue Saint-Jacques, Mme Saint-Girons (Caisse *nationale des monuments* historiques).

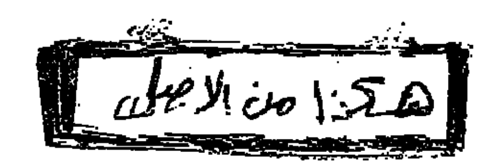
« Ile de la Cité », 15 h, 24, place Dauphine (*M. Czarny*).

« Mouffetard », 15 h, métro Monge (Connaissance d'ici et d'ailleurs).

« Montmartre », 15 h, métro Abbesses (P.-Y. Jaslet).

« Ancien Hôtel-Dieu », 14 h 30, entrée parvis Notre-Dame (Paris autrefois).





Mercedes Classe S

Investissez dans un chef-d'œuvre.

Tous ceux qui, un jour, l'ont conduite, vous le confirmeront : la Classe S ne ressemble à aucune autre voiture. D'une indéfectible beauté, elle est l'expression la plus haute d'une technologie hors pair : la technologie Mercedes.

Au départ, il y eut l'idée : être la voiture la plus performante, la plus confortable, la plus sécurisante qui soit. Après des années et des années d'essais et d'améliorations constantes, la Classe S constitue bien aujourd'hui un chef-d'œuvre d'harmonie et d'équilibre.

Un chef-d'œuvre de puissance.

Côté performances, la Mercedes 500SE roule à 225 km/h* et monte de 0 à 100 km/h en 8",1.

La puissance de son moteur est offerte avec largesse : 8 cylindres et 170 kW (231 ch DIN). En même temps, elle est maîtrisée avec génie. Peu de voitures dans le monde peuvent revendiquer un rapport puissance-consommation aussi flatteur. Toutes les fonctions de la voiture ont été conçues selon les principes énergétiques de la marque.

A un remarquable coefficient d'aérodynamisme, il faut ajouter un régime de ralenti à régulation électronique, une boîte de vitesses à convertisseur de couple. Ou encore l'interruption de l'essence, dès le relâchement de l'accélérateur.

Le rendement optimal de la voiture est obtenu. Comme est tracée la voie à suivre à l'ensemble de l'industrie automobile.

Un chef-d'œuvre de confort.

En pénétrant dans une Mercedes Classe S, le regard est d'abord capté par le raffinement des cuirs ou des velours, l'élégance du tableau de bord en ronce de noyer. Et puis, une fantastique sensation de bien-être vous envahit.

Affirmons-le tout de suite : le confort, ici encore, est issu d'une technologie longuement mûrie et éprouvée.

La climatisation à commande électronique, l'extraordinaire isolation acoustique ou le juste moelleux des sièges ont l'art de transformer la plus longue étape en voyage de rêve.

Un chef-d'œuvre de sécurité.

A bord d'une Classe S, vous avez aussi l'assurance de conduire une des voitures les plus sûres du monde. Depuis des années, Mercedes met toute l'intelligence de sa technologie au service d'une idée-force : la sécurité.

L'avance technologique est constamment maintenue par d'incessants programmes de recherche. Exceptionnelle, elle demeure.

Ainsi le freinage est considéré comme exemplaire. Le système ABS (en série sur la 500SE), commandé par un ordinateur intégré, contrôle la trajectoire de la voiture et empêche les roues de se bloquer.

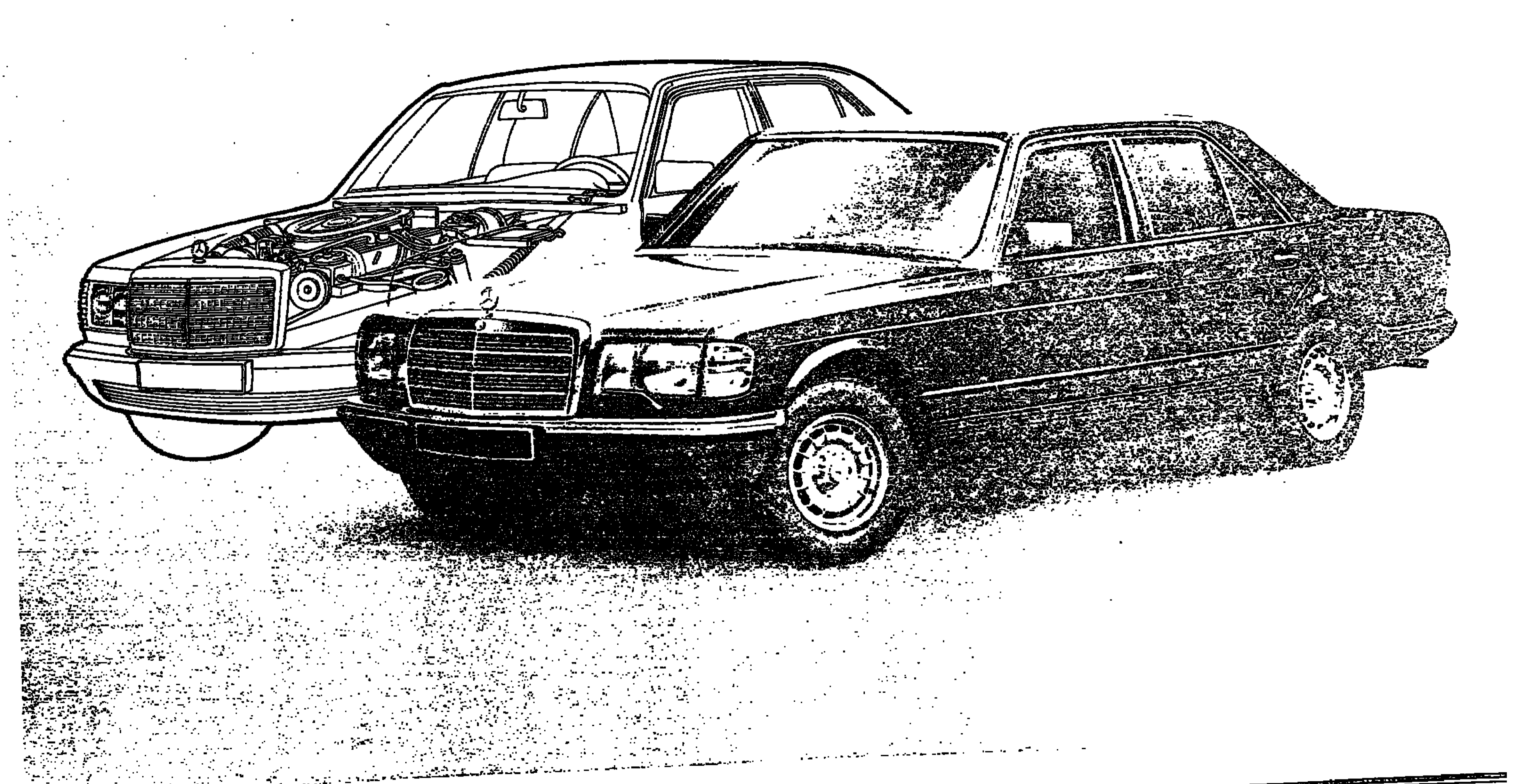
Exemplaires aussi : la tenue de cap qui demeure imperturbable et la direction jugée merveilleusement précise.

De perfectionnement en perfectionnement, la Mercedes Classe S se hisse tout naturellement au sommet d'une hiérarchie.

Avec la classe S, Mercedes offre à un public avisé la quintessence de sa technologie. Une technologie proche de la perfection, celle qui fait progresser l'automobile.

Mercedes 500SE. 225 km/h sur circuit fermé. Consommation normes UTAC: 9,1 l à 90 km/h, 11,5 l à 120 km/h, 15,4 l en parcours urbain.
Mercedes-Benz Financement : un financement personnalisé pour votre Mercedes ; crédit, location, location avec promesse de vente.





Culture

CHICAGO A PARIS

Avant d'accueillir une Exposition universelle en 1992, Chicago fête cette année le cent cinquantième anniversaire de sa fondation. La capitale du Middle-West s'est distinguée depuis un siècle par la qualité et la diversité de son architecture, comme le montrent les expositions organisées à Paris cet automne.

Portrait d'un Yougoslave en commissaire infatigable

Ante Glibota en 1980. Ante Glibota, patron à Paris de la Galerie d'art international, située rue Jean-Ferrandi, se rendait-il à Chicago uniquement pour traiter avec son homologue et correspondant américain d'affaires de peinture et de sculpture contemporaine, ou avait-il déjà une idée, un désir derrière la tête ? Selon lui, non : le projet de l'exposition a tenu au seul hasard d'une course en taxi, où il se retrouva conduit par un féru fou des buildings, amoureux de sa ville, prosélyte prêt à rallonger le trajet pour le plaisir d'inventer une visite guidée. Depuis, en trois ans, Ante Glibota est retourné trente fois dans la capitale de l'Illinois.

Mais qui est-il donc ? Un Yougoslave, économiste de formation ayant eu des ennuis dans son pays, où jusqu'à 1971, à Zagreb, il dirigeait *le Messager économique croate*, une revue bimensuelle, où « *l'on se servait des statistiques officielles pour parler d'autres choses* ». Séjour en prison. En 1973, le coupable de libéralisme s'installe en Italie puis à Paris, où il fait tous les métiers : de plongeur à laveur de carreaux en passant par étudiant à la Sorbonne. Bientôt, un de ses compatriotes lui confiera le poste de directeur artistique du *Paris Art Center*.

Rue Falguière, au fond d'une cour, c'est un vaste atelier aux apparences de *loft* bien tenu, dans cet îlot où Brancusi a travaillé, à proximité du musée Bourdelle, et de quelques cités rescapées. Le Paris Art Center, espace aménagé sur trois étages, accueille en temps habituel concerts, récitals, répétitions de danse, expositions, sans parler des activités de la troupe maison (« Open End Theater ») ou de quelques productions de films documentaires et expérimentaux.

Chicago là-dedans ? On a saisi tout de suite en observant au rez-de-chaussée la fièvre des derniers préparatifs. Ruche affolée et calme à la fois. Le tout d'allure artisanale, mais « *pas dénué d'un certain perfectionnisme* » aux dires de Glibota, maître de la situation dans son style « tout en douceur ». Il avoue lui-même : les quelque vingt personnes qui l'ont entouré dans l'entreprise Chicago ont dû se faire à son « rythme », comme il dit. Le Yougoslave est infatigable et, s'il ne se paye pas de paroles, il ne doit pas mâcher ses mots.

Glibota a du charme. Il parle lentement avec un curieux accent, soigneusement, un français nuancé appris, non pas à l'école, mais parce que très jeune il a pris l'habitude de venir l'été en France. « *Ici, c'est chez moi* », dit-il, et de décrire la force d'attraction de Paris. « *On vit sur un passé et on construit avec ça un présent.* » Même si aujourd'hui, à ses yeux, la capitale sait moins bien « *sauvegarder ses hôtes de passage* », leurs savoirs, leurs sensibilités, il ne s'imagine pas une seconde exilé aux États-Unis. Il se sent « *les exigences d'un Européen* » et avec ça « *optimiste* ».

Est-ce au nom de ce bel optimisme qu'il a risqué la gageure de montrer aux Parisiens l'aventure architecturale de Chicago? Ou est-ce faute de pouvoir réaliser encore son vieux rêve d'une exposition sur le mauvais exemple en architecture ? « *Ainsi*, dit-il, *on pourrait faire voir par exemple les désastres commis à Paris, et faire connaître les signatures des fautifs, et comprendre combien ici les commandes aux architectes sont fonction de leurs tendances politiques...* »

Il sait d'avance que d'aucuns ne seront pas satisfaits de l'exposition, mais il dit : « *Ma conscience est tranquille, nous proposons un ensemble intellectuellement honnête.* »

Il dit « nous » (1), rend leur dû aux « spécialistes » qui ont rédigé les bibliographies, énumère les parties prenantes, ne tire pas à lui la couverture. Cependant, à l'entendre évoquer sa saga, les journées entières dans le Chicago des architectes, ce maquis où l'on ne compte pas moins de trente agences employant plus de cent personnes, « *un milieu très difficile où le vedettariat joue beaucoup* », on sent qu'il a joué en individualiste. « *J'ai rencontré de tout, même si la catégorie des humanistes un peu curieux me plaisait davantage. Aucun ne se désintéressait d'une exposition à Paris, mais tout de suite on me demandait sur quelles recommandations j'arrivais. Je n'en avançais aucune. Certains prenaient le temps de se renseigner — c'est compréhensible au fond, — puis me disaient : « On va vous aider.* »

Ensuite ils comprenaient que même, — et surtout — en tant que non-architecte, j'avais une idée bien définie, ou universitaire, de mon exposition. Je voulais, hors du schéma musée hors du spectaculaire, retracer l'histoire d'une ville de façon libre, vivace, à l'intention de visiteurs venus directement de la rue. Certains ont fait machine en arrière. D'autres m'ont laissé tomber. Pour des questions de big business, de concurrence. Les intérêts sont énormes, surtout avec la perspective de l'Exposition universelle à Chicago. D'autres encore voulaient bien que j'expose leurs proches amis, leurs épigones, mais pas leurs rivaux. Ils proposaient une contribution financière à condition de réviser la liste. J'ai préféré, desservi par tous ces feux croisés que j'ignorais une peu, prendre moi-même les décisions, le chantage me déplait.

Rue par rue, immeuble par immeuble

Alors ont commencé les difficultés... » Ses yeux marron au ciel, il parle aussi de la « *papeterasserie* » (sic). Puis de ce qui a finalement été sa « stratégie » : il a engagé un bataillon de photographes vivant à Chicago, surtout il a visité lui-même un à un, immeuble par immeuble, rue par rue, photographiant sans les architectes tout ce qui l'inspirait... Entre-temps, en décembre 1982, le musée d'Orsay annonçait la préparation d'une exposition sur l'école de Chicago (pour 1989 et qui passerait par New-York). Comme par hasard, certains architectes du Michigan ont alors reçu des lettres leur demandant de se désolidariser du projet Glibota. Ça ne l'a pas découragé, pas plus que les réticences de l'Art Institute de Chicago, ne demandant pas moins de 300 à 400 dollars pour chaque photo ou dessin original prêté. Glibota a contourné le problème dès le départ en s'adressant à la mairie. Du moins du temps de Jane Byrne. On mettait là tout à sa disposition.

Glibota sourit : « *Maintenant, je connais mieux Chicago que Paris, ou même que Zagreb !* » Zagreb où ses parents avaient une grande villa.

Maintenant, il va s'atteler à autre chose. Préparer une exposition, réunie celle-là en un seul endroit. Thème : l'art et la science, un projet du musée Gulbenkian à Lisbonne.

MATHILDE LA BARDONNIE.

(1) Notre collaborateur Frédéric Edelmann est également commissaire de l'exposition.

Cent cinquante ans d'architecture (1833-1983)

Paris Art Center, 36,rue Falguière, 75015 Paris.
Un passé composé

Musée-Galerie de la Seita, 12,rue Surcouf, 75007 Paris.
Frank Lloyd Wright et l'école des Prairies

École nationale supérieure des beaux-arts, 14,rue Bonaparte, 75006 Paris.
Réalités

Institut français d'architecture, 6, rue de Tournon, 75006 Paris.
Tendances

Galerie Georges Fall, 57,quai des Grands-Augustins, 75006 Paris.
L'architecte Bertrand Goldberg

Galerie Daniel Gervis, 14,rue de Grenelle, 75007 Paris.
L'architecte Harry Weese

Galerie Denise René, 196,boulevard Saint-Germain, 75007 Paris.
L'architecte Walter Netsch

Galerie d'art international, 12,rue Jean-Ferrandi, 75006 Paris.
L'architecte Madeyski

L'architecture super-star

De notre envoyée spéciale

Chicago. — New-York brille, se galvaude ou s'éreinte en désordre, et rejaillit. Chicago travaille, sombre, sérieuse, bourgeoise. La silhouette de Manhattan est connue comme le Parthénon. Celle de Chicago surprend. Le voyageur n'a pas prévu le lac Michigan, grand comme une mer ; il ignore ces jardins tracés dans le plan de Burnham au début du siècle pour donner à la ville un front « ouvert, clair et libre, pour toujours ». Esplanade verte, qu'on parcourt en voiture, terrain de recul assez large pour que l'œil apprécie la « skyline » dans son ampleur.

La ville est belle. Accrochée solidement au lac par des entrepôts et une longue jetée, elle est ancrée dans l'angle droit formé par la rivière, étroite, traversée de ponts-levants, épatantes bêtes mécaniques, dragons domestiqués. Puis elle se laisse couler doucement, au nord, le long d'une baie souple bordée d'immeubles chics, la Golden Coast. Lake Shore Drive chante comme une mélodie d'autoroute, ce qu'elle est, entre ville et plage, entre gratte-ciel et joggers.

Le centre est isolé des immenses banlieues (sept millions d'habitants dont trois dans la ville elle-même) et des quartiers résidentiels fortement *différenciés (noirs, porto-ricains*, espagnols, polonais ou irlandais) par l'infranchissable réseau des chemins de fer aujourd'hui en partie déserté qui s'est imposé jusqu'au cœur de la ville quand elle fut reconstruite après *l'incendie de* 1871.

Entourés de vastes landes urbaines, corsetés de voies ferrées, les quartiers de bureaux, denses et actifs, sont de taille relativement modeste. On les parcourt facilement à pied, à l'européenne, et on en fait le tour dans le métro aérien, familièrement surnommé El (pour Elevated), qui trace à grand bruit un carré sacré, le Loop, au sud de la rivière. Un moment menacée de démolition, cette structure métallique assombrit la rue, recadre les perspectives, crée des tunnels aérés et dramatise l'ambiance urbaine, comme le font les sirènes à New-York. Menacé de dépérissement (trois grands magasins viennent de quitter la rue principale, State Street) au profit des banlieues et de North Michigan Avenue, le Loop est aujourd'hui agité de vastes chantiers, strié de grues et secoué *par un boom immobilier* : par endroits, ses formes dérangent la rigueur, la réserve et le bon goût dont la ville s'était fait une loi.

L'histoire dans la rue

Chicago se flatte d'avoir inventé l'architecture moderne et en a presque fait un argument publicitaire. Comme à Paris on admire les hôtels du Marais, ici on visite assidûment les maisons de F.L. Wright dans la banlieue d'Oak Park, les immeubles de bureaux de la fin du siècle dernier, précurseurs du style « commercial », ou les boîtes noires, sobres et délicates de Mies van der Rohe et de ses disciples.

Complexée par New-York, la *Second City* a prouvé sa puissance en élevant il y a une dizaine d'années deux des cinq gratte-ciel les plus hauts du monde : celui de Sears et Roebuck, une société de vente par correspondance, est le vainqueur avec cent dix étages, mais le John Hancock, plus court de 30 mètres, est plus élégant, noire silhouette svelte, tenue par un X géant qui lui donne du maintien comme au cavalier l'uniforme.

Déjà, à la fin du siècle dernier, la ville avait attiré, après l'incendie, des architectes inventifs qui, stimulés par la demande économique, mirent au point des immeubles à structure métallique qui offraient de grands plateaux libres. Ce qui nous amuse aujourd'hui, c'est plutôt l'aspect *traditionnel que les architectes de* l'école de Chicago s'efforçaient de donner à leurs façades, murs-rideaux recouverts de pierre pour cacher le fer et appuyés sur de confortables soubassements, dont l'appareil rap*pelle celui des palais florentins*.

Même quand il fallait construire selon les lois de l'économie marchande, l'esprit 1900 a fleuri : l'escalier double du Rookery Building, en dentelles arabisantes, ou les entrelacs de fonte qui bordent généreusement le premier étage du grand magasin Pirie Scott de Sullivan montrent la vitalité de l'art décoratif. Ingénieurs peut-être, mais épris de dessin, de volutes et de styles, les petits malins du post-modernisme en tireront sans doute argument. Ils verront aussi dans le choix d'un projet carrément « gothique » pour le gratte-ciel du *Chicago Tribune*, objet d'un fameux concours en 1925, la preuve que le goût moderne de la simplicité et de la pureté ne s'était pas franchement ancré dans l'esprit de la ville « aux larges épaules ».

L'autre école de Chicago débute peu avant la guerre. Ludwig Mies Van der Rohe arrive d'Allemagne en 1937 avec les théories du Bauhaus et sa religion du « *less is more* ». Quatorze ans après la mort du maître, l'attitude et le travail des architectes locaux sont encore bien souvent définis par rapport à sa doctrine, à sa personnalité, à ses principes. Il y a les fidèles, les bons élèves et les mauvais copistes, les transfuges guéris ou désorientés, et les garnements...

Projet de gratte-ciel de Helmut Jahn *pour le North* Western Terminal à Chicago, dans un style nettement arts déco. Dessin de PAT LOPEZ.

Ici, le diable post-moderne est blond, dandy, sans complexes. Allemand, né à Nuremberg en 1940, Helmut Jahn est arrivé à Chicago en 1967 pour faire ses classes dans *l'une des très grosses agences de la* ville. Il en est aujourd'hui le président, et les commandes affluent. Après avoir manié avec une virtuosité raisonnable le vocabulaire technologique, façon Beaubourg, sur divers équipements publics, Helmut Jahn s'est fait remarquer en 1980 avec un immeuble pour Xerox : un angle arrondi, une façade lisse, souplement ancrée dans le sol, ménageant un passage public derrière de fines colonnes. Subtilité japonaise et modernité achevée, on restait dans la ligne contemporaine.

Les projets suivants, ceux qu'il produit maintenant sont plus nettement sortis des greniers du vingtième siècle et se rattachent à l'époque romantique du gratte-ciel. « *L'Amérique a inventé le skyscraper ; c'est sa contribution à l'art de construire* », dit l'architecte interrogé par *Interview*, le journal d'Andy Warhol. « *Je suis un romantique de l'époque technologique.* »

Les dessins qui sortent de l'agence Murphy-Jahn ces temps-ci sont vivement coloriés, habillés de *lumière, scintillants comme une vitrine de diamantaire* : le « rendu » dramatise les effets d'ombre et de lumière pour séduire. Le dernier bijou est un gratte-ciel à coins biseautés, grand-cousin du Chrysler Building de New-York, pour une banque à Houston (Texas).

A Chicago même, plusieurs chantiers imposants sont en cours. En attendant le North Western Terminal, qui ressemble à une grande pendule arts déco, les passants voient s'édifier avec stupeur la « baleine bleue », le « palais de glace » du gouverneur, siège administratif de l'Etat de l'Illinois qui dresse sur dix-sept étages seulement (le contraire d'un gratte-ciel) sa masse brillante et miroitante, du bleu à l'argenté, avec une rondeur costaude qui fait d'abord penser à un stade. Ascenseurs et coursives animeront la cour intérieure, lieu public *protégé des rigueurs du climat continental*, avec des boutiques et une station de métro.

L'extension du Board of trade s'organise aussi autour d'une vaste cour éclairée par plusieurs verrières. *Le style est moins libre et répète*, à sa manière, en glaces de différents tons, les lignes du bâtiment d'origine, d'un bon cru arts déco. Si la ligne générale est bonne, les détails, la finition et l'exécution des éléments décoratifs sont d'une médiocrité inquiétante. *Les corniches, les hauts*-reliefs sculptés, l'alternance du marbre et du bronze, les rampes d'escalier de l'immeuble, construit il y a cinquante ans, sont d'une qualité inaltérable tandis que les rappels et les imitations (même *rambarde, luminaires inspirés*, revêtements de murs et de sols) dans le bâtiment à peine terminé semblent déjà déglingués. « *La construction coûte cher et il faut employer des matériaux économiques* », a dit Helmut Jahn à *Interview*. Mais si le décorum contemporain est en toc, on s'en lassera encore plus vite que des formes épurées.

Face au coude formé par la rivière, une autre forme *brillante*, un *miroir* convexe vert jade, attire regards et commentaires. Courbée vers l'espace libre, mais strictement inscrit dans la grille orthogonale des rues à l'arrière, cet immeuble, dessiné par William Pederson de New-York, est une sorte d'hommage baroque au classicisme moderne. Lisse mais asymétrique, sans clins d'œil gratuits à l'histoire, il s'efforce de montrer par un *soubassement* traité en colonnes et en lucarnes qu'il a un commencement et une fin, un socle sur quoi s'appuyer.

L'inquiétude des fidèles

Agréablement taquinés par cette œuvre dont l'élégance fait taire les mauvaises langues, passablement irrités par l'audace fanfaronne et les succès commerciaux d'Helmut Jahn, les architectes traditionnels de Chicago assistent, un peu désorientés, à la seconde mort, la vraie cette fois, de Mies Van der Rohe.

Même chez Skidmore, Owings et Merrill, puissante firme architecturale qui groupe trente associés (urbanisme, ingénierie, design, mais pas de promotion) avec mille cinq cents employés, dont neuf cents architectes, répartis dans neuf villes des Etats-Unis, certains projets s'écartent du dogme : l'entrée du grand magasin Olympia sur North-Michigan Avenue sera marquée par une arche monumentale. Et la dernière tour signée Bruce Graham, à l'entrée du Magnificent Mile est d'une fadeur de fin de règne.

Attelés au dessin sur ordinateur, responsables des études d'urbanisme pour l'Exposition universelle de 1992 et de nombreux projets publics, les dessinateurs de Skidmore tracent des barres sans brio, après avoir fait donner à l'ingéniérie ce qu'elle a de meilleur avec l'aéroport de Djeddah : des câbles et des toiles tendues à l'infini pour ce moderne campement en plein désert.

Fâchés, exclus ou solitaires, quelques outsiders luttent à la fois contre l'omniprésence de SOM et contre les succès de celui que la presse a appelé *Flash Gordon*, pour son visage en lame de couteau et sa séduction expéditive. Des victoires d'autant plus efficaces qu'elles s'appuient sur une agence déjà forte et bien installée, bénéficiant, selon la presse locale, de *nombreux appuis politiques*, et qui a déjà donné à la ville de nombreux édifices de taille, comme ce centre d'exposition McCormick couvert par une immense toiture noire débordante, agrandissement démesuré de *certains principes du Bauhaus*, construit peu avant que l'esprit post-moderne eut frappé à la porte de l'agence.

Les architectes, qui ont bâti depuis la dernière guerre dans l'esprit conformiste du mouvement moderne, ont aujourd'hui atteint la soixantaine. Ils sont décontenancés. Dans sa maison toute en escaliers obliques et aux murs-cimaises d'une vaste collection d'art moderne, éclairée principalement par le toit, Walter *Netsch a l'air dépité. Il reconnaît être* de la deuxième génération, la mauvaise : « *L'historicisme est une mode ; ils créent des objets ; moi je veux créer des systèmes qui donnent la liberté.* » Et il trace avec entêtement *des étoiles et des losanges à* répétition, base préférée de ses plans.

Bertrand Goldberg est aussi de la deuxième génération, celle qui suit le mouvement moderne, s'en *écarte parfois, mais reste* fidèle aux principes. Les deux tours en épi de maïs de Marina City et leurs balcons en coques de béton, construites au bord de la rivière, au-dessus d'un port de plaisance avec des garages dans les *dix premiers étages, firent sensation* dans les années 60. Aujourd'hui, il fait avancer un projet de ville (mille cinq cents logements) au bord de l'eau, imaginé il y a quinze ans, et proche d'une première phase de réalisation. *Fidèle à l'architecture « démocratique »* qui va changer la vie des hommes, il est très hostile aux « *caprice déshumanisant* » de la mode qui se développe « *sous le prétexte de conscience historique et de liberté stylistique* ».

Dans le cortège des pleureuses dignes, on rencontre encore Harry Weese. Il mérite une place particulière pour être de ceux qui ont toujours cultivé poésie et lyrisme retenu, sans trahir le puritanisme formel des pères fondateurs. Son bâtiment pour Time-Life à Chicago, en acier noir et en glaces cuivrées, est aussi pur de proportions, impeccable que les « vrais » Mies. Dans la *tradition* de cette « *architecture de peau et d'os* », mise au point par les précurseurs de l'école de Chicago avant le tournant du siècle, puis affirmée et épurée par le maître du Bauhaus, le Time-Life est *indémodable*. Responsable aussi des admirables stations du métro de Washington, construit dans les années 70, dans un style moderne monumental avec des plafonds à caissons de béton et une *étude très savante de la lumière*, Harry Weese est aussi l'auteur d'une étonnante prison.

En pleine ville de Chicago, accolé à un parc de stationnement à étages, son triangle de béton clair, percé de meurtrières réglementaires distribuées comme sur une carte perforée, se fait remarquer sans brutalité. Ce qui est un comble pour une prison...

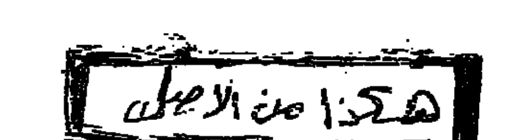
Plus proche du lyrisme des Scandinaves comme Alvar Aalto que de la froideur rigoriste du Bauhaus, Harry Weese est aussi un défenseur acharné des « monuments historiques » locaux, les premiers immeubles de bureaux ou le métro aérien...

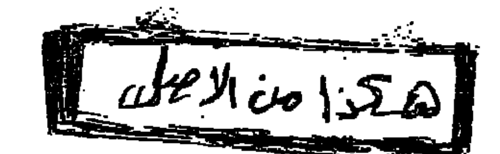
Secouée par les prouesses acrobatiques d'Helmut Jahn, la communauté architecturale de Chicago s'est divisée aussi à propos des expositions organisées à Paris. Pour n'avoir pas obtenu des présentations à part de leurs œuvres, des personnalités aussi opposées dans leur style que Bruce Graham de Skidmore, et Stanley Tigerman, ont voulu organiser un boycott. Ce dernier considère que Netsch, Goldberg et Weese sont des « *prophètes parlant dans le désert* », et, en termes moins choisis, « *des vieux cons, figures tragiques de l'architecture moderne* », des gens qui n'ont pas compris que « *l'Amérique, après la guerre du Vietnam, après la chute, ne peut plus affirmer l'architecture de victoire d'autrefois, quand elle était dans le bon chemin* ».

Enseignant, polémiste, auteur de bâtiments-manifestes, qui déclament, en couleur, la suprématie du pop-art et racontent des paradoxes aux initiés, Tigerman est de la troisième génération, celle qui conteste tout. *Il a travaillé* autrefois avec Walter Netsch et même avec Harry Weese ce qui pourrait expliquer sa virulence. Jusqu'au jour où il a rencontré, sur le chemin de Las Vegas, les prophéties du Californien Robert Venturi, affirmant que l'architecture devait accepter tous les *langages*, même ceux du vulgaire.

Mais, au-delà des discours, c'est encore un jeune Allemand, Helmut Jahn, arrivé trente ans après Mies Van der Rohe, qui impose à grande *échelle, à Chicago la prude, les* envolées folles, les miroitements et la virtuosité bâclée des modes d'aujourd'hui.

MICHÈLE CHAMPENOIS.





Culture

GILBERT BÉCAUD

Trente ans de chansons, ça roule pour moi

Voilà trente ans que Gilbert Bécaud chante. Il a rencontré le grand public dans cet Olympia où il se produit une fois de plus depuis le vendredi 30 septembre et qui célèbre lui aussi, cette saison, le trentième anniversaire de sa réouverture, sous le signe de la chanson et sous la direction de la famille Coquatrix.

Gilbert Bécaud a été la première idole des jeunes. Son image s'est évidemment modifiée avec le temps. Mais Bécaud est resté l'Arlequin possessif, angoissé, rassurant et heureux qui, sur scène, jette tout son soûl une énergie dans laquelle il se roule avec volupté. Il a préservé intacts les vibrations d'un musicien, les éclats et l'état de grâce d'un homme de spectacle.

Gilbert Bécaud vient de finir l'adaptation musicale de *la Vie devant soi*, qui sera mise en scène par Harold Prince à Londres, au printemps prochain, avant d'être programmé, à Broadway. *La Vie devant soi* est la première des deux comédies musicales que Bécaud s'est engagé par contrat à écrire pour les Américains. Cette collaboration américaine n'est pas une chose nouvelle pour lui. Gilbert Bécaud connaît l'Amérique depuis l'époque où il était le pianiste du chanteur Jacques Pills. Il y a vingt-cinq ans, il a composé la musique d'une série de dessins animés. Il y a une dizaine d'années, il a chanté trois semaines à Broadway.

« *Les Américains*, dit Gilbert Bécaud, *se sont régalés à reprendre certaines de mes chansons.* L'Important c'est la rose, Et maintenant, Je t'appartiens *et une vingtaine d'autres ont été chantées par Frank Sinatra, Elvis Presley, Liza Minelli, Bing Crosby, Bob Dylan, les Everly Brothers. Puis j'ai travaillé avec Neil Diamond et Stevie Wonder. On a fait des albums ensemble. Je vais à Los Angeles et à New-York très régulièrement. Mais quand je pars là-bas, je fonctionne sur batteries. J'emmène Bécaud en Amérique et les Américains le prennent tel quel durant un petit mois. Après, il faut que je recharge mes batteries en France.*

» *Mes racines musicales sont françaises et d'abord classiques. J'ai fait mes études au conservatoire de Nice. J'ai étudié le piano entre quinze et vingt-deux ans, j'ai écrit beaucoup de musique : j'ai encore chez moi, dans deux ou trois énormes paniers d'osier, tout ce qu'on peut imaginer : des rapsodies, des symphonies. Je n'ai jamais essayé de les sortir. Ce n'est pas mon style. Je préfère les laisser crever. Le jour où je puiserai dans un des paniers pour essayer de trouver quelque chose, cela voudra dire que mon imagination se sera éteinte. Ça sera simplement, pour moi, une mauvaise nouvelle.* »

« A cœur ouvert... »

« *Après le conservatoire, j'ai fait n'importe quoi pour bouffer. J'ai été chasseur d'hôtel, interprète, j'ai joué dans des bars. Un jour, je suis devenu le pianiste de Jacques Pills qui faisait alors une carrière internationale. J'ai beaucoup voyagé avec lui. En Amérique du Sud, il m'a un peu laissé tomber. Il a fallu que je gagne ma vie, que je joue au Brésil dans des maisons closes. C'était d'ailleurs très bien. Je n'ai jamais été aussi remarquablement soigné dans ma vie.*

» *J'avais commencé par écrire des chansons pour Marie Bizet. Je me suis mis à chanter pour m'amuser. Cela faisait plaisir. Je suis alors passé chez Tonton, une petite boîte d'homosexuels où allait le Tout-Paris de l'époque, puis au Drap d'Or qui était également un peu spécial. Petit à petit, j'ai rencontré les auteurs avec qui je travaille maintenant depuis plus de trente ans : Louis Amade qui m'a écrit* Les Croix, *C'était mon copain, Pierre Delanoë qui a imaginé* Mes mains, *Maurice Vidalin qui est arrivé un peu plus tard. L'un ou l'autre arrive chez moi avec une idée et les choses se font on ne sait trop comment. On se met à cœur ouvert, on se dit des tas de choses. Et ça se passe naturellement. Les thèmes, ce sont ceux de la vie courante. C'est la façon d'écrire qui importe. On fabrique vite une chanson ou ça n'en finit pas, et rien ne surgit avant un ou deux ans et 400 grammes de texte. L'autre jour, on a fait un peu le point et on s'est aperçus qu'on n'avait pas écrit deux fois la même chanson en trente années de collaboration. Vraiment. Et on s'est regardé avec étonnement.*

» *La fidélité à Louis Amade, Pierre Delanoë et Maurice Vidalin ne constitue pas plus un symbole que mon dix-neuvième passage à l'Olympia. Je suis fidèle à cette salle parce que, tout simplement, c'est un théâtre qui me convient. Le public s'y sent bien et moi aussi.*

» *Je chante plus de deux cents fois par an. Parfois, je m'arrête quelques jours car ma voix « saigne ». Il m'arrive aussi d'être aphone juste au moment d'entrer en scène. Je dis au public : « Excusez-moi, j'ai aujourd'hui une voix de compositeur. On remet ça à demain ou on chante ? » Et, bien sûr, je chante. J'aime la scène. Les soirs, vers 7 h 30, où je me trouve chez moi, à la ferme au Poitou, parmi les vaches et les chiens, j'ai le trac, je ne suis pas bien. La scène, pour moi, c'est comme une drogue indispensable à mon équilibre. Il y a la dépense physique, nerveuse, il y a la magie, la folie pure.*

» *Une firme allemande m'a fabriqué un piano tout en verre, tout en glace, avec des roues et des boulons plaqués or. C'est une merveille, un bijou d'art moderne, avec une bande bleue qui est exactement le bleu de mon costume. Je jouerai avec ce piano à l'Olympia où le récital sera non-stop. Je commencerai à 20 h 30, quoi qu'il arrive, et aucun entracte ne viendra couper la conversation avec le public. Ce qui me fait plaisir, c'est que celui-ci se renouvelle constamment. Vous vous rendez compte, si je chantais devant une salle de mon âge ! Au cours de ma dernière tournée, j'ai fait faire un sondage dans les différentes salles où je me suis produit : 75 % des gens avaient moins de vingt-cinq ans. C'est peut-être pourquoi je traverse la vie sans trop de heurts, de brisures. Ça va. J'ai pas trop à me plaindre. Ça roule. J'ai de chouettes enfants, avec qui je m'entends. Je me sens bien. J'espère que ça sera un peu comme ça demain. C'est tout ce que je demande.* »

Propos recueillis par
CLAUDE FLÉOUTER.

● *Dans le cadre de la manifestation « 1-2-3 Jeunes créateurs »* organisée par la revue *Autrement*, l'association Kairos présente une exposition de peinture-sculpture à l'Espace Kiron, 10, rue de la Vacquerie, 75011 Paris, les 1er, 2 et 3 octobre, de 14 heures à 20 heures. (Tél. : 348-27-04.)

théâtre

(Les jours de relâche sont indiqués entre parenthèses.)

LES SPECTACLES NOUVEAUX

L'EMOI D'AMOUR – Théâtre 13 (588-16-30), sam. 21 h, dim. 15 h.

TOUTES A TUER – Espace-Gaîté (327-13-54), sam. 21 h 30 ; dim. 17 h.

DOMMAGE QU'ELLE SOIT UNE PUTAIN – Cité internationale, Reserre (589-38-69), sam. 20 h 30.

CREDO sam. 20 h 30 ; **LE PELICAN** sam. 16 h ; Athénée (742-67-27).

MA VEDETTE AMERICAINE – Saint-Georges (874-74-37), sam. 20 h 45 ; dim. 15 h.

L'ANEITUDE – Dejazet (271-44-20), sam. 18 h, dim. 15 h.

COCTEAU-MARAIS – Atelier (606-49-24), sam. 21 h ; dim. 15 h.

LA MANIE DE LA VILLEGIATURE – Comédie italienne (321-22-22), sam. 20 h 30.

ROMANCE OF MEXICO – Ivry, Théâtre des Quartiers (672-37-43), sam. 20 h 30, dim. 17 h.

LA COLONIE PENITENTIAIRE – Lierre (586-55-83), sam. 20 h 30 ; dim. 17 h 30.

CYRANO DE BERGERAC – Mogador (285-45-30), sam. 16 h 30, 21 h ; dim. 16 h 30.

HUMOUR ET FANTAISIE – Tourtour (887-82-48), sam. 20 h 30 ; dim. 15 h, 20 h 30.

Les salles subventionnées et municipales

OPERA (742-57-50), sam. 19 h 30 : Moïse.

COMÉDIE-FRANÇAISE (296-10-20), dim. 20 h 30 : l'Avare ; sam. 20 h 30 et dim. 14 h 30 : Victor ou les Enfants au pouvoir.

CHAILLOT (727-81-15) Grand Foyer : sam. 15 h : Marionnettes : les voyages de Gulliver ; Grand Théâtre sam. 18 h 30 ; dim. 16 h : Hamlet.

BEAUBOURG (277-12-33). Concerts : sam., dim. 20 h 30 : Spectacle musical de G. Tamesti « Maison ! » ; Cinéma Vidéo : sam., dim. à partir de 12 h ; Brian Eno – Vidéo musique (Mistaken Memories of Mediaeval Manhattan) ; sam., dim. 16 h : Essai reportage ; à 19 h : Juan Félix Sanchez ; Présences polonaises : sam., dim. 15 h : Acquisitions récentes : Denkmal-De Kooning and the Unexpected ; sam., dim. 18 h : Teresa Tyszkiewicz.

THEATRE MUSICAL DE PARIS (261-19-83), Danse : XXIe Festival international de la danse de Paris : New-York City Ballet : sam. 20 h 30 ; dim. 14 h 30 (Programme D) ; sam. 14 h 30 (Programme C) ; dim. 20 h 30 (Programme A).

CARRÉ SILVIA-MONFORT (531-28-34), sam. 20 h 30 ; dim. 16 h (Der.) : L'archipel sans nom.

Les autres salles

A DEJAZET (271-44-20), sam. 20 h 30, dim. 17 h : l'Amour en visites.

AMERICAN CENTER (321-42-20), sam. 21 h : les Déménageurs.

ANTOINE (208-77-71), sam. 20 h 30 ; dim., 15 h 30 : Coup de soleil.

ASTELLE-THEATRE (238-35-53), sam., 20 h 30, dim., 16 h : le Malentendu.

BOUFFES PARISIENS (296-60-24), sam. 21 h : les Trois Jeanne.

CARTOUCHERIE, Épée de Bois (808-39-74), sam. 20 h 30, dim. 16 h : la Maison de Bernarda Alba.

Paris / programmes

Pour tous renseignements concernant l'ensemble des programmes ou des salles
« LE MONDE INFORMATIONS SPECTACLES »
281-26-20 +
(de 11 heures à 21 heures, sauf les dimanches et jours fériés)

Samedi 1er, dimanche 2 octobre

CITÉ INTERNATIONALE (589-38-69) Grand Théâtre, sam. 20 h 30 : la Parodie.

COMÉDIE DE PARIS (281-00-11), sam. 20 h 30 : Fête.

COMÉDIE-CAUMARTIN (742-43-41), sam. 21 h, dim. 15 h 30 : Reviens dormir à l'Élysée.

CONSTANCE (258-97-62), sam. 20 h 45, dim. 17 h : l'Histoire merveilleuse d'un gagnant du loto dont la fiancée se tua accidentellement le lendemain du tirage.

DAUNOU (261-69-14), sam. 21 h ; dim., 15 h 30 : la Chienlit.

EDOUARD-VII (742-57-49), sam. 21 h, dim. 15 h 30 : Mademoiselle Julie.

ESPACE-GAITE (327-13-54), sam. 20 h 15 ; dim., 15 h 30 : la Bonn'Femme aux camélias.

ESPACE-MARAIS (271-10-19), sam. 20 h 30 : le Mariage de Figaro (dern.).

ESSAION (278-46-42), sam. 19 h : Pas moi ; 21 h : Agatha.

FONTAINE (874-74-40), sam. 18 h, dim. 17 h : Vive les femmes.

GAITE-MONTPARNASSE (322-16-18), sam. 20 h 15, dim 16 h : Comment devenir une mère juive en dix leçons ; sam. 22 h, dim. 17 h : la Fausse Libertine.

GALERIE-55 (326-63-51), sam. 21 h : Public Eyes - A Private Ear.

HUCHETTE (326-38-99), sam. 19 h 30 : la Cantatrice chauve ; 20 h 30 : la Leçon ; 21 h 30 : C'est Woody qui l'a dit.

LA BRUYÈRE (874-76-99), sam. 21 h, dim. 15 h : Mort accidentelle d'un anarchiste.

LUCERNAIRE (544-57-34), sam. I : 18 h 30 : Cajamarca ou le supplice de Pizarre ; 20 h 30 : l'Entonnoir ; 22 h 30 : Bobby Lapointe ; II. 18 h 30 : les Fables de La Fontaine ; 20 h 15 : Six heures au plus tard ; 22 h 15 : Visages de Cocteau. Petite salle, 18 h 30 : la Putain littéraire ; 19 h 45 : Mozartement vôtre.

LYS MONTPARNASSE (327-88-61), sam. 20 h 30, dim. 17 h : Vendredi, jour de liberté.

MARIGNY (256-04-41), sam. 19 h et 22 h : les Sales Mômes.

MICHEL (265-35-02), sam. 21 h 30, dim. 15 h 30 : On dînera au lit.

MICHODIERE (742-95-22), sam. 20 h 30, dim. 15 h : le Vison voyageur.

MONTPARNASSE (320-89-90), sam. 19 h et 21 h 30, dim. 15 h et 18 h 30 : Marguerite et les autres ; Petite salle sam. 21 h 15, dim. 16 h : l'Astronome.

NOUVEAUTES (770-52-76), sam. 21 h, dim. 15 h : l'Entourloupe.

ŒUVRE (874-42-52), sam. 20 h 30, dim. 16 h : l'Extravagant Mister Wilde.

PALAIS-ROYAL (297-59-81), sam. 18 h 45 et 22 h, dim. 15 h 30 : la Fille sur la banquette arrière.

PALAIS DES SPORTS (828-40-90), sam. 15 h, dim. 14 h 30 et 18 h 15 : Un homme nommé Jésus.

POCHE - MONTPARNASSE (548-92-97), sam. 20 h 15 : la Dernière Bande.

PORTE SAINT-MARTIN (607-37-53), sam. 17 h, dim. 15 h : K2.

POTINIERE (261-44-16), sam. 20 h 45, dim. 15 h 30 : Il Signor Fagotto.

RENAISSANCE (208-18-50), sam. 21 h, dim. 15 h : Théâtre de Bouvard.

STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES (723-35-10), sam. 19 h 30 et 22 h, dim. 15 h 30 : Cami.

TAI TH. D'ESSAI (278-10-79), I : sam. 20 h 30, dim. 15 h : Tartuffe ; sam. 22 h, dim. 17 h : l'Ecume des jours. II : sam. 20 h 30, dim. 15 h : Fando et lys ; sam. 22 h, dim. 17 h : Huis clos.

THÉATRE D'EDGAR (322-11-02), sam. 20 h 15 : les Babas cadres ; 22 h + sam. 23 h 15 : Nous, on fait où on nous dit de faire.

THÉATRE A. BOURVIL (373-47-84), sam. 21 h : les Dames de fer ; 22 h : Y'en a marr... ez vous ?

THÉATRE DE DIX-HEURES (606-07-48), sam. 21 h 30 : Arrête de rire, ça va sauter ; 22 h 30 : le Propriétaire.

THÉATRE NOIR (346-91-93), sam. 20 h 30 ; dim. 17 h : l'Os.

THÉATRE PRÉSENT (203-02-55), sam. 20 h 30, dim. 17 h : l'Opéra de Quat'Sous.

THÉATRE 14 (545-49-77), sam. 20 h 30 ; Good bye Paradis Cancan.

THÉATRE DU ROND-POINT (256-70-80), sam. 20 h 30, dim. 15 h : Savannah Bay ; sam. 20 h 30, dim. 15 h et 18 h 30 : Mois Beckett.

TH. 18 (226-47-47), sam. 22 h : Bruits de peau.

TOURTOUR (887-82-48), sam. 20 h 30, dim. 15 h : Le Soleil n'est plus aussi chaud qu'avant.

TRISTAN BERNARD (522-08-40), sam., dim. 15 h : Balle de match - Erreur judiciaire.

VARIETES (233-09-92), sam. 18 h 30 et 21 h 15, dim. 15 h 30 : l'Etiquette.

Les festivals

FESTIVAL D'AUTOMNE
(296-12-27)

THÉATRE DE LA BASTILLE (357-42-14) sam. 21 h, dim., 15 h : le Gardien de tombeau.

GENNEVILLIERS, Théâtre (793-26-30) sam. 20 h 45, dim. 17 h : la Robe de chambre de G. Bataille.

SAINT-DENIS, Th. G.-Philipe (243-00-59) sam. 20 h 30, dim. 17 h : Cervantes intermèdes.

cinéma

Les films marqués (*) sont interdits aux moins de treize ans, (**) aux moins de dix-huit ans.

Les exclusivités

L'ANNÉE DE TOUS LES DANGERS (Aust., v.o.) : Cinoches, 6e (633-10-82) : Marbeuf, 8e (225-18-45).

L'ARGENT (Fr.) : Lucernaire, 6e (544-57-34).

ATTENTION, UNE FEMME PEUT EN CACHER UNE AUTRE (Fr.) : Forum Orient Express, 1er (233-63-65) ; Richelieu, 2e (233-56-70) ; Cluny Palace, 5e (354-07-76) ; Paramount Odéon, 6e (325-59-83) ; Le Paris, 8e (359-53-99) ; Paramount City, 8e (562-45-76) ; George-V, 8e (562-41-46) ; Saint Lazare Pasquier, 8e (387-35-43) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; Lumière, 9e (246-49-07) ; Paramount Bastille, 12e (343-79-17) ; Athéna, 12e (343-00-65) ; Nation, 12e (343-04-67) ; Paramount Galaxie, 13e (580-18-03) ; Gaumont Sud, 14e (327-84-50) ; Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06) ; Bienvenüe Montparnasse, 15e (544-25-02) ; Gaumont Convention, 15e (828-42-27) ; Victor Hugo, 16e (727-49-75) ; Paramount Maillot, 17e (758-24-24) ; Wepler Pathé, 18e (522-46-01).

BENVENUTA (Fr.-Belg.) : Ciné-Beaubourg, 3e (271-52-36) ; U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08) ; U.G.C. Opéra, 6e (261-50-32) ; 14-Juillet Parnasse, 6e (326-58-00) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; 14-Juillet Bastille, 12e (357-90-81).

CARMEN (Esp., v.o.) : Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; Saint-Germain Village, 5e (633-63-20) ; Bretagne, 6e (222-57-97) ; Hautefeuille, 8e (633-79-38) ; Elysées Lincoln, 8e (359-36-14) ; Ambassade, 8e (359-18-09) ; Parnassiens, 14e (329-83-11). – V.f. : Impérial, 2e (742-72-52).

CHALEUR ET POUSSIÈRE (HEAT AND DUST) (Ang., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (271-52-36) ; Cluny Ecoles, 5e (354-20-12) ; U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; U.G.C. Rotonde, 6e (633-08-22) ; U.G.C. Champs-Elysées, 8e (359-12-15) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (575-79-79). – V.f. : U.G.C. Boulevard, 9e (246-66-44).

CHRONOPOLIS (Fr.) : Saint-André-des-Arts, 6e (326-48-18).

LA CRIME (Fr.) : Forum, 1er (297-53-74) ; U.G.C. Montparnasse, 6e (544-14-27) ; U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08) ; U.G.C. Biarritz, 8e (723-69-23) ; U.G.C. Normandie, 8e (359-41-18) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; U.G.C. Boulevard, 9e (246-66-44) ; U.G.C. Convention, 15e (828-20-64) ; Paramount Maillot, 17e (758-24-24) ; Images, 18e (522-47-94).

DANS LA VILLE BLANCHE (Suis.) : Saint-Ambroise, 11e (700-89-16) (H. sp.).

LE DESTIN DE JULIETTE (Fr.) : Forum Orient-Express, 1er (233-63-65) ; Quintette, 5e (633-79-38) ; Saint-Lazare Pasquier, 8e (387-35-43) ; Olympic-Balzac, 8e (561-10-60) ; Parnassiens, 14e (320-30-19) ; Olympic, 14e (545-35-38).

DIEU ME SAVONNE (Bost., v.o.) : George V (562-41-46) ; Parnassiens, 14e (329-83-11). – V.f. : Impérial Pathé, 2e (742-72-52).

DIVA (Fr.) (*) : Rivoli Beaubourg, 4e (272-63-32) ; Panthéon, 5e (354-15-04) ; Grand Pavois, 15e (554-46-85).

EQUATEUR (Fr.) (*) : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Épée-de-Bois, 5e (337-57-47) ; Ambassade, 8e (359-19-08).

L'ÉTÉ MEURTRIER (Fr.) : George V, 8e (562-41-46) ; Français, 9e (770-33-88) ; Montparnos, 14e (327-52-37).

LA FIANCÉE QUI VENAIT DU FROID (Fr.) : Forum Orient-Express, 1er (233-63-65) ; Rex, 2e (236-83-93) ; U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08) ; U.G.C. Montparnasse, 6e (544-14-27) ; Normandie, 8e (359-41-18) ; U.G.C. Boulevard, 9e (246-66-44) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; U.G.C. Gobelins, 13e (336-23-44) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; U.G.C. Convention, 15e (828-20-64) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Images, 18e (522-47-94) ; Secrétan, 19e (241-77-99).

LE FAUCON (Fr.) : Forum Orient Express, 1er (233-63-65) ; Quintette, 5e (633-79-38) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Maxéville, 9e (770-72-86) ; Français, 9e (770-33-88) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; Fauvette, 13e (331-60-74) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06) ; Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00) ; Secrétan, 19e (241-77-99) ; Cliché Pathé, 19e (522-46-01).

LA FEMME DE MON POTE (Fr.) : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Richelieu, 2e (233-56-70) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Gaumont Sud, 14e (327-84-50) ; Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06) ; Pathé Clichy, 18e (522-46-01)) ; Gaumont Gambetta, 20e (636-10-96).

FLASHDANCE (A., v.o.) : Forum, 1er (297-53-74) ; Ciné-Beaubourg, 3e (271-52-36) ; Saint-Michel, 5e (326-79-17) ; Paramount Odéon, 6e (325-59-83) ; Publicis Champs-Elysées, 8e (723-76-23) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; Paramount Mercury, 8e (562-75-90) ; Kinopanorama, 15e (306-50-50). – V.f. : Paramount Marivaux, 2e (296-80-40) ; Rex, (236-83-93) ; Paramount Bastille, 12e (343-79-17) ; U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount Galaxie, 13e (580-18-03) ; U.G.C. Gobelins, 13e (336-23-44) ; Paramount Orléans, 14e (540-45-91) ; Paramount Maillot, 17e (758-24-24) ; Pathé Clichy, 18e (522-46-01) ; Secrétan, 19e (241-77-99) ; Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Gaumont Gambetta, 20e (636-10-96).

FRAGMENTS POUR UN DISCOURS THÉATRAL - VITEZ - LE CONSERVATOIRE (Fr.) : Studio Bertrand, 7e (783-64-66).

FRANCES (A., v.o.) : Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; Colisée, 8e (359-29-46) ; Bienvenüe Montparnasse, 15e (544-25-02). – V.f. : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06).

FRÈRE DE SANG (A., v.o.) (*) : 7e Art Beaubourg, 4e (278-34-15).

GANDHI (Ang., v.o.) : Cluny Palace, 5e (354-20-12)) ; Elysées Lincoln, 8e (359-36-14). – V.f. : Capri, 2e (508-11-69).

LE GUERRIER DE L'ESPACE (A., v.o.) : Ermitage, 8e (359-15-71). – V.f. : Rex, 2e (233-83-93) ; U.G.C. Boulevard, 9e (246-66-44).

HANNA K. (Fr.-A., v. angl.) : Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; Quintette, 5e (633-79-38) ; Ambassade, 8e (359-19-08) ; 14-Juillet Bastille, 11e (357-90-81) ; Parnassiens, 14e (320-30-19) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (575-79-79). – V.f. : Richelieu, 2e (233-56-70) ; Berlitz, 2e (742-60-33) ; Montparnos, 14e (327-52-37) ; Gaumont Convention, 15e (828-42-27).

LA JEUNE FILLE AU CARTON A CHAPEAU (Sov., v.o.) : Studio des Ursulines, 5e (354-39-19).

JOY (Fr.) (**) : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32)) ; U.G.C. Ermitage, 8e (359-15-71).

KOYAANISQATSI (A., v.o.) : Escurial, 13e (707-28-04).

LIBERTY BELLE (Fr.) : Saint-Germain Huchette, 15e (633-63-20) ; Colisée, 8e (359-29-46) ; Nations, 12e (343-04-67) ; Parnassiens, 14e (329-83-11) ; Olympic, 14e (545-35-38).

LUDWIG-VISCONTI (It., v.o.) : Saint André des Arts, 6e (326-48-18).

LA MATIOUETTE (Fr.) : Olympic, 14e (542-35-38).

ŒIL POUR ŒIL (A., v.f.) : Arcades, 2e (233-54-58).

OKRAINA (Sov. v.o.) : Studio des Ursulines, 5e (354-39-19).

PATRICIA (Aut., v.f.) (**) : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32).

PAULINE A LA PLAGE (Fr.) : Cinoches (H. sp.) 6e (633-10-82).

RUE CASES NEGRES (Fr.) : Rio Opéra, 2e (742-82-54) ; Ciné Beaubourg, 3e (271-52-36) ; U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; 14-Juillet Bastille, 11e (357-90-81) ; Ermitage, 8e (359-15-71) ; Maxéville, 9e (770-72-86) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; U.G.C. Gobelins, 13e (336-23-44) ; Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (575-79-79) ; Images, 18e (522-47-94).

TOOTSIE (A., v.f.) : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32).

LA TRAVIATA (It., v.o.) : Vendôme, 2e (742-97-52).

LA ULTIMA CENA (Cub., v.o.) : Denfert (H. sp.), 14e (321-41-01).

VICTOR, VICTORIA (A., v.o.) : Saint-Michel, 5e (326-79-17).

VIVEMENT DIMANCHE (Fr.) : Studio de la Harpe, 5e (634-25-52) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Elysées-Lincoln, 8e (359-36-14) ; Français, 9e (770-33-88) ; Nations, 12e (343-04-67) ; Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Gaumont Convention, 15e (828-42-27).

ZELIG (A.) : Forum, 1er (297-53-74) ; Movies Halles, 1er (260-43-99) ; Paramount Marivaux, 2e (296-80-40) ; Studio Alpha, 5e (354-39-47) ; Paramount Odéon, 6e (325-59-83) ; Publicis Saint Germain, 6e (222-72-80) ; Pagode, 7e (705-12-15) ; Publicis Champs Elysées, 8e (720-76-23) ; Monte Carlo, 8e (225-09-83) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount Bastille, 12e (343-79-17) ; Paramount Gobelins, 13e (707-12-28) ; Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Paramount Orléans, 14e (540-45-91) ; Convention Saint Charles, 15e (579-33-00) ; Passy, 16e (288-62-34) ; Paramount Maillot, 17e (758-24-24) ; Clichy Pathé, 18e (522-46-01)

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 3549

HORIZONTALEMENT

I. Ne manque pas d'esprit chez l'homme et de corps chez les animaux. Petite bande de « durs ». – II. Ses tuyaux, bien que percés, sont bons à jouer. On y fait souvent grosse impression. Peut être emporté par une lame. – III. Femme de lettres américaine. Accompagne un bon coup et un petit choc. – IV. Est resté court. Tend donc pour détendre. – V. Mis donc des ouvrières en arrêt de travail. Tissu passable. – VI. Esprit gaulois. Vient de sortir mais ne revient pas toujours. – VII. On s'en soucie comme d'une guigne. Activité reposante. – VIII. Fait des économies de bout de chandelles. Est presque au bas de l'échelle. Indique la position. – IX. Entrent en transe. Lettres pour une note. Fleuve. Intermédiaire entre le ballot et l'âne. – X. Recueil de vers. Robe souvent bouchonnée. – XI. Faute grossière. Participe passé. – XII. Mettre en miettes. Symbole chimique. – XIII. Délégué du personnel. Ne faisait ni chaud ni froid à César. – XIV. Le bout des pieds. Lettre grecque. Avec lui on peut parler de demi mais pas de moitié. – XV. A conseiller aux personnes sensibles. Habitant de la Baltique.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
I								■							
II						■				■	■				
III				■											■
IV					■		■						■	■	
V								■							
VI									■						
VII		■									■				
VIII										■			■		
IX	■		■			■			■			■			
X							■								
XI												■	■		
XII	■						■	■			■				
XIII				■											■
XIV					■	■			■						
XV											■				

VERTICALEMENT

1. Peut tirer du pieu ou faciliter son entrée. Arme étrangère. Se mettra en mouvement. – 2. Modèle de conduite. Point de chute. – 3. A donc la possibilité de ne pas quitter le foyer. Echappe à tout contrôle. – 4. Pas nécessairement approuvé. Principe de vie à observer scrupuleusement. Manière d'être. – 5. Faute de service. Sujet de peu d'importance. – 6. Est aussi poussiéreux qu'il peut être brillant. Ne manque pas d'éclats. – 7. Ni oui, ni non. Plaie qui n'est pas mortelle. Champ de bataille. – 8. Rejette donc toute forme d'instruction. Est donc « régule » parmi les durs. La dernière demeure d'Homère. – 9. Est en tête ou se trouve en queue. Fin de verbe. Signes de croix. – 10. Ont la langue bien pendue. Un genre de boyau ou le morceau du « chef ». – 11. Bon pour arrêter ou pour faire aller de l'avant, suivant le cas. Habillée parfois ou déshabillé. Chute du Niagara. – 12. Vit donc au jour le jour. Entre dans la composition d'un gâteau. – 13. Est à observer pour être bien vu. Poisson. En balade. Voitures anciennes. – 14. Donne du fil à retordre. Offre ses fleurs en période de froid. Passe mal lorsqu'il est trop gros. – 15. Article espagnol. Ne manque pas de maintien. A Sully s'il s'agit de Mac-Mahon.

Solution du problème n° 3548

Horizontalement

I. Canebière. – II. Académie. – III. Ta. I.C. Dot. – IV. Adulateur. – V. Pé. Enerve. – VI. Ume. En. Es. – VII. Love. Air. – VIII. Tsar. TS. – IX. Sénèque. – X. Bébé. Uri. – XI. Cure. Lien.

Verticalement

1. Catapulte. – 2. Académos. Bu. – 3. Na. Evaser. – 4. Edile. Erèbe. – 5. Bécane. Ne. – 6. IM. Tenace. – 7. Eider. Qui. – 8. Réouverture. – 9. Très. Sein.

GUY BROUTY.

France / Services

A VOIR

Le roi de la « blanche »

On l'a vu arriver sur son âne, souriant et gros, l'humeur joyeuse, ses soldats à pied, balayant le chemin sur son passage. *On l'a vu descendre, faire* quelques pas en balançant sa canne, badin toujours (mieux vaut être de la même humeur que lui !), chef incontesté d'un de ces petits villages comme il y en a aux confins de la Birmanie, du Laos et de la Thaïlande, des villages quasi inaccessibles, noyés de brume et à la beauté surprenante, où poussent les ravissantes fleurs de pavot : on est quelque part dans le fameux Triangle d'or qui *produit les deux tiers de la production* mondiale d'opium. L'opium qui, transformé, donne la « blanche » de la meilleure qualité, celle qui fait des ravages à l'autre bout du monde — à Amsterdam, à Paris, aux États-Unis.

A tel point que le gouvernement américain a versé depuis 1974 22 millions de dollars pour que le gouvernement thaïlandais enraye la production et le trafic. Ce pays, qui compte lui-même quelque six cent mille drogués, a intensifié la lutte depuis quelques années. Il a démantelé des réseaux, mais le trafic est trop juteux pour ne pas corrompre... Et tandis qu'on se renvoie la balle *« Arrêtez de fournir », demandent* les Occidentaux ; *« Cessez de demander »*, répondent les Thaïlandais), des individus comme Khun Sa continuent de courir. Khun Sa contrôle la quasi-totalité de la production du Triangle d'or et règne en maître sur neuf millions d'hommes avec une armée personnelle forte de sept mille hommes !

Un photographe allemand, *Didier Reisch, a réussi à rencontrer* ce « roi de l'opium » légendaire, dont la tête a été mise à prix. La rencontre s'est faite dans un village. Étrange rencontre ! Et curieux personnage que cet ancien officier de la Chine nationaliste qui s'est lancé au départ dans le trafic d'opium pour financer la « résistance » ! Affable, malin, parfaitement cynique, Khun Sa fait penser à Idi Amin Dada ; il sait jouer sur tous les tableaux, ne craint aucune contradiction. A l'écouter, il ne se livrerait au *« honteux trafic »* que pour libérer son peuple... La drogue ne serait qu'un moyen — un subside — pour faire vivre son armée, il *serait prêt à l'abandonner si les* États-Unis reconnaissaient son combat pour l'indépendance. Khun Sa — qui admire Ho Chi Minh et Mao — prétend *« défendre le monde libre », « être un bastion avancé contre le communisme »*. Est-il populaire, ce personnage qui traverse des villages qui lui font fête ? Les paysans, excessivement maigres, qui le regardent manger ont un regard insondable.

Antenne 2 a acheté ce document au producteur allemand Peter Fleischmann *(Scènes de chasse en Bavière)* sous forme de prémontage, pour être les premiers à le montrer. François Cornet a fait le commmentaire. Dommage qu'il en rajoute un peu sur *le romanesque, mais quel portrait !*

CATHERINE HUMBLOT.

★ **« Dimanche magazine » :** ***Un roi nommé Khun Sa.*** **Dimanche 2 octobre, A 2, 18 heures.**

MÉTÉOROLOGIE

SITUATION LE 1-10-83 A 0 h G.M.T.

PRÉVISIONS POUR LE 2-10-83 DÉBUT DE MATINÉE

Brouillard — Verglas dans la région

PRÉVISIONS POUR LE 2 OCTOBRE A 0 HEURE (G.M.T.)

Evolution probable du temps en France entre le samedi 1er octobre à 0 heure et le dimanche 2 octobre à minuit.

Les hautes pressions qui étaient centrées sur le Danemark se décalent vers la Tchécoslovaquie, et la profonde dépression atlantique dirige une perturbation peu active sur nos régions proches de la Manche. De l'air océanique doux mais très humide s'étend sur la moitié nord de la France.

Dimanche matin, excepté sur les régions méridionales, c'est un temps automnal qui sévira : ciel souvent bas et gris avec de nombreux brouillards en particulier de l'Aquitaine au Centre et au Nord-Est. Près de la Manche, on observera de petites pluies ou bruines. Les températures seront douces : 12 à 16 degrés.

En cours de matinée, au sud de la Loire les formations brumeuses se disloqueront et un beau temps ensoleillé et chaud s'établira : 23 à 27 degrés l'après-midi.

Du Nord de la Seine aux Vosges, le temps restera maussade, gris et humide, avec des températures de 17 à 18 degrés. De la Bretagne et du Cotentin au sud du Bassin parisien, le soleil se montrera quelque peu l'après-midi avec des températures de 18 à 20 degrés.

Les vents de sud-ouest seront modérés près de la Manche, faibles et variables ailleurs.

La *pression atmosphérique* réduite au niveau de la mer était à Paris, le 1er octobre 1983 à 7 heures, de 1022,7 millibars, soit 767 millimètres de mercure.

Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 30 septembre ; le second le minimum de la nuit du 30 septembre au 1er octobre) : Ajaccio, 22 et 16 degrés ; Biarritz, 22 et 14 ; Bordeaux, 23 et 13 ; Bourges, 26 et 12 ; Brest, 20 et 16 ; Caen, 20 et 14 ; Cherbourg, 18 et 13 ; Clermont-Ferrand, 25 et 8 ; Dijon, 25 et 10 ; Grenoble, 24 et 10 ; Lille, 17 et 12 ; Lyon, 24 et 11 ; Marseille-Marignane, 26 et 12 ; Nancy, 24 et 13 ; Nantes, 25 et 14 ; Nice-Côte d'Azur, 23 et 17 ; Paris-Le Bourget, 21 et 11 ; Pau, 23 et 13 ; Perpignan, 29 et 20 ; Rennes, 26 et 12 ; Strasbourg, 24 et 11 ; Tours, 26 et 12 ; Toulouse, 24 et 13 ; Pointe-à-Pitre, 32 et 23.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 30 et 14 degrés ; Amsterdam, 16 et 6 ; Athènes, 27 et 16 ; Berlin, 15 et 1 ; Bonn, 15 et 6 ; Bruxelles, 15 et 11 ; Le Caire, 30 et 20 ; îles Canaries, 26 et 20 ; Copenhague, 12 et 6 ; Dakar, 32 et 21 ; Djerba, 32 et 24 ; Genève, 21 et 10 ; Jérusalem, 26 et 16 ; Lisbonne, 26 et 15 ; Londres, 19 et 14 ; Luxembourg, 21 et 11 ; Madrid, 24 et 11 ; Moscou, 8 et 1 ; Nairobi, 28 et 15 ; New-York, 17 et 14 ; Palma-de-Majorque, 25 et 14 ; Rome, 25 et 17 ; Stockholm, 10 et 4 ; Tozeur, 34 et 21 ; Tunis, 29 et 18.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)



JOURNAL OFFICIEL

Sont publiés au *Journal officiel* du samedi 1er octobre :

DES DÉCRETS

- Portant approbation de la modification du schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme du district de l'agglomération de Rennes et de Cergy-Pontoise ;
- Relatif aux conditions d'attribution de l'aide ménagère à domicile.

UN ARRÊTÉ

- Relatif aux prix de vente en France continentale de certaines catégories de tabacs.

RADIO-TÉLÉVISION

Samedi 1er octobre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

20 h 35 Série : Dallas.
Réal. I. J. Moore.
Retour de Dallas après trois mois d'absence. La famille Ewing, nullement réconciliée, se déchire conteusement.

21 h 25 Droit de réponse.
Emission de M. Polac.
« Sartre et les intellos », avec des écrivains : D. Rousset, R. Escarpit, F. Jeanson, M.-A. Burnier, A. Boudard ; et notre collaborateur, M. Contat, chercheur au C.N.R.S. ; J. Colombel, philosophe ; J.-P. Barou, des éditions du Seuil. Et des étudiants, lycéens, etc.

22 h 55 Etoiles et toiles.
Magazine du cinéma de F. Mitterrand.
Autour du palmarès du Festival de Venise.

23 h 40 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A2

THEATRE DE L'ATELIER
Cocteau Marais
avec Jean Marais
Exceptionnellement ce soir à 21h30.

20 h 35 Variétés : Champs-Elysées.
De M. Drucker.
Avec Charles Dumont, chanteur de charme, Ingrid Caven, Michel Delpech.

22 h 5 Magazine : les enfants du rock.
Spécial Téléphone.

23 h 20 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

20 h 35 Agatha Christie : Erreur d'aiguillage.
Première émission d'une série de dix, réalisée par W. Farnaam, consacrées aux meilleurs nouvelles d'Agatha Christie. Suspense savamment orchestré, mais tout dépend de la qualité de la mise en scène.

21 h 25 Merci Bernard.
Réal. J.-M. Ribes.
Avec Cavanna, Topor, Claude Piéplu...

21 h 55 Journal.

22 h 15 Confrontations.
Réal. H. Chapier et M. Naudy.
M. Jacques Chirac inaugure cette nouvelle émission hebdomadaire. Les auteurs ont cherché à donner de l'homme politique une image plus proche de sa réalité humaine et de son parcours.

22 h 30 Musiclub.

23 h 5 Journal : spécial foot.



FR 3 PARIS-ILE-DE-FRANCE

17 h 35 Spectacles.
18 h Dessin animé : Les aventures sous-marines.
18 h 8 Feuilleton : Dynasty.
18 h 55 Informations nationales et internationales.
19 h 10 Dessin animé : l'Ours Paddington.
19 h 15 Informations régionales.
19 h 35 Feuilleton : Malaventure.

FRANCE-CULTURE

20 h, « Dernière dernière », de R. Menard, avec M. Sarcey, B. Alane, M.-H. Breillat...
21 h 15 Bonnes nouvelles, grands comédiens : « Le Chat et le Casino », de F. Sagan, lu par F. Fabian.
22 h 5, La fugue du samedi.

FRANCE-MUSIQUE

20 h 30, Magazine romain.
21 h, Concert (en direct de la Villa Medicis à Rome).
23 h, La Nuit des oiseaux : Club d'archives spécial ; à 0 h, Musique avec des bruits d'oiseaux : Rameau, Couperin, Mahler, Liszt, Debussy, Messiaen, Stockhausen.

Dimanche 2 octobre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

19 h Le magazine de la semaine : sept sur sept.
De J.-L. Burgat, E. Gilbert, F.-L. Boulay.
Le grand témoin : Yvette Chassagne, présidente de l'U.A.P. ; la télévision des autres : la T.V. soviétique ; deux reportages : Brésil, la foi qui gémit ; Liban, la guerre des « marines ».

20 h Journal.

20 h 35 Film : la Bataille de Midway.
Film américain de J. Smight (1976), avec C. Heston, H. Fonda, J. Coburn, G. Ford, H. Holbrook, T. Mifune, R. Mitchum, C. Robertson.
En 1942, la flotte américaine affronte, dans le Pacifique, la flotte japonaise pour une gigantesque bataille navale qui prouvera que l'ennemi nippon n'était pas invincible. Reconstitution spectaculaire, agrémentée d'actualités d'époque. L'accent est mis aussi sur les divers officiers des deux camps, interprétés par des vedettes prestigieuses.

22 h 50 Sport dimanche.

23 h 40 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A2

18 h 5 Dimanche magazine.
Le roi de la drogue (Lire notre article).

19 h Stade 2.

20 h Journal.

20 h 35 Variétés : Tino Rossi pour toujours.
De J.-C. Averty.

22 h Série documentaire : Mœurs en direct :
Séduits et abandonnés, de R. Rein.

22 h 50 Désirs des arts.
Magazine de C. Hudelot et Ph. Collin, réal. S. Freige.
Céramiques, poteries, miniatures, tapis de la période byzantine du Ve siècle au XVe siècle de notre ère, à l'occasion de l'exposition sur les civilisations anatoliennes qui se tient actuellement à Istanbul en Turquie.

23 h 20 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR3

18 h 45 L'écho des bananes.

19 h 40 R.F.O. hebdo.

20 h Série : Benny Hill.

20 h 35 A la recherche du temps présent : L'ancêtre commun.
Réal. L. Senati.

21 h 35 Série : Les Producteurs : Georges de Beauregard.

22 h 05 Journal.

22 h 30 Cinéma de minuit (cycle Hollywood et les femmes) Chaînes conjugales.
Film américain de J. Mankiewicz (1948), avec J. Crain, L. Darnell, A. Sothern, K. Douglas, B. Lawrence, P. Douglas (v.o. sous-titrée. N., rediffusion).
Trois femmes allant en excursion apprennent, par un télégramme d'une amie commune, que celle-ci vient de partir avec un de leurs maris. Mais lequel ? Chacune plonge dans les souvenirs de sa vie conjugale. Etude pessimiste et lucide, à travers les « retours en arrière » d'un récit romanesque, de l'inadaptation de la femme américaine — en milieu bourgeois — au mariage et à l'amour. Trois portraits qui s'additionnent dans un constat de la lutte des sexes.

0 h 10 Prélude à la nuit.
« Colliwog's Cake Walk », de Debussy, par le groupe Nolo Music.

FRANCE-CULTURE

20 h, Albatros : poésie anglaise contemporaine.
20 h 40, Atelier de création radiophonique.
23 h, Ricardo Vines, auteur, interprète et critique.

FRANCE-MUSIQUE

20 h 30, Concert (donné le 9 juin 1983 à Vienne) : Concerto pour basson et orchestre, symphonie no 40 de Mozart par l'Orchestre philharmonique de Vienne, dir. N. Harnoncourt, sol. M. Turkovic, basson, E. Mills, K. Laki, K. Equiluz...
22 h 30, Fréquence de nuit : les figurines du livre ; 23 h, Entre guillemets.
0 h 5, Les mots de F. Xenakis.

TRIBUNES ET DÉBATS

SAMEDI 1er OCTOBRE

— *M. Roger-Gérard Schwartzenberg*, secrétaire d'Etat auprès du ministre de l'éducation nationale, ancien président du mouvement des radicaux de gauche, est l'invité du journal « Soir 3 », sur FR 3, à 21 H 55.

DIMANCHE 2 OCTOBRE

— *M. Louis Mermaz*, président de l'Assemblée nationale, est reçu à l'émission « Forum » sur R.M.C. à 12 h 30.

— *M. Philippe Mestre*, député U.D.F. de Vendée, participe à l'émission « Public » sur C.V.S. à 12 h 30 (91,3 MHz, Versailles).

— *M. Jean-Pierre Chevènement*, ancien ministre, est l'invité de l'émission « le Grand Jury R.T.L.-*le Monde* » sur R.T.L., à 18 h 15.

— *M. Jacques Delors*, ministre de l'économie, des finances et du budget, est reçu à l'émission « le Club de la presse », sur Europe 1, à 19 h.

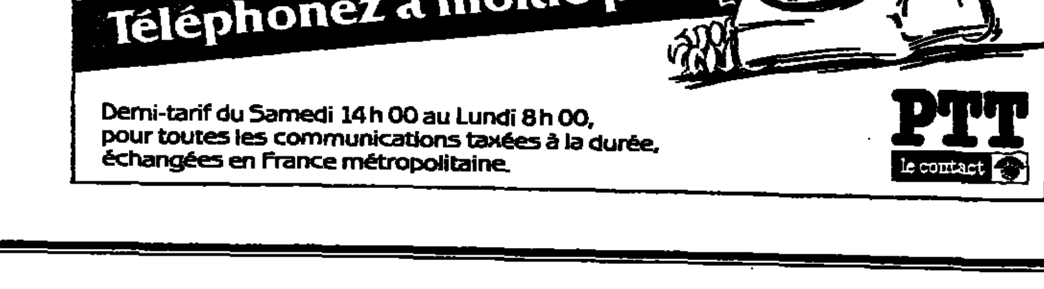
LUNDI 3 OCTOBRE

— *M. Robert Bono*, secrétaire national de la C.F.D.T., est reçu à l'émission « Plaidoyer » sur R.M.C., à 8 h 15.

— *M. Michel Poniatowski*, ancien ministre, participe au journal de A 2, à 12 h 45.

— *M. François Léotard*, secrétaire général du parti républicain, est l'invité de l'émission « Face au public », sur France-Inter, à 19 h 15.

— *M. Lionel Jospin*, premier secrétaire du parti socialiste, participe à l'émission « l'Heure de vérité », sur A 2, à 20 h 35.





Économie

La politique de l'indice

(Suite de la première page.)

La formule de fixation des prix a été modifiée trois fois. Motif avancé : la hausse du dollar aurait trop renchéri l'essence. Motif véritable : l'indice des prix aurait grimpé trop vite. Cette décision coûtera beaucoup d'argent aux raffineurs, déjà mal en point après plusieurs années de pertes (1).

Politique de l'indice encore : les tarifs publics sont maintenus à des niveaux artificiellement bas pour freiner le mouvement d'ensemble des prix. C'est ainsi qu'après les hausses de 8 % accordées en avril dernier à E.D.F. et G.D.F., une deuxième augmentation de 5 % était prévue en septembre. La hausse autorisée n'aura été que de 3,5 % pour E.D.F. au début du mois dernier. G.D.F. n'aura rien eu du tout. E.D.F. perdra 6 milliards de francs cette année, après 8 milliards de francs en 1982; G.D.F., 2 milliards de francs en 1983, après 2 milliards et demi en 1982.

Politique de l'indice toujours : le blocage des prix du « timbre tarif réduit » à 1,60 F, alors que les P.T.T. avaient demandé 1,70 F. Seul le tarif normal est passé de 1,80 F à 2 F comme demandé. Refus ainsi justifié par le ministère de l'économie et des finances : la hausse à 1,70 F du timbre tarif réduit, s'ajoutant à celle du timbre tarif normal, aurait représenté une hausse moyenne pour l'année de 8,8 %, dépassant la norme officielle des 8 % fixés pour l'année 1983. Mais en bloquant le prix du timbre à 1,60 F les P.T.T. obtiennent une hausse moyenne de 7,6 %, inférieure à la norme de 8 %, ce qui est bon pour l'indice des prix, mais mauvais pour les finances des P.T.T. Le refus du ministère de l'économie et des finances contredit d'ailleurs l'esprit de la charte de gestion signée par les P.T.T avec l'Etat, il y a sept mois seulement. Les grèves en cours dans les services postaux ne sont pas sans rapport avec ces décisions de la puissance publique.

On pourrait multiplier les exemples, montrant que depuis le début de l'année le gouvernement choisit systématiquement les mesures qui allègent l'indice des prix, au détriment de toute autre considération. Le projet de budget de l'Etat pour 1984, qui va être discuté dans quelques semaines au Parlement, se ressent lui aussi de ces choix. Chacun a pu noter la forte augmentation de la taxe applicable aux contrats d'assurance automobile, qui passera de 9 à 16 %. Cette augmentation rapportera gros à l'Etat (2,5 milliards de francs) et ne lui coûtera rien en matière de prix, les tarifs de l'assurance n'étant pas pris en compte dans l'indice des prix. De même la surprime « catastrophes naturelles », instituée par une loi de juillet 1982, passera-t-elle de 5,5 % à 9 % l'année prochaine. Elle va encore enchérir les contrats d'assurance incendie – dégâts des eaux – vol. Elle non plus ne pèsera pas sur l'indice. Simple, mais il fallait y penser...

Le dernier exemple en date – après le report *sine die* de la hausse des prix de médicaments promise aux pharmaciens pour juillet – est la probable décision du gouvernement d'élargir – la semaine prochaine ? – les rabais autorisés sur l'essence. Une victoire d'Edouard Leclerc à laquelle la Rue de Rivoli devrait consentir d'autant plus facilement qu'elle allégera l'indice des prix.

Quand la fin justifie les moyens

Si la volonté du gouvernement de comprimer l'indice des prix par tous les moyens ne fait aucun doute, on doit se demander si un tel choix est nécessairement à courte vue.

Certes, les politiques de l'indice ont eu très mauvaise réputation en France pendant longtemps. C'est que, sous la IVᵉ République, durant le terrible hiver 1956-1957, M. Ramadier, ministre de M. Guy Mollet, s'était particulièrement distingué en détaxant ou en subventionnant un grand nombre de produits (vin, viande de porc, gaz de cuisine,...) en bloquant les prix d'articles précis tels que la Gauloise ou la balle de ping-pong pour la seule raison que ces produits étaient recensés dans l'indice des prix et qu'il fallait empêcher l'échelle mobile des salaires, instituée en juillet 1952, de jouer. Au total l'essai d'atténuation sur l'indice des prix fut de 4 à 4,5 points, ce qui était tout à fait considérable. Bien d'autres manipulations plus ou moins voyantes suivirent au fil des années, qui toutes avaient en commun de ne pas s'intégrer dans une politique d'ensemble.

On cherchait surtout à limiter les hausses de salaires et à gagner du temps, ce qui, sous la IVᵉ République, n'était d'ailleurs pas négligeable.

Sous la Vᵉ République, on chercha à peser sur l'indice mais au travers de politiques nettement plus élaborées. C'est ainsi que les prix furent bloqués en septembre 1963 à la demande du général de Gaulle. Le blocage se transforma par la suite en mesures de concertation avec les professionnels : industriels, prestataires de services, commerçants.

Beaucoup plus près de nous, M. Barre, pourtant partisan de la liberté des prix, choisit lui aussi, en septembre 1976, de revenir au blocage et cela pour trois mois.

L'histoire de ces vingt dernières années montre que divers gouvernements, tous de droite, ont pratiqué, avec un bonheur inégal, des politiques de l'indice. Elle montre surtout que les blocages de prix et de tarifs se sont de plus en plus intégrés dans des politiques économiques d'ensemble comportant des volets fiscaux, financiers, monétaires. Ainsi, en 1976, M. Barre espérait-il, en ralentissant les hausses de prix, casser des hausses de salaires beaucoup trop fortes pour notre économie et sa productivité. Le premier ministre d'alors n'avait d'ailleurs pas hésité à alléger en janvier 1977 la T.V.A. pour prolonger, après la fin du blocage, le mouvement de ralentissement du coût de la vie. Il en avait coûté 7 milliards de francs de l'époque à l'Etat. La réussite ne fut pas au rendez-vous mais une tentative cohérente avait été faite pour calmer prix et salaires.

La politique Delors procède elle aussi, malgré les apparences, d'une stratégie bien déterminée. En lançant l'idée d'une brusque rupture dans le rythme des hausses de salaires l'année prochaine (on vise sans doute 2 % à 3 % en glissement dans la fonction publique, peut-être 5 % dans le secteur privé), le ministre de l'économie et des finances sait qu'il n'a aucune chance d'être écouté s'il n'apporte pas la preuve concrète d'un freinage des hausses de prix (2). De ce point de vue, une augmentation supérieure à 9 % cette année serait psychologiquement catastrophique. Que faire d'autre alors, sinon s'arc-bouter sur l'indice pour empêcher ou retarder un maximum de hausses...

A l'évidence, une telle politique – à l'emporte-pièce – a le grave inconvénient d'être aveugle quant à ses conséquences. Que feront les raffineurs s'ils continuent à perdre de l'argent et surtout que deviendra l'industrie du raffinage en France ? Comment le déficit de l'État pourra-t-il être réduit si les entreprises publiques continuent à être déficitaires ? N'est-ce pas d'ailleurs indirectement entretenir – voire ranimer – l'inflation, que d'admettre des pertes systématiques dans les comptes des entreprises publiques ou nationales ? Les entreprises privées industrielles, auxquelles n'a toujours pas été rendue une liberté des prix, pourtant promise pour le printemps 1983, ne vont-elles pas être amenées à réduire davantage leurs investissements ? La cherté des contrats d'assurance ne va-t-elle pas créer dans un secteur naguère prospère de terribles difficultés financières ? L'insuffisance des hausses de loyer n'aura-t-elle pas des conséquences aussi néfastes sur la construction que le moratoire décrété pendant la première guerre mondiale ?

Tels sont les risques. Engagés corps et biens dans une politique bâtie sur des idées simples (les 8 % en 1983, les 5 % en 1984), MM. Mauroy et Delors n'ont pas d'autre choix que de s'arc-bouter sur des actions sommaires. Si leur politique salariale « passe », les prix peu à peu se ralentiront en France. Ce sera un grand progrès dans un pays habitué à beaucoup trop d'inflation.

Au cas où elle échouerait dans sa politique des prix et des salaires, l'équipe actuellement au pouvoir laisserait à la relève un lourd héritage.

Tout gagner ou tout perdre. Tel est maintenant le dilemme.

ALAIN VERNHOLES.

---

(1) Voir l'article de V. Maurus dans *le Monde* du 21 septembre.

(2) En fait les augmentations de traitements qui interviendront dans la fonction publique en novembre 1983, puis au 1ᵉʳ janvier 1984, assureront à elles seules une progression en masse de 6,1 % l'année prochaine. Aucune revalorisation salariale ne pourrait donc intervenir jusqu'au 31 décembre 1984. Mais cette hypothèses est toute théorique et l'Etat devra probablement lâcher un peu de lest vers juillet.

La journée d'action de la C.G.C.

(Suite de la première page.)

Selon l'âge, les diplômes – c'est la fin de la génération des cadres autodidactes, qui ont contribué au redressement de la France dans les années 50-60, – selon la fonction de commandement ou non, selon l'entreprise et selon la profession elle-même.

Quoi de commun entre nos interlocuteurs du Capitole, ce contremaître inscrit sur la liste des licenciements chez Boussois, à Aniche (Nord), et ces ingénieurs C.F.D.T. d'un bureau d'études du CNES (Centre national d'études spatiales), à Toulouse, qui regrettent avant tout que *« l'économique l'emporte aujourd'hui sur le politique »*, et qui voudraient que le pouvoir de gauche leur parle davantage d'un projet de société que de la montée du dollar ? Quoi de commun ?

« Quand j'ai entendu Mitterrand, dit l'un de ces ingénieurs, militant socialiste, *commencer à évoquer, lors de l'émission « L'enjeu », le problème raciste des Minguettes, à Vénissieux, je me suis dit : bravo, François, tu es dans le bon chemin. Et puis, il est tout de suite retombé dans des histoires de gros sous. Toujours le quantitatif au lieu du qualitatif. Je ne sais plus quoi dire à mes enfants, dont l'un est en terminale. C'est la faillite de notre génération. »*

Tonneau des Danaïdes

M. Bernard Gendre, président de l'union départementale C.G.C. de la Haute-Garonne, chef de fabrication dans une P.M.I. (papier-carton et matières plastiques), montre son dernier bulletin de salaire : 12 950 F bruts, 10 498 F nets. Tous calculs faits, qu'il détaille (emprunt forcé, impôts supplémentaires, augmentation des cotisations ASSEDIC et vieillesse), il affirme : *« Cela engendre pour moi une perte sèche de 5 % par rapport à 1982. »*

La polémique C.F.D.T.-C.G.C., développée au plan parisien sur le pouvoir d'achat des cadres et pratiquement retombée le temps d'un conseil des ministres, n'est guère de mise en province, même si les affirmations de la centrale de la rue Cadet sur l'évolution positive du revenu des cadres (entre 1972 et 1982) ont provoqué quelques aigreurs jusque dans les rangs de ses militants. MM. Bernard Patin et Christian Dume, responsables C.F.D.T. à Lille, qui paraissent pourtant à l'aise dans leur enveloppe professionnelle – à La Redoute et aux Trois Suisses, – assurent : *« En fait, on maintient tout juste notre pouvoir d'achat. Mais, il y a plus important. »*

En effet, s'il y avait un consensus sur ce que les cadres pensent du sort financier qui leur est fait, il pourrait être résumé dans cette réflexion d'un dirigeant – non syndiqué – de l'IRDI (institut régional du développement industriel) à Toulouse : *« En principe, un cadre de bon niveau ne devrait pas avoir de problèmes de fin de mois, même si, au nom des sacro-saints « avantages acquis » qui minent ce pays, il n'a guère changé ses habitudes de dépenses. Aussi serait-il prêt à faire des sacrifices, ou du moins à accepter les nouvelles charges fiscales, s'il était persuadé que son argent contribue au redressement de notre économie. Or, il a le sentiment – très fort – que cet argent ne sert qu'à boucher les trous. »* « *C'est le tonneau des Danaïdes* », renchérit M. Lucien Brun, ingénieur de la SNIAS en préretraite, syndicaliste F.O. et conseiller U.D.F. de Toulouse.

Dans la région du Nord-Pas-de-Calais, où la C.G.C. revendique vingt-sept à vingt-huit mille adhérents, l'impression que le gouvernement ne cherche qu'à combler des déficits est particulièrement ressentie. « *Ici,* explique M. Michel Demeyer, *une bonne partie des cadres ont, en mai 1981, donné sa chance à M. Mitterrand, à la fois par rejet de Giscard et dans l'espoir que le nouveau pouvoir revitaliserait l'économie très défaillante de ce fief traditionnel de la gauche. Or rien n'est venu concrétiser cet espoir : aucune implantation industrielle digne du XXIᵉ siècle. A l'exception de Renault-Douai, installé avant l'arrivée de la gauche, nous ne sommes entourés que d'industries déclinantes : hier, le charbon, la sidérurgie, le textile ; aujourd'hui, la chimie. Avec 17 % de travailleurs privés d'emploi. Roubaix bat actuellement tous les records de chômage. C'est un sentiment d'impuissance qui domine ici, et beaucoup de cadres et même d'ouvriers ont « retourné leur vote » lors des élections municipales.* » L'annonce, par M. Mitterrand, d'une possible implantation, dans le Nord, d'Urba-2000 (« vitrine » de toute les nouvelles technologies) ? « *On n'y croit guère,* dit M. Demeyer, *d'autant que le président de la République a aussi cité la région de Bayonne. Et ce projet recouvre quoi, concrètement ? C'est comme le « contrat de confiance » : nous trouvons scandaleux de crier avec les brebis, quand on joue soi-même les loups.* »

Est-ce à dire, après toutes ces considérations, que la C.G.C. de Lille, qui accueillera, lors de sa manifestation du 5 octobre, le président de la confédération, M. Jean Menu, réclame, comme M. Paul Marchelli, délégué général de la centrale, le départ du premier ministre ? Prudent, M. Demeyer se contente de répondre : « *Nous ne voulons pas, sur le plan social, entrer en conflit avec M. Mauroy, qui, en tant que maire, accomplit des réalisations pour sa ville, comme le métro.* »

Même réserve, à Toulouse, où, pour d'autres raisons, M. Bernard Gendre se déclare « *en retrait* » par rapport aux positions de la rue Gramont. « *Ce n'est pas le rôle du personnel d'encadrement,* estime-t-il, *de canaliser le mécontentement, de faire ce que l'on reproche aux autres, c'est-à-dire de perturber l'économie par des grèves ou des manifestations. Ici, on se bornera, le 5 octobre, à réunir les quelque trois cents délégués C.G.C. d'entreprise avec dépôt de motions à la préfecture, sans défiler. En revanche, il existe des moyens d'action plus efficaces, comme la grève des dépôts d'argent ou la grève du « plus » : refuser de travailler douze heures par jour, refuser de consacrer le plus clair de sa vie à l'entreprise, comme c'est le cas de la plupart des cadres.* »

Dans la métropole du Nord comme dans la cité des violettes, beaucoup d'adhérents de la C.G.C. paraissent gênés par la « politisation » des revendications de leur centrale. « *Pour un cadre,* dit l'un d'eux, *il y a un fossé entre le fait de râler – on peut s'exprimer par son bulletin de vote – et celui d'aller manifester dans la rue. C'est une tout autre démarche.* » « *C'est pourquoi,* constate amèrement un syndicaliste C.F.D.T., *les dirigeants de la C.G.C. essaient de « ratisser large », en voulant drainer tous les mécontentements. La perspective des élections du 19 octobre à la Sécurité sociale n'est pas étrangère à cela, et l'on peut craindre, si l'on n'y prend garde, la montée d'un néo-poujadisme, avec l'appui, notamment, du R.P.R.* »

Le tract parisien qui appelle à la journée de protestation du 3 octobre Espace Balard, est intitulé : « *Manifestez avec la C.G.C. !* » – sous-entendu : cadres ou non, – et il n'invite pas seulement à agir pour la défense du pouvoir d'achat, mais aussi « *contre les lois Savary, contre la médecine étatisée, pour la liberté de l'enseignement, pour la sauvegarde de toutes les libertés collectives et individuelles* ».

La C.G.T. et la gestion

Absence de projet de société pour la C.F.D.T., absence de projet économique pour la C.G.C. et F.O. : dans le concert des mêmes critiques syndicales recueillies à près de 1 000 kilomètres de distance, les cadres C.G.T. font entendre une autre voix. Moins morose. « *car nous étions bien conscients, dès le 10 mai, des limites d'un pouvoir de gauche* », dit-on par exemple à l'union départementale C.G.T. du Nord. Deux responsables de l'UGICT (Union générale des ingénieurs, cadres et techniciens), MM. Julien Guérin, technicien supérieur des télécommunications, et Guy Joignaux, ingénieur de recherche à l'université de Lille, soulignent : « *Il y a deux attitudes possibles : baisser les bras ou rechercher des solutions. Nous avons adopté la seconde. A l'UGICT-C.G.T., nous pensons qu'une nouvelle forme de syndicalisme peut s'imposer à l'encadrement : intervenir dans la gestion des entreprises, en formulant des propositions réalistes.* »

Ils citent, notamment, deux exemples régionaux : à Dunkerque, la direction de France-Méditerranée (constructions navales) a pris en considération les propositions des cadres C.G.T. en matière d'emploi, en décidant la fabrication de porte-conteneurs. A Seclin, chez B.S.N. - Gervais - Danone, ce sont les conditions de travail qui ont été améliorées, avec le remplacement d'un matériel d'approvisionnement.

A Toulouse, M. Jean-Claude Foulcher, secrétaire de l'UGICT de Haute-Garonne, donne, lui, l'exemple de la direction régionale des télécommunications, qui a accepté d'expérimenter deux micro-ordinateurs fabriqués par une P.M.E. toulousaine (A.D.X.-System), au lieu de les commander à Paris.

Agir sur la gestion, avec aussi l'extension des nationalisations, c'est une volonté toute nouvelle de la part de la centrale de Montreuil, très hostile à cette idée avant le 10 mai. « *C'est un moyen de redonner confiance à l'encadrement* », dit M. Foulcher, et l'UGICT a lancé le projet de création d'un fonds industriel régionalisé, avec l'épargne des cadres et contrôlé par eux. Mais c'est évidemment, reconnaissent les militants de l'UGICT-C.G.T., toute une mentalité patronale à changer...

Or, l'ensemble des cadres C.G.T. et C.F.D.T. rencontrés à Lille et à Toulouse sont catégoriques : malgré les « lois Auroux », que le patronat, selon eux, rechigne de toutes ses forces à appliquer, les rapports sociaux dans l'entreprise n'ont pas été modifiés de façon fondamentale depuis l'arrivée de la gauche. « *On assiste même,* dit un ingénieur cédétiste, *à une mainmise hiérarchique sur les conseils d'atelier* ». « *L'encadrement supérieur,* ajoute M. Julien Guérin, *continue de raisonner dans la logique antérieure, avec les mêmes notions de rentabilité et d'individualisation des carrières et des salaires cadres* ».

Ce n'est pas exactement l'avis de la C.G.C., qui dénonce la « *pression* » des syndicats ouvriers contre le personnel d'encadrement, par le biais des « lois Auroux ». Ni celui de F.O., qui juge, elle, que les nouvelles dispositions du code du travail « *court-circuitent* » les organisations syndicales. « *Et, dans les grandes entreprises, surtout nationalisées, les responsabilités sont de plus en plus diluées,* assure M. Jean-Claude Dupré, ingénieur à la SNIAS, membre du conseil national de l'U.C.I. (Union des cadres et ingénieurs) Force ouvrière. *Tout le monde ne pense qu'à ouvrir le parapluie. Alors, quand un cadre défend ses prérogatives et parle de conscience professionnelle, c'est tout juste si on ne le regarde pas comme s'il avait une maladie honteuse.* »

MICHEL CASTAING.

Chapelle-Darblay : toujours l'impasse

Les forces de l'ordre sont intervenues, vendredi 30 septembre après 20 heures, pour évacuer les salariés de la papeterie de La Chapelle-Darblay qui occupaient le siège rouennais du Crédit lyonnais depuis la fin de la matinée, afin d'obtenir leur paie du mois de septembre. L'évacuation s'est faite sans incidents. C'était le dernier épisode d'une journée fertile en événements : action de commando, avec cagoules, contre le siège rouennais de la papeterie – des serviettes et les documents qu'elles contenaient auraient été volés à des cadres C.G.C., – audience de référé au tribunal de grande instance de Rouen, devant lequel la C.G.C. a assigné sept membres de la commission exécutive fédérale C.G.T. des industries papetières et le syndicat C.G.T. du papier-carton.

Mᵉ Levet, administrateur provisoire, s'est joint, avant l'audience, à la plainte pour entrave à la liberté du travail. Le jugement, mis en délibéré, sera rendu le lundi 3 octobre. La C.G.T., qui refuse les licenciements et le plan Parenco choisi par les pouvoirs publics pour faire redémarrer La Chapelle-Darblay sur de nouvelles bases, occupe toujours les deux usines de Saint-Etienne-du-Rouvray et de Grand-Couronne. Toutefois, la production, arrêtée pour le week-end des 24 et 25 septembre, n'a pu reprendre. La C.G.T. fait aussi état de discussions qui seraient engagées avec des industriels français, pour la mise au point d'un plan alternatif à celui du néerlandais Parenco. Au ministère de l'industrie, on ne semble pas avoir changé de position : seul le plan Parenco est réaliste.

Au premier semestre

ELF A DÉGAGÉ UNE MARGE BRUTE DE 8 MILLIARDS DE FRANCS

La société Elf-Aquitaine a plus que doublé ses bénéfices au premier semestre de 1983 avec 2,7 milliards de francs contre 1,2 milliard au premier semestre de 1982. La marge brute d'autofinancement est elle aussi en progression, passant de 5,6 à 8 milliards de francs. Toutefois, selon le groupe pétrolier, du fait de la dégradation du secteur du raffinage et du coût de la flotte, « *le résultat global de l'année ne devrait pas être d'un ordre de grandeur différent de celui réalisé en 1982* ».

Revue des valeurs

BOURSE DE PARIS

Semaine du 26 au 30 septembre 1983

« Tchi-Tchi... »

« O CATARINETTA BELLA, TCHI-TCHI... ». Pendant toute la semaine, on a chanté la sérénade sur la scène du Palais Brongniart en l'honneur de Tino Rossi qui, par un paradoxe *bien involontaire, venait de s'éteindre* à Neuilly-sur-Seine après s'être astreint pendant un demi-siècle à vanter les charmes de « son » île de Beauté.

Mais de tous les titres enregistrés par « le Corse le plus célèbre » — après Napoléon, bien sûr — c'est encore le fameux Petit Papa Noël que l'on entendait fredonner le plus souvent rue Vivienne. Est-ce à dire qu'à trois mois de la fin de l'année, la Bourse de Paris se prend à croire au Père Noël ? *Pourquoi pas, concède-t-on avec une mine réjouie* autour de la corbeille, en faisant valoir les performances accomplies depuis le début de l'année par le marché parisien et qui, de l'avis général, augurent encore de beaux jours *« Sous la pergola » chère au défunt Tino.*

De fait, cette semaine a encore permis aux actions françaises de gagner près de 1 %, portant ainsi à 39,7 % la hausse de la cote si l'on en croit l'indice de la Compagnie *des agents de change (et à 50 % environ selon d'autres paramètres)*, l'indicateur instantané étant actuellement à plus de 2,5 % de ses au-dessus de ses niveaux de la dernière liquidation, tandis que de nombreux titres ont atteint — ou *sont en passe d'y parvenir — leur cours records de l'année.*

C'est naturellement le cas des valeurs orientées sur les marchés à l'exportation où *« l'on revient actuellement sur la qualité »* selon l'expression d'un professionnel, avec des sociétés comme Essilor, Moët-Hennessy, L'Oréal, B.S.N., Bic, Lyonnaise des eaux, et des volumes d'affaires très importants, sans oublier Hachette et Arjomari (plus 18 %) qui ne veulent pas être en reste. Une légère remontée des titres du secteur de la distribution a également été constatée au cours de ces cinq séances mais, dans le même temps, une poignée de sociétés « en situation instable » (Scoa, Manurhin, Beghin-Say, Saulnes et Gorcy, Nobel-Bozel) ont joué quelques fausses notes.

En cette *fin du mois de septembre*, les résultats de la quasi-totalité des entreprises cotées sont à présent connus pour le premier semestre 1983 et ces données chiffrées — qui permettent d'escompter une année bien moins mauvaise *qu'on ne le pensait initialement et, donc, bénéfique sur le* plan des dividendes futurs — ont largement influencé l'évolution des cours des sociétés concernées. Ce fut notamment le cas d'Imétal et de Penarroya qui ne sortent guère *grandies de la publication de leurs résultats semestriels*, pas plus que Vallourec, d'ailleurs, et qui ont aussi subi la sanction des chiffres. Elf-Aquitaine, par contre, devrait tirer profit, dès le début de la semaine prochaine de la publi*cation de ses bénéfices, largement doublés d'un semestre à* l'autre.

Quant à Creusot-Loire, en chute de 7,5 % jeudi après avoir été *« réservée à la baisse »* (une procédure qui vise à *limiter les écarts de cours excessifs* en cas de déséquilibre flagrant entre les ordres d'achat et de vente), elle a payé son tribut à la longue attente des milieux d'affaires, impatients de savoir qui, du C.E.A. ou de la C.G.E., viendra en*fin consolider le capital de sa filiale* spécialisée dans la construction de chaudières nucléaires, Framatome. En cinq jours, Creusot-Loire qui va licencier quatre mille à quatre mille cinq cents personnes aura perdu près de 7 %, *autant que Peugeot, dont on vient d'apprendre enfin* (*le Monde* du 1er octobre) le partage des tâches instauré entre MM. Parayre et Calvet et le rôle nouveau dévolu à l'ancien patron de la B.N.P. au sein du triptyque « production » (Peugeot-Talbot-Citroën), *tandis que le président du* directoire de Peugeot S.A. se consacrera davantage à repenser la *« stratégie »* du groupe au niveau de la société-holding.

Cette rapide revue des valeurs françaises ne saurait s'achever sans un coup d'œil au dollar-titre qui est nettement remonté en fin de semaine aux alentours de 10,80 F, alors qu'il se situait encore à *10,55 F lundi*. Enfin, aux valeurs étrangères, bien disposées dans leur ensemble, à l'exception des mines d'or, le géant de la chimie britannique, Imperial Chemical Industries, a gagné plus de 9 % vendredi *à Paris dans la perspective de sa future cotation à Wall* Street.

SERGE MARTI.

Mines d'or, diamants

	30-9-83	Diff.
Amgold	1 300	– 45
Anglo-American	213,50	– 7,60
Buffelsfontein	575	– 60
De Beers	93,25	– 2,75
Driefontein	347,50	– 14,50
Free State	449,50	– 30,50
Goldfields	90,10	– 7,80
Gencor	282	– 6
Harmony	242,50	– 8,50
President Brand	473	– 26,50
Randfontein	1 435	– 56
Saint-Helena	395	– 3
Western Deep	560	– 35
Western Holding	560	– 5

Filatures, textiles, magasins

	30-9-83	Diff.
André Roudière	90,10	
F.F. Agache-Willot	N.C.	
B.H.V.	109,50	+ 0,40
C.F.A.O.	535	– 23
Damart-Serviposte	1 100	+ 1
Darty	693	+ 27
D.M.C.	83,50	+ 3,20
Galeries Lafayette	152,90	– 4,10
La Redoute	1 129	+ 4
Nouvelles Galeries	67,30	+ 0,30
Printemps	110	+ 3,90
S.C.O.A.	41,30	– 0,10

La hausse des actions françaises est-elle justifiée ?

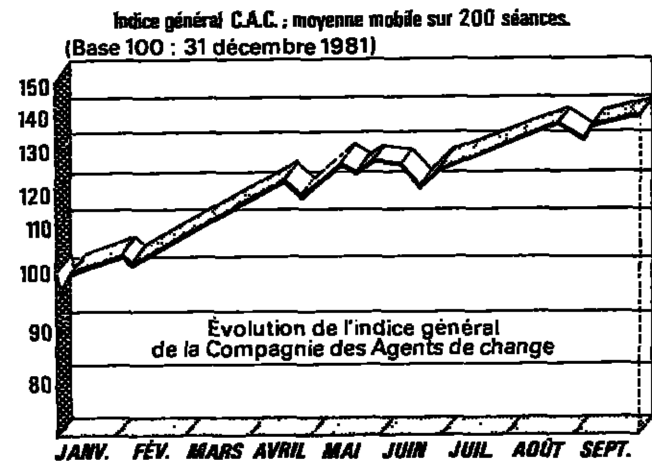
Après une hausse moyenne de 40 % en neuf mois, avec des titres dont certains ont vu leur cours doubler dans le même laps de temps, les valeurs françaises sont-elles, désormais, trop chères ? C'était le thème d'un *forum organisé par la revue Banque*, avec la participation de MM. Jean-Paul Pierret, responsable des analyses financières *sectorielles à la Société générale*, Claude Giraud, directeur financier du Groupe des assurances nationales (GAN), et Pierre Balley, directeur de la Banque Nationale de Paris, responsable de la Bourse et de la gestion financière depuis vingt ans, président de l'Association des SICAV.

avance de 40 % se justifiait techniquement, que la Bourse de Paris s'était montrée moins aventurée que celles de New-York, Londres et Tokyo, mais qu'elle entrait dans une zone dangereuse. Si le rythme de pro*gression des bénéfices en 1984* est moins important que prévu, si la baisse des taux d'intérêt ne se poursuit pas, si le plan de ri*gueur est durci pour lutter contre* l'inflation, un repli peut se produire. Vigilance donc, même si certains vedettes, à leur plus haut cours historique, ne sont pas intrinsèquement trop chères.

Mais, voilà — devait conclure M. Pierre Balley, qui devait apporter à ces considérations tech-

40% DE HAUSSE EN 9 MOIS

Indice général C.A.C. : moyenne mobile sur 200 séances. (Base 100 : 31 décembre 1981)



Il est difficile de résumer des interventions très denses, nourries de chiffres et d'équations pour les deux premiers intervenants, avant tout techniciens. La *ligne générale de leurs propos*, toutefois, était la suivante. A la fin de 1982, les valeurs françaises, restées stables pendant un an, avaient pris du retard, et étaient même, particulièrement, bon marché, l'avantage résultant d'une baisse des taux d'intérêt n'ayant pas encore été pris en compte. Cette baisse s'étant accentuée en 1983, constituait, déjà, un élément de hausse sur un plan purement mécanique. Ensuite, on avait sous-estimé la reprise, inattendue, des bénéfices d'un certain nombre de sociétés en 1983, car les milieux financiers français, à la fin de 1982, redoutaient les effets res*trictifs d'un plan de rigueur* inévitable. Parmi ces sociétés, au surplus, une quantité non négligeable ont tiré d'abondants *dividendes de leurs activités* à l'étranger, notamment dans la zone dollar. Ajoutons-y, enfin, un coefficient propre à la Bourse de Paris, celui de *la rareté. la quan*tité de valeurs « intéressantes » se montrant fort limitée. La conclusion de cette analyse était, en gros, que la hausse n'avait pas été déraisonnable, qu'une niques des nuances pleines d'hu*mour et, surtout, de relativisme*. Evoquant le fameux « effet d'entonnoir », qui est réel, et l'afflux des capitaux chez tous les gestionnaires, il soulevait la question importante, qui se pose à ces gestionnaires, — que faire d'autre ? L'immobilier est en pleine défaveur, avec même des désinvestissement continus, l'or est délaissé, les comptes à terme aussi, le traitement fiscal des plus-values mobilières est devenu très favorable, la devise-titre est chère, et le marché de *Paris, fonctionnant en circuit plu*tôt fermé, est ridiculement étroit, avec une forte prime de rareté : le « flottant » y représente *100 milliards de francs*, soit 15 % de la capitalisation de la seule I.B.M. Convenant avec M. Giraud, que le marché est entré dans une zone qui devient dangereuse, il veut, néanmoins, tenir compte de cette prime de rareté et de la psychologie des détenteurs de patrimoines : le seul élément qui ait tenu le coup depuis deux ans, ce sont les valeurs : les revendre, pour faire quoi d'autre ? Sa décision est prise ; le marché de Paris est : 1°) trop cher ; 2°) parfaitement acceptable.

F. R.

Valeurs à revenu fixe ou indexé

	30-9-83	Diff.
4 1/2 % 1973	1 953	– 46
7 % 1973	9 922	– 68
10,30 % 1975	91	+ 0,10
P.M.E. 10,6 % 1976	90	Inchangé
8,80 % 1977	112,25	+ 0,45
10 % 1978	88,45	– 0,65
9,80 % 1978	88,10	Inchangé
8,80 % 1978	88,86	+ 0,01
9 % 1979	84,60	– 0,10
10,80 % 1979	90,90	Inchangé
12 % 1980	97,60	+ 0,20
13,80 % 1980	101	– 0,10
16,75 % 1981	110,15	+ 0,27
16,20 % 1982	110	– 0,22
16 % 1982	109,20	– 0,50
15,75 % 1982	107,85	– 0,25
C.N.E. 3 %	2 985	– 35
C.N.B. bq. 5 000 F.	101,55	+ 0,10
C.N.B. Paribas 5 000 F	101,56	+ 0,06
C.N.B. Suez 5 000 F	101,56	+ 0,08
C.N.I. 5 000 F	101,45	+ 0,05

Banques, assurances sociétés d'investissement

	30-9-83	Diff.
Bail Équipement	225	– 2
Cetelem	255	+ 21
Chargeurs S.A.	253,50	+ 8,50
Bancaire (Cie)	331	+ 7
C.F.F.	493	+ 4
C.F.I.	183,50	+ 1,70
Eurafrance	592	+ 63
Hénin (La)	292	+ 17,50
Imm. Pl-Monceau.	253	+ 25
Locafrance	229	Inchangé
Locindus	555	– 4
Midi	1 174	+ 87
Midland Bank	153	– 4
O.F.P (Omn. Fin. Paris)	980	+ 35
Parisienne de réesc.	555	– 25
Prétabail	760	– 10
Schneider	118,50	– 12,60
U.C.B.	159	+ 2

Alimentation

	30-9-83	Diff.
Beghin-Say	303,50	– 8,60
Bongrain	1 579	+ 14
B.S.N.	2 085	+ 90
Carrefour	1 390	+ 15
Casino	915	+ 45
Cédis	555	– 5
Euromarché	763	+ 48
Guyenne et Gasc.	328,40	– 8,40
Lesieur	1 220	– 10
Martell	1 157	+ 47
Moët-Hennessy	1 335	+ 128
Mumm	530	+ 62
Occident. (Gale) (1)	650	+ 21,50
Olida-Caby	205	+ 10,50
Pernod-Ricard	845	+ 65
Promodès	1 185	+ 55
Source Perrier	366,80	– 0,20
St-Louis-Bouchon	342	– 6,90
C.S. Saupiquet	281	– 1,50
Veuve Cliquot	1 605	Inchangé
Viniprix	1 130	– 10
Nestlé	20 460	+ 660

(1) Compte tenu d'un coupon de 16,50 F.

Valeurs diverses

La société papetière *Arjomari Prioux* a enregistré au cours du premier semestre 1983 un bénéfice net de 17,9 millions de francs contre 12 millions pour les six premiers *mois de l'exercice précédent. Dans* le même temps, la marge brute d'autofinancement passait de 65 millions à 81,7 millions de francs sur un chiffre d'affaires de *1,3 milliard* de francs, en hausse de 6,6 % sur le premier semestre 1982.

	30-9-83	Diff.
Accor	182,50	– 1,50
Agence Havas	818	+ 38
A.D.G.	356	+ 25
L'Air Liquide	484	+ 7
Arjomari	335	+ 50
Bic	675	+ 10
Bis	270	+ 38
Club Méditerranée	679	+ 9
Essilor	1 800	+ 201
Europe 1	595	+ 15
Gle Ind. Part.	340	– 11
Hachette	1 235	+ 90
Oréal (L')	2 025	+ 180
Navigation Mixte	190	+ 0,30
Nord-Est	57	– 1
Presses de la Cité	1 188	+ 104
Skis Rossignol (1)	1 180	+ 62
Sanofi	466	+ 6

(1) Compte tenu d'un coupon de 12 F.

Matériel électrique services publics

Conformément aux dispositions réglementaires, la Société lyonnaise des eaux et de l'éclairage vient d'informer les autorités boursières que sa participation dans le capital de la société Unidel venait de franchir le seuil de 10 %. A la suite de cette opération, la société de M. Jérôme Monod détient (directement ou indirectement) plus de la moitié du capital d'Unidel par l'intermédiaire de sa filiale Ufiner.

	30-9-83	Diff.
Alsthom-Atlantique	156,50	+ 0,50
CIT-Alcatel	1 324	+ 12
Crouzet	127	– 3
Générale des Eaux	376,50	– 14,50
Intertechnique (1)	1 270	– 21
Legrand	1 870	– 40
Lyonnaise des Eaux	760	+ 40
Matra	1 095	+ 30
Merlin-Gérin	955	+ 55
Moteurs Leroy-Somer	523	+ 33
Moulinex	89,50	– 3
P.M. Labinal	325	– 5
Radiotechnique	419	Inchangé
S.E.B.	367	+ 4
Signaux	830	– 5
Téléméc. Electrique	1 170	+ 5
Thomson-C.S.F.	182	– 3
I.B.M.	1 386	+ 67
I.T.T.	470	– 10
Schlumberger	605	+ 6
Siemens	1 408	+ 32

(1) Compte tenu d'un coupon de 18 F.

Métallurgie construction mécanique

	30-9-83	Diff.
Alspi	78	Inchangé
Amrep	950	– 50
Avions Dassault-B.	460	+ 8
Cham. Fce Dunk	9,20	– 1,20
Chiers-Châtillon	20,25	– 0,95
Creusot-Loire	61,50	– 4,50
De Dietrich	316	+ 6
FACOM	700	+ 39
Fives-Lille	175	Inchangé
Fonderie (Générale)	36	– 3,20
Marine-Wendel	74,60	– 1,60
Penhoët	453	– 4
Peugeot S.A.	210	– 15,80
Poclain	79,80	– 2,70
Pompey	115,10	Inchangé
Sagem	1 385	+ 41
Saulnes	18,30	– 3,20
Valéo	283	+ 5
Vallourec	80,10	– 10,40

Pétroles

	30-9-83	Diff.
Elf-Aquitaine	179,80	– 8,30
Esso	337,90	– 13,10
Francarep	430	+ 18
Pétroles française	156,10	– 6,40
Pétroles B.P.	70,10	– 2,40
Primagaz	256,50	+ 24
Raffinage	84,50	+ 0,50
Sogerap	460	+ 22
Exxon	396	– 11,30
Petrofina	1 167	+ 24
Royal Dutch	496	+ 3

Produits chimiques

	30-9-83	Diff.
Institut Mérieux	840	– 2
Laboratoire Bellon	460	+ 39
Nobel-Bozel	11,80	+ 1,60
Roussel-Uclaf	548	+ 33
B.A.S.F.	627	+ 25
Bayer	625	+ 30
Hoechst	656	+ 36
I.C.I.	93	+ 5
Norsk-Hydro	766	+ 15

Mines, caoutchouc, outre-mer

	30-9-83	Diff.
Géophysique	1 049	– 36
Imétal	68,20	– 2,80
Michelin	810	– 15
M.M. Penarroya	46,20	– 2,70
Charter	39	– 2,20
INCO	183,50	– 2,60
R.T.Z.	99,80	– 4
Z.C.I.	2,72	– 0,15

Bâtiment, travaux publics

	30-9-83	Diff.
Auxil. d'entreprises	1 020	+ 30
Bouygues	710	+ 2
Ciment Français	194,50	+ 6,50
Dumez	949,00	+ 27
J. Lefebvre	153,10	+ 1,10
G.T.M.	362	+ 2
Lafarge	287,80	– 6,70
Maisons Phénix	380,10	– 14,90
Poliet et Chausson	350	Inchangé
S.C.R.E.G.	138,10	– 2,90
S.G.E.S.B.	142	– 8

L'ACCORD INTERNATIONAL SUR LE CAFÉ EST ENTRÉ EN VIGUEUR

Le cinquième accord international sur le café est entré en vigueur le samedi 1er octobre. Quarante-sept pays producteurs et vingt-cinq pays importateurs sont engagés par cet accord, dont l'objectif est d'éviter les trop grandes fluctuations des cours. *Les négociations*, toutefois, portant sur les quotas d'exportations et les fourchettes de prix, qui devaient se terminer le 30 septembre, ne sont pas achevées. Le Brésil souhaite une hausse de 4 % des prix, qui varient entre 1,20 et 1,40 dollar la livre (de 454 grammes). Les pays consommateurs demandent, eux, une baisse de 4 %. Au cours de la campagne passée, l'accord international a permis de maintenir les prix au sein de la fourchette fixée, en dépit d'un accroissement des stocks. Ceux-ci s'étant gonflés encore pour *atteindre, au 1er octobre 1983*, 56,8 millions de sacs (contre 50,9 millions en 1982), un compromis devrait être trouvé sur le maintien des prix à leur niveau actuel.

MARCHÉ LIBRE DE L'OR

	Cours 23 sept.	Cours 30 sept.
Or fin (kilo en barre)	107 300	104 750
— (kilo en lingot)	107 100	104 950
Pièce française (20 fr.)	678	677
Pièce française (10 fr.)	401	401
Pièce suisse (20 fr.)	670	667
Pièce latine (20 fr.)	640	620
● Pièce tunisienne (20 fr.)	620	640
Souverain	790	790
Souverain Elizabeth II	810	810
● Demi-souverain	418	418
Pièce de 20 dollars	4 300	4 220
— 10 dollars	1 970	2 010
● — 5 dollars	1 205	1 445
— 50 pesos	4 245	4 145
● — 20 marks	774	800
— 10 florins	679	675
● — 5 roubles	431	431

LE VOLUME DES TRANSACTIONS (en francs)

	26 sept.	27 sept.	28 sept.	29 sept.	30 sept.
Terme	490 081 260	326 890 116	219 685 362	223 969 300	413 937 869
Comptant R. et obl.	582 526 415	632 371 586	720 512 832	1 486 934 670	799 925 907
Actions	201 283 954	136 411 423	184 326 018	152 702 351	—
Total	1 273 891 629	1 095 673 125	1 124 524 212	1 863 606 321	—

INDICES QUOTIDIENS (INSEE base 100, 31 décembre 1982)

Franç.	142,7	143	141,7	142,7	—
Etrang.	155,8	154,9	153,4	153,9	—

COMPAGNIE DES AGENTS DE CHANGE (base 100, 31 décembre 1982)

Tendance	149,7	149,1	148,3	148,3	—

(base 100, 31 décembre 1982)

Indice gén.	139,5	139,2	138,2	139,3	139,7

BOURSES ÉTRANGÈRES

NEW-YORK

En repli

Après avoir établi un nouveau record absolu, à 1 260,77 points, pour l'indice Dow Jones des valeurs industrielles, le marché new-yorkais a regressé par la suite, jusqu'à céder la quasi-totalité des gains engrangés la semaine précédente. Sous l'effet d'une réaction technique, le Dow Jones reflétait vendredi une baisse *de 22,46 points d'une semaine à l'autre* pour s'établir à 1 233,12.

L'évolution contradictoire de la masse monétaire américaine au gré des *statistiques* hebdomadaires continue à peser sur les cours, et le ralentissement de la croissance économique, confirmé par le dernier indice des principaux indicateurs économiques, est considéré à la fois comme un élément positif sur le taux d'intérêt mais plutôt négatif pour les bénéfices des entreprises américaines.

	Cours 23 sept.	Cours 30 sept.
Alcoa	46 1/2	45
A.T.T.	66 3/4	65
Boeing	43	39 1/4
Chase Man. Bank	49 1/2	48
Du Pont de Nem	53 5/8	52
Eastman Kodak	68 7/8	68 3/4
Exxon	37 3/8	36 1/2
Ford	64 3/8	61 1/2
General Electric	51 7/8	52 3/4
General Foods	49 3/8	47
General Motors	74 3/8	73 5/8
Goodyear	31	30 3/8
I.B.M.	125 3/4	126 7/8
I.T.T.	44 3/8	43 1/2
Mobil Oil	32 1/2	31
Pfizer	41	39 3/4
Schlumberger	56 1/2	54 5/8
Texaco	36 5/8	36
U.A.L. Inc.	30 1/4	29
Union Carbide	68 3/4	66 1/8
U.S. Steel	29 7/8	27 5/8
Westinghouse	48 1/8	46 3/8
Xerox Corp	43 3/4	42 3/8

LONDRES

En baisse

Plutôt méfiant à l'égard de la performance de Wall Street en début de semaine et peu sensible aux déclarations optimistes du chancelier de l'Echiquier, M. Nigel Lawson, selon lesquelles l'économie britannique serait en plein *« boom »*, le Stock Exchange de Londres a opéré un mouvement de baisse générale. Aux pétrolières, B.P. a, toutefois, réagi favorablement au succès de la vente d'actions de la compagnie opérée par le gouvernement ainsi qu'au léger relèvement (0,6 % environ) des prix du pétrole de la mer du Nord. Indices *« F.T. »* : industrielles : 702,6 contre 706,9, mines d'or : 581,3 contre 625,2, fonds d'Etat : 81,88 contre 82,17.

Par ailleurs, le Tottenham Hotspur, l'un des principaux clubs de football britannique, va faire son entrée le 13 octobre prochain à la Bourse de Londres, en invitant ses supporters à souscrire à une émission de 3,8 millions d'actions au prix unitaire d'une livre.

	Cours 23 sept.	Cours 30 sept.
Beecham	326	315
Bowater	209	194
Brit. Petroleum	434	436
Charter	—	—
Courtaulds	98	98
De Beers (*)	8,10	8,70
Dunlop	53	55
Free State Geduld	46	41
Glaxo	790	820
Gt. Univ. Stores	558	538
Imp. Chemical	530	558
Shell	622	598
Unilever	810	823
Vickers	117	110
War Loan	36 3/4	36 5/8

(*) En dollars.

TOKYO

Fermeté

Les transactions ont été actives et les valeurs vedettes très recherchées, tandis que certains investisseurs se montraient réticents à prendre position dans l'attente du jugement, le 12 octobre prochain, qui sera prononcé au sujet de l'ancien premier ministre, M. Kakuei Tanaka. Indice Nikkei Dow Jones : 9 446,32 yens (plus 132,32 points) ; indice général : 692,39 (plus 4,73).

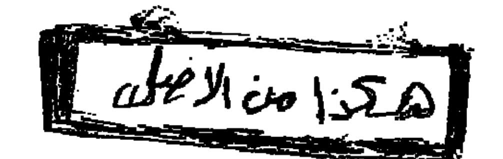
	Cours 22 sept.	Cours 30 sept.
Akai	572	570
Bridgestone	480	507
Canon	1 420	1 430
Fuji Bank	500	500
Honda Motors	898	942
Matsushita Electric	1 710	1 720
Mitsubishi Heavy	253	256
Sony Corp	3 690	3 670
Toyota Motors	1 230	1 260

FRANCFORT

En progrès

Les actions allemandes ont gagné environ 2 % cette semaine, en raison de l'intérêt manifesté par des investisseurs étrangers à l'égard de nombreuses sociétés industrielles. Indice de la Commerzbank : 939 contre 934,80.

	Cours 23 sept.	Cours 30 sept.
A.E.G.	82,30	85
B.A.S.F.	149	150,70
Bayer	148,10	151,50
Commerzbank	171,40	167,50
Deutschebank	309,30	302,50
Hoechst	154,70	157,20
Karstadt	257	260
Mannesmann	134,50	134,80
Siemens	340,70	347,90
Volkswagen	217,40	217



BOURSES ÉTRANGÈRES

Crédits - Changes - Grands marchés

L'euromarché

Un emprunt de la S.N.C.F. en livres sterling

C'est un marché relativement peu connu au sein du système financier international que la S.N.C.F. vient maintenant solliciter, par le biais d'une émission de billets à ordre à taux variable (F.R. Notes) libellés en livres sterling. Cette émission a connu un franc succès : quelques heures après le lancement, son montant était porté de 50 millions de livres sterling, initialement, à 75 millions de livres.

Cette nouvelle opération traduit à merveille les préoccupations des émanations de la puissance publique française. Ayant déjà fortement sollicité, depuis le début de l'année, les marchés financiers internationaux, elles s'emploient à diversifier leurs sources de financement. Ces billets à ordre sont émis à un quard de point au-dessus du taux des euro-livres à trois mois sur la place de Londres. Garantis par l'Etat français, leur durée est de dix ans, avec une possibilité de remboursement au pair au bout de sept ans.

Dirigée par S.G. Warburg et Paribas, l'émission *réserve des commissions* de 0,40 % pour la supervision et de 0,80 % pour la souscription. Bien que les emprunteurs français aient déjà abordé, cette année, le marché de la livre sterling, ils l'ont fait seulement sous forme d'obligations *à taux fixe, et l'opération de la* S.N.C.F. est la première effectuée sous forme de billets à ordre à taux flottant depuis 1980. Cela explique l'intérêt que lui porte la communauté financière internationale et l'ardeur que les banques ont mis à y participer.

Il faut dire qu'à leur lancement, il y a quatre ans, de tels billets à ordre libellés en sterling, émis pour le compte de la Lloyds Bank et de la multinationale Scandinavian Bank, n'avaient pas été un succès. Aussi l'emprunt S.N.C.F. est-il considéré comme un test sur la possibilité de relancer cette formule. A cette occasion, la S.N.C.F. avait été très vivement sollicitée, une grande banque londonienne proposant même une durée de dix ans sans la « fenêtre » de remboursement au bout de sept ans. Mais ce furent Warburg et Paribas qui emportèrent la préférence.

D'une *manière générale*, après la réussite récente de l'eurocrédit de 500 millions de livres levé par le royaume de Suède, de nombreuses banques internationales sont désireuses de développer le marché des émissions en monnaie britannique.

Le choix du Crédit foncier

Le Trésor français, dit-on, aurait peu goûté les conditions dans lesquelles le Crédit foncier a levé ses 500 millions de dollars d'obligations à taux variable. Le fait est que, immédiatement après, une opération similaire et de même montant a été faite pour le compte du royaume de Danemark, sous les auspices de Merrill Lynch International, dans des conditions qui peuvent apparaître *plus favorables. Toutefois*, un banquier londonien estimait que, si en apparence le Danemark était favorisé, les deux opérations ne pouvaient se comparer.

Certes, l'émission du Crédit foncier, d'une durée de dix ans, s'effectue avec une marge de 0,25 % au-dessus du Libor à six mois, avec une commission totale de 1,05 %. En regard, le Danemark a obtenu une marge de 3/16 % et une commission de 1 %, bien que la durée soit seulement de sept ans. Mais, pour le même Crédit foncier, la souscription s'est effectuée avec une rapidité incroyable et a pu être « bouclée » en quarante-huit heures, tandis qu'elle a été relativement lente pour le Danemark, avec une décote initiale à 99,25-99,30, s'élargissant maintenant à 99,15 (pour 100 de nominal).

Tout de même, calculent les banquiers, le Danemark économise 0,07 % par an par rapport au Crédit foncier. Néanmoins, les deux emprunteurs avaient, au départ, des motivations différentes, dont on doit tenir compte.

Le Crédit foncier, fort d'une garantie de l'Etat français – bien reçue par le marché en raison des efforts déployés par la France pour réduire son déficit commercial et son taux d'inflation – et profitant de son excellente classification AAA, voulait entrer dans le club très fermé des grandes institutions capables de lever 500 millions de dollars d'un seul coup. Fait significatif, son émission a été négociée et non pas mise aux enchères entre les banques, comme dans le cas du Danemark.

En fait, selon toute vraisemblance, *le Crédit foncier préférerait* s'assurer d'un net succès pour la signature française à l'étranger, plutôt que de *« gratter les derniers sous »* sur le marché. Le choix des chefs de file, en particulier la puissante Deutschebank, avait soigneusement *été effectué dans cette perspective*.

Enfin, il était important que cette émission soit bien accueillie pour permettre à d'autres emprunteurs français de recourir à cette formule particulière dans l'avenir. Le Danemark, lui, *était plus soucieux de* mettre les banques en concurrence pour, simplement, obtenir les conditions les plus favorables, son objectif au surplus, étant de rembourser des emprunts antérieurs plus onéreux au moyen des capitaux récemment *recueillis*.

Enfin, ce pays a pour politique de solliciter rarement le marché des euro-obligations, où un Etat souverain est toujours hautement considéré et qui, à l'heure actuelle, offre de bien meilleures conditions que le marché des eurocrédits.

CHRISTOPHER HUGUES.

Marché monétaire et obligataire

Confusion aux Etats-Unis

Après l'heureuse surprise qu'avait constituée, la semaine précédente, la contraction de 3,1 milliards de dollars de la masse monétaire américaine, beaucoup plus importante que prévu, une certaine confusion a régné sur les marchés financiers *outre-Atlantique*.

Les dirigeants de la Réserve fédérale sont-ils en train d'assouplir vraiment leur politique, rassurés par le ralentissement apparent de la croissance des liquidités ? C'est difficile à dire, et ce ne sont pas les interventions de la Fed sur le marché qui ont pu éclairer l'opinion : certes, les autorités monétaires ont pris soin de faire le nécessaire pour éviter une trop forte tension du taux, injectant des liquidités pour le faire retomber. Mais elles se sont empressées d'en reprendre dès que les taux fléchissaient.

L'évolution de la masse monétaire n'a pas donné davantage d'indications. La diminution précédemment évoquée plaçait ladite masse, dans sa définition la plus restrictive M 1, à un niveau inférieur de près de 5 milliards de dollars à sa limite d'expansion annuelle fixée par la Fed (9 %), et laissait donc une marge confortable. L'annonce d'une augmentation de 2,3 milliards de dollars cette semaine, au lieu des 1,5 milliard de dollars prévus, n'a donc eu aucune influence.

En revanche, la mise au point, par les experts de la Fed, d'une nouvelle définition de la masse monétaire, l'agrégat M Q, a jeté un froid, du moins au vu des conclusions qui en ont été tirées. Cette définition M Q est plus précise et plus complète que la définition courante M 1 (billets en circulation et dépôts à vue). Elle inclut, en outre, et pondère d'autres *composantes nouvelles de la masse* monétaire telles que les « Money Markets Funds », les comptes Now (dépôts bancaires rémunérés avec retrait négociable). Cette nouvelle complication permet d'éliminer les variations qui ont faussé l'évolution de M 1 depuis le début de l'année et, assurent ses promoteurs, de prévoir avec plus d'exactitude, ou moins d'erreur, l'évolution possible de la croissance économique et de l'inflation.

Or la mise en œuvre de cette nouvelle définition révèle une croissance annuelle de 11 % pendant le premier trimestre de 1983 et de 10 % pendant le second, bien supérieure à celles de M 1 et de M 2. Le taux d'inflation qui en résulterait serait supérieur à 6 % pour 1984, estiment les experts, un taux plus fort que prévu, ce qui n'inciterait pas la Fed *à assouplir sa politique, bien au* contraire.

D'autres experts estiment néanmoins que la Fed, attentive aux premiers signes d'un ralentissement de la reprise économique, déjà perceptible, a déjà assoupli sa politique. Par ailleurs, M. Henry Kaufman, le « gourou » bien connu de Wall Street, a révisé en baisse son estimation des besoins d'emprunt du Trésor, 40 milliards de dollars pour le dernier trimestre de 1983 contre 60 milliards de dollars officiellement prévus, cela en raison de l'augmentation des rentrées fiscales à la faveur de la reprise. Ce phénomène aurait pour conséquences d'atténuer la pression sur le marché et de favoriser une détente des taux.

En Europe, le bruit court d'une baisse prochaine du taux minimum de la Banque d'Angleterre. La Bundesbank a maintenu le loyer de l'argent outre-Rhin à ses niveaux antérieurs. En France, le taux au jour le jour n'est pas descendu en dessous de *12 5/8 %, bien que* la Banque centrale ait continué à assurer les échéances (10 milliards de francs) au taux inchangé de 12 1/4 %. C'est que l'horizon n'est plus tout à fait aussi serein : l'annonce d'une hausse des prix de 0,6 % en août (contre *0,2 % en Allemagne fédérale*) et les tension au sein du S.M.E., avec une montée du mark à Paris (voir les rubriques devises et or) ont alourdi l'atmosphère. Dans ces conditions, la perspective d'une nouvelle détente des taux à court *terme, et notamment du taux de* base bancaire, plus ou moins promise par M. Jacques Delors, paraît compromise, du moins dans l'immédiat. Toutefois, comme la situation de nombreuses entreprises devient critique, certains, dans les allées du pouvoir, *pensent à une nouvelle et* forte diminution du taux des prêts à long terme bonifiés et superbonifiés : les 9,75 % actuels pourraient être abaissés de 1 point, voire de 2. Cela constituerait un nouveau pas sur la voie de la déconnexion entre les taux internes et les taux externes.

De légers nuages

Cette semaine, le marché obligataire français n'a pu rester indifférent à l'environnement international ni aux tensions évoquées précédemment. Aussi son ciel, uniformément serein depuis des mois, a-t-il été parsemé de très légers nuages. Les opérateurs commencent à se poser quelques questions sur l'évolution prochaine des taux, et les rendements sur le marché secondaire ont *un peu augmenté* : 13,34 % contre 13,28 % pour les emprunts d'Etat à plus de sept ans, 13,35 % contre 13,34 % pour ceux à moins de sept ans, et, surtout, 14,29 % contre 14,18 % pour les emprunts du secteur public, selon les indices Paribas.

Autre conséquence très logique lorsque la perspective d'une nouvelle baisse des rendements s'éloigne, les émissions à taux fixe ont été un peu délaissées au profit de celles à taux variable, nettement plus recherchées et, il faut le dire, très rares depuis juin. Déjà, le milliard de francs levé par le Crédit national en T.M.O. s'était littéralement arraché la semaine dernière : cette fois-ci, la Société générale a rencontré un franc succès avec ses deux tranches, surtout les 500 millions de francs à 14,40 % pendant trois ans, puis à taux révisable tous les trois ans indexé sur le T.M.O. (formule Renault devenue T.R.O.).

L'autre tranche, 1,5 milliard de francs en T.R.O., a été également bien accueillie. Cela a également été le cas pour les 200 millions de francs en T.R.O. de la Caisse centrale du Crédit mutuel qui arrive, toutefois, à bien placer son émission à taux fixe (500 millions de francs à *14,40 % et huit ans) dans son propre* réseau. Quelques réticences se manifestent pour les 500 millions de francs de Locabail en taux variable (T.R.O.), qui plaît un peu moins en raison de la signature, et on signale un peu de « retours » sur le « *marché gris* » *pour le récent emprunt de* la Caisse centrale du Crédit coopératif, du fait de son amortissement en dix tranches annuelles : le marché, on le sait, préfère les remboursements en fin de période. Le marché apparaît donc, maintenant, plus « *ambigu* », comme l'exprime un opérateur. Lui aussi, il commence à « flotter », ce qui va, peut-être, rendre un peu moins facile le lancement, la semaine prochaine, du gros emprunt de 3 milliards de francs du Crédit foncier de France, doté, dit-on, de « fenêtres » de remboursement.

Aucun problème, en revanche, pour le milliard de francs de titres participatifs levé par Renault, avec coupon indexé sur le chiffre d'affaires consolidé. Bien que, dans l'immédiat, la progression escomptée dudit coupon ne soit pas jugée mirobolante, le niveau élevé du remboursement éventuel, au bout de vingt-cinq ans, a séduit, et l'émission s'arrache, avec des demandes étrangères.

FRANÇOIS RENARD.

Les devises et l'or

Repli du dollar et du franc, hausse du mark

Quelque chose est-il en train de se passer sur le dollar ? nous demandions-nous la semaine dernière. Cette semaine, la réponse est : oui. Depuis quinze jours, la monnaie américaine ne monte plus, elle hésite et se trouve même discutée par les opérateurs internationaux.

Tout d'abord, les taux d'intérêt plafonnent aux Etats-unis, avec quelques tentatives à la baisse, vite réprimées par les autorités monétaires. Du coup, bien des anticipations à la hausse du taux, et donc du dollar, risquent de se trouver « cassées ». Ensuite, les marchés financiers internationaux deviennent plus sensibles à la dégradation de la balance commerciale des Etats-Unis, avec un déficit record pour le mois d'août, et la perspective d'un déficit de 70 milliards de dollars pour 1984, avec, pour conséquence, le déséquilibre de la balance des paiements. En regard, l'Allemagne continue à aligner des excédents (commerce extérieur et paiements courants), et, surtout, le Japon affiche des performances impressionnantes : l'excédent commercial pourrait, selon la Bank of Tokyo, atteindre 32,9 milliards de dollars pour l'exercice clos en mars 1984, contre 20 milliards de dollars l'année précédente, et celui de la balance des opérations courantes 21,8 milliards de dollars.

De telles comparaisons ont de quoi faire réfléchir. C'est pourquoi, sur le marché à terme de Chicago, les opérateurs ont acheté en masse yens, marks et aussi francs suisses, vendant des dollars et aussi des livres sterling. De toute façon, en spéculation – et Dieu sait qu'on en fait à Chicago ! (30 % d'échanges, évalués à 25 milliards de dollars quotidiennement) – on est prompt à inverser ses positions, surtout lorsqu'un mouvement comme celui du dollar paraît s'essouffler. Conséquence : vendredi soir, le dollar valait moins de 8 F, de 2,63 DM et de 236 yens.

Ces phénomènes ne manquent pas d'avoir des répercussions en Europe, où la remontée du mark commence à engendrer quelques tensions au sein du Système monétaire (S.M.E.). Déjà, ces dernières semaines, l'accès de faiblesse du franc belge, un peu atténué à la veille du week-end, avait mis *le S.M.E.* un peu à l'épreuve. La France, en tête dudit S.M.E. avait dû intervenir, de concert avec la Banque nationale de Belgique, pour empêcher le franc belge de sortir des limites (par le bas), comme l'exige la réglementa*tion communautaire. Les* interventions avaient pour conséquence de faire monter le mark à Paris comme à Bruxelles, à un rythme dont la rapidité inquiétait la Banque de France. De plus, il était difficile à cette dernière de vendre des marks (*et des dollars*) *pour freiner la* montée de la monnaie allemande, car cela avait pour effet de faire sortir le franc belge de sa parité (« effet de taquet »).

Depuis le début de cette semaine, toutefois, la montée du mark s'est accentuée à Paris dans un climat un peu moins serein : la persistance de l'inflation en France au taux annuel de 9 % contraste à nouveau avec les 2,9 % de l'Allemagne (0,2 % en août). Du coup, on a vu la monnaie allemande décoller franchement, battre son record historique à 3,0380 F, et, après un répit,frôler 3,04 F à la veille du week-end.

Cette ascension et cette agitation constratant vivement avec la stabilité et le calme de ces six derniers mois. Les opérateurs s'étaient habitués à voir le mark à son cours plancher à Paris, environ 3 F : le voilà maintenant qui, en quinze jours, se rapprochent de son cours pivot (ou médian) de 3,066 F.

A la Banque de France, on redoute toujours ce processus, car l'arrivée au cours pivot n'est pas un bon signe, son franchissement est, historiquement, rapide, avec pour objectif de la spéculation le cours plafond : 3,1363 F depuis le 21 mars dernier. Certes, l'histoire ne se répète pas, elle bégaie, et les conditions ont changé en France : diminution du déficit commercial, plan de rigueur, etc. Néanmoins, l'existence d'un important différentiel d'inflation entre la France et l'Allemagne (6 % sur un an) se rappelle à l'attention des opérateurs, qui l'avaient un peu oublié, et ont tendance à rajuster le tir en réintégrant ce différentiel dans leurs barèmes. C'est ainsi que certains exportateurs allemands, qui, rassurés sur le sort du franc, ne se couvraient plus à terme depuis six mois, économisant les 5 % du coût de la couverture, commencent à le faire en vendant des francs à terme. Ce n'est pas une catastrophe, c'est, *simplement, un signe*.

F.R.

LES MONNAIES DU S.M.E.*: DE LA PLUS FORTE À LA PLUS FAIBLE

30 septembre 1983

LIRE ITALIENNE · FRANC FRANÇAIS · LIVRE IRLANDAISE · FLORIN · COURONNE DANOISE · MARK ALLEMAND · FRANC BELGE

+2,25 · +2,00 · 0 · −0,25 · −0,50 · −0,75 · −1 · −1,25 · −1,50 · −1,75 · −2,00 · −2,25

Plafond · Plancher

*Système monétaire européen

COURS MOYENS DE CLOTURE DU 23 AU 30 SEPTEMBRE

(La ligne inférieure donne ceux de la semaine précédente.)

PLACE	Livre	$ E.U.	Franc français	Franc suisse	D. mark	Franc belge	Florin	Lire italienne
New-York ...	1,4965	–	12,5156	47,1475	38,0372	1,8737	34,0136	0,0627
	1,5000	–	12,4223	46,4360	37,5939	1,8604	33,6530	0,0622
Paris	11,9570	7,9900	–	376,71	303,91	14,9710	271,77	5,0141
	12,0750	8,0500	–	373,81	302,63	14,9760	270,90	5,0062
Zurich	3,1740	2,1210	26,5457	–	80,6770	3,9741	72,1428	1,3310
	3,2302	2,1535	26,7515	–	80,9586	4,0065	72,4718	1,3392
Francfort ...	3,9343	2,6290	32,9036	123,95	–	4,9260	89,4218	1,6498
	3,9900	2,6600	33,0436	123,59	–	4,9488	89,5170	1,6542
Bruxelles ...	79,8682	53,37	6,6796	25,1626	20,3005	–	18,1530	3,3492
	80,6250	53,7500	6,6773	24,9593	20,2067	–	18,0885	3,3426
Amsterdam ..	4,3997	2,9400	36,7960	138,61	111,83	5,5087	–	1,8450
	4,4572	2,9715	36,9139	137,98	111,71	5,5283	–	1,8479
Milan	2384,67	1593,50	199,44	751,30	606,12	29,8576	542,01	–
	2412,00	1608,00	199,75	746,69	604,51	29,9162	541,14	–
Tokyo	352,05	235,25	29,4430	110,91	89,4827	4,4079	80,0170	0,1476
	359,85	239,90	29,8018	111,40	90,1879	4,4632	80,7336	0,1491

A *Paris, 100* yens étaient cotés, le vendredi *30* septembre, *3,3964* F contre 3,3555 F le vendredi 23 septembre.

Les matières premières

Baisse des métaux - Bonne tenue des denrées

METAUX. – *Au London Metal Exchange, le cuivre « high grade » a franchi en baisse la barre des 1 000 livres sterling la tonne pour la première fois depuis le mois de janvier dernier. Certes, l'ampleur des stocks à Londres et à New-York – 730 000 tonnes, soit six semaines de consommation mondiale ! – est en partie responsable de cet accès de faiblesse, mais il n'en demeure pas moins que la demande industrielle demeure anormalement basse, d'où les inquiétudes sur la pérennité de la reprise économique. En outre, le recul des cours risque de s'alimenter de lui-même, les pays producteurs, souvent très endettés, s'efforçant de compenser la baisse des prix par une augmentation du volume de leurs exportations, ce qui ne fait qu'aggraver l'excédent de l'offre sur la demande. Face à cette situation, les principaux producteurs américains viennent d'abaisser leurs tarifs de 1 à 2 cents, selon les cas, pour les ramener à 72 cents la livre-poids.*

Le départ momentané du directeur du stock régulateur du marché de l'étain s'est traduit par une dégradation des cours, les ordres de vente ayant été abondants. Bien orienté sous l'effet d'achats spéculatifs liés au relèvement des prix des producteurs américains, le plomb a fléchi en fin de semaine à la suite de prises de bénéfices.

DENRÉES. – *Le café s'est mis en vedette en cours de semaine, atteignant des niveaux inconnus depuis six mois, avant que des dégagements bénéficiaires viennent éroder une partie des gains initiaux. Plusieurs éléments ont contribué à la fermeté des cours, en premier lieu une pénurie de marchandise immédiatement disponible, en raison des quotas d'exportation, qui a fait oublier la tendance des stocks excédentaires à s'accroître régulièrement. L'espoir d'un compromis à la conférence de Londres sur la détermination desdits quotas et des prix garantis pour l'année caféière, qui commence aujourd'hui, a, par ailleurs, soutenu les prix.*

Le reflux initial des cours a incité certains chocolatiers à procéder à des achats de cacao, qui a, de ce fait, enregistré un mouvement de reprise. Selon des négociants londoniens, l'offre mondiale va dépasser la demande de 48 000 tonnes environ au cours de la campagne 1983-1984.

Favorisé, dans un premier temps, par l'annonce d'un ajournement de la récolte en Thaïlande et aux Philippines et par le démenti opposé par le Brésil aux rumeurs selon lesquelles il aurait l'intention de dépasser son quota d'exportation pour accroître ses rentrées de devises, le sucre s'est ensuite replié, en raison de l'échec de la conférence de la CNUCED à Genève sur l'élaboration d'un nouvel accord international.

CÉRÉALES. – *Les céréales et le soja ont été mal orientés. Certains analystes s'attendent que le programme de réduction de 10 % des emblavements de grains fourragers projeté par le département de l'agriculture des Etats-Unis déprime les cours des contrats livrables l'année prochaine. A noter que, selon l'Office national interprofessionnel des céréales, la France a pu vendre de substantielles quantités de blé sur ses marchés traditionnels de l'Afrique du Nord, en raison de la diminution des crédits américains à l'exportation disponibles cette saison.*

LES COURS DU 30 septembre 1983

(Les cours entre parenthèses sont ceux de la semaine précédente.)

MÉTAUX. – **Londres** (en sterling par tonne) : cuivre (high grade), comptant, 991 (1 037) ; à trois mois, 1 016 (1 064) ; étain comptant, 8 345 (8 545) ; à trois mois, 8 550 (8 620) ; plomb, 275,50 (278,50) ; zinc, 548,50 (558) ; aluminium, 1 059,50 (1 072,50) ; nickel, 3 100 (3 243) ; argent (en pence par once troy), 757,50 (797,50). – **New-York** (en cents par livre) : cuivre (premier terme), 67 (70,30) ; argent (en dollars par once), 11,38 (11,86) ; platine (en dollars par once), 408 (432,50) ; ferraille, cours moyen (en dollars par tonne), 77,17 (77,17) ; mercure (par bouteille de 76 lbs), 295-305 (295-305). – **Penang** : étain (en ringgit par kilo), 29,80 (30,01).

TEXTILES. – **New-York** (en cents par livre) : coton, octobre, 74,95 (75,40) ; décembre, 76,70 (76,66). – **Londres** (en nouveau pence par kilo), laine (peignée à sec), octobre, 429 (426) ; jute (en livres par tonne), Pakistan, White grade C, 432 (385). – **Roubaix** (en francs par kilo), laine, juillet, 46,30 (46,20).

CAOUTCHOUC. – **Londres** (en nouveaux pence par kilo) : R.S.S. (comptant), 77,50-78,50 (76,90-77,20). – **Penang** (en cents des Détroits par kilo) : 252-253 (254,50-255).

DENRÉES. – **New-York** (en cents par lb : sauf pour le cacao, en dollars par tonne) : cacao, décembre, 2 090 (2 072) ; mars, 2 016 (2 083) ; sucre, octobre, 9,48 (9,41) ; janvier, 10,44 (10,30) ; café, décembre, 135,50 (133,94) ; mars, 131,86 (130,50). – **Londres** (en livres par tonne) : sucre, décembre, 168,50 (171,25) ; mars, 179 (181) ; café, novembre, 1 791 (1 754) ; janvier, 1 765 (1 729) ; cacao, décembre, 1 497 (1 487) ; mars, 1 492 (1 488). – **Paris** (en francs par quintal) : cacao, décembre, 1 804 (1 822)) ; mars, 1 831 (1 845) ; café, novembre, 2 130 (2 110) ; janvier, 2 130 (2 120) ; sucre (en francs par tonne), décembre, 2 729,10 (2 165) ; mars, 2 914,50 (2 365) : tourteaux de soja. – **Chicago** (en dollars par tonne), décembre, 231,30 (292) ; janvier, 232,20 (243). – **Londres** (en livres par tonne), octobre, 181 (186) ; décembre, 186,30 (192,50).

CÉRÉALES. – **Chicago** (en cents par boisseau) : blé, décembre, 369 1/4 (377) ; mars, 383 1/4 (393) ; maïs, décembre, 352 (354 1/4) ; mars, 355 (361 3/4).

INDICES. – Moody's, 1 055,20 (1 058,10) ; Reuter, 1 882,90 (1 893,90).

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

ÉTRANGER

3. La constitution du gouvernement israélien.

FRANCE

8. Journées parlementaires du R.P.R.

CULTURE

14. Chicago à Paris.
15. Le retour de Gilbert Bécaud.

ÉCONOMIE

17. Chapelle-Darblay : l'impasse.
18. La revue des valeurs.
19. Crédits, changes et grands marchés.

RADIOTÉLÉVISION (16)

Météorologie (16) : Mots croisés (15) ; « Journal officiel » (16) ; Carnet (10) ; Programmes des spectacles (15).

● *La Haute Autorité répond à M. Bouzinac.* — La Haute Autorité de la communication audiovisuelle considère les propos de M. Roger Bouzinac (*le Monde* du 1er octobre) « *tout à fait excessifs* ». Le directeur général de la Fédération nationale de la presse française, membre *de la commission consultative des* radios locales privées, avait critiqué l'attitude de la Haute Autorité à l'égard de cette instance et condamné l'hypocrisie qui règne en matière de publicité sur la bande F.M. Selon la Haute Autorité, « *85 à 90 % des propositions de la commission sont reprises* ». Mais « *la publicité demeure interdite. C'est la loi. Nous ne raterons pas les radios qui se refuseront à respecter le cadre légal* ».

COUPE DAVIS

Les difficiles combats de l'équipe de France

Australie 2, France 1. Il n'y a pas eu de surprise, samedi 1er octobre, au stade White City de Sydney, balayé par un vent sec. La paire française Noah-Leconte a été battue logiquement par l'équipe Edmondson-McNamee en trois manches (11-9, 6-4, 6-3). Pour disputer la finale en décembre prochain contre le vainqueur de la rencontre Suède-Argentine, il faut que les Français gagnent les deux derniers simples, programmés dimanche 2 octobre.

De notre envoyé spécial

Sydney. — « *Il faudrait un miracle samedi pour que nous remportions le double* » : le capitaine de l'équipe de France de Coupe Davis, Jean-Paul Loth, qui a tenu ces propos à l'issue de la première journée, *ne se faisait pas* beaucoup d'illusions sur les chances de Noah et de Leconte face à la paire australienne Edmondson-McNamee, qui avait vaincu les Britanniques et les Roumains lors des tours préliminaires de cette compétition.

Individuellement, les deux joueurs des antipodes ont un classement inférieur aux Français. Cependant, ils ont un palmarès infiniment *supérieur en double. Associé à son* compatriote McNamara, qui a dû récemment arrêter la compétition à cause d'une blessure au genou, McNamee a gagné à Wimbledon en 1980 et 1982. Edmondson, dont les meilleures performances ont été établies sur gazon (champion d'Australie 1976 et demi-finaliste à Wimbledon en 1982), a gagné le double des internationaux de Melbourne en 1981 avec son compatriote Warwick.

Bref, l'équipe de France n'avait pas plus d'une chance sur cent de faire le point du samedi, ce point qui est si souvent déterminant dans le contexte particulier de la Coupe Davis. Raison de plus, dira-t-on, pour ne pas la gâcher. On pouvait précisément se demander si le choix tactique du capitaine de l'équipe n'a pas largement contribué à priver de ses meilleurs atouts la paire française, qui a déjà le handicap de disputer très peu de matches ensemble.

L'atout de cette équipe, c'était le bras gauche de Leconte. Or, Jean-Paul Loth l'a placé à droite, estimant que le joueur de gauche est le plus souvent en position de finir le point sur service adverse et qu'il valait donc mieux avoir à cette place *le joueur le plus expérimenté, en* l'occurrence Noah. L'idée, séduisante sur le papier, a eu deux inconvénients majeurs sur le terrain : elle revenait à se priver du coup droit de Leconte et à forcer Noah à retourner en revers, son point faible.

Ce dernier handicap a d'ailleurs été le plus lourd samedi. Le numéro un français, qui accusait une baisse de régime assez nette, a médiocrement retourné sur des points qui ont été décisifs. Au huitième jeu de la deuxième manche, Leconte avait offert deux balles de *break* sur le service d'Edmondson, que le champion *de Roland-Garros ne put pas* mettre à profit pour égaliser à 4-4.

La même mésaventure survint encore au quatrième jeu de la troisième manche. Les difficultés de Noah à entrer dans ce match étaient apparues dès le premier set, très serré, lorsqu'il eut des difficultés à gagner son service au troisième et au quinzième jeux. Difficultés qu'il n'arriva pas à surmonter au dix-neuvième jeu, lorsqu'il concéda le *break* au seizième point.

Mais Noah ne porte pas l'entière responsabilité de cette défaite. Au passif de Leconte, qui a pourtant *pris à son compte la plus grande part* de la partie, il faut néanmoins noter, au dixième jeu de la première manche, une malencontreuse intervention au filet qui coûta à la France le gain du premier set. Ce fut lui, encore, qui perdit son service au premier jeu de la deuxième manche pour avoir regardé passer un lob, à la suite d'une mésentente avec Noah. Il fit ensuite une double *faute.*

Compte tenu de la supériorité théorique des Australiens, on s'attendait à une victoire écrasante de leur part. Or celle-ci fut acquise en 2 h 12 min sans que Edmondson et McNamee aient véritablement survolé leur sujet : ils ont été assez souvent à la peine, McNamee se montrant particulièrement nerveux et accumulant les doubles fautes. Un petit rien aurait pu faire basculer ce match, un petit rien, comme faire jouer Leconte à gauche, place qui semble logiquement la sienne en double. D'où la déception qui résulte *de cette partie et qui motive*, sans doute, ces reproches, peut-être excessifs.

ALAIN GIRAUDO.

DEUXIÈME DEMI-FINALE A STOCKHOLM

Suède 2, Argentine 0 : Wilander b. Vilas 6-4, 6-3, 6-4 ; Jarryd b. Clerc 7-5, 6-2, 6-2.

INQUIÉTUDE DANS LES TRAVAUX PUBLICS

Près d'une entreprise sur deux prévoit des réductions d'effectifs

De notre envoyée spéciale

Marseille. — Ce n'est pas un hasard si la puissante Fédération nationale des travaux publics (F.N.T.P.) avait choisi la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur pour y tenir un conseil d'administration, vendredi 30 septembre, un grand mois avant la discussion du budget au Parlement, et à la veille d'une décentralisation qui, changeant les donnes des marchés des collectivités locales en matière d'équipement, suscite chez les professionnels plus de craintes que d'espoirs. La part du Sud-Est dans le marché national a décru en dix ans de 11 % à 8 %, et la diminution du nombre des emplois de la branche aura été de 4 500 en 1983, avec une régression en francs constants de 15 % des travaux (1). « *C'est la régression dans la récession* », dit M. Jean-Pierre Lafond, président de la Fédération régionale.

En regard de cette situation locale, M. Jean-Louis Giral, président de la F.N.T.P., a présenté à la presse les résultats d'une enquête menée par ses services dans l'ensemble de la France. Sur 700 entreprises interrogées, 309 ont un plan de réduction de leurs effectifs (44 %), 378 (soit 54 %) maintiendront l'emploi, et 13 (soit près de 2 %) restent dans l'expectative.

Il y a dix ans maintenant que l'activité diminue dans les travaux publics, dont les clients sont par définition l'Etat, les entreprises nationales *et les collectivités locales. Or les* équipements ne sont pas un objectif prioritaire du Plan, malgré la réalisation envisagée du T.G.V.-Atlantique et une progression des crédits aux voies navigables, et le budget des transports (70 % des crédits d'Etat affectés aux travaux publics) se traduira par une baisse de 6 % du volume des travaux. Quant aux collectivités locales, leur politique en la matière reste la « grande inconnue », la crainte étant que les conseils régionaux ne puissent maintenir leur effort d'investissement.

Sans trop d'illusions sur un renversement prochain de tendance, M. Giral a incité les professionnels à résister à la tentation de devenir « protectionnistes » dans leur propre département ou leur propre région, ce mouvement pouvant « s'amplifier avec la décentralisation ».

J. D.

(1) On compte en Provence-Alpes-Côte-d'Azur 450 entreprises de travaux publics, employant 27 000 salariés pour près de 7 milliards de francs de travaux par an.

Le numéro du « Monde » daté 1er octobre 1983 a été tiré à 489 439 exemplaires

A B C D F G H

CENTRES DE TRI P.T.T. : LA DÉCRUE SE CONFIRME

Le travail a repris vendredi 30 septembre, à 20 heures, au centre de tri postal de Nice-aéroport, bloqué par la grève et occupé depuis une semaine, nous signale notre correspondant. La décision est intervenue après de longues discussions entre les responsables C.G.T., C.F.D.T., F.O. et la base, et un vote d'où une majorité de 75 % s'est dégagée en faveur de la fin du mouvement. Il faudra une quinzaine de jours, selon la direction départementale des P.T.T. pour que la situation redevienne normale.

Avec la fin du mouvement à Nice, l'un des points forts de ces derniers jours, la décrue s'amorce, confirmée par la reprise du travail depuis le 30 septembre, dans les centres de tri de *Lille* et de *Créteil*.

Une demi-douzaine de centres de tri (Issy-les-Moulineaux, Lyon, Bordeaux, Bourg-en-Bresse, Marseille et Bobigny) sont encore sérieusement perturbés, mais le courrier, progressivement, est de nouveau acheminé. Dans les autres centres de tri, le mouvement se poursuit selon des modalités plus souples et notamment avec des arrêts de travail d'une heure, recommandés par la fédération C.G.T. des P.T.T. qui achève, ce 1er octobre, sa semaine d'action.

LA GARE DE ROUEN EST TOUJOURS FERMÉE

La gare de Rouen est toujours isolée de l'ensemble du réseau S.N.C.F., ce 1er octobre dans la matinée, à la suite du mouvement de grève des conducteurs du dépôt de Sotteville-lès-Rouen, lancé depuis le 28 septembre à l'appel de la Fédération autonome des agents de conduite et du syndicat C.G.T. des agents de conduite.

Vendredi 30 septembre, avant 22 heures, les forces de l'ordre sont intervenues pour dégager les aiguillages du viaduc d'Eauplet et de Dar*netal, qui commandent l'accès à la* gare de triage de Sotteville sur la ligne Rouen-Amiens. Dans la nuit, cependant, les agents de conduite en grève ont repris position en ces deux endroits.

LE SALON EQUIP AUTO EST OUVERT

M. Laurent Fabius, ministre de l'industrie et de la recherche, a inauguré vendredi 30 septembre le Salon Equip Auto, qui se tient jusqu'au 7 octobre au Parc des expositions de Paris-Nord. Au cours d'une allocution, il a *souhaité le développement* de la coopération entre l'industrie automobile et celle des équipementiers. Le ministre a annoncé que des prêts seraient consentis pour la modernisation des entreprises. M. Michel Crépeau, ministre du commerce et de l'artisanat, visite ce 1er octobre l'exposition et prononcera également un discours.

Le Salon fera apparaître trois grandes tendances : évolution de la distribution des pièces de rechange ; apparition de nouveaux outils dans lesquels électronique et micro-ordinateurs interviennent ; introduction de plus en plus fréquente de l'électronique dans la conception et la marche des voitures.

Rappelons que le parc automobile français a dépassé les 23 millions *d'unités en 1982, ce qui représente* une hausse de + 5,7 % par rapport à 1980. Pour entretenir, réparer ce parc, pour commercialiser les véhicules neufs ou d'occasion, le carburant, il existe cinquante-neuf mille entreprises du commerce et de la réparation automobile qui emploient trois cent quarante-cinq mille personnes.

Le 70e Salon du motocycle et du cycle se tient, lui, porte de Versailles, à Paris, jusqu'au 9 octobre.

CONGÉ PARENTAL RÉMUNÉRÉ DE DEUX ANS A PARTIR DU TROISIÈME ENFANT

Mme Georgina Dufoix, secrétaire d'Etat à la famille, à la population et aux travailleurs immigrés, a annoncé le 30 septembre la création, d'ici à la fin de l'année, d'un congé parental rémunéré sur deux ans à partir du troisième enfant. Inaugurant les locaux de la caisse d'allocations familiales de Charente-Maritime à La Rochelle, Mme Dufoix a précisé que ce congé concernera, « *sur une base forfaitaire de 1 000 F par mois* », l'un des deux parents « *qui cesse totalement ou à mi-temps son activité professionnelle* » pendant deux ans.

En outre, le gouvernement soumettra à la concertation des partenaires une « *allocation au jeune enfant versée depuis la grossesse jusqu'à l'âge de trois ans pour les enfants* ».

M. Jean-Michel Baylet : le radicalisme en famille

Le congrès du Mouvement des radicaux de gauche réuni samedi 1er octobre et dimanche 2 octobre devait élire M. Jean-Michel Baylet à la présidence du M.R.G. M. Baylet assurait la présidence par intérim depuis l'entrée de M. Roger-Gérard Schwartzenberg au gouvernement.

Quand la personnalité du père était imposante et que celle de la mère lui est équivalente, un fils peut considérer que son nom est difficile à porter, même si celui de Baylet est un véritable passeport : ce nom est associé à la presse, à la politique, au radicalisme et au Sud-Ouest, à la puissance, l'aisance et l'influence. M. Jean-Michel Baylet, seul fils de l'ancien député mendésiste décédé en 1959 dans un accident de la route, a suivi — guidé par sa mère — la voie familiale. Depuis huit ans, il dirige le *groupe de la Dépêche du Midi*, dont sa mère, Evelyne Baylet, exerce les fonctions du président-directeur général.

Il assure la relève dans le fief politique tarn-et-garonnais : d'abord la mairie de Valence-d'Agen, en mars 1977, que lui laisse sa mère, qui la détenait depuis le décès de son mari. L'année suivante, le député radical de gauche sortant, M. Antonin Ver, en ne sollicitant pas le renouvellement de son mandat, permet à M. Jean-Michel Baylet d'entrer à l'Assemblée nationale. Cette bataille, rude avec les socialistes locaux, se soldera par un deuxième tour sans grand suspense, M. Jean-Michel Baylet restant seul en lice.

Un père radical, une mère radicale : le fils sera radical... et se montre aujourd'hui assez fier de son choix précoce (il a adhéré à quinze ans). A vingt et un ans, membre du comité directeur de son parti, il suit, en 1973, ceux qui optent pour l'union de la gauche et créent avec M. Robert Fabre le M.R.G. Vice-président de ce parti depuis 1978, il se voit, à l'occasion du congrès qui *ce tient ce week-end* à Paris, confirmé dans ses fonctions de président qu'il assurait par intérim depuis six mois. Succédant à M. Roger-Gérard Schwartzenberg, secrétaire d'Etat, qui lui-même avait pris la succession de M. Michel Crépeau en octobre 1981, M. Jean-Michel Baylet a l'ambition d'ouvrir son parti vers le centre gauche.

Sportif, se consacrant désormais plus au trial et au squash qu'au rugby, ce célibataire de trente-six ans divise son temps



(Dessin de CAGNAT.)

en trois tiers : l'un à Paris entre l'Assemblée nationale et son parti, l'autre à *la Dépêche* et le dernier dans sa circonscription et sa mairie.

[Né le 17 novembre 1946, à Toulouse (Haute-Garonne), Jean-Michel Baylet a suivi ses études secondaires à Toulouse et à Montauban, avant d'entrer à la faculté de droit de la capitale de la région Midi-Pyrénées. Journaliste en 1971, puis directeur de *la Dépêche du Midi* depuis 1975, il dirige la Compagnie méridionale d'impression d'art graphique et gère la société de publicité J'annonce. Elu maire de Valence-d'Agen en mars 1977 et réélu en mars dernier, il est député de la deuxième circonscription de Tarn-et-Garonne (Castelsarrasin) depuis 1978, et il siège à l'Assemblée nationale comme apparenté au groupe socialiste.]

LE SOMMET DE VITTEL

Les chefs d'Etat francophones se concertent sur le conflit tchadien

Environ trente-cinq pays participeront, le lundi 3 et le mardi 4 octobre, au dixième sommet franco-africain, qui sera précédé, dimanche 2 octobre, par un dîner à l'Elysée, réservé aux seuls chefs d'Etat « participants » de l'Afrique francophone. Ce dîner a été organisé pour répondre aux vœux des Etats francophones d'avoir une réunion « *bien à eux* » autour de M. Mitterrand. De onze participants en 1973, la conférence franco-africaine est arrivée jusqu'à trente-sept l'année dernière *à Kinshasa, et certaines délégations* regrettent l'élargissement aux lusophones, anglophones, hispanophones, ce qui donne quelquefois à la conférence franco-africaine un aspect d'O.U.A. *bis*.

Pour la première fois, la Guinée sera représentée à ces assises, le président Sekou Touré faisant le voyage à Paris. Bien que pays observateur, le Maroc sera représenté par le roi Hassan II. On peut penser que après l'échec du comité de l'O.U.A. à Addis-Abeba, provoqué par le refus marocain de discuter directement avec le Front Polisario, le roi Has*san II veuille expliquer la position* de son pays.

C'est bien évidemment le Tchad qui sera la vedette de ces assises, et les rencontres se succèdent entre chefs d'Etat francophones. Vendredi 30 septembre, le président Mobutu a reçu à déjeuner dans sa résidence parisienne les présidents Hissène Habré du Tchad, Houphouët-Boigny de Côte-d'Ivoire et Omar Bongo du Gabon. Une nouvelle rencontre, qui pourrait être élargie, est prévue, ce samedi, chez le président ivoirien.

D'autre part, alors que M. Hissène Habré a été reçu vendredi par *M. Guy Penne, conseiller* pour les affaires africaines à l'Elysée, on observe que plusieurs personnalités tchadiennes opposées au gouvernement de M. Habré se trouvent à Paris : le chef du C.D.R. (Comité démocratique révolutionnaire) et ministre de la défense du GUNT (Gouvernement d'union nationale de transition) M. Acheik Ibn Omar, M. Lamana, ancien ministre, et le *représentant* du Comité permanent du Sud. A ce sujet, on apprend que le Comité, réuni à Brazzaville les 15 et 16 septembre, a destitué le colonel Kamougué de sa présidence. Le Comité, qui se déclare solidaire de la lutte menée par le GUNT, réaffirme toutefois sa « *disponibilité à contribuer activement à la recherche de toute solution politique entre les Tchadiens* ».

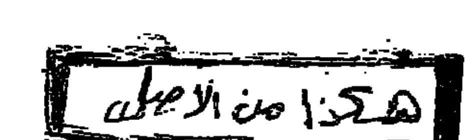
L'ambassade du Tchad à Paris a adressé aux membres de la communauté tchadienne en France « *sans exclusive* » une invitation à venir rencontrer le président Habré, ce samedi en fin d'après-midi, « *dans le cadre de la réconciliation* ». Des membres de l'opposition figurent parmi les invités. De son côté, le GUNT de M. Goukouni Oueddeï a adressé un mémorandum aux délégations devant participer au sommet de Vittel pour expliquer le « *problème tchadien* ». Le mémorandum du GUNT condamne dans son préambule le « *régime réactionnaire dictatorial* » en place à N'Djamena.

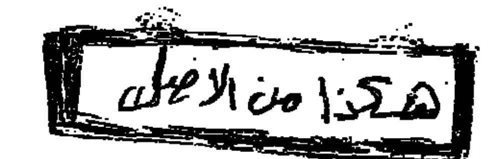
Enfin, à Lagos, le président Shagari a déclaré que le Nigéria était prêt à favoriser et à accueillir toute réunion visant à trouver une solution au conflit. Le président, qui recevait M. Jean-Christophe Mitterrand, conseiller adjoint pour les affaires africaines, a estimé que la solution pouvant apporter la paix et la stabilité au Tchad repose sur l'élection par le peuple tchadien d'un gouvernement et de dirigeants de son choix.

DEUX JOURNALISTES FRANÇAIS SONT EXPULSÉS DE CUBA

Deux journalistes français, MM. Dominique Nasplezes et Re*naud Delourme*, ont été expulsés le vendredi 30 septembre de Cuba après neuf jours de détention, indique une dépêche de l'Agence France-Presse en provenance de La Havane. L'un et l'autre se trouvaient à Cuba avec des visas de tourisme, mais étaient des collaborateurs occasionnels de *V.S.D.* et de FR 3.

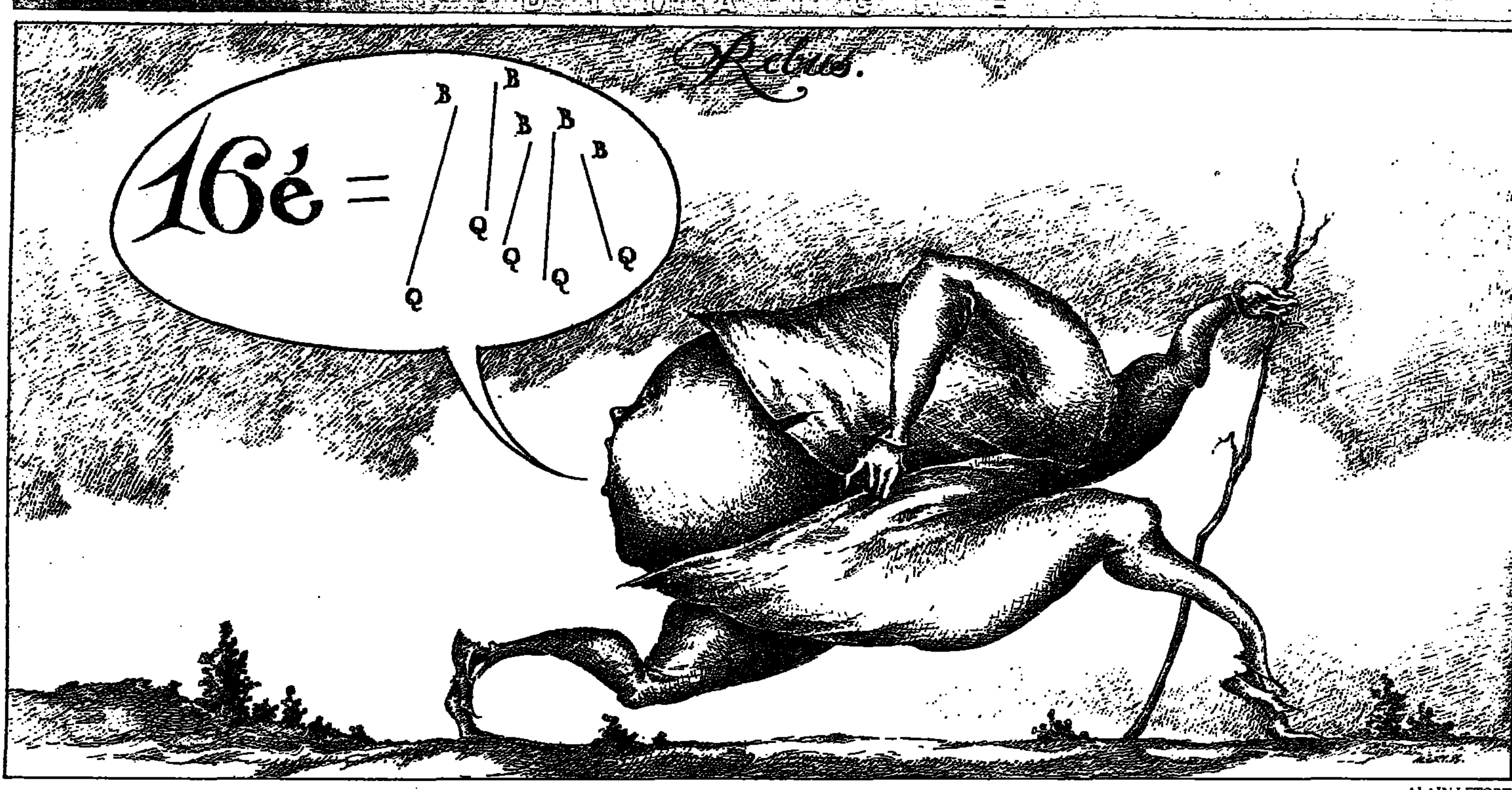
Ils ont été arrêtés par les autorités cubaines après avoir rencontré, le 21 septembre, M. Ricardo Bofill, un opposant au régime de M. Fidel Castro (*le Monde* du 29 septembre).





Le Monde

DIMANCHE



ALAIN LETORT

Recherches sur la civilisation des édicules

par MICHEL WIEDEMANN

... ou comment un chercheur d'un lointain avenir, dans le style éternel de certaines études savantes, interprète le résultat de fouilles dans les ruines énigmatiques laissées par le vingtième siècle. Titre de sa publication : « Découvertes récentes sur le culte aniconique des habitats ruraux de la civilisation des édicules. »

LES fouilles qu'on a pu faire dans diverses régions de l'Europe occidentale ont révélé l'ample diffusion territoriale d'une culture rurale, dite des édicules, qui constituait pour les archéologues l'une des plus grandes énigmes du siècle. Des découvertes récentes nous permettent désormais d'éclairer de vastes pans de cette civilisation peu connue.

Ces petits édicules de pierre ou de brique, dont nous verrons plus loin la typologie, témoignent d'une large diffusion, de l'Espagne à la Grèce, avec une densité décroissante à mesure qu'on remonte vers le nord de l'Europe. On n'en trouve que peu de vestiges en Ecosse, rien du tout en Scandinavie, ni dans les pays riverains de la Baltique ni plus à l'est vers la Sibérie. Les plus fortes densités s'observent autour du bassin méditerranéen. Mais la localisation plus précise de ces édicules est singulière : aucun n'a été retrouvé dans les alentours ni à l'intérieur des grands immeubles de plusieurs étages si caractéristiques des grandes cités. Les édicules en question voisinent toujours avec une maison de taille modeste, comprenant entre cinq et dix pièces, dont la superficie oscille entre 80 et 200 mètres carrés. Ils sont le plus souvent isolés au milieu d'un jardin entouré d'une clôture, et placés du côté opposé à la rue.

Niches pour chiens ou fours à pain

L'un des premiers découvreurs, le professeur Hsing Le de l'université du Yunan, pensait qu'il s'agissait de niches pour chien (1), mais cette hypothèse a été réfutée à notre avis par la savante démonstration du docteur A. Tletochibrac, du Centre quechuan de la recherche scientifique, qui a réuni des arguments dont la convergence ne devrait plus laisser de doutes (2) :

– Les diverses races de chiens nécessiteraient des niches de dimensions différentes, alors que les édicules ne dépassent jamais 1 mètre carré ; les plus gros chiens n'auraient donc pu y trouver place. D'autre part, la prétendue niche n'est jamais au niveau du sol, mais comporte une surface horizontale à une hauteur comprise entre 40 et 95,5 centimètres, ce qui est bien trop élevé pour de petits animaux ;

– Aucune trace d'occupation canine n'a été relevée aux époques où les maisons voisines étaient habitées, alors que l'analyse chimique et palynologique des coprolithes avait permis d'établir la race, l'âge, les maladies et le dernier menu des chiens nichés au Louvre dans les sarcophages du Bas-Empire romain lors d'une grève des gardiens qui ne dura que vingt mois ;

– Enfin, le sol des édicules est toujours couvert de cendres et de charbon de bois ou porte au moins des traces de combustion qui ne s'accordent pas avec la finalité proposée par le professeur Hsing Le pour ces constructions.

Le docteur A. Tletochibrac avait d'abord suggéré de voir dans ces édicules des fours à pain, éloignés des habitations en raison des risques d'incendie. Mais il concluait son second ouvrage par une interrogation qui devait le troubler longtemps encore : comment expliquer que ces fours rustiques n'aient pas de porte ? On n'a jamais vu en effet ni porte, ni gonds, ni rainure, ni dispositif de fermeture quelconque, alors que les maisons voisines étaient protégées par des dispositifs très perfectionnés (3).

Ayant bénéficié du concours de l'UNESCO pour étendre sa campagne de fouilles, le docteur A. Tletochibrac compléta la typologie des édicules et proposa, avec quelle louable prudence !, de nouvelles interprétations. Il avait remarqué que, dans 82 % des cas, l'ouverture de l'édicule fait face à la maison, laquelle peut avoir les orientations les plus diverses. La disposition des sites, les accidents du relief, suffisent à expliquer les déviations des 18 % restants. D'autre part, une datation au carbone 14 de cinquante échantillons prélevés dans des édicules répartis d'un bout à l'autre de l'aire méditerranéenne avait donné des

Solution du rébus page III

résultats remarquablement concordants : ces feux datent tous des années 1984 + 30 ans. L'analyse de la thermoluminescence des briques et des pierres des parois léchées par le feu aboutissait à un chiffre concordant, mais avec une marge d'erreur plus importante : 1950 + 100 ans (4). Le docteur A. Tletochibrac en concluait que :

La construction simultanée de ces édicules dans les jardins de maisons du même type sur une aire qui transcende les frontières nationales et les frontières linguistiques est l'indice d'un mouvement social fulgurant qui s'est répandu transversalement par rapport aux structures sociales existantes comme l'avaient fait le christianisme et le bouddhisme à leurs débuts

Quelle religion

La répartition rurale ou du moins faubourienne de ces édicules permet d'y voir la trace d'un culte agraire pour une divinité aniconique à qui l'on offrait des sacrifices de viande et de graisse. Cette religion apparue subitement avait pris une extension étonnante dans les classes populaires qui habitaient les campagnes et les lisières des cités sans arriver à convertir les classes supérieures qui dominaient les centres des villes du haut de leurs tours. La construction des édicules semble avoir cessé aussi vite qu'elle avait commencé soit par l'effet du cataclysme qui aurait ruiné cette société soit par l'effet de mutations culturelles dont les causes demeurent problématiques

Il faut bien convenir que l'usage religieux de ces édicules a fait l'objet des plus vives controverses lors des trois congrès qui leur ont été consacrés par la Fédération des sociétés archéologiques de Guyane. L'argument le plus pertinent en faveur de cette hypothèse est l'archaïsme relatif du système de crémation. On a retrouvé en effet, dans les maisons voisines, des fours à charbon, à gaz, à électricité, et même à micro-ondes, et on a peine à concevoir que des Européens aient pu se servir quotidiennement d'un four aussi primitif alors qu'ils disposaient de moyens plus perfectionnés et plus propres à l'intérieur des maisons. La faiblesse des traces ignées dans la plupart des édicules incite plutôt à y voir les autels d'un culte qui se célébrait seulement en quelques occasions solennelles.

MICHEL WIEDEMANN

(Lire la suite page III.)

(1) Hsing Le, « La civilisation des chiens en Europe occidentale, XIXe-XXe siècles » in *Revue de l'Institut d'européologie de l'université du Yunan*, 15e année, vol. XXXIII, p. 905-978. L'auteur avançait l'idée que les véritables maîtres de ces habitats étaient les chiens, qui occupaient, selon lui, le petit pavillon au milieu du jardin, et que les bâtiments plus importants qui le séparaient de la rue étaient des dépendances destinées aux serviteurs de ces animaux sacrés. Cette hypothèse, fondée sur de nombreuses analogies avec le culte du chat dans l'Egypte antique et celui du porc chez les Papous contemporains, a encore maints défenseurs. Voir l'article le plus récent sur la question de M. Hubertus Toll von Schadenfreude, in *Wah Wah, an international quarterly of comparative canidology*, University of Samoa, nº 2561, pp. 1-35, « About the Western European country-kiosks ». Qu'on ne s'étonne pas de voir ce jeune savant d'origine allemande publier ses travaux sous l'égide de l'université de Samoa. Ne pouvant obtenir de moyens de travail dans son pays, il a profité d'une bourse que les autorités samoanes mettent à la disposition des meilleurs étudiants de l'Ancien Monde ; séduit par ces facilités, il s'est fixé dans ce pays, dont il a pris la nationalité et adopté la langue. Nous n'avons malheureusement pas accès au reste de sa production scientifique, écrit en samoan.

(2) In *Actes du IVe colloque international d'archéologie européenne*, Mexico, vol. 18, pp. 225-238.

(3) Tletochibrac (Attahualpa), *Investigaciones sobre los hornos europeos*, Lima, C.Q.R.S., series hispanica, vol. 228, 147 p., 2 cm.

(4) Cette approximation due aux méthodes de mesure encore très rustiques du laboratoire fondé à Nouméa par M. Schvoerer n'a pu être réduite par des mesures ultérieures sur des instruments plus perfectionnés, les filles du savant s'étant emparées des échantillons pour dessiner les cases du jeu de marelle. Se repentant bien plus tard de ce péché de jeunesse, ces demoiselles devenues nonagénaires ont offert récemment la caisse contenant le reste des précieux échantillons aux collections de l'Académie néo-calédonienne des inscriptions et belles lettres, où nous avons pu les voir exposés. Cf. le catalogue « Briques et carrelages de fours européens », Musée néo-calédonien des arts et traditions d'Europe, Nouméa.

LIRE

- **LES ILLUSIONS FÉCONDES DE JEAN-PAUL DOLLÉ**
  Le roman est encore le meilleur moyen d'exprimer les contradictions d'une époque riche en illusion *(lire page XIII)*.
- **UN CHOC DANS LA NUIT**
  Une nouvelle du poète afrikaans Breyten Breytenbach *(lire page XVI)*.
- **LES PROGRAMMES DE LA RADIO ET DE LA TÉLÉVISION** *(pages VII à X)*.

COURRIER

Combien de fêtes ?

La brève mais substantielle note de P.R. Leclercq sur la fête parue dans *le Monde-Dimanche* est un excellent croquis d'actualité qui saisit sur le vif, et rend avec couleur et humour tout ce qui saute aux yeux de quiconque se heurte par hasard à ce phénomène, *« que ce soit en participant ou en râlant »*, ce dernier cas étant celui des automobilistes.

Peut-être suis-je en mesure de donner quelques indications sur un point que soulève M. Leclercq : combien de fêtes célèbre-t-on en France ? Son estimation au jugé est de « plus de cent mille ». Ce qui, sauf erreur, fait une moyenne de 2,26 fêtes par agglomération, si l'on s'en tient au minimum.

M. Leclercq fait preuve d'optimisme lorsqu'il suppose qu'« un organisme sérieux » les a répertoriées, car il n'en est rien. De toute façon, la tâche serait bien difficile et le résultat quelque peu incertain. J'ai, en ce qui me concerne, dirigé depuis la fin des années soixante des recherches, certes « sérieuses », sur les fêtes des Alpes-Maritimes, c'est-à-dire la Provence orientale et l'ancien Comté de Nice. Pour s'en tenir (sommairement) au type de célébrations nées de ce qu'« un saint est passé au village dans les années 1300 », ou à tout autre événement comparable, même de loin, les recensements effectués par dépouillement de presse, envoi de *questionnaires aux localités et* observations directes ont donné les résultats suivants : sept cent quinze fêtes pour les cent soixante-trois communes du département au tournant des années 70, et cinq cent deux à celui des années 80 ; ce qui fait une moyenne par commune de 4,38 célébrations dans le premier cas et de 3,07 dans le second. Ce dernier chiffre n'ayant été obtenu que par la seule analyse des comptes rendus de presse, est, selon toute vraisemblance, substantiellement inférieur à la réalité, toute les célébrations ne faisant pas l'objet de reportages. Il faut d'ailleurs souligner, étant donnée la nature du terrain d'enquête, que ces chiffres, établis à la virgule près, ne sauraient se voir attribuer l'exactitude scientifique que Disraeli reconnaissait avec ironie aux découvertes de la statistique.

On peut donc dire que M. Leclercq *est de toute façon dans* le vrai lorsqu'il avance une estimation de plus de 100 000 fêtes pour la France entière. Mais de combien est ce « plus » ? Peut-être (je ne sais) l'auteur veut-il dire par là : « à peu près » 100 000. Si tel est le sens des mots, alors l'évaluation qu'il donne est sans doute assez en dessous de la vérité.

En effet, M. Leclercq envisage l'ensemble des fêtes qui *« fleurissent... de la grande ville à la petite bourgade »*, en y comprenant dans le premier cas les fêtes de quartier. Or les moyennes que nous venons de donner ne portent, nous le rappelons, que *sur les célébrations* héritées du passé. Elles ne tiennent pas compte des fêtes « azuréennes » de type (disons) « moderne » (feux d'artifice, corsos divers, festivals en tout genre, etc.) qui comportent elles aussi : embouteillages, majorettes et le reste. Et puis il y a les invisibles qu'on ne peut atteindre ou repérer, parmi les kermesses, commémorations de groupements, gâteaux des Rois, bals de mi-carême, etc. Tout cela vient s'ajouter aux dénombrements ci-dessus. D'autre part, nos résultats ne sauraient se prêter à extrapolation sans prudence. Les Alpes-Maritimes sont, ne l'oublions pas, l'une des régions les plus urbanisées de l'Hexagone : sa population peut être considérée pour près de 80 % comme relevant de communes urbaines. Or une telle évolution, en dépit des innovations festives qu'elle suscitent autour des villes, est un facteur de *disparition des fêtes établies* : à se fier aux comptes rendus de presse, Nice à elle seule en aurait perdu quarante-huit en dix ans. Malgré l'énorme croissance urbaine, la majeure partie du territoire français est fort loin de connaître de telles conditions. A en juger par le ton de son article, M. Leclercq lui-même donne l'impression de constater l'existence d'une vie festive soutenue à travers le pays. En évaluer la qualité serait une autre affaire.

Que conclure ? Quant à nous, rien de précis. Sinon qu'il ne serait pas exclu que le « plus » de M. Leclercq doive se traduire peut-être (?) par « beaucoup plus ».

PIERRE BESSAIGNET,
directeur du laboratoire d'ethnologie de l'université de Nice.

L'échec des féministes

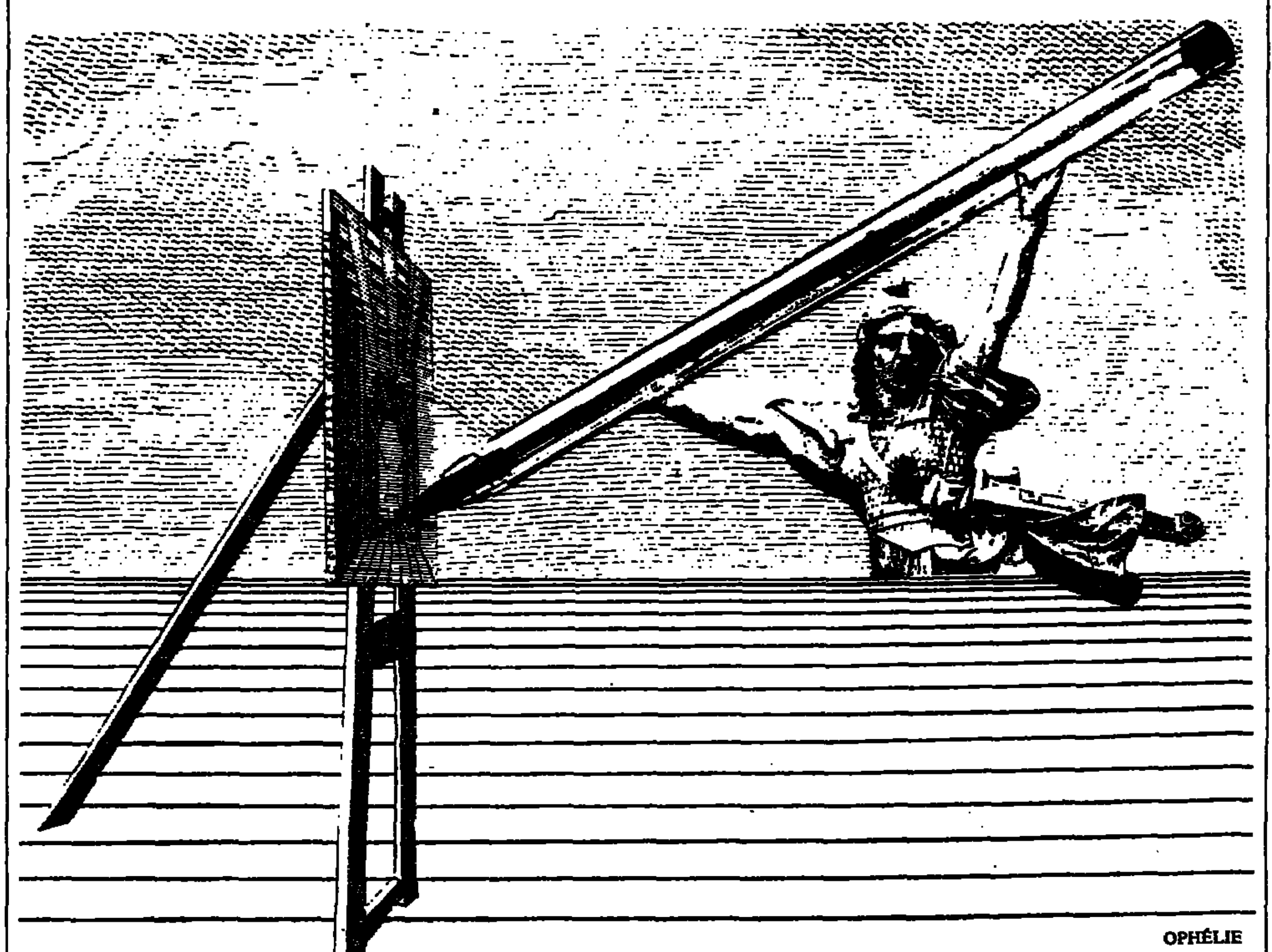
Le Monde Dimanche du 15 septembre 1980 publiait un texte signé Yves Mamou intitulé « Malaise chez les nouveaux hommes ».

Trois ans plus tard, presque jour pour jour, *le Monde Dimanche* du 19 septembre 1983 publie un texte d'Elisabeth Badinter intitulé « Les nouvelles femmes », dans lequel elle écrit « *Il n'y pas de « nouvel homme »*.

Que s'est-il donc passé entre-*temps au point d'en arriver* à cette conclusion ? Les féministes, malgré vingt années d'une campagne intense, voire excessive, s'apprêteraient-elles à déposer leur bilan ? Bilan négatif en ce sens qu'à quelques exceptions près elles n'ont pas réussi à dominer les *hommes alors que, il ne faut pas* s'y tromper, c'était bien là leur but essentiel. Le malaise est-il maintenant dans leur camp ? C'est possible si l'on en croit les dernières statistiques établies d'une part par le haut comité d'étude et d'information sur l'alcoolisme en France : 7 000 femmes internées en hôpital psychiatrique pour alcoolisme en 1983 contre 5 000 en 1970, et plus de 5 000 décès par cirrhose alors qu'en général l'alcoolisme tend à régresser (*le Monde Dimanche* du 5 septembre 1983) ; d'autre part, en un an le nombre de femmes droguées en France a augmenté de plus d'un tiers ; de 27 % en 1981, elles représentent aujourd'hui 38 % des toxicomanes (communication de *M. Charles Vaille à l'Académie* des sciences).

Les femmes s'essoufflent, Françoise Gaspard vient d'essuyer un échec à Dreux et Simone Veil est rejointe dans les sondages par Raymond Barre. Aragon est mort, la femme n'est plus l'avenir de l'homme. Elisabeth Badinter tire la sonnette d'alarme, les hommes sont restés sur l'autre rive, il faut aller les chercher et les aider à traverser. Mais, si les hommes sont restés sur l'autre rive, c'est probablement parce qu'ils y sont bien ; de plus, ce ne sont pas des enfants, ils n'ont pas besoin d'être tenus *par la main. Le tort* des féministes est justement d'avoir cru pouvoir les manipuler, mais elles se sont heurtées à cette nature immuable qui n'aime pas qu'on lui joue des tours. (...)

GEORGES CHENAVARD
(Boulogne).



OPHÉLIE

VOUS ET MOI

Elizabeth (*)

Un aimable correspondant me reproche d'être pédant : j'ai tort, me dit-il, lorsque je nie qu'Edimbourg soit une ville anglaise, en français du moins. Et *a fortiori* ne dit-on pas « la reine d'Angleterre » ?

Comme la plupart des Britanniques, je suis moins bien renseigné sur la famille royale — ses états d'âme, sa santé fragile, ses amours tempêtueuses et fertiles en (quel est le mot juste ? Ah oui...) rebondissements — que le lecteur moyen de *France-Dimanche* et peut-être du *Monde*. Sans prétendre savoir combien d'enfants a la *reine, ni combien d'entre eux sont* mariés ou en quête d'âmes sœurs, je peux confirmer que, oui, on dit bien Elisabeth II, reine d'Angleterre.

J'ose préciser qu'elle cumule les fonctions de reine d'Ecosse (où se trouve Edimbourg). Mais, sous ce chapeau, cette couronne, elle n'est plus Elisabeth II, mais Elisabeth sans numéro, ou Elisabeth première, si vous insistez — titre qui, dans mon pays natal, où les *gentlemen* abhorrent le *haggis* et portent le pantalon, appartient à celle qui flirta avec le duc d'Alençon, patronna Shakespeare, envoya un *gros diamant à Ronsard et embêta* le roi d'Espagne. C'est son successeur, Jacques Ier d'Angleterre et VI d'Ecosse, qui réunit les deux couronnes.

Loin de toute bibliothèque sérieuse, ce qui m'empêche de vous fournir quatre feuillets d'histoire constitutionnelle, je cherche confirmation dans la Bible — l'*Authorised Version* de 1611, la seule traduction anglaise qui vaille, toujours rééditée, qui comporte une préface dédicatoire à ce monarque qui avait commandé l'ouvrage — comment y appelle-t-on Jacques ?

Embarras ! J'y trouve :

To the most high and mighty rince James King of Great Britain, France and Ireland.

Si c'est dans la Bible, cela doit être vrai. Mais quelle France ? (Et sous quel numéro ?) Si je m'en souviens bien, nous ne possédions en 1611 aucun arpent de l'hexagone, les descendants des Gaulois s'étant déjà même emparés de notre pauvre petit Calais.

Quand même, vide ou pas, c'est un joli titre, et j'espère que ma reine Elisabeth à moi est toujours reine de France, à moins que le jovial Edouard VII, le bonhomme de l'Entente cordiale, n'ait renoncé à cette prétention sous la symphatique pression du président Loubet, ou celle de la belle Otéro.

Je laisse tomber ce papier, le temps de faire 80 kilomètres et de saluer mes amis les Gibson, de Millau, qui ont une encyclopédie...

Hélas ! J'apprends que c'est en 1801 que la France a perdu son dernier roi anglais. George III souffrait de fréquentes crises de démence, et c'est sans doute pendant l'une de ces absences de l'esprit qu'il a laissé tomber ce joyau de la couronne. S'il y a une autre raison, j'espère que quelqu'un me la dira ; l'encyclopédie se borne à enregistrer le fait.

Avoir un souverain constitutionnel, c'est un peu ridicule, mais cela ne fait pas de mal (et c'est bon pour le tourisme). Je ferais n'importe quoi pour éviter de passer une soirée avec Mick Jagger ; les stars des médias sont des monstres, sacrés ou pas, tandis qu'un membre de la famille royale n'est *pas nécessairement très intelligent,* ni très beau, ni peut-être énormément vertueux ; comme vous et moi, enfin. On s'y habitue ; d'ailleurs, on vit avec depuis si longtemps... Cette Elizabeth, par exemple : j'ai grandi avec elle et avec sa sœur (qui s'appelait alors Margaret Rose). J'ai été un peu ému à la mort de leur grand-père Georges V, car cela a été la première fois de ma vie que je me suis rendu compte que les hommes, même ceux qui figurent sur les timbres-poste, sont mortels.

Puis la guerre. J'ai dû porter l'uniforme, Elizabeth aussi. Elle était, je crois, sergent mécanicien auto ; moi, sergent radio. Peut-être n'était-ce que de la propagande, et n'a-t-elle jamais su comment décalaminer une tête de cylindre. Moi non plus, je n'étais pas très habile avec un fer à souder, et, à l'époque, j'ai éprouvé un sentiment de *solidarité à son égard.*

Le seul événement royal auquel j'ai assisté, c'était en 1952. Je traversais Hyde Park tout en pensant à mes affaires (la patronne et moi venions de nous fiancer) lorsque j'ai vu une haie dispersée de gens qui regardaient passer un cortège. C'était le cercueil de George VI, le père d'Elizabeth. Silence, sauf le crissement des pas sur le gravier : là, à pied, à une distance de 3 mètres, ils passaient tous, le général de Gaulle, le duc de Windsor... *Spectacle impossible* de nos jours, où les Grands doivent mettre un gilet pare-balles avant de monter dans leur papamobile. Je ne le *pleurais pas, cet homme inoffensif* qui n'avait jamais voulu être roi, mais j'avais le sentiment d'appartenir, juste un moment, à la famille.

Sans pouvoir énumérer les enfants et petits-enfants d'Elizabeth, je sais qu'elle en a et, lorsque j'entends parler de certains d'entre eux, *je les compare aux miens,* quelquefois avec satisfaction. J'ai récemment perdu ma mère, et j'espère qu'Elizabeth gardera longtemps la sienne, cette reine mère douce et souriante. La reine et moi, nous sommes pour ainsi dire camarades, malgré ses titres ronflants et les privilèges dont je jouis. *Elle* est, dit-on, rudement calée en français, mais la Constitution lui interdit d'écrire un « vous et moi », de s'installer à Saint-*Fulcran, ou d'aller à Londres* par Aubusson (ah ! les profiteroles de l'Hôtel de France !) et Lyons-la-Forêt (oh ! le canard du Grand Cerf !).

Moi, je garde mes prérogatives.

JOHN HARRIS.

(*) Cruel dilemme : le nom de Sa Gracieuse Majesté s'écrit en français Elisabeth. Mais John Harris l'a toujours connue avec z. Pourquoi gâcher une vieille camaraderie ? *(N.D.L.R.)*

L'édit de Villers-Cotterêts et les chiens

Selon l'auteur de l'article paru dans *le Monde* du 28 août 1983 « L'enfer, c'est l'odeur des autres », l'édit de Villers-Cotterêts *en* 1539 avait royalement enjoint à tout particulier de conserver ses excréments « par-devers lui » au lieu de les laisser traîner n'importe où.

Il semble que, sauf exceptions rares, les Français de la fin du vingtième siècle se soient rangés à cette injonction. En revanche, on peut se demander *en vertu* de quelles aberrations les chiens polluent les rues de nos villes qui présentent un aspect souvent repoussant et un danger.

Qu'attend-on pour imposer une discipline aux propriétaires de chiens et pourquoi pas une vignette, qui couvrirait toutes les dépenses que les municipalités doivent engager pour réparer les pollutions de ces animaux ? Ainsi les propriétaires de chiens se sentiraient *responsables. Bien entendu,* les infirmes, les personnes âgées en seraient dispensés.

Faute de cette mesure, le pullulement des chiens se poursuivra et les problèmes qui y sont liés, agression, saleté, bruit, deviendront de plus en plus pesants pour les non-propriétaires de chiens.

MAURICE JEANJEAN,
(Aix-en-Provence.)

Gustave Aimard réédité

Plusieurs lecteurs nous signalent que, contrairement à ce que nous indiquions dans l'article sur Gustave Aimard publié dans *Le Monde Dimanche* du 18 septembre, plusieurs ouvrages de cet auteur ont été réédités récemment par les éditions de la Librairie des Champs-Élysées (10, rue Marignan, 75008 Paris). Ce sont : *les Trappeurs de l'Arkansas* (1977), *Balle franche* (1978), *les Outlaws du Missouri* (1978), *les Rôdeurs de frontières* (1979) et *les Francs-Tireurs* (1980).

La référence chrétienne du M.R.J.C.

Un contresens important *s'étant* glissé dans l'article de présentation du Mouvement rural de jeunesse chrétienne (M.R.J.C.), publié dans *le Monde Dimanche* du 18 septembre 1983, une clarification nous a paru nécessaire.

A la lecture de l'article, on pouvait comprendre que la *référence* chrétienne du Mouvement n'était que d'ordre purement stratégique. Or la réalité est bien différente.

S'il est incontestable que l'identité chrétienne du M.R.J.C. lui permet d'atteindre et de mobiliser un public réfractaire à d'autres organisations militantes, la dimension d'Eglise du Mouvement est d'une autre nature.

En se référant à la tradition chrétienne, le M.R.J.C. veut se situer dans cette longue lignée d'hommes et de femmes qui, en fidélité à la pratique de libération de Jésus-Christ, ont voulu rendre les hommes acteurs de leur histoire.

L'Évangile n'est pas pour nous un simple héritage historique. Il est une ouverture, une source d'imagination dynamique. Il a également une fonction critique vis-à-vis de tous systèmes, de toutes institutions, de tous modèles (y compris ceux véhiculés par les mouvements sociaux) tous menacés à un moment ou à un autre de *sclérose* ou de non-remise en cause.

Le M.R.J.C. est bien sûr ouvert aux jeunes ruraux actifs, croyants ou non. Nos actions, nos propositions ne connaissent pas d'exclusive sur ces bases-là. Mais le M.R.J.C. est en même temps un lieu où des jeunes recherchent, expriment et fêtent leurs convictions. Le rassemblement national du M.R.J.C. en juillet 1983 est à ce titre significatif.

Mouvement d'action et mouvement d'Église sont pour nous deux réalités indissociables. A une période comme la nôtre en rupture d'avenir, l'Evangile ne doit pas être prétexte à évasion. Le christianisme ne pouvant prétendre être « Bonne Nouvelle » que s'il se traduit en actes.

BABETTE SOULIGNAC
et FRANÇOIS EICHHOLTZER,
(présidente et président sortant du M.R.J.C.).

ENQUETE

Recherches sur la civilisation des édicules

(Suite de la première page.)

L'archaïsme technique est un trait général bien connu des religions d'Europe occidentale. N'a-t-on pas établi récemment que, vers la fin du vingtième siècle, on employait encore des bougies dans l'éclairage des temples et de leurs statues anthropomorphes, alors que tous les autres édifices publics ou privés étaient éclairés par de l'électricité d'origine nucléaire ? Le déclalage technique entre les édicules et les maisons environnantes était assurément un fait parallèle. Quoi qu'il en soit, le deuxième congrès archéologique guyanais décidait de suivre la proposition faite par le docteur A. Tletochibrac de dénommer cette civilisation la subculture des édicules crématoires. Restait pendante, à la mort de l'illustre savant, la question de la destination du culte célébré dans ces édicules.

Mais voici que, cinquante ans après sa première publication sur le sujet, les intuitions de l'archéologue péruvien ont été confirmées par des découvertes aussi remarquables qu'inattendues. Il y a deux ans, les membres d'une mission ethnographique trobriandaise longeaient à pied la côte de l'Atlantique en remontant vers le nord. L'archéologue Oup Sassa heurta en marchant un corps dur à peine recouvert par le sable. C'était le toit d'une maison, que la dune, se déplaçant vers l'intérieur des terres par glissements insensibles ou par effondrements de pans entiers, avait engloutie avec tous ses habitants comme le Vésuve avait enseveli Pompei et Herculanum. Les habitants avaient été surpris par la mort au cours d'une cérémonie du culte des édicules crématoires. Ils étaient debout en cercle autour de l'édicule, tenant dans la main droite une lance de fer garnie de viande qu'ils allaient à tour de rôle porter à l'autel pour la crémation rituelle. Mais la maison des sables a surtout livré des témoignages épigraphiques qui permettent de la dater et de lever le voile d'obscurité qui recouvrait le culte des édicules crématoires. La maison avait sur son pignon une plaque de céramique portant une inscription en lettres romaines : Villa Sam Suphy MCMLXXIII, et l'édicule une autre du même style, qui portait seulement : Barbecue.



ALAIN LETORT

Le problème se transportait de l'archéologie à la linguistique. On ne dispose que de très rares témoignages sur la langue de ce pays qui s'est appelé Guyenne. Malgré la ressemblance des noms propres, les linguistes guyanais ont abandonné tout espoir de rattacher son parler à la famille des langues amérindiennes de Guyane. A l'appel international lancé par le *Courrier de l'UNESCO* dans son précédent numéro, une prompte réponse est venue de l'école linguistique de Bamako : les inscriptions aquitaines ont été déchiffrées grâce aux livres du Trésor de Saikoko. C'est dans ce village isolé du nord du pays, à 50 km à l'est de Gnefideh, que le parler aquitain s'est conservé dans une population misérable demeurée à l'écart des bouleversements de la planète. Le français y est transmis avec un soin jaloux par la confrérie politico-religieuse des Zak-Reddjès qui l'emploie comme langue secrète dans ses cérémonies initiatiques. Les Zak-Reddjès sont persuadés que c'est la langue des dieux, et conservent comme livres sacrés un lot d'ouvrages pris à la bibliothèque universitaire de Bordeaux par un étudiant malien qu'ils vénèrent comme le prophète de leur religion. Ils disposent également de plusieurs copies manuscrites d'un commentaire de leurs livres sacrés intitulé *Cours de Hausser* (5). C'est à ces conditions sociales exceptionnelles et à la sécheresse du climat que l'humanité doit la conservation d'un spécimen du *Petit Robert* de 1973 portant la marque de la bibliothèque de Bordeaux, qui semble le seul lexique connu de la langue du pays. Malheureusement ce précieux ouvrage, manipulé pendant plusieurs générations, a subi des dommages irréparables, que la sagacité des linguistes de l'école malienne s'efforce de compenser, en s'appuyant sur les redondances et sur la circularité inhérentes à ce genre de répertoires. Une déchirure fâcheuse nous prive sans doute à jamais de la définition du mot *barbecue*, qui figure au bas du folio 145b, mais ce qu'on peut y lire donne déjà la clef de l'énigmatique culte des édicules crématoires :

Barbecue [barbekju(ky)] N.M. (1954 ; nom angl. (1661) de l'esp. Barbacoa, haïtien. V. Barbaque.)

1954 est la date d'apparition du mot, qui coïncide très exactement avec la datation au carbone 14. N.M. veut sans doute dire nom magique, et la suite peut s'interpréter facilement : nom anglais apparu en 1661 de l'esprit Barbacoa haïtien. On n'a rien pu tirer de l'autre inscription. *Villa Sam Suphy* doit être un nom propre d'origine allogène, vraisemblablement anglaise ; il n'est pas indifférent de remarquer que l'inscription a été découverte dans une zone maritime ouverte aux influences extérieures. Le culte de Barbacoa fut importé de Haïti en Angleterre par les esclaves que les Anglais avaient amenés à leur service. On sait que, plusieurs siècles après, les descendants de ces esclaves se révoltèrent, et il est vraisemblable que les survivants, *chassés par une répression féroce*, s'enfuirent dans les pays d'alentour, principalement dans les régions chaudes dont le climat rappelait leur pays d'origine, et qu'il y implantèrent leur culte. Le nom de l'esprit Barbacoa était devenu lors de leur long séjour en Angleterre Barbecue, et c'est sous cette forme qu'il se répandit à travers l'Europe.

Les hypothèses du docteur A. Tletochibrac sont donc confirmées par les résultats de la mission trobriandaise et par l'interprétation des inscriptions que l'on doit à l'école linguistique malienne : les édicules crématoires caractéristiques de cette civilisation sont bien les autels d'un culte rural pratiqué par une population allogène qui apporta d'Angleterre dans les régions méridionales de l'Europe le culte haïtien de l'esprit Barbacoa, amateur de viande. Il n'y a qu'à se féliciter de ce bel exemple de coopération internationale, qui, en découvrant un pan entier du passé, révèle l'importante contribution des peuples immigrés à la civilisation européenne des années qui ont précédé la troisième guerre mondiale panatomique.

MICHEL WIEDEMANN.

(5) Les étymologistes de Bamako n'ont pas encore pu élucider le sens de ce mot, dont la parenté étymologique avec le nom du peuple Haoussa est pourtant évidente.

Solution du rébus

16 é, dit cul, sont des barres BQ :

Ces édicules sont des barbecues.

CROQUIS

Faya-Largeau dans ma cour

Les imprécations ont éclaté dans la cour de l'immeuble à 8 h 30 du matin, véhémentes mais brouillées par une indicible horreur. Evidemment, c'était Elle. Elle a emménagé dans le studio du rez-de-chaussée, au fond de la cour, juste avant l'été. Et tout de suite, elle a partagé l'immeuble entre adoration et sarcasmes.

Devant sa porte-fenêtre, elle a commencé par risquer un pot de géranium, là, dans notre cour. Puis se sont pointés les pétunias, ont poussé les fuchsias, gaillards, enhardis, exubérants, donnant en quinze jours le sentiment de traverser un véritable parc pour se rendre à l'escalier B. Au milieu du parc, un gros chat blanc, immuable et béat, compagnon épanoui de ses sept décennies. Un délicieux rayon de qualité de la vie au fond de cette cour grise.

Las ! Un tragique matin, Elle s'est avisée de la présence des intruses, devant la porte-fenêtre. Les intruses sont trois. Hostiles. Massives. Voraces. Chiraquiennes en diable, avec leur gueule de plastique calibrée pour les bennes à ordure municipales. Les trois poubelles de l'immeuble.

Drame. Coups de pantoufle furieux. Et, au vu de toutes les fenêtres hébétées et mal réveillées, reconduction, *manu militari* des trois intruses aux frontières du tolérable, à cinq bons mètres du parc et du chat blanc, sous le porche. Escalade. Le ver est dans le fruit, et la concierge dans l'escalier. « Elle a raison, les poubelles, ça pue, et j'ai vu des mouches autour », approuve l'escalier C. Des imaginatifs proposent de construire un muret, des entreprenants dressent les plans d'une cabane.

Fin de l'escarmouche ? Oh, que non ! Car voilà la contre-offensive du camp adverse, de la « ligue-pour-les-poubelles-dans-la-cour », emmenée par le syndic de l'immeuble. Son argument-massue : « Dans la cour ont toujours été sises les poubelles, dans la cour se maintiendront. » Pour calmer l'ire de la vieille dame, le syndic a néanmoins concédé une pancarte, une de plus, qui vaut son pesant d'épluchures de carottes : « Pour le confort et l'hygiène de tous, MM. les locataires sont priés de ne descendre leur poubelle qu'entre 18 h et 22 h. Le syndic. »

Depuis, chaque matin, quelques pouces gagnés ou perdus marquent l'évolution du front. C'est la guerre des sables dans la cour de l'immeuble. Trente centimètres, c'est Faya-Largeau. On les accorde à grand-mère Kadhafi. Mais cinquante centimètres justifient les vols de « reconnaissance » des Jaguar conciergesques, balai vrombissant en bataille. Espérons que la vieille dame ne se mette pas sous le bonnet de marcher sur N'Djamena, au cœur du porche !

DANIEL SCHNEIDER.

Toute seule

Ou marcher plus vite. Prendre plus rapidement les rues. Couper les places au plus court. La nuit légère, un peu froide. Ocre à cause des milliers de lampadaires. Et puis le pont. Sa masse par-dessus le remuant du fleuve.

Tes lettres de là-bas. Les timbres verts. Le tampon tarabiscoté de la poste. Tes lettres. L'adresse difficile, toujours à vérifier. L'hôtel où tu loges avec l'arbre dans la cour intérieure. Ces quelques mots aussi, indicibles. Je marche encore. Plus vite. Dois être décoiffée, ma raie sur le milieu qui glisse. Les jambes tirent. Fatigue. Le visage qui s'allonge, s'embroussaille. Je prends le métro. Fleuve à sec, souterrain.

Comment fait-on avec les vrais fleuves pour creuser ? Débordements de partout. Outils perdus dans la vase, puis emportés. Les murs qui fuient. Ça crie. Trois soldats dans la rame. Rires. Les mots qu'ils lancent les font se retourner — parleraient-ils de moi ? Toujours cette peur. Puis ils descendent. Agitent leur sac vers mon hublot. Gros sacs, avec des slips sales, chaussettes en boule, journaux pliés, cigarettes. Je remonte. Même noir un peu rouge sur le ciel. Pas grand monde. A part toi. Toute seule. Ton imperméable brun que j'aime.

JEAN-LUC COATALEM.

Vus de l'extérieur

Parfois je le perds dans le flot intense des voitures, le break bleu tout neuf, et à nouveau je le retrouve...

C'est souvent à cause du chien que je le reconnais : il est debout derrière, sans cesse il agite sa queue.

Un feu rouge nous sépare, une camionnette se met en travers de la rue. Cette fois-ci ce sera pour de bon. Je l'aurai perdu de vue... Mais non ! Sur l'autoroute je l'aperçois de nouveau. Voilà le chien souriant et les enfants qui remuent et puis (je ne peux m'empêcher de sourire) l'essuie-glace de derrière qu'on a mis en marche pour voir, malgré le soleil éblouissant.

Ils ont une telle liberté de mouvement à l'intérieur de leur voiture, tous ces enfants. Ils ont des gestes si souples, on dirait que c'est un peu par hasard qu'ils se trouvent contenus dans les limites d'une carrosserie. En voici un qui fait des acrobaties par-dessus les banquettes. Il était devant, il est au milieu. En trois secondes il est derrière à côté du chien, toujours aussi souriant et ravi de le voir. Partout en mouvement, des bras esquissent dans l'air des arcs gracieux, langoureux... Et voici maintenant des pieds en chaussettes qui frétillent dans l'air.

Au fur et à mesure des kilomètres qui passent, j'assiste à ce ballet silencieux. Tous les aspects négatifs en sont filtrés par les vitres qui nous séparent, par la distance. Et, seule derrière mon volant, j'essaie d'imaginer comment réellement ça doit se passer là-bas devant moi, à l'intérieur du break : *« C'est mon tour à moi à côté du chien !... Papa, dis-lui que c'est mon tour à moi ! — Non, c'est le mien, je l'avais dit avant !... Va-t-en ou je te fiche une paire de claques !... »*

Mais comme je ne les entends pas, je me sens subitement seule. J'aimerais tellement être parmi eux, dans toute cette gaieté, toute cette chaleur humaine... Et pourtant, au départ de la maison, l'un d'eux m'avait bien proposé de m'accompagner : *« Maman, tu vas te sentir seule. »*

J'avais dit non, bien sûr. Eh oui, je sais, c'est trop tentant, une voiture neuve achetée le jour même ! Et quel est l'enfant qui monterait bien volontiers dans l'autre, la vieille, celle que je conduis et qui va être vendue là-bas en arrivant ?...

NAOMI MALAN.

Los Angeles

La maison se trouve dans un quartier aisé de Los Angeles, juste à l'angle du boulevard Los Feliz, en espagnol le boulevard des Heureux. Sans étage, comme la plupart des maisons en Californie, elle est du style « ranch », peinte jaune tendre. Devant, il y a la pelouse de velours traditionnelle, en pente douce vers la rue. Derrière se trouve un jardin entouré d'un mur, ombragé d'un beau magnolia. Une sorte de jardin où on aime passer les soirées chaudes d'été, assis dans une chaise longue, en sirotant une boisson fraîche. Une telle vie de riche, dans une telle maison, un tel quartier, est le rêve californien de toujours.

Mais maintenant ce rêve tourne au cauchemar. Quand on approche de la maison, on voit plantés dans la pelouse de petits panneaux blancs et rouges. Ils annoncent que la maison est protégée par un système d'alarme.

A chaque fenêtre de la maison, il y a des grillages. Ils sont assez artistiques, en fer forgé, mais ce sont quand même des grillages de sécurité, qui barrent la vue de l'intérieur comme de l'extérieur. Les portes sont doublées par les mêmes grillages.

Derrière la pelouse, parmi les plantes grasses qui longent la maison, il y a des projecteurs qui illuminent en permanence la façade la nuit.

Derrière la maison, on voit de la rue sur le mur du jardin des barbelés électrifiés. Les habitants de la maison, assis dans leurs chaises longues, en sirotant leurs boissons fraîches, doivent les voir aussi.

On a encore le droit d'être riche à Los Angeles, mais à quelles conditions.

DONNA EVLETH.

Les enfants de Mondragon

Au Pays basque, inspirées d'un exemple d'outre-Pyrénées, des coopératives originales et particulièrement exigeantes.

« *IL n'y a jamais eu d'usine par ici. C'était clair que, si on attendait qu'un patron veuille bien s'y installer, il n'y en aurait jamais...* »

Henri, vingt-six ans, président du conseil de surveillance de la SCOP (1) Alki, a des yeux sombres où se lit un acharnement sans faille. Alki, entreprise spécialisée dans la fabrication des chaises, est née voilà quatorze mois dans cette vallée de la Nive, à mi-chemin entre Bayonne et Saint-Jean-Pied-de-Port. Elle a aujourd'hui quarante-quatre salariés. Depuis le mois de mai, son compte d'exploitation est équilibré : un exploit, car la plupart des coopérateurs n'avaient auparavant jamais travaillé en usine et ne connaissaient rien au travail du bois.

« *Vers 1979*, explique Jean-Jacques – un Lorrain élu (par ces Basques) pour diriger la SCOP – *des gens d'ici qui connaissaient l'expérience des coopératives basques espagnoles de Mondragon* (voir encadré) *se sont dit : pourquoi ne ferions-nous pas comme eux pour industrialiser notre région ?* »

Alki est la deuxième coopérative créée en France sur ce modèle. La première, Denek (un mot qui veut dire « tous ensemble »), fabrique de meubles de haut de gamme en bois massif, remonte à février 1980 et compte aujourd'hui cinquante-six associés (2). « *D'autres sont en cours de préparation*, ajoute Jean-Jacques : *Orhi, qui fait le pari risqué de créer une unité de production dans une haute vallée, démarrera en décembre prochain. Biperra, qui veut traiter le piment renommé d'Espelette... D'autres projets encore s'esquissent : dans le domaine de l'électronique médicale, de la production de câbles et tuyaux.* »

« *Le point de départ est toujours un groupe, six à dix hommes et femmes animés d'une volonté commune*, explique Pantxon, directeur de Denek. *Ce noyau va choisir en lui-même ou à l'extérieur une personne dotée des compétences nécessaires pour être le promoteur de l'entreprise ; et il va la rétribuer pendant un an environ pour réaliser une étude de faisabilité couvrant absolument tous les aspects du projet.* » Ainsi va se préciser peu à peu la nature du produit que la coopérative réalisera, produit qui peut n'avoir que peu de liens avec les capacités professionnelles des intéressés.

Si les sept fondateurs de Denek, tous artisans menuisiers et charpentiers, ont pu retrouver dans le meuble le maniement familier du bois, quatre des cinq fondateurs d'Alki n'avaient jamais travaillé ce matériau. Pourtant, ils « sortent » aujourd'hui un produit de qualité indiscutée qui leur vaut déjà une solide clientèle.

Une part de capital

Ils y ont été aidés par un délégué du groupe de Mondragon, expert en création d'emplois. Denek a aussi bénéficié d'une aide financière de quatre SCOP de Mondragon et de la *Caja laboral popular*, banque populaire créée par ce groupe. Un argent qui a bien failli ne jamais leur arriver, en raison du contexte politique basque. « *Nous avons eu d'énormes difficultés à lui faire franchir la frontière*, se rappelle Pantxon. *Pour être autorisé à le récupérer, il fallait que nous allions nous installer à Longwy !* »

Alki s'en est tenue à des financements plus classiques. Denek ayant montré la solidité de la formule et les inquiétudes politiques s'étant apaisées, elle a trouvé assez facilement les soutiens nécessaires, en particulier parmi les élus locaux. La construction a été prise en charge par le SIVOM (3) du canton d'Espelette, qui a fait l'ensemble des emprunts à son nom et a loué l'usine à la coopérative pendant un an, avant de lui transférer à la fois la propriété et les charges.

Ces SCOP font aussi un appel beaucoup plus large que les autres à la participation financière de leurs membres. Chacun doit apporter une part de capital qui se monte actuellement à 17 000 F pour Denek et à 15 000 f pour Alki. Bien plus, les coopérateurs doivent réinvestir leur part de bénéfices soit dans l'entreprise, soit dans la création de nouvelles unités de production. « *Nous avons décidé de compter sur nos propres forces* », dit Henri ; or créer de la vie économique « *au pays* » coûte cher.

Cet impératif économique pèse sur la vie quotidienne à Alki et à Denek. « *Il ne faut pas se raconter de contes de fées*, reconnaît Jean-Jacques. *C'est sur beaucoup de points une entreprise comme les autres.* » « *C'est presque l'usine* », constate de son côté un jeune ouvrier de Denek, avec un humour involontaire. Pas d' « enrichissement des tâches » ; on est à un poste et on y reste. Si Alki a refusé jusqu'ici d'installer une pointeuse à l'entrée des ateliers, Denek a la sienne. « *Le patron... est le travail* », dit le règlement intérieur de Denek ; une formule que Jacques, cadreur dans cette SCOP, reprend spontanément à son compte.

Un patron exigeant ? « *Oh oui ! Très exigeant.* » Pas question de refuser de faire des heures supplémentaires s'il y a un travail à terminer. Aussi longtemps que dure l'apprentissage (sur le tas), aussi longtemps que la productivité reste faible, elles ne sont pas payées. Cela fait partie du coup de collier que chacun a accepté par avance de donner, nécessaire pour maintenir l'entreprise à flot.

Du moins « *le fait de travailler confère (-t-il) un droit au pouvoir* » (règlement intérieur de Denek), qui rend acceptable un tel effort.

L'assemblée générale des sociétaires élit (et peut révoquer) un conseil de surveillance, porteur des grandes orientations ; ce dernier choisit à son tour, hors de son sein, éventuellement hors des sociétaires, un directoire de trois ou quatre membres (révocables eux aussi) qui assure la marche technique de l'entreprise avec des pouvoirs de décision très étendus. A ceci près qu'il doit présenter chaque mois un état détaillé de la situation au conseil de surveillance (qui le répercute aux sociétaires), et que tout peut faire l'objet d'une contestation en assemblée générale. Ainsi le directoire choisit librement les « *responsables de section* » (chefs d'équipe ou d'atelier) mais ceux-ci peuvent éventuellement être critiqués ou même rejetés en assemblée générale.

En pratique, la nécessité d'assurer un consensus conduit à choisir des gens capables d'entretenir et développer l'esprit coopératif autour d'eux. Les ouvriers interviewés les jugent « *bons dans l'ensemble* ». « *Très bons* » même, assure cette femme d'une quarantaine d'années, employée aux finitions, qui ajoute : « *J'ai travaillé dans des endroits où on se sentait toujours en faute quoi qu'on fasse. Ici, on se sent intéressé, stimulé. Ce n'est pas la même ambiance.* »

Pas de salariés

« *D'ici quelques années, il y aura des tensions, des conflits*, estime néanmoins Jean-Jacques. *C'est inévitable.* » Pour faciliter le dialogue et les confrontations éventuelles, il a été décidé de ne pas dépasser cent personnes par coopérative. « *A Alki, nous comptons même nous en tenir à soixante ou soixante-dix. Plutôt que d'aller au-delà, nous créerons une deuxième unité.* »

Un « conseil social » élu organise des loisirs pour développer les liens entre membres de la SCOP : « *Nous allons faire un méchoui*, dit Maritxou, récemment élue ; *des tournois de belote et de cartes...* » Il est aussi chargé de la défense des intérêts individuels et catégoriels et des problèmes sociaux, en un mot du rôle des syndicats. Car ceux-ci sont explicitement exclus. « *Leur présence n'aurait aucun sens*, dit-on en substance à Denek comme Alki ; *nous sommes tous également propriétaires de l'entreprise, il n'y a aucun salarié parmi nous (4) et chacun a sa part de pouvoir.* » L'avenir dira si les mécanismes mis en place empêchent réellement quiconque de se sentir sinon exploité, du moins lésé.

« *Nous avons tous les éléments voulus pour un fonctionnement démocratique*, observe Michel, responsable administratif de Denek. *Encore faut-il les utiliser à plein...* » Coopérer ne s'apprend nulle part, et surtout pas à l'école. Les réunions mensuelles d'information n'attirent que les plus motivés. « *Plus de la moitié n'y viennent pas*, constate un jeune coopérateur de Denek. *Par contre, tout le monde est intéressé par les assemblées générales. Il y a des décisions à prendre, on veut savoir où en sont les commandes, connaître le bilan de l'année, discuter les projets.* »

L'échelle des salaires va de un à trois. Les moins élevés se situent aux alentours de 4 300 F par mois, un bon niveau pour la région. En revanche, les cadres doivent accepter un sacrifice financier par rapport à ce qu'ils pourraient gagner ailleurs.

Le projet, qui compense ce sacrifice, on l'a compris, dépasse les cas précis de Denek et Alki. Il se défend d'avoir quoi que ce soit de proprement politique : « *Les Renseignements généraux ont longtemps voulu nous confondre avec le mouvement basquisant. Mais nous ne revendiquons pas autre chose que de rester au pays*, affirme Henri. *Notre idéal serait que d'ici dix ans nos coopératives soient une dizaine.* »

En liaison avec la Confédération des SCOP, les animateurs du mouvement sont en train de mettre en place une structure, « Lana » – c'est-à-dire « le travail » – qui aidera les futurs « groupes de base » à réaliser leurs projets et veillera au bon fonctionnement des coopératives de façon à prévenir toute faillite, comme à Mondragon.

Produit parfois ambigu d'un ensemble d'influences – les valeurs traditionnelles de la société basque, la doctrine sociale de l'Église véhiculée par Mondragon, la tradition coopérative socialisante française – Denek, Alki, Lana et les autres portent la marque originale d'un peuple volontaire, arc-bouté à sa terre et à sa culture. Mais elles ont, semble-t-il, quelque chose à dire à tous ceux pour qui « vivre et travailler au pays » est autre chose et plus qu'un soupir nostalgique. ■

MARIE-CLAUDE BETBEDER.

(1) Société coopérative ouvrière de production.

(2) Denek, 64780 Saint-Martin-d'Arrossa. Tél. (59) 37.14.55. Alki, zone industrielle Errobi, 64250 Cambo.

(3) SIVOM : Syndicat intercommunal à vocation multiple.

(4) Sauf nécessité particulière. Le sculpteur sur bois d'Alki, qu'il a fallu faire venir d'une autre région, a tenu à rester payé à la pièce. D'une manière générale, il est admis que toute règle peut être transgressée en cas de besoin exceptionnel.

Quatre-vingt-cinq unités

Les coopératives de Mondragon, au Pays basque espagnol, couvrent presque tous les secteurs de l'activité économique et culturelle. Elles se sont développées au Pays basque espagnol à partir de 1960. Les coopératives de production, à elles seules, groupent aujourd'hui vingt-trois mille travailleurs répartis entre quatre-vingt-cinq unités. Au point de départ, on trouve l'initiative d'un prêtre qui, au lendemain de la guerre civile, s'attacha à créer une école technique puis soutint ses anciens élèves lorsque, désespérant d'introduire des changements sociaux dans l'entreprise qui les employait, ils décidèrent de créer une coopérative. Pour plus de précisions, voir *les Coopératives ouvrières de production en France et dans la C.E.E.* (« Notes et études documentaires », 16 novembre 1982, *la Documentation française).*

Les dynasties du vitrail

De père en fils ou en fille, des dynasties de maîtres verriers se transmettent leur savoir et la majorité des commandes des Monuments historiques.

ON est souvent médecin, pharmacien, notaire, etc., de père en fils ou en fille. De génération en génération, on se transmet le cabinet, l'officine, la clientèle. De même, il existe des dynasties de maîtres verriers, ces artistes artisans du vitrail.

L'attrait un peu mystérieux qu'exerce un art dont les techniques ont peu évolué depuis le Moyen Age, le très petit nombre de familles de verriers (une dizaine d'ateliers au nom reconnu exécutent la majorité des commandes importantes des Monuments historiques), donnent à ces dynasties un intérêt particulier.

Après des études supérieures très classiques, des fils ou des filles de maîtres verriers héritent d'un atelier qui emploie de cinq à onze compagnons – des ouvriers hautement qualifiés, souvent formés dans la famille, qui y travaillent depuis vingt ou trente ans.

Leur nom, leur équipe, leur savoir-faire, acquis dans l'ambiance familiale, donnent aux héritiers un privilège : c'est à eux qu'on demande généralement de créer les vitraux des cathédrales les plus prestigieuses, ou de transcrire les maquettes des peintres les plus célèbres. Fortement envié par les jeunes verriers sans lignée, qui travaillent seuls, ce privilège est cependant fragile. S'ils forment une petite aristocratie dans le monde du vitrail, les héritiers vivent modestement. Plus préoccupés par leurs recherches, leur passion du verre, que par les mondanités, ils parlent sans ostentation de leur métier.

« *Ma famille...* ». Brigitte Simon pousse un soupir, hausse les épaules. Elle n'a pas envie d'en parler. Le poids de la famille est sans doute lourd à porter pour la cadette de la plus longue lignée de maîtres verriers français. Un de ses ancêtres signa un vitrail à Reims, au dix-septième siècle. Très jeune, Brigitte Simon décide d'apprendre le métier. Elle le fait dans l'atelier de son père, Jacques Simon, à qui l'on doit notamment la restauration des vitraux anciens de la cathédrale de Reims et de Saint-Rémi après les bombardements de 1917. En 1949, elle épouse Charles Marcq, qui abandonne la philosophie pour se consacrer à l'atelier rémois. C'est là que seront réalisés les vitraux de Chagall, Bissière, Brague, Vieira da Silva, Poliakoff.

Aujourd'hui, Brigitte et Charles ont abandonné la gestion de l'atelier pour se consacrer à leurs recherches personnelles. Leur fils, Benoît Marcq, en a repris la direction. Non sans hésitation. A vingt ans, il s'intéressait plus aux livres d'art qu'aux vitraux. Mais la tradition familiale a été la plus forte. « *Le vitrail, c'est un beau métier, tout de même* », dit-il.

Une fabrique

Tout de même... Plus artistes qu'entrepreneurs, Brigitte Simon et Charles Marcq insistent sur ce souci constant « *d'avoir à gagner tant de millions par mois pour payer les salaires des cinq compagnons* ».

Alors qu'en 1950 encore les ateliers employant trente à cinquante compagnons étaient chose courante, aujourd'hui un atelier qui emploie onze personnes est un « gros atelier ». Pour beaucoup de verriers, cette diminution des effectifs n'est pas une mauvaise chose. « *Cinq compagnons, c'est un maximum*, dit Charles Marcq. *Sinon, nous deviendrions une fabrique.* »

Sylvie Gaudin est,elle aussi,une héritière. Malgré elle. L'atelier Gaudin fut fondé en 1860 par son arrière-grand-père à Clermont-Ferrand. Son grand-père le transféra à Paris au début du siècle dans une grande maison de briques près de Montparnasse. Sensibilisée à l'art du vitrail *par son père, elle ne se lance pourtant pas* dans le métier : elle devient photographe. Mais son père meurt quand elle a vingt-trois ans. Elle est la seule à pouvoir prendre *la relève et se retrouve à la tête d'une* S.A.R.L. qui emploie onze personnes. Dix ans après, si elle avoue n'avoir pas le recul nécessaire pour s'émerveiller du « mystère *du vitrail », elle dit que c'est un métier* dont elle ne s'est pas lassée.

Même si la gestion de l'équipe lui est pesante, même s'il lui faut sans cesse trouver des commandes et satisfaire le client, non sans quelques heurts parfois.

L'atelier Gaudin vit essentiellement des commandes de restauration et de création des Monuments historiques. Mais elles ne font pas automatiquement partie de l'héritage. Sylvie Gaudin en a fait l'expérience. Elle commença par exécuter les commandes reçues du vivant de son père, en négligeant de se faire connaître des inspecteurs et des architectes des Monuments historiques. Un jour, ce fut le trou. Plus assez de travail pour payer toute son équipe. Obligée de débaucher trois compagnons, elle pris alors son bâton de pèlerin et alla frapper aux portes.

Aujourd'hui, ses efforts ont abouti : elle est submergée de travail. Entre de nombreuses restaurations, elle exécute les *maquettes de verrières nouvelles pour la cathédrale* de Beauvais. « *Dans le vitrail, ce qui m'intéresse surtout, c'est ma création personnelle* », dit-elle. Elle y investit beau*coup de temps et d'énergie sans gagner* des fortunes. Son revenu mensuel est inférieur au salaire – 9 000 francs – de son chef d'équipe, un compagnon qui travaille *dans l'atelier depuis vingt ans.*

Maladie contagieuse

Autres dynasties de maîtres verriers : « les » Gruber, « les » Le Chevallier... Jacques Gruber créa un atelier à Nancy au début du siècle après avoir été l'élève de Gustave Moreau. Quand sa santé déclina, son fils Jean-Jacques quitta l'Ecole des hautes études et la Sorbonne où il enseignait l'histoire du Moyen Age pour se vouer à l'atelier.

A quatre-vingts ans, cet érudit devenu chef d'entreprise se rend encore chaque matin à son atelier du quatorzième arrondissement. Il y travaille auprès de son fils Jacques et de sa fille, Jeannette Weiss-Gruber. « *Quand on est jeune, le vitrail est une maladie qu'on ne veut pas attraper* », dit cette dernière. Mais elle n'a pas résisté à l'attrait du verre, de sa lumière, de ses jeux de transparence... Si elle affirme que, financièrement, c'est un métier très difficile, qu'elle a sans cesse des découverts en banque parce qu'elle doit avancer des sommes énormes pour acheter son verre, elle confie avec fierté que son fils Frédéric, vingt-trois ans, a déjà exécuté des vitraux. Une quatrième génération...

Fascination pour le verre et besoin de continuité : à Fontenay-aux-Roses, Jacques Le Chevallier, quatre-vingt-sept ans, *passe toujours ses journées dans son atelier*, même s'il l'a confié à son fils Guy et à sa belle-fille Anne. Guy assure la gestion, Anne crée des vitraux ; ils dirigent une *équipe de cinq compagnons et souhaitent* que leur fils, encore adolescent, prennent un jour la relève...

« *Il ne le crie pas haut et fort, mais mon père est fier que ses enfants continuent son travail* », dit Marie-Jo Guével, qui travaille en étroite collaboration avec son père Job et son frère Michel. Travaillant seuls, sans compagnons, les Guével font eux-mêmes leurs dalles de verre (un verre épais de plusieurs centimètres, serti non de plomb, mais de résine ou de ciment), les taillent et les assemblent dans un grand souci de recherche. « *Chez nous, le verre, c'est magique, c'est un envoûtement*, poursuit Marie-Jo Guével. *Il y a là un mystère qui nous fait oublier toutes les contingences matérielles... La famille, c'est une sécurité, nous nous entraidons nous nous épaulons. Car, dans ce métier, il y a sans cesse des hauts et des bas dans les commandes.* »

Les dynasties de maîtres verriers ne représentent qu'une toute petite proportion des deux cents verriers français recensés. « *N'ayant pas de lignée, je savais que la partie me serait dure*, dit Alain Makaraviez, *maître verrier sur les bords de la Loire. J'aurais aimé grandir dans le mystère familier d'un atelier. J'ai poussé seul hors de l'enceinte du bois sacré.* » Chaque année, cinq à six étudiants sortent de l'Ecole des métiers d'art après avoir reçu une formation de trois ans au vitrail. Souvent, ils font un stage d'un ou deux ans dans les ateliers les plus connus. Mais ils s'en lassent vite. « *On n'utilise que 10 % de ce que l'on sait* », dit l'un d'eux. Ils se veulent créateurs et non simples exécutants confinés à la coupe du verre ou à la mise en plomb.

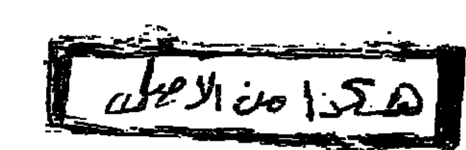
Beaucoup abandonnent. Quelques-uns rachètent un atelier sans descendant et tentent de garder sa clientèle. Les autres s'acharnent, quitte, dans certains cas, à trouver un gagne-pain leur permettant de consacrer au vitrail leurs moments de loisir. Les contacts avec les architectes, les communes, les particuliers, pour obtenir des commandes occupent une partie du temps et de l'énergie de ceux qui persévèrent. « *Il faut être meilleur marchand de tapis que peintre verrier* », dit Alain Makaraviez.

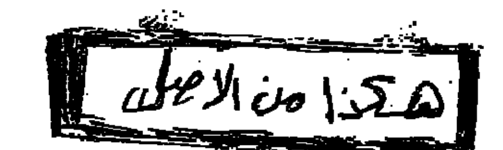
Certains constituent des groupes – comme Hyalos – pour faire connaître leur travail, leur art. Le Centre international du vitrail (1), dirigé avec fougue et foi par Françoise Perrot, se donne comme l'un de ses objectifs prioritaires la volonté de faire connaître aux architectes, aux entrepreneurs de travaux publics, aux pouvoirs publics, le travail de ces verriers sans lignage ni fortune.

Discipline de corporation au Moyen Age, technique *mise en œuvre par de véritables* manufactures dans un 19e siècle où l'on avait soif de gothique, le vitrail semble aujourd'hui où l'on ne construit guère *d'église, débouché classique, de plus* en plus un moyen d'expression individuel. Le verrier se veut plus artiste qu'artisan. Héritiers de dynastie et « roturiers » insistent *sur leur besoin de création personnelle.* Ils veulent que le vitrail soit considéré comme un des beaux-arts, au même titre que la peinture et la sculpture, et non plus *comme un simple art de décoration.* En effet, si la France possède plus de la moitié du patrimoine historique mondial de vitraux, elle se situe parmi les derniers pays *industrialisés* pour les commandes de vitraux « civils ». ■

ANNICK GWENAËL.

(1) Centre international du vitrail, 5-10, rue du Cardinal-Pie, 28000 Chartres. Tél. : (37) 21-65-72.

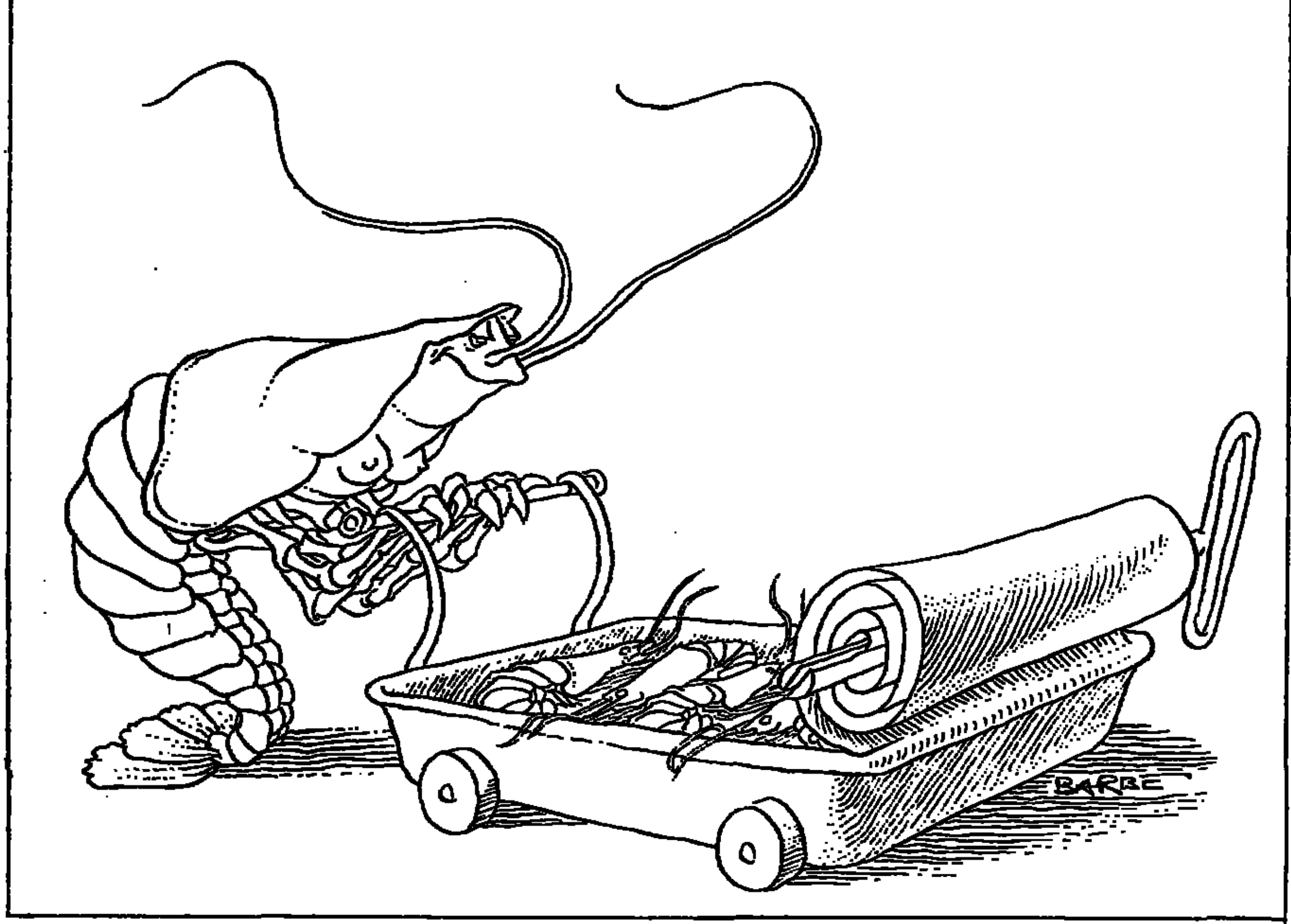




DEMAIN

Des crevettes en basse-cour

Il y a sept ans encore, on ne pouvait élever des crevettes : elles ne se reproduisaient pas en milieu artificiel. Dans deux centres, à Brest et à Tahiti, des chercheurs français ont réussi à féconder des crevettes artificiellement.



ANDRÉ BARBE

LE succès de la crevette, dont la consommation ne cesse de croître à travers le monde, a suscité depuis une quinzaine d'années des études et des expériences sur son élevage intensif. En 1981, le Japon a produit 1 580 tonnes de crevettes impériales. La France s'est lancée à son tour, puis, plus récemment, les Etats-Unis.

L'introduction, par des chercheurs français, de la fécondation artificielle va permettre un nouvel essor. Cette technique couramment pratiquée sur des mammifères n'avait jamais été appliquée, jusqu'ici, à des invertébrés.

C'est désormais chose faite, grâce à des chercheurs de deux organismes dépendant du CNEXO (1) : près de Brest, au Centre océanologique de Bretagne, on a fécondé artificiellement des crevettes japonaises *(Penaeus japonicus)*, tandis qu'à Tahiti, au Centre océanologique du Pacifique, l'opération a été réussie sur une crevette originaire d'Amérique centrale, la *Penaeus vannamei*.

Laisser faire la nature ? Il est très difficile de reconstituer en élevage les caractéristiques exactes du milieu naturel de la crevette sans lesquelles leur cycle de reproduction ne peut s'accomplir normalement. Pour y parvenir, on place les couples de géniteurs dans des bacs spéciaux où l'on peut contrôler à volonté plusieurs paramètres tels que lumière, oxygénation, température, nourriture, pH et salinité de l'eau. A chaque espèce correspondent des valeurs différentes de ces paramètres ; la recherche de ces valeurs est une opération longue et délicate, qui n'a été menée à bien que pour un très petit nombre d'espèces.

De la Corée au Koweït

Au Centre océanologique du Pacifique, on a réussi à élever de manière rentable la chevrette d'eau douce, une crevette originaire de Malaisie. Mais sa chair est plus fade que celle d'une crevette de mer, et sa croissance plus longue (huit mois contre trois pour les espèces rapides). Et surtout, pour l'élever à Tahiti, on a dû aménager à grands frais des bassins d'eau douce, alors qu'on disposait de lagons qui auraient parfaitement convenu à une crevette marine.

Voilà pourquoi l'on a essayé d'élever des crevettes de mer. Mais pour la plupart des espèces, il est impossible d'obtenir le cycle complet de reproduction en milieu artificiel. Dans le meilleur des cas, les crevettes parviennent au stade de la maturation des gonades mais ne copulent pas, ou bien avec des taux de reproduction si faibles que l'élevage n'est pas rentable. Seule exception, la crevette japonaise, dont les chercheurs sont parvenus à maîtriser le cycle complet de reproduction ; ils utilisent systématiquement des femelles pêchées au large, déjà fécondées et qui n'ont pas encore pondu leurs œufs (il s'écoule en effet plusieurs jours entre la fécondation et la ponte).

Malgré son nom, cette crevette japonaise ne fréquente pas seulement les eaux nippones. En fait, elle est répandue un peu partout dans le Pacifique et l'océan Indien, et même, depuis l'ouverture du canal de Suez, en Méditerranée orientale. C'est ainsi qu'on pêche des crevettes japonaises au large de la Corée ou du Koweït.

Penaeidés et caridés

Lorsque l'on mélange, en captivité, des populations originaires d'endroits différents, elles ne se reproduisent plus. Les milieux d'origine ont des salinités différentes, et la salinité moyenne du milieu d'élevage ne convient à aucune des populations. Il peut être souhaitable de mélanger des populations qui possèdent chacune des caractéristiques génétiques intéressantes, comme une meilleure résistance aux maladies, une croissance plus rapide, une excellente robustesse ou encore une plus grande rusticité. De tels croisements permettraient d'obtenir une crevette d'élevage possédant le maximum de caractéristiques favorables.

Grâce à la fécondation artificielle, il devient donc possible à la fois d'élever des espèces qui ne se reproduiraient pas autrement et d'améliorer, par croisements, la productivité. La crevette japonaise et la *Penaeus vannamei*, que les chercheurs français ont choisies pour expérimenter cette nouvelle technique sont peu connues dans nos régions. Elles appartiennent toutes deux au groupe des penaeidés, dont deux représentants plus familiers sont la crevette caramote et la gamba. Les crevettes auxquelles nous sommes davantage habitués, comme la crevette grise *(Crangon crangon)*, la crevette rose *(Pandalus borealis)*, ou la crevette bouquet *(Palaemon serratus)* font, elles, partie du groupe des caridés, auquel appartient également la chevrette d'eau douce *(Macrobrachium rosenbergii)*.

Penaeidés et caridés sont les seuls groupes qui soient consommés, les penaeidés constituant la plus grande partie du total des captures, tandis que les caridés n'en représentent même pas 10 %, soit 100 000 tonnes. Cette suprématie des penaeidés explique que les chercheurs aient opté pour deux représentants typiques de ce groupe. Ajoutons que les caridés comme la crevette grise ou la rose ont une croissance très lente et sont très cannibales, ce qui est peu favorable à l'élevage.

La technique de la fécondation artificielle est en elle-même assez simple : par pression latérale sur l'abdomen, on extrait de l'appareil génital mâle les spermatophores, deux petits sacs soudés contenant des centaines de milliers de spermatozoïdes ; on introduit ensuite les petits sacs, à l'aide d'une pince, dans le réceptacle de la femelle, légèrement anesthésiée par abaissement de la température. Et le tour est joué. Dans le cas de la crevette japonaise, l'opération est assez délicate parce que l'ouverture du réceptacle étant très petite, on risque d'abîmer les spermatophores. Cette manipulation, qui demande de la dextérité, a été réalisée au Centre océanologique de Bretagne par Mme Annie Laubier, chercheur au C.N.R.S., et par un chercheur d'origine italienne, M. Andrea Ponticelli. Elle a été appliquée avec un succès total à un grand nombre de femelles, le taux de fécondation n'étant pas inférieur à 80 %.

Au centre de Tahiti, on a opté pour la crevette *Penaeus vannamei* parce que les eaux sont trop chaudes pour la japonaise et, que l'opération est plus aisée. Là aussi, la proportion de succès dépasse 80 %.

Six cents couples

Dans les deux cas, la manipulation ne demande pas plus de 5 minutes par couple traité, pour un technicien entraîné. La fécondation artificielle des six cents couples de géniteurs d'un élevage-type ne demande pas plus de deux journées de travail pour trois personnnes..

Pourquoi six cent couples ? On estime que, pour être rentable, un élevage doit produire au moins cent tonnes par an. A raison de vingt grammes en moyenne par crevette commercialisée, cela représente cinq millions d'unités. Chaque femelle pondant environ six cent mille œufs, il devrait suffire théoriquement d'une dizaine de couples de géniteurs pour assurer cette production. En pratique, il faut tenir compte d'une « casse » importante, toutes les femelles ne s'accouplant pas, et, lorsqu'elles le font, leurs œufs ne sont pas tous fécondés ; de plus, beaucoup de larves et de jeunes crevettes meurent.

De sorte que chaque femelle ne donne, en moyenne, que huit mille à huit mille cinq cents nouvelles crevettes. Il en faut donc six cents pour obtenir les cinq millions d'unités souhaitées. Remarquons que, dans la nature, le déchet est encore bien plus considérable : pour chaque femelle fécondée, deux ou trois jeunes crevettes au maximum parviennent chaque année à l'âge adulte, ce qui suffit tout juste à assurer la stabilité de la population.

D'autre part, en élevage, les femelles peuvent pondre toute l'année alors que, dans le milieu naturel, la ponte n'a lieu qu'entre mai et août. On peut obtenir en moyenne deux productions par an.

Prenons l'exemple de la *Penaeus vannamei* élevée à Tahiti. Il faut compter quinze jours pour obtenir la maturation des gonades. Puis, après la ponte, qui suit de quelques heures la copulation, il faut quinze autres jours pour que l'œuf fécondé franchisse les différents stades larvaires. Les larves se transforment ensuite en post-larves, que l'on élève dans de petits bacs appelés nurseries. Après un mois de prégrossissement, elles atteignent le poids de 1 gramme. On les appelle alors des « juvéniles ». Il faut encore trois mois pour que les juvéniles, placées dans des bassins de grossissement remplis d'eau du lagon, atteignent leur poids commercial de 20 grammes. Au total, le cycle aura donc duré cinq mois, ce qui permet deux productions par an.

Des mues successives

Les différents stades d'évolution de la période larvaire ont été étudiés en détail et reproduits en milieu d'élevage par le chercheur japonais Fujinaga. Le premier stade, immédiatement après l'éclosion de l'œuf, est commun à tous les crustacés : c'est celui du *nauplius*. Chez les penaeidés, la larve *nauplius* tire sa nourriture des réserves accumulées dans l'œuf. Elle nage par battements saccadés grâce à ses appendices garnis de longues soies. Au bout de quatre jours, elle se transforme en *zoé*, devient herbivore et se nourrit d'algues planctoniques. Il a fallu six ans à Fujinaga pour découvrir la nature exacte de la nourriture nécessaire à cette larve.

L'ensemble de la période *zoé* dure également quatre jours, au bout desquels on atteint le stade de la *mysis*. Celle-ci ressemble déjà à une petite crevette et, à la différence de la *zoé*, elle est surtout carnivore : Fujinaga a constaté qu'elle consommait entre autres des larves d'Artemia, petit crustacé bien connu des aquariophiles. Au bout d'une période qui dure normalement quatre jours mais peut se prolonger jusqu'à quinze si les conditions sont mauvaises, la *mysis* subit une profonde métamorphose qui donne une postlarve très semblable à la crevette adulte, mais en modèle réduit.

L'acquisition de la morphologie définitive se fait ensuite par un certain nombre de mues successives qui, après un certain temps, ne se déroulent que pendant la nuit.

L'animal quitte sa carapace chitineuse et augmente rapidement de volume par absorption d'eau dans ses tissus avant que la nouvelle carapace ne se calcifie et devienne indéformable. Le délai séparant deux mues successives s'accroît avec l'âge de l'animal : de quelques jours au début de la période postlarvaire, il atteint un mois et demi vers la fin de la vie du crustacé.

Grâce à la fécondation artificielle, on peut espérer obtenir, en Polynésie française, un rendement économique satisfaisant. En France métropolitaine, on se tourne actuellement vers l'usage, pour l'élevage extensif, de certains grands étangs du littoral méditerranéen. ■

PIERRE ROSSION.

(1) Centre national pour l'exploitation des océans.

CRIBLE

ANNIE BATLLE

A SUIVRE

Pigeons voyageurs

Constructeur d'avions, connu pour sa maîtrise des technologies spatiales, Lockheed Corporation achemine ses courriers internes par pigeons voyageurs. Ceux-ci transportent en effet régulièrement des microfilms entre Sunny-Side et les bureaux de Santa-Cruz (en Californie). George Mulherm, responsable des relations publiques du groupe, déclare que les pigeons sont les messagers les plus fiables et les moins chers que la compagnie ait jamais utilisés.

★ *The Futurist*, 4916 St-Elmo Avenue, Bethesda, MD 20814, 5089, Etats-Unis.

Disquettes « induplicables »

Inventé par Krag Brotby, un immigrant danois en Californie, et commercialisé par la petite société Vault, qu'il a lui-même créée en janvier 1983 à Westlake, le système Prolok de protection des logiciels apparaît aujourd'hui comme le plus inviolable des dispositifs de protection...

La clé anticopie contenue dans les disquettes vendues par Vault consiste en une sorte de filigrane (imprimé dans le matériau du disque) et en un module logiciel enregistré au début de la disquette : le demandeur doit fournir à Vault soit la platine qui, plus tard, lira les disquettes, soit le nom du micro-ordinateur auquel elles sont destinées. Les disquettes peuvent être recopiées, mais les copies sont inutilisables.

★ *Le Monde informatique*, 185, av. Charles-de-Gaulle, 92200 Neuilly-sur-Seine, tél. (1) 758-14-14.

BOITE A OUTILS

Luttes pour le pouvoir nucléaire

Les accords internationaux pour limiter la prolifération nucléaire semblent de plus en plus dérisoires, tandis qu'une lutte pour la suprématie — et la survie — s'installe entre les « fabricants » de nucléaire. C'est la conclusion de William Walter (du Science Policy Research Unit de l'université du Sussex) et de Mans Lonnroth (du Secretariate for Future Studies en Suède), membres du groupe consultatif international sur l'énergie nucléaire, qui viennent de publier un ouvrage de 192 pages : *Nucleaire Power Struggles, Industrial Competition and Proliferation Control*, (les conflits du pouvoir nucléaire, la compétition industrielle et le contrôle de la prolifération). Dans cet ouvrage, ils analysent les tendances de l'industrie nucléaire pour les dix années à venir ; les forces et faiblesses des principaux exportateurs et ce qui peut être fait pour éviter une détérioration de la situation. Ils mettent en évidence les différences de politique entre les différents fournisseurs et soulignent le rôle crucial de la France.

★ *Allen and Unwimm*, P.O. Box 18 Park Lane, Henel Hampshead Herts, HP24 TF, Grande-Bretagne.

Syndicalisme au féminin

L'avenir est-il aux femmes ? En tout cas, la nécessité de les prendre en charge transforme le syndicalisme, amené à modifier ses points de vue non seulement sur les problèmes spécifiques des femmes, mais également ses analyses et son comportement à l'égard de l'ensemble des travailleurs. Le numéro de septembre-octobre 1983 de *C.F.D.T. Aujourd'hui* examine les transformations apportées par l'arrivée des femmes, par leurs aspirations contradictoires (conquête de l'égalité et droit à la différence), leur présence croissante sur le marché du travail (en dépit de la crise). Le numéro montre les répercussions de ces changements sur la stratégie syndicale de la C.F.D.T., fait le point sur la situation des femmes et leurs possibilités.

★ *C.F.D.T. Aujourd'hui*, 26, rue de Montholon, 75432 Paris Cedex 09, tél. (1) 247-76-10.

Progrès scientifique et technique

Comment se fait le progrès scientifique et technique ? Comment s'effectuent les échanges entre les différents secteurs ? Comment certains peuvent être « en pointe » ? Comment s'effectuent les interactions entre la science et la technique. Pour en rendre compte, Claude Elbaz dans *le Progrès technique* (nº 1/1983) propose un modèle simple : celui des ondes. Les propriétés géométriques de la propagation des fronts d'ondes permettent de représenter séparément la propagation du progrès scientifique et celle du progrès technique. Les propriétés physiques des ondes (interaction entre deux constituants complémentaires) permettent de se représenter les interactions entre les deux évolutions.

Ce modèle peut offrir une aide pour répondre aux interrogations sur l'évolution scientifique et technique, et éclairer les choix en matière de recherche, de développement, de formation et d'information.

★ *Le Progrès technique*, 101, av. Raymond-Poincaré, 75116 Paris, tél. (1) 501-72-27.

annonces associations

Appels

Pour poursuivre son action bénévole auprès des familles qui ont la charge d'un enfant handicapé physique ou mental, le service V.E.H. (Volontaires pour enfants handicapés) de la Fondation Claude Pompidou lance un appel à toute personne *disposant de quelques* heures libres chaque semaine ou quinzaine pour effectuer des gardes.

Avant de commencer leurs gardes, les volontaires reçoivent une formation sous forme de six conférences comportant exposés, films, discussions, visites de centres, etc.
La prochaine session débutera le 7 octobre (après-midi ou soirée au choix).

Vous qui croyez à la solidarité humaine et qui voulez aider les parents d'un enfant handicapé, prenez rapidement contact avec :
LES VOLONTAIRES
POUR ENFANTS HANDICAPÉS
FONDATION CLAUDE POMPIDOU
42, rue du Louvre
75001 Paris - Tél. 508-45-15

L'AEMNAF
informe les étudiants que son restaurant universitaire agréé par le CROUS,
115, bd Saint-Michel,
75005 Paris, est ouvert dimanche 2 octobre.

Manifestations

Les femmes parlent de la paix, le sam. 15 oct., à 20 h. Maison des femmes, 8, cité Prost, Paris (11e), Mo Charonne. Film et débat. Entrée non mixte.

Poursuivant sa série de conférences-débats, l'Alliance nationale *Population et Avenir** recevra le mardi 4 oct., à 17 h, à la M.V.V.F., 21, rue François-Ier.

Evelyne SULLEROT
Thème : « Travail des femmes et maternités : quels compromis ? »

* 35, rue Marbeuf, Paris (8e) - Tél. : 225-18-81.

Sessions et stages

Cinéma, formation professionnelle : image, montage, son, écriture de scénarii, adaptation-découpage, scripte assistant, production et droit du cinéma, réalisation, photographie, vidéo, techniques de jeu de l'acteur. 460 à 760 F. Films Plain-Chant, 6, rue Didot, 75014 - 540-42-56.

LES ATELIERS D'ÉCRITURE ELISABETH BING
Week-ends de sensibilisation, stages, ateliers hebdomadaires.
Formation permanente.
Documentation sur demande.
Merci de joindre 4 timb. à 2 F.
B.P.G. 245, 75227 Paris Cedex 06.

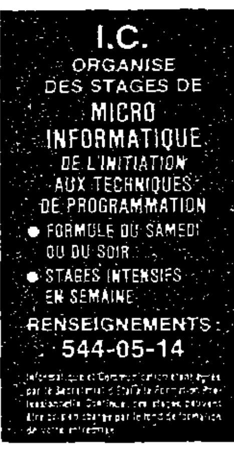
Cours d'arabe maghrébin à Paris (18e), basés sur l'oral, pour ts ceux qui veulent communiquer avec les Maghrébins immigrés en France. Cours du soir, formules intens. Début des cours : 17 oct. Rens. : envoyer env. timb. à Alphetis-Maghrébin, 27, rue de Chartres, 75018 Paris.

Lecture du corps conseil : L.C.C. pour adultes et enfants. Apprendre à faire la lecture de son corps, c'est apprendre à supprimer tous les bobards qu'il ne peut encaisser, c'est apprendre à arrêter de se mentir. La L.C.C. nous fait toucher du doigt notre force vitale originelle, immuable, extraordinairement puissante quel que soit notre âge, pour notre réalisation. Séminaire à Paris : 8 et 9 octobre 1983. En individuel, en groupes du soir et séminaires : René Casimir, tél. : (1) 727-24-64.

Ecr. en liberté, dès le début octobre, le CICLOP rouvre ses ateliers hebdo et propose ses week-ends d'écriture spontanés en groupe. Renseignements : 881-77-16 ou 566-63-91. Inscriptions : 12, rue Chasseloup-Laubat, 75015 Paris, 566-63-91.

Micro-informatique, stage d'initiation 8-12 novembre, 95-Sannois. Institut formation à l'animation, 168 bis, rue Cardinet, 75017 Paris
263-54-63.

Changer pour changer sa vie. Groupe de vidéo Gestalt avec le Dr Barry Goodfield (U.S.A.). Atelier du 25 oct. au 29 oct. ou 1er nov. à Bordeaux. Inscr. après entretien préalable. Prix : 2 500 FF, poss. héberg. Contact : ASA, 49, rue Th.-Gautier, Dr Thocaven, 33110 Le Bouscat.
tél. : (56) 50-70-61.



L'éducation des adultes

Bien avant les textes sur la formation permanente, des associations, dont la plupart se sont regroupées, défrichaient bénévolement un terrain que leur dispute aujourd'hui le secteur privé.

DEPUIS bientôt vingt ans, la plupart des associations d'audience nationale, qui interviennent dans ce domaine sont membres du Groupe d'étude et de recherche pour l'éducation des adultes (GEREA). On ne relève qu'une absence notoire, celle de la Ligue de l'enseignement, qui répugne aux regroupements.

Il y a bien aussi quelques défections en cours de route (les foyers ruraux, par exemple) mais le GEREA peut prétendre à une représentativité très large des associations de formation. Cette représentativité fut, à l'origine, sa raison d'être. Les premières rencontres qui devaient aboutir à la création du groupe furent, en effet, inspirées au début de 1965 par le Bureau européen de l'éducation des adultes qui déplorait de trouver en France un grand nombre d'interlocuteurs et souhaitait s'adresser à un regroupement homogène ayant les *mêmes préoccupations* que lui.

Tout de suite il apparut que, outre cette tâche de représentation extérieure, on pouvait charger une telle instance d'un rôle de représentation et de pression auprès des pouvoirs publics, en prévision notamment de l'élaboration des premières lois sur la formation professionnelle (octobre 1966). Il reviendrait en même temps au groupement d'œuvrer à l'information mutuelle de ses membres. Le petit cercle qui avait mis au point ce projet s'élargit dès 1966 à une quinzaine d'associations (1). Invité en 1967 à un colloque de l'Institut national d'éducation populaire, il fut ainsi officieusement reconnu avant même de s'être doté d'une structure juridique (novembre 1968).

Le GEREA (2) intervint dans la rédaction de la grande loi de juillet 1971 sur la formation permanente. « *Une lecture attentive de ce texte montre que la formation générale des adultes défendue par les associations d'éducation populaire, c'est-à-dire une formation qui s'intéresserait à tous les aspects de la vie de l'homme en société, y est explicitement prévue,* explique Michel Goetz, de Culture, et promotion. *Malheureusement le champ d'application de la loi s'est réduit comme une peau de chagrin par la volonté commune du patronat et des syndicats qui n'ont pas voulu en faire autre chose qu'un instrument de promotion professionnelle.* »

Surtout, cette loi oriente une partie de la masse salariale et brasse des milliards. Le marché fabuleux ainsi créé a mis les associations d'éducation populaire jusque-là dans une situation quasi monopolistique depuis la libération, en concurrence avec une multitude de sociétés privées « *qui ont vendu de la formation comme on vend du loisir* » ; les associations étaient poussées sur un terrain « *fondamentalement contraire à notre idéal* », note encore Michel Goetz.

Elles risquaient de se retrouver dans une alternative délicate : soit dilution de leur projet politique ou social par la prééminence de la structure chargée de la formation, soit une dépendance accrue vis-à-vis de l'administration, jusqu'à en devenir un rouage commode.

Selon Gabriel d'Elloy, des centres sociaux, le GEREA a donc en 1983 une nouvelle justification : celle de « *redonner sa légitimité à une formation d'éducation populaire qui s'exerce indépendamment du secteur privé et de l'Etat* ».

La réponse dépendra de la conception que se font les pouvoirs publics de la fonction associative « *mais en ce domaine très particulier de la formation, le GEREA a une spécificité à défendre, à laquelle du moins ne peuvent pas prétendre les regroupements très larges — qui brassent toutes sortes d'associations, — tels que la Fonda ou le Cnajep* » (Fondation pour la vie associative et Comité pour les relations nationales et internationales des associations de jeunesse et d'éducation populaire), affirme Bernard Smagghe, de Peuple et Culture.

Malgré la concurrence du secteur privé, le champ de la formation est encore très large. « *Tout le dispositif est conçu en fonction des salariés, ce qui est une drôle de façon d'appréhender les cinquante-quatre millions de Français* », commente Michel Goetz. « *Il y a par exemple tout un aspect relations humaines qui n'est absolument pas pris en compte* », remarque pour sa part Eugène Heymann, de Couple et Famille. « *S'il y a tant de gens qui fréquentent les sectes ou s'inscrivent dans les groupes « psy », c'est bien qu'il y a une carence d'une formation personnelle que même nous nous ne savons pas suffisamment apporter.* »

« *C'est un peu comme la Sécurité sociale,* reprend Goetz : *on aura beau fignoler un système de plus en plus spécialisé, il y aura toujours des gens pour passer à travers les mailles du filet.* » Sur les « exclus de la formation », le GEREA réunit régulièrement, depuis 1977, une commission de travail : « *Si on n'était pas là pour gueuler en faveur des plus défavorisés, qui d'autre le ferait à notre place ?*, demande Gabriel d'Elloy. *Les associations ont ce mérite de s'appuyer sur une base sociale que ne connaissent ni les boîtes privées ni les académies.* »

L'Etat a reconnu explicitement l'existence de publics défavorisés (demandeurs d'emploi, handicapés, immigrés) dans l'instruction ministérielle du 31 décembre 1982 relative aux conditions d'application de la T.V.A. à la formation professionnelle. Les actions de formation tournées vers ces publics échappent, en effet, totalement à la taxe. Mais cette exonération n'est que le biscuit de consolation dans un texte qui « *remet en cause le régime libéral qui s'appliquait jusqu'ici en matière de T.V.A. aux associations* ». *A l'instar de ce qui s'est passé pour la T.V.A.* sur la presse (3), l'Etat a placé sur le même plan associations et secteur marchand, posant à *celles-là* des problèmes financiers qui peuvent se traduire caricaturalement... par une demande de subvention pour payer la T.V.A. !

Le GEREA a mis en place sur ce problème de la T.V.A. une commission qui, cette fois, travaille en collaboration avec le Cnajep et la Fonda. Cette montée au créneau ne représente toutefois que la partie visible du travail qui s'accomplit dans les fréquentes réunions du GEREA : trois assemblées générales par an et une session mensuelle du bureau.

« *Avant d'être un diffuseur pour ceux d'entre nous qui ont du mal à se faire entendre dans les ministères, le Groupe est d'abord une instance de réflexion, un lieu ouvert à toutes les discussions parce que aucun de ses membres n'y a d'enjeu particulier à défendre* », estime Marianne Loupiac, de Jeunes femmes. Une seule règle : l'égalité, mise en pratique par la rotation régulière des responsabilités au sein du bureau. « *Dans les associations, la formation est pensée et vécue de façon consciencieuse ; peu d'animateurs au fond trouvent le temps ou le moyen de se dégager de leurs préoccupations pour déceler les enjeux sous-jacents de l'intervention sociale,* remarque Gabriel d'Elloy. *Les réunions du GEREA sont à peu près le seul moment où effectivement on considère les choses de plus loin.* »

Le Groupe redistribue ses compétences... par des cycles de formation, mais qui s'adressent uniquement à ses membres. « *Le GEREA est un sigle mystérieux pour les non-initiés, mais qui se « vit » bien dans les associations qui le composent* », écrit son président, Jean Ormezzano, de l'École des parents dans la préface du Livre blanc que le GEREA vient de publier (4). S'il vit bien, c'est en tout cas sans grand argent : 150 000 F de budget annuel c'est peu, compte tenu de ses ambitions... Mais la dynamique des mouvements *volontaires* d'éducation populaire vaut plusieurs subventions.

---

(1) Parmi la vingtaine d'adhérents du GEREA, on peut citer l'Union française des centres de vacances (U.F.C.V.) ; Vie nouvelle ; la Fédération des Maisons de jeunes et de la culture (F.F.M.J.C.) ; l'Association pour la démocratie et l'éducation locale et sociale (ADELS) ; Culture et Liberté ; la Fédération des instituts Léo-Lagrange (FILL) ; Jeunes femmes, l'Union féminine civique et sociale (U.F.C.S.). Les personnes citées dans l'article appartiennent au bureau.

(1) GEREA, 13, rue La Condamine, 75017 Paris. Tél. : (1) 522-78-71.

(3) *Le Monde Dimanche* du 7 novembre 1982.

(4) Ce document, réalisé par Gabrielle Douenel en relation avec chacune des associations membres, est vendu 13 F.

BLOC-NOTES

INITIATIVES

Revues poétiques

Les animateurs de onze revues de poésie et de littérature viennent de former une Association des revues de création littéraire et artistique (ARCLA), pour faciliter la survie et la diffusion de ce type de publications. Cette association compte notamment intervenir auprès de la commission paritaire des périodiques et agences de presse pour essayer d'obtenir les avantages postaux et fiscaux généralement refusés aux périodiques culturels, réaliser un catalogue à l'intention des libraires et bibliothécaires et une documentation pratique pour les éditeurs de revues.

★ *ARCLA*, Brigitte Rax, 12, avenue du Général-Leclerc, 75014 Paris.

Familles de buveurs

Une association Que dois-je faire ? Il-elle boit ! vient d'être créée pour aider l'entourage de l'alcoolique, directement et indirectement : soutien, information sur les consultations, dispensaires, centres d'alcoologie, etc., pour les buveurs ; communication d'expériences menées dans ce domaine, avec l'aide de spécialistes. Elle est animée notamment par des psychanalystes et des psychiatres.

★ Que dois-je faire ? Il-elle boit ! 11 *bis*, rue du Colisée, 75008 Paris, tél. : (1) 359-20-20.

Breton par correspondance

L'association Skol Ober assure des cours de breton par correspondance à plusieurs niveaux : débutants ; ceux qui ont déjà une connaissance de la langue ; bretonnants confirmés. Elle propose aussi des cours de gallois, d'irlandais et d'histoire de la Bretagne (en breton).

★ Ober, Gwaremm Leurvaen, Plufur, 22310 Plestin-les-Grèves.

Coopération technique

L'Association française des experts de la coopération technique internationale (AFECTI) rassemble près de mille quatre cents spécialistes de toutes disciplines (ingénieurs, administrateurs, chercheurs, médecins, vétérinaires, agronomes, etc.) français et étrangers, ayant une expérience de l'aide au développement, généralement dans des organismes publics nationaux ou internationaux. Ces derniers sont réunis dans des sections locales correspondant aux pays dans lesquels ils exercent.

L'association, qui publie un bulletin mensuel, met à la disposition des organismes intéressés un fichier indiquant les spécialités de ses membres, leur expérience professionnelle et leur disponibilité.

★ *AFECTI*, 47, rue de Lille, 75007 Paris, tél. : (1) 548-37-57. Permanence les mardi et mercredi de 9 heures à 12 heures, et vendredi de 15 heures à 18 heures.

CONSEILS

LE FINANCEMENT DES ASSOCIATIONS (III)

Les produits financiers

Cette catégorie de ressources est directement liée aux résultats des activités propres des associations. La bonne santé et la croissance d'une association dépendent très souvent des bénéfices que lui laissent les produits de ses activités. La réalisation de « bénéfices », que certains préfèrent appeler pudiquement des « excédents de gestion », n'est nullement en contradiction avec le principe de non-lucrativité, tel que défini dans l'article premier de la loi du 1er juillet 1901 et confirmé par de nombreux textes réglementaires, dont le code général des impôts (l'organisme ne doit procéder à aucune distribution directe ou indirecte de bénéfices sous quelque forme que ce soit). Les excédents ainsi réalisés, affectés à un compte de réserve ou de provisions, s'ils n'ont pas à être, à très court terme, utilisés, seront placés et producteurs d'intérêts. Là encore, il s'agit bien d'opérations licites, puisque la législation fiscale dote les organismes sans but lucratif d'un statut spécifique.

Nous n'avons pas la possibilité dans cette rubrique d'établir un tableau exhaustif de toutes les formes de placements possibles. Nous nous limiterons à trois catégories : les livrets d'épargne, les bons de caisse et les fonds communs de placement. Nous laisserons volontairement de côté les dépôts à terme, pour lesquels la réglementation, lourde et complexe, ne favorise guère les petites ou moyennes associations.

Toute association peut disposer d'un livret de caisse d'épargne A, dont les intérêts sont totalement exonérés d'impôt. Depuis un décret du 31 mars 1983, le montant des dépôts a été porté à 290 000 F. L'article 3 de ce même décret ajoute que ce montant maximum peut, le cas échéant, être dépassé par capitalisation des intérêts. Le taux de ces intérêts vient, en revanche, d'être ramené à 7,50 %. Bénéficie de la même réglementation et des mêmes exonérations le livret « bleu » des caisses de crédit mutuel adhérentes à la Confédération du crédit mutuel.

Les bons de caisse émis par les banques sont en quelque sorte des *titres au porteur, anonymes ou non, dont la* durée d'immobilisation peut être variable. Les associations n'ont aucun avantage à vouloir conserver l'anonymat pour leurs bons de caisse, ce qui entraîne actuellement un prélèvement libératoire de 50 %. Pour les bons de caisse nominatifs, les articles 1678 *bis* et 119 *bis* du code général des impôts prévoient en effet un prélèvement *limité à 10 %*.

Nous nous attarderons un peu plus sur les fonds communs de placement. De quoi s'agit-il ? Un établissement financier bancaire constitue un portefeuille composé essentiellement d'emprunts d'Etat ou garantis par l'Etat à taux variable ou à taux fixe ; ces deux types d'obligations permettent d'équilibrer les revenus.

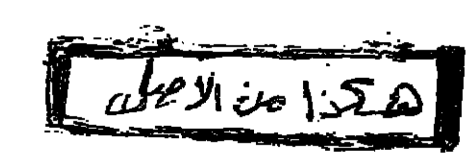
L'avantage de ces placements ainsi composés est qu'ils sont totalement exonérés d'impôt, qu'ils assurent un revenu à un taux intéressant, les banques ne retenant qu'un faible pourcentage pour leurs frais de gestion (1,5 % en moyenne par an) sur les intérêts perçus ainsi que sur les bénéfices des plus-values lors des cessions, lesquelles plus-values sont également exonérées. Il s'agit d'un instrument de placement simple (les parts sont de l'ordre de 5 000 F, et les sommes ainsi placées sont disponibles à court et moyen terme).

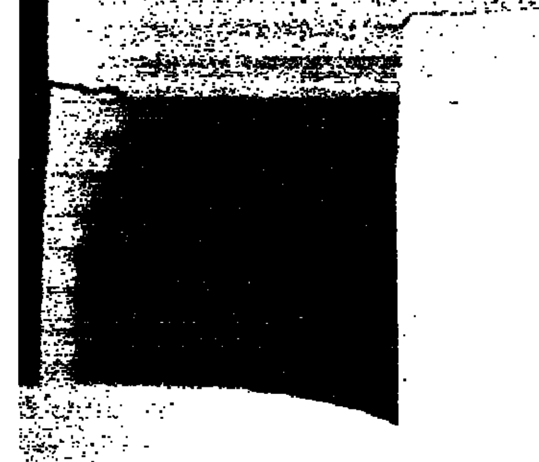
C'est ainsi que le Crédit mutuel propose deux fonds communs de placement avec une durée de trois à quatre mois minimum, que le Crédit agricole mutuel propose avec Agri-Associations des placements dont le rendement est voisin de celui des livrets A, sans imposer de durée minimale, même si le délai de trois mois est conseillé.

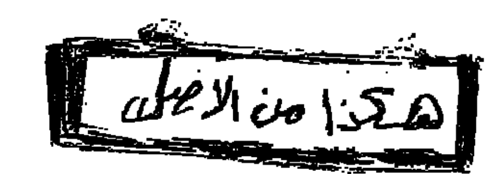
Alors qu'il y a peu les banques affichaient une certaine méfiance à l'égard des associations, on pourrait croire maintenant qu'elles ont toutes pour elles les yeux de Chimène. Nous ne pouvons donc citer que quelques-unes des propositions existant sur le marché : la SICAV lancée par Paribas sous le nom Epargne Associations ; celle de la B.N.P., Natio-Associations ; les deux SICAV des banques populaires Valorg, à l'initiative de la Casden-B.P (destinée plus particulièrement aux associations et organismes sans but lucratif du monde enseignant), et SICAV-Associations, en liaison avec la Caisse des dépôts et consignations et les caisses d'épargne, essentiellement pour les petites associations et des placements à court terme ; Lyon-Associations, pour le Crédit lyonnais ; Associa, pour la Société générale ; Associc, pour le C.I.C. ; Sélection première, pour le C.C.F...

Ainsi, banques issues de l'économie sociale et grandes banques anciennement ou récemment nationalisées se retrouvent côte à côte, et les gestionnaires des associations n'ont guère que l'embarras du choix.

★ Conseils rédigés par Service Associations, association loi de 1901, 24, rue de Prony, 75017 Paris. Tél. : 380-34-09, télex : SERVASS 650 344 F.







RADIO TELEVISION

DU LUNDI 3 OCTOBRE AU DIMANCHE 9 OCTOBRE

Au choix : numéro de marionnettes ou d'hommes politiques. Un chat journaliste pointe sa frimousse les mercredis après-midis dans « Téléchat ». Deux ténors – Lionel Jospin (« L'Heure de vérité » le 3 octobre sur A 2) et Valéry Giscard d'Estaing (magazine « Vendredi » de FR 3), occupent l'antenne en soirée.

Parallèlement à ces deux formes de spectacle, les derniers magazines en vacances sont revenus : « Cinémas-Cinémas » (A 2) et Saga (TF 1).

Régime vitaminé pour les enfants

TF 1 lance un nouveau programme pour les jeunes, tandis qu'A 2 poursuit allègrement ses activités habituelles et montre la frimousse de « Téléchat ». FR 3, après avoir confié ses émissions enfantines aux régions, lance le monde magique de « Fraggle Rock ».

ILS ont quatre ans, cinq ans, six ou douze tout au plus. On les dit adorables, mais ils sont très exigeants, ne supportent pas du tout l'ennui, ne jouent plus à la marelle, ni à saute-mouton, préfèrent à ces *jeux d'un autre temps fixer la* prunelle de leurs yeux tendres sur l'écran coloré de fictions ahurissantes. Des adultes se creusent la cervelle pour les distraire sans les abêtir, les faire rêver sans qu'ils s'envolent. Eux, de leur côté, boudent ou font la moue. Ce qu'ils aiment, dit-on, c'est avoir à leur disposition une vaste maison à trois étages avec des buanderies secrètes, des marionnettes roucoulantes, des cachettes à double fond. Un espace clos, chaud, où ils puissent se rencontrer, utopique, ou bien des images de héros musclés, de science-fiction, des surprises en pochette...

Instruire, non. La télévision l'a compris. L'école s'en charge toute l'année. Alors oublions le ronron professoral, distrayons allègrement les petits bonshommes. Leur mijoter un cocktail de dessins animés (95 % d'entre *eux en veulent*), d'*animations gentillettes*, inventer des tiroirs à fétiches, à malices ou à délices. Bref, c'est la recette classique (y en a-t-il d'autre ?) dans « Vitamines » qu'on nous offre en cette rentrée, à TF 1. Mais, pour qu'elle réussisse, on a dégoté deux comédiens, Victor et Mélanie, qui feront leurs premières armes, en direct sur le plateau, avec une vedette invitée, Noah, bien sûr, et peut-être Jerry Lewis.

Si « Vitamines », comme l'émission dominicale « Champions », sur la même chaîne ressemble fort aux éternelles formules habituelles rebadigeonnées, le bijou de TF 1, c'est « Salut les Mickey », un rendez-vous mensuel à 20 h 35. Qu'est-ce que c'est, un bijou en toc ou en or massif ? Selon toute vraisemblance, cette émission proposée par Christophe Izard et Dominique Richard, en collaboration avec l'équipe de Walt Disney Productions France, brille et séduit *a priori*. Un menu délicieusement familial, une sorte de papa Noël pour enfants et adultes, où la danse, la chansonnette (Michel Berger pour le premier numéro), la bande dessinée Walt Disney, se mêleront sur un plateau organisé autour d'une bande de jeunes qui nous confient leurs passions, nous confessent leurs intrigues amoureuses...

Antenne 2, de son côté, continue son petit bonhomme de chemin. La chaîne de Pierre Desgraupes a son émission coqueluche pour enfants, et son animatrice coqueluche Dorothée : *Récré A 2*, l'émission du mercredi après-midi, créée il y a cinq ans par Jacqueline Joubert, glisse sur du velours. La règle en est simple : faire participer les enfants, les inciter à correspondre par lettres, les inviter à jouer au jeu des lettres, les faire se promener copieusement dans une série de fictions et de dessins animés, et le tour est joué. Affaire réussie ! Une audience tonitruante culminant certain jour à 25 % d'écoute. Une profusion de projets en cours de réalisation – des grands avec l'étranger, des moyens, et de tout-petits « bricoloqués » dans le studio de la chaîne, – en images réelles (« Xor », une série japonaise) en dessins animés ou en papiers collés. Des voyages aux pays des animaux fabuleux, des mini-magazines littéraires, un périple en images au centre de la Terre dans « les Mondes engloutis, les Aventures d'une princesse insensible », ou une surprenante série d'images d'Epinal. Et puis « Goldorak », continue, quand « Téléchat » (lire notre article ci-contre) pointe sa frimousse rigolote (qui a coûté 3 millions de francs), et enfin « la Mystérieuse Cité d'or » ouvre ses portes sur les rêves asiatiques.

FR 3, confiant la plupart de ses programmes pour enfants aux bons soins des régions (sauf le dimanche), catapulte une série réalisée par l'équipe de Jim Henson, le metteur en scène des Muppet. « Fraggle Rock », une série qui semble se dérouler dans la grotte d'un magicien, une fanfare féerique doublée d'une comédie musicale jouée par des martiens échevelés, dont certaines séquences (celles du début et de la fin) ont été tournées dans des décors à FR 3 Lille.

Aventures, science-fiction, les violences d'un Goldorak ont laissé place à la douceur, les bons sentiments d'un « Papi vole ». La caverne d'Ali Baba pour enfants est devenue pour les trois chaînes un enjeu chiffré. Combien de « mini-auditeurs » en plus ? ■

MARC GIANNESINI.

Quand les objets prennent la parole

Quand un bataillon de galets révoltés se plaint haut et fort du mouvement insensé des marées et menace de se mettre en grève, parce que personne ne veut leur construire une digue, que faire ? Envoyer illico une équipe de télévision faire trempette, demander des comptes aux différentes parties : à la mer d'abord, qui n'en finit pas de se balancer toute la sainte journée et qui répond qu'elle n'y peut rien ; consulter la lune qui, avec sa politesse habituelle, vous chuchote au creux de l'oreille qu'elle s'en fout. Situation bloquée. Comment s'y prendre ?

« Téléchat » la télévision *« des poils et des plumes »*, est sur place, *« une télévision pas comme les autres »*, aux programmes variés, pour tous les âges, sur tous les toits, *« avec un goût de chocolat ». « Y'a qu'une télé, c'est Téléchat »*, affirme tout fort son rédacteur en chef. Que fait-elle donc de si extraordinaire ? Elle affronte les dangers de vivre au bord (d'une table), n'hésite pas à fouiller les fonds des poches et se trouve être la première télé à créer une société protectrice des objets. Oui. Parce qu'ici, dans ce journal télévisé en trente-six épisodes (coproduit par la France, la Belgique et les Pays-Bas), excepté le chat futé Groucha et sa compagne Lola, l'autruche immigrée (qui aurait découvert sans loupe, le gluon), le moindre objet familier a une âme, pète, roucoule ou hennit couramment.

Au pays de Roland Topor, le créateur de ce joujou burlesque, on est nullement étonné de voir un fer à repasser courtiser une fourchette du seizième arrondissement ; ou Sophie, la cuillère à thé née d'un couteau écossais et d'une louche hollandaise, s'engueuler avec un balai autoritaire, documentaliste de son état.

Dans ce ballet de marionnettes cocasses, entrecoupé de spots publicitaires délirants (un peu moins réussis), s'enchaînant sur des *jingles* nostalgiques, pas une faute de goût, une profusion d'inventions. Bref, avec « Téléchat », c'est l'émerveillement, un régal de rigolades, pour les enfants, oui, mais aussi pour les parents, les grands-papas ou grandes-mamans, pour tout le monde, même les somnambules et les ventriloques.

M. G.

★ « Téléchat », A 2, tous les lundis à partir du 3 octobre (3 minutes environ).

LES PROGRAMMES RÉGIONAUX DE FR3

NANCY : occuper l'antenne

Ici, on parle vidéo-texte, crayon électronique, expérimentation, câble, nouvelles images... A FR3 Lorraine-Champagne-Ardenne, on vit avec impatience – et même avec une certaine irritation – la «solidarité obligatoire» avec les autres régions, qui contraint de produire et de diffuser à peu près les mêmes émissions que les autres, qui empêche de développer sa propre voie, de foncer dans le câble (la Lorraine est la région la plus câblée de France), dans le micro-régional, d'ouvrir l'antenne vingt-quatre heures sur vingt-quatre et de faire face à la concurrence.

Dans certaines régions de la Lorraine, on reçoit deux chaînes de télévision belges, une ou deux chaînes allemandes, on reçoit aussi R.T.L., qui bat tous les records d'écoute avec ses séries américaines et ses films (51 % à 20 h 30 !), R.T.L. qui a déjà diffusé *Dynastie* (en même temps que *Dallas !*) et dont la station se serait épargné la dif*fusion si elle en avait eu le* choix. Pour Claudine Winter, directrice de la station FR3, le principal mérite de la nouvelle «décentralisation», c'est d'avoir ouvert l'antenne. Pour Michel Kuhn, responsable des programmes, ancien universitaire, habité par la passion du média, formé à l'école de Schaeffer et de la B.B.C. anglaise, un écran aveugle est un quasi-scandale. Aussi la direction n'a-t-elle pas attendu le 5 septembre pour ouvrir l'antenne dès 14 heures. Depuis un an, elle diffuse des renseignements pratiques sous forme de télétexte et projette déjà d'élargir le système au matin, en donnant l'état des routes à 6 heures (avec l'aide de la gendarmerie), plus tard la Bourse, etc. Seule région à utiliser le crayon électronique elle est aussi la seule à diffuser un programme le dimanche après-midi.

La grille actuelle *«ne préfigure pas du tout ce qu'on veut faire plus tard»*, dit Michel Kuhn. *«C'est encore un juxe-box, avec des émissions à nous, des émissions API, d'autres fournies par l'extérieur, et quelqu'un qui sourit entre.»* Cette grille qui est un compromis offre malgré tout quelques particularités : elle est *«horizontale»*, c'est-à-dire que le téléspectateur y retrouve des rendez-vous fixes, chaque jour, à la même heure ; on y trouve beaucoup d'émissions pour la jeunesse (feuilletons, émissions de variétés, de rock...), un certain nombre d'émissions venues de l'extérieur (universités, télévisions étrangères). La Champagne-Ardenne dispose d'une large autonomie puisqu'elle décroche chaque jour de 18 h 45 à 19 h 50 et le samedi tout l'après-midi, en diffusant ses propres programmes.

● **Télétexte.** – Depuis un an, la station ouvre son antenne à 14 heures en diffusant des informations écrites qu'on peut lire sans décodeur. En tout, une cinquantaine de pages par jour qui défilent en continu (sur la musique de FIP) pendant une vingtaine de minutes. On y trouve des informations régionales (données par les journalistes de la station), des conseils pratiques, des propositions d'emplois (données par l'ANPE), les manifestations culturelles, la météo, les programmes de radio et de télé du jour. (A FR3 Reims, le télétexte a un caractère strictement culturel et est réalisé en co production avec le ministère de la culture.) La station réalise elle-même le système et essaie de le rendre moins aride avec des dessins. Le problème est qu'on ne peut choisir sa rubrique et qu'il faut attendre parfois dix minutes avant de voir «tomber» le renseignement dont on a besoin.

● **Le fin mot.** – Il s'agit de trouver un mot d'après quelques indices : des gestes, une musique... Un jeu proposé par une jolie institutrice dans un décor très bande dessinée (chaque jour, 18 h 30).

● **Du plomb dans la neige.** – Un tout petit feuilleton qui vient de se terminer. Produit par Nancy, il a été acheté par d'autres régions. Une bande dessinée *qui joue habilement sur la* « mythologie western », le fixe et le mouvement, le noir et blanc et la couleur. Trois minutes, chaque jour (18 h 42) !

● **Insolite.** – Dans cette série à laquelle participent toutes les régions, la station a fabriqué deux émissions à retenir. La première, réalisée par Michel Guillet, a cherché des personnages qui sortent de l'ordinaire. La seconde, de Bernard Gesbert, montre au contraire des gens de tous les jours, et c'est là le talent : un patron de bistrot et ses clients, un joueur de billard, des chauffeurs de taxi, des commerçants. Des gens pas tristes. C'est très composé, parcouru par une ironie sous-jacente (lundi, 18 *heures*).

● **Femmes réelles.** – Des portraits de femmes de la région. Sans surprise. (Un lundi par mois, 18 h 45).

● **Université.** – Chaque semaine, la station régionale «prête» son plateau aux universités, qui en font ce qu'elles veulent. Elles ont du matériel pour filmer. Le résultat est aussi catastrophique que « Tribune libre ». (Jeudi, 18 h 45).

● **Espace européen et Voisin voisines.** – FR3 ouvre l'antenne à des productions extérieures fournies par la Communauté européenne, les télévisions belges ou allemandes. L'« Hommage à Robert Schumann » fait très actualités Gaumont des années 50. Institu*tionnel et désuet comme* l'histoire d'une ville à travers ses habitants (jeudi, 18 h 15).

● **Plus fort, y'en a qui dorment.** – Un générique très «in», Laurence Verger a de la présence, mais les questions sont attendues. Le tour des groupes de rock de la région (un mercredi par mois, 18 h 45).

● **Lire, voir et entendre.** – Michel Guillet invite sur un plateau des gens de théâtre, des comédiens, des éditeurs... Questions compétentes, manque un peu de punch (vendredi, 18 h 45).

● **Grand public.** – Large place à l'accordéon (un lundi sur trois, 18 h 45).

Les films de la semaine

* A VOIR
** GRAND FILM

par JACQUES SICLIER

DIMANCHE 9 OCTOBRE

LA FEMME D'A COTE *

Film français de François Truffaut (1981), avec G. Depardieu, F. Ardant, H. Garcin, M. Baumgartner, V. Silver.
TF 1, 20 h 35 (110 mn).

Le mal d'amour absolu, l'obsession dévorante d'une femme retrouvant un homme avec lequel elle a eu, autrefois, une liaison malheureuse. Dans une petite société provinciale du Dauphiné, Truffaut a mis en scène Fanny Ardant – il l'a remodelée, depuis, dans Vivement dimanche! *– comme une étrangère au monde réel, un élément de trouble et de drame. C'est sa meilleure chronique du « mystère féminin ».*

FRONTIÈRE CHINOISE **

Film américain de John Ford (1965), avec A. Bancroft, S. Lyon, M. Leighton, F. Robson, M. Dunnock, B. Field.
FR 3, 22 h 30 (85 mn).

Un groupe de femmes menacées par des brigands mongols, dans une mission américaine isolée, en 1935. Ce dernier film de John Ford passe pour son plus beau, son plus accompli. C'est en fait le plus énigmatique car le grand maître du western s'en est pris, à travers une intrigue d'aventures, à la morale puritaine, au refoulement sexuel et au déséquilibre d'une galerie de portraits féminins.

LUNDI 3 OCTOBRE

LETTRES D'AMOUR *

Film français de Claude Autant-Lara (1942), avec O. Joyeux, F. Périer, S. Renant, J. Paredès, Alerme, Carette, J. Debucourt (N.).
TF 1, 14 h 5 (150 mn).

Intrigue de vaudeville, vision ironique et caustique de classes sociales rivales dans une ville-préfecture sous Napoléon III.

L'ARGENT DE LA VIEILLE **

Film italien de L. Comencini (1972), avec A. Sordi, S. Mangano, B. Davis, J. Cotten, D. modugno.
TF 1, 20 h 35 (110 mn).

Le pessimisme foncier de Comencini dans une comédie italienne, où l'humour se fait féroce pour dénoncer le pouvoir de l'argent et le compromis des pauvres avec la puissance sociale dominante. Bette Davis, superbement monstrueuseen milliardaire américaine, paralysée des jambes, joue aux cartes avec un couple sorti d'un bidonville, qui espère s'enrichir. Une partie infernale, une fin tragique. Alberto Sordi et Silvana Mangano, étonnants, pathétiques.

COMPARTIMENT TUEURS *

Film français de Costa-Gavras (1965), avec S. Signoret, Y. Montand, P. Mondy, C. Allégret, P. Roberts, J. Perrin, M. Piccoli, J.-L. Trintignant, C. Denner, C. Mann (N.).
FR 3, 20 h 35 (90 mn).

Qui est l'assassin supprimant les témoins d'un meurtre avant que l'inspecteur chargé de l'enquête ait pu les interroger ? Ce premier film de Costa-Gavras, d'après un roman de Sébastien Japrisot, peut donner des leçons de suspense et de style aux « polars » français d'aujourd'hui.

MARDI 4 OCTOBRE

« NIMITZ » RETOUR VERS L'ENFER

Film américain de Don Taylor (1980), avec K. Douglas, M. Sheen, J. Farentino, K. Ross, C. Durning, R. O'Neal.
A 2, 20 h 35 (85 mn).

Un porte-avions nucléaire américain se retrouve, trente-neuf ans en arrière, la veille de l'attaque japonaise sur Pearl Harbor. Un postulat de science-fiction qui dérape vers l'absurde. Curieux et amusant.

LE RETOUR DE FRANK JAMES *

Film américain de Fritz Lang (1940), avec H. Fonda, G. Tierney, J. Cooper, H. Hull, J. Carradine, J.E. Bromberg.
FR 3, 20 h 50 (90 mn).

La suite du Brigand bien-aimé, *de Henry King. Et le premier western de Fritz Lang. Celui-ci apporte à l'atmosphère de légende hollywoodienne son propre thème de la vengeance et de la justice, qui a marqué la plupart de ses films.*

LE VILLAGE DES DAMNÉS *

Film anglais de W. Rilla (1961), avec G. Sanders, B. Shelley, M. Gwynne, L. Naismith, J. Philipps, V. Vernon (N.).
FR 3, 23 h (75 mn).

Pourquoi les femmes d'un petit village anglais accouchent-elles toutes en même temps d'enfants tous semblables et qui, en grandissant, se révèlent dangereux ? Une atmosphère à la fois réaliste et profondément inquiétante donne le frisson.

VENDREDI 7 OCTOBRE

FAISONS UN RÊVE *

Film français de Sacha Guitry (1936), avec S. Guitry, Raimu, J. Delubac, R. Seller (N.).
A 2, 23 h (75 mn).

Comment séduire une femme mariee, par téléphone. Eblouissante démonstration de Sacha Guitry, qui fait d'un adultère un rêve. Un prologue où des vedettes de l'époque jouent les invités a été ajouté à cette pièce brillamment filmée.

TELEVISION



Brel, la force

Maddly, attentive aux notes qui s'échappent du piano, dans la pièce à côté. Maddly dans la cuisine, préparant la table, roulant dans une Jeep, assise sous un arbre. Maddly, la compagne des dernières années, celles du bonheur aux îles Marquises, avant la mort.

Un gosse roule à vélo sur une plage immmense. Brel, quand il était petit, roulait jusqu'à s'évanouir (« si l'acte d'amour n'est pas suivi d'épuisement, c'est qu'il n'y a pas d'amour », dit-il).

Brel et ses bras ballants, ses grands bras dégingandés, habité de passion, armé de refus, crachant et conspuant la pollution humaine, la connerie bourgeoise et flamande dans des chansons qui sentaient la moule et les frites. C'était son dernier *passage à l'Olympia, les « adieux » au public.* La foule était clouée sur place. Il partait.

Brel ! On attendait beaucoup de cette émission qui inaugure une nouvelle collection sur les vedettes de la chanson, une série « Rencontres » qui propose de « brancher le spectateur au cœur même du spectacle, mais aussi de la vie de l'artiste », qui veut créer un « courant de communication par écran interposé », de « pénétrer dans les coulisses », de « rechercher un style », etc. On attendait un travail inventif, une approche autre du grand artiste-poète-musicien. Il fallait une écriture. Eric le Hung a assemblé des documents comme n'importe qui aurait pu le faire. Des extraits d'interviews, des séquences de films (ceux qu'il a interprétés comme comédien, *l'Emmerdeur, Mon oncle Benjamin* et ceux qu'il a tournés comme metteur en scène, *Frantz, Far West*), des images reconstituées des dernières années de sa vie à Tahiti avec Maddly (les paysages surtout) et celles des adieux à l'Olympia en 1967.

Alors, bien sûr, quand on le voit chanter *Orly, les Vieux, Amsterdam* — un document en noir et blanc, — l'émotion est intacte, l'émission vaut par *ces moments-là. Le reste fait remplissage.*

C.H.

★ *Si tu étais le Bon Dieu*, le vendredi 7 octobre, TF1, 20 h 35 (65 minutes).



Huis clos dans le manoir

Il a un teint d'une pâleur de lait caillé, des yeux luisants comme du gros velours sombre et des mains longues, très longues et lisses, comme exclusivement faites pour caresser des cheveux féminins ou épouser les dos mouvants des chats angoras. Pourtant, sous des dehors de séducteur *obséquieux ou de prince russe légèrement dégé*néré, Alain Fortier est un illustre inconnu séquestré dans un manoir hanté, doublé d'un sale individu capable de mener en bateau la terre entière, et bien sûr, la première femme qui a le malheur de tomber entre *ses* griffes. *Françoise, veuve depuis une dé*cennie, en sait quelque chose. Aussitôt entrée dans cette maison-miroir (qui devrait lui revenir en héritage), elle marche, s'accroche, joue à un petit jeu de cache-cache mené de main de maître par ce malin génie. A mesure que l'histoire légèrement tarabiscotée suit tant bien que mal son petit bonhomme de chemin, le piège se referme à la manière d'un roman d'Agatha Christie, doucement, avec une sorte de perversité agréable.

Dire que *Disparu le 7 octobre* de Jean Ertaud, est une pleine réussite serait mentir. La mise en scène, habilement construite, a toutefois la fâcheuse tendance à s'embourber dans les détails ou *à temporiser pour laisser place à des coquetteries* esthétiques vaines. Mais les deux acteurs de ce huis clos tragique sont excellents, Dany Carrel épatante en veuve, et surtout Michel Mesguisch, félin, superbe, fantomatique, qui traverse ce téléfilm et *disparaît, comme à la limite de la mer un visage* tracé dans le sable.

M. G.

★ **DISPARU LE 7 OCTOBRE**, TF1, jeudi 6 octobre, 20 h 35 (90 minutes).

Pensum sur la drogue

Luc, enfant de parents divorcés, vient de mourir d'une overdose d'héroïne quand sa mère, Claire, la douleur passée, se lance à la recherche des coupables, entre de plain-pied dans le labyrinthe des trafiquants, transpire sang et eau pour connaître la vérité. Dans un premier temps, *le Refus*, de Louise Vincent et Patrick Jamain, passe en revue tous les lieux communs sur la condition du drogué *« Les drogués sont des êtres faibles, très faibles, nous sommes tous responsables de leur déchéance, etc. »* Ensuite, quand ce pensum prend des allures de policier, les réalisateurs accumulent allègrement un à un les clichés et les invraisemblances. Caroline Cellier, qui incarne cette mère à la dérive, arrive de temps à autre à nous émouvoir. Mais c'est peu.

M. G.

★ **LE REFUS**, FR3, jeudi 6 octobre, 20 h 35 (100 minutes).

TF1 — A2 — FR3 — PÉRIPHÉRIE

LUNDI 3 OCTOBRE

TF1

11 h 30 Vision plus.
12 h Le Rendez-vous d'Annik.
12 h 30 Atout cœur.
13 h Journal.
13 h 50 Ces chers disparus.
14 h 5 Film : Lettres d'amour, de Claude Autant-Lara.
15 h 35 Documentaire : Allée des brouillards.
16 h 55 Un Français peut en cacher un autre.
18 h Série : Ton amour et ma jeunesse.
18 h 20 Le village dans les nuages.
18 h 40 Variétoscope.
18 h 55 7 h moins 5.
19 h Météorologie.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 45 Jeu : Marions-les.
20 h Journal.
20 h 35 Film : L'argent de la vieille, de Luigi Comencini.
22 h 25 Saga.
Magazine scientifique de M. Treguer.
Tycho et Bruno : de Tycho Brale à Giordano Bruno, les différentes manières de concevoir l'univers au Moyen-Age : Apocalypse 2025. Le monde dans cent ans, imaginé par François Meyer, ex-recteur de l'université d'Aix-en-Provence. Avec la participation du philosophe Michel Serres et de J. Rouxel, créateur des Shadocks.
23 h 25 Journal.

A2

12 h Journal (et à 12 h 45).
12 h 10 Jeu : L'académie des neuf.
13 h 35 Les amours romantiques.
13 h 50 Aujourd'hui la vie.
14 h 50 Embarquement immédiat.
15 h 45 Cette semaine sur A2.
16 h Reprise : Apostrophes.
Bien écrire, c'est comment ?
17 h 10 La T.V. des téléspectateurs.
17 h 40 Récré A2.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 45 Des chiffres et des lettres.
19 h 10 D'accord pas d'accord.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 40 Campagne pour les élections à la Sécurité sociale.
20 h Journal.
20 h 35 L'heure de vérité.
Avec Lionel Jospin, premier secrétaire du P.S.
21 h 50 Le petit théâtre : Prague 1094 km, de D. Chalem.
Un mari à l'ombre des prisons, une mère et une petite fille de douze ans de l'autre côté du rideau de fer.
22 h 10 Document INA : Passage de Flandre. Réal. A. Remond.
Evocation d'un quartier (le 19e arrondissement de Paris) pris entre le passé et le modernisme. Un court métrage nostalgique, en pointillé, ponctué de belles chansons de Bob Dylan.
22 h 50 Journal.

FR3

17 h Télévision régionale.
Programmes autonomes des douze régions.
19 h 50 Dessin animé : Ulysse 31.
20 h Les jeux.
20 h 35 Film (cycle Yves Montand) : Compartiment tueurs, de Costa-Gavras.
22 h 10 Journal.
22 h 30 Magazine : Thalassa.
De G. Pernoud.
Le Bol d'or 1983 (course de voiliers sur le lac Léman).
23 h 15 Prélude à la nuit.
Concert à la SACEM : Quatuor « Ainsi la nuit », d'H. Dutilleux, par le Quatuor Parrenin.

PÉRIPHÉRIE

- R.T.L., 20 h, Chips ; 21 h, *la Fille de Ryan* (deuxième partie), film de D. Lean ; 22 h 40 : Entre amis.
- T.M.C., 19 h 35, « Dallas » ; 20 h 35, *la Vie à l'envers*, film de A. Jessua (N. et B.) ; 22 h 05, Dernières nouvelles régionales ; 22 h 10, Variétés : Vidéo solo ; 22 h 40, Impact du plein Évangile.
- R.T.B., 20 h, Écran témoin : *Beau-père*, film de B. Blier, suivi d'un débat : « A quoi rêvent les jeunes filles ? »
- TELE 2, 20 h, Seniorama ; 20 h 30, Théâtre wallon : *Au tout l'on aute.*
- T.S.R., 20 h 10, Elections fédérales ; 20 h 40, Spécial cinéma ; 23 h 20, Téléjournal ; 23 h 35, L'antenne est à vous.

MARDI 4 OCTOBRE

TF1

11 h 30 Vision plus.
12 h Le rendez-vous d'Annik.
12 h 30 Atout cœur.
13 h Journal.
13 h 45 Portes ouvertes.
14 h 5 Documentaire : Il est 20 heures, Paris s'emplume.
14 h 25 Série : Françoise Gaillard ou la vie des autres.
15 h 25 Magazine Saga.
16 h 20 Le forum du mardi.
17 h 30 Le paradis des chefs.
18 h Ton amour et ma jeunesse.
18 h 20 Le village dans les nuages.
18 h 40 Variétoscope.
18 h 55 7 h moins 5.
19 h Météorologie.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 45 Jeu : Marions-les.
20 h Journal.
20 h 30 D'accord, pas d'accord.
20 h 35 Théâtre : Un canapé-lit.
Mise en scène Jacques Ardouin, réal. Ph. Ducrest, d'après T. Cowper.
Une jolie femme, riche héritière d'une chaîne de magasins, aux prises avec un avocat. Jeu de cache-cache, épousailles... sous un canapé-lit.
22 h 30 Portrait : Claude Lelouch
Le cinéaste d' « Un homme et une femme », par J.-P. Jansen (redif.).
23 h 30 Journal.

A2

10 h 30 ANTIOPE.
12 h Journal (et à 12 h 45).
12 h 10 Jeu : L'académie des neuf.
13 h 35 Feuilleton : Les amours romantiques.
13 h 50 Aujourd'hui, la vie.
14 h 55 Série : Embarquement immédiat.
15 h 45 Reprise : La chasse au trésor dans le Vercors.
(Diffusé le 2 octobre.)
16 h 45 Entre vous, de L. Bériot
Les Vosges du nord : la Fondation Archipel.
17 h 45 Récré A 2.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 45 Des chiffres et des lettres.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 40 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 h 30 D'accord, pas d'accord.
20 h 35 Les dossiers de l'écran : Nimitz, retour vers l'enfer. Film de Don Taylor.
22 h Débat : Sciences, fiction et science-fiction.
Avec MM. J. Audouze et J.-P. Luminet, astrophysiciens, J. Sadoul et G. Klein, écrivains, M. Thaon, professeur en psychologie clinique.
23 h 15 Journal.

FR3

17 h Télévisions régionales.
Programmes autonomes des douze régions.
19 h 50 Dessin animé : Ulysse 31.
20 h Les jeux.
20 h 30 D'accord, pas d'accord.
20 h 35 La dernière séance.
Emission de E. Mitchell et G. Jourdhui. A 20 h 45, dessin animé : Bugs Bunny ; à 22 h 30, Tex Avery et réclames de l'époque.
20 h 50 Premier film : le Retour de Frank James, de Fritz Lang.
22 h 45 Journal.
23 h Deuxième film : le Village des damnés, de Wolf Rilla.
0 h 25 Prélude à la nuit.
« Intensi, ah ! tutto intensi ! », de Rossini, par Luigi Alva, ténor.

PÉRIPHÉRIE

- R.T.L., 20 h, Série : « Les uns et les autres », de C. Lelouch ; 21 h, A vous de choisir : *Vivre pour vivre*, film de C. Lelouch, ou *Larry le dingue, Mary la garce*, film de J. Hough ; 23 h 25, Que répondrez-vous ?
- T.M.C., 19 h 35, Série : « Huit, ça suffit » ; 20 h 35, *Salty*, film de R. Browning.
- R.T.B., 20 h, Série : « Les brigades du Tigre » ; 21 h, Vidéogram ; 21 h 45, Emission littéraire : Ecritures.
- TELE 2, 20 h, Le point de la médecine ; 21 h 05, *L'homme de nulle part*, film de P. Chenal.
- T.S.R., 20 h 05, Elections fédérales : paroles de candidat ! 20 h 40, « Dynastie » ; 21 h 25, Emission historique : Ces hommes du désert froid ; 22 h 20, Téléjournal ; 22 h 35, Football.

MERCREDI 5 OCTOBRE

TF1

11 h 30 Vision plus.
12 h Le rendez-vous d'Annik.
12 h 30 Atout cœur.
13 h Journal.
13 h 35 Un métier pour demain.
13 h 50 Vitamines.
16 h 40 Jouer le jeu de la santé.
16 h 45 Temps X.
17 h 40 Informations jeunes.
17 h 55 Jack spot.
18 h 20 Le village dans les nuages.
18 h 40 Variétoscope.
18 h 55 Journal : 7 h moins 5.
19 h Météorologie.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 45 Jeu : Marions-les.
19 h 53 Tirage du Loto.
20 h Journal.
20 h 35 Les mercredis de l'information : Honduras, Nicaragua, 3e frontière de l'Amérique. Reportage de M. Honorin et J.-L. Douvillez.
L'installation des Américains dans la zone sud du Nicaragua. Mission : empêcher le ravitaillement en armes entre le Nicaragua et le Salvador.
21 h 35 Ballet : Twyla Tharp
Le spectacle d'une des grandes chorégraphes américaines.
22 h 35 Documentaire : Giorgio de Chirico ou le peintre des énigmes. Réal. M. Dumoulin.
(Lire note ci-contre.)
23 h 05 Journal.

A2

10 h 30 ANTIOPE.
12 h Journal (et à 12 h 45).
12 h 10 Jeu : L'académie des neuf.
13 h 35 Les amours romantiques.
13 h 50 Les carnets de l'aventure.
14 h 25 Dessin animé : Goldorak.
15 h Récré A 2.
17 h 10 Platine 45.
17 h 45 Terre des bêtes.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 45 Des chiffres et des lettres.
19 h 15 Émissions régionales.
19 h 40 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 h 35 Téléfilm : Les enquêtes du commissaire Maigret, d'après G. Simenon ; réal. L. Grospierre.
Maigret à la prison de la Santé aux prises avec un personnage haineux, infirme malade : une partie de bras de fer, très bien interprétée.
22 h 10 Magazine : Cinéma-cinémas, de M. Boujut, A. Andreu et C. Ventura.
Une interview de Busby Bekerley, l'un des maîtres de la comédie musicale américaine disparu en 1977. Un reportage sur le tournage de « Love Streams » de John Cassavetes...
23 h 10 Journal.

FR3

15 h En direct de l'Assemblée nationale.
Questions au gouvernement.
17 h Télévisions régionales.
Programmes autonomes des douze régions.
19 h 50 Dessin animé : Ulysse 31.
20 h Les jeux.
20 h 35 Spectacle 3 : le fauteuil à bascule.
Pièce de J.-C. Brisville, mise en scène J.-P. Miquel. Avec J.-P. Miquel, H. Virlojeux et L. Rey.
Deux hommes de race différente, que le métier d'éditeur a réunis quelque temps, sont amenés à un affrontement qui, de professionnel, devient un duel de conscience.
22 h Journal.
22 h 05 Variétés : La Hesta.
Cette émission de variétés en béarnais est la deuxième du genre produite par FR3 Midi-Pyrénées – Languedoc-Roussillon sur une idée de Marcel Amont. Des poèmes mis en musique, des chansons, des danses. Ce divertissement, réalisé par E. Molinaro, est sous-titré.
23 h 20 Prélude à la nuit.
Concert à Metz : « Ouverture cubaine » de Gershwin, par l'Orchestre philharmonique de Lorraine, dir. E. Krivine.

PÉRIPHÉRIE

- R.T.L., 20 h, Série : « La chambre des dames » ; 21 h, *les Hommes d'argent*, film de B. Sagal.
- T.M.C., 19 h 35, « La croisière s'amuse » ; 20 h 35, *le Dernier Train de Gun Hill*, film américain de J. Sturges (avec K. Douglas et A. Quinn) ; 22 h 10, Chrono (magazine automobile).
- R.T.B., 20 h, Risquons tout (jeu) ; 21 h, Série historique : « Les fils d'Abraham » ; 21 h 55, Série : « Les péchés originaux ».
- TELE 2, 20 h, Sports.
- T.S.R., 20 h 05, *les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, film de V. Minnelli ; 22 h 30, Regards : les Focolari ; 23 h, Journal.

JEUDI 6 OCTOBRE

TF1

11 h 30 Vision plus.
12 h Le rendez-vous d'Annik.
12 h 30 Atout cœur.
13 h Journal.
13 h 45 Objectif santé.
18 h Ton amour et ma jeunesse.
18 h 20 Le village dans les nuages.
18 h 55 7 h moins 5.
19 h Météorologie.
19 h 15 Émissions régionales.
19 h 45 Heureux, avec F. Raynaud.
20 h Journal.
20 h 35 Téléfilm : Disparu le 7 octobre, de D. Fabre.
(Lire notre article ci-contre.)
22 h 10 Rencontres au jardin des musiciens. Réal. J. Kerchbron.
(Lire notre article ci-contre.)
23 h 05 Journal.

A2

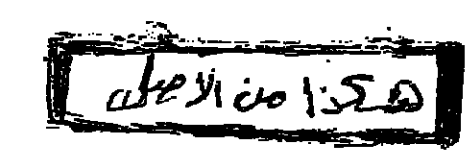
10 h 30 ANTIOPE.
12 h Journal (et à 12 h 45).
12 h 10 Jeu : L'académie des neuf.
13 h 35 Les amours romantiques.
13 h 50 Aujourd'hui la vie.
14 h 55 Téléfilm : L'âge de cristal.
16 h 10 L'empire Garnier.
16 H 30 Un temps pour tout.
17 h 45 Récré A2.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 45 Des chiffres et des lettres.
19 h 10 D'accord, pas d'accord.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 40 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 h 35 Série : Masada.
Une épopée à la Ben Hur.
22 h 05 Magazine : Résistances.
Les Burakumin, une communauté exclue du miracle nippon ; Liban : les civils dans la guerre ; la campagne contre les déchets nucléaires. Mme Simone Weil participe à ce numéro.
23 h 20 Journal.

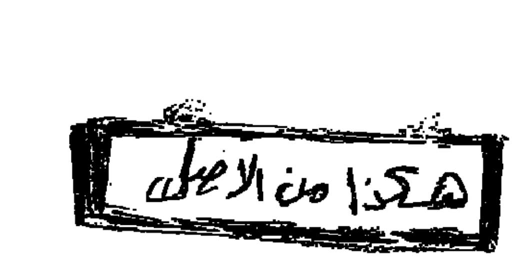
FR3

17 h Télévisions régionales
Programmes autonomes des douze régions.
19 h 50 Dessin animé : Ulysse 31.
20 h Les jeux.
20 h 35 Cinéma 16 : Le Refus, de P. Jamain. Avec C. Cellier, C. Bouillette, A. Sterling, H. Serre.
(Lire notre article ci-contre.)
22 h 15 Journal.
22 h 35 Boîte aux lettres..
Magazine littéraire de J. Garcin.
Avec André Roussin et Pierrette Sartin.
23 h 40 Prélude à la nuit.
Trois romances, op. 94, de Schumann, par H. Boschi, et A. Angster, clarinette.

PÉRIPHÉRIE

- R.T.L., 20 h, « La chambre des dames » ; 21 h, « Dallas » ; 22 h, R.T.L. Plus ; 23 h, Boup.
- T.M.C., 19 h 35, « La section 4 » ; 20 h 35, *le Boulanger de Suresnes*, film de J.-J. Goron.
- R.T.B., 20 h, Autant savoir ; 20 h 25, *la Femme d'à côté*, de F. Truffaut ; 22 h 10, Carrousel aux images.
- TELE 2, 20 h, D. Chostakovitch ; 21 h 05, Concert : *Symphonie n° 5* de Chostakovitch.





TELEVISION

Musiques

Mélodie pour décideurs

Saviez-vous qu'à l'Institut supérieur des affaires, et à H.E.C., on écoutait le soir venu, Mozart, Brahms ou Bartok ? Le regard pénétré, les oreilles grandes ouvertes, les élèves de ces nobles institutions, *« futurs décideurs économiques de l'an 2000 »*, ont à leur disposition de temps à autre un orchestre, censé leur faire découvrir la beauté des arts musicaux et par la même occasion *« les aspects irrationnels que sont les comportements culturels »*. Grâce à Jean Kerchbron, oui, le créateur du *« Jardin des musiciens »* et le réalisateur de ce documentaire, intitulé coquettement « Rencontres au jardin des musiciens ».

Pourquoi cette expérience, qu'on nous présente comme *« nouvelle, originale, surprenante »* ? Tout simplement parce que les élèves d'H.E.C. en ont diablement besoin *« pour percevoir mieux les goûts et les besoins nouveaux, pour créer des produits nouveaux »*. Alors pendant près d'une heure trente un chef d'orchestre explique le secret des gammes, l'alchimie des harmonies. Nombre de personnalités, (MM. Yvon Chotard vice-président du C.N.P.F., André Bergeron, secrétaire général de F.O....) approuvent le bien-fondé d'une telle expérience.

Tout se passe comme à l'école, une triste après-midi en compagnie d'un professeur de sommeil qui nous initierait à l'art d'aller dare-dare se coucher.

M.G.

★ **Rencontres au jardin des musiciens**, jeudi 6 octobre, TF 1, 22 h 10 (55 minutes).

Tempo glacé

Quel tintamarre, un tintamarre d'enfer. Les cuivres sifflent, les batteries vibrent, les trompettes bougonnent, les cinq musiciens du groupe Art Zoyd déversent par vagues lourdes des lames de sons métalliques. Art Zoyd interprète cinq morceaux sans nous laisser une seconde de répit. Quelque chose entre le rock d'un Frank Zappa et les temps foisonnants du free-jazz américain des années 70 ; une musique sans concession, d'une brutalité glacée.

M. G.

★ **Art Zoyd**, FR 3, vendredi 7 octobre, 21 h 55 (60 minutes).

Magazine

Jeu, portrait, enquêtes...

Les émissions du C.N.D.P. ont repris. Le Centre national de documentation pédagogique, après quelques difficultés de budget, a décidé de recommencer sa programmation du samedi : pendant deux heures, une succession de petites émissions très différentes — et plus ou moins réussies. L'invitée du jour est Marie-France Pisier, la comédienne « glacée », à l'intelligence perspicace. L'émission commence par un jeu historique auquel les téléspectateurs peuvent participer en téléphonant à S.V.P. (prix : des livres, un magnétoscope, un téléviseur couleur), se poursuit avec un portrait de Georges Mattei, journaliste et écrivain, fondateur de la revue *Partisans*. A 14 h 30, « A corps perdu » raconte l'étrange rencontre d'une vieille albanaise loin de son pays qui veut se faire faire un « beau portrait » et d'un photographe plutôt spécialiste du nu ; 14 h 50, *« Contre l'oubli, »* une enquête sur un jeune apprenti couvreur, victime parmi quelques centaines d'autres d'un accident de travail ; à 15 h 50, deuxième volet d'une émission consacrée aux répétitions du Don Giovanni de Mozart. Enfin, à 15 h 40, *Le tribunal d'instance,* petite chronique judiciaire, traite des litiges de la vie quotidienne. Une amorce de réflexion sur la place et la signification de cette justice au quotidien. Beaucoup à dire !

★ **« Entrée libre »**, le samedi 8 octobre, FR 3, de 14 h à 16 h (120 mn).

VENDREDI 7 OCTOBRE

TF 1

11 h 30 Vision plus.
12 h Le rendez-vous d'Annik.
12 h 30 Atout cœur.
13 h Journal.
18 h Série : Ton amour et ma jeunesse.
18 h 20 Le village dans les nuages.
18 h 40 Variétoscope.
18 h 55 7 heures moins cinq.
19 h Météorologie.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 45 Jeu : Marions-les.
20 h Journal.
20 h 35 Variétés : Si tu étais le Bon Dieu : Jacques Brel.
Réal. E. Le Hung.
(Lire notre article ci-contre.)
21 h 40 Série : les uns les autres, de Claude Lelouch.
Une immense fourmilière. Des hommes, des femmes, les uns partent en vacances, d'autres à la guerre. L'histoire de notre siècle, selon Claude Lelouch, se déroule sur fond de music-hall ou d'horreur. Une adaptation plaisante, quelques images superflues compensées par un rythme allègre.
22 h 40 Bravos.
Emission de J. Arthur et C. Garbisu.
« Chacun sa vérité », de Pirandello, mise en scène de F. Périer à la Comédie des Champs-Elysées ; Cyrano de Bergerac, d'E. Rostand, spectacle de J. Savary au Théâtre Mogador ; Festival d'automne ; Chanson : Paso Ibanez ; Danse : interview de R. Noureev ; extraits de « Moïse », de Rossini, mise en scène de L. Roconi, etc.
23 h 35 Journal.

A 2

10 h 30 ANTIOPE.
12 h Journal (et à 12 h 45).
12 h 10 Jeu : l'Académie des neuf.
13 h 35 Feuilleton : Les amours romantiques.
13 h 50 Aujourd'hui la vie.
14 h 55 Série : Embarquement immédiat.
15 h 40 Reprise : Lire c'est vivre.
« Les dernières cartes », de A. Schnitzler (Diff. le 20 septembre.)
16 h 40 Itinéraires.
De S. Richard. Brésil : empire du soja, engrenage de la faim.
17 h 45 Récré A2.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 45 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 40 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 h 35 Feuilleton : Les brigades du tigre.
Les années folles : les princes de la nuit, réal. V. Vicas. Avec J.-C. Bouillon, P. Maguelon, E. Margoni...
Reprise de la plus longue série (36 épisodes) de la télévision française : aventures violentes sur fond d'alcool et de cocaïne.
21 h 35 Apostrophes.
Magazine littéraire de B. Pivot.
Sur le thème : la liberté d'écrire, sont invités : Breyten Breytenbach (Mouroir), *Petru Dumitriu* (la Liberté ; Mon semblable, mon frère), *Heberto Padilla* (Dans mon jardin paissent les héros ; Héritages), *Vladimir Dimitrijevic (pour* « Vie et destin » *de V. Grossman et* « le cas Grossman », de S. Markish).
22 h 50 Journal.
23 h Ciné-club : (cycle Sacha Guitry) : Faisons un rêve.
Film de S. Guitry.

FR 3

17 h Télévisions régionales.
Programmes autonomes des douze régions.
19 h 50 Dessin animé : Ulysse 31.
20 h Les jeux.
20 h 30 D'accord pas d'accord.
20 h 35 Vendredi : Valéry Giscard d'Estaing.
Magazine d'information de A. Campana.
L'ancien président de la République face à Ivan Levaï, C. Clerc et M. Naudy.
21 h 35 Journal.
21 h 55 Musique : Art Zoyd.
Réal. : D. Poteau.
(Lire notre article ci-contre.)
22 h 50 Prélude à la nuit.
Une pensée pour Georges Auric.

● GIORGIO DE CHIRICO. — Après son émission sur Nicolas de Staël (janvier 1982), M. Dumoulin nous offre aujourd'hui un voyage à travers l'Italie du Nord (images de Turin, Ferrare et Venise, où le peintre a vécu) pour un retour aux sources de l'inspiration métaphysique de Chirico, peintre italien né en 1888 et considéré, avec sa période dite des « arcades », puis des « mannequins » et des « intérieurs métaphysiques », comme l'un des précurseurs du surréalisme.

★ Giorgio de Chirico, le mercredi 5 octobre, à 22 h 35.

PÉRIPHÉRIE

- **R.T.L.**, 20 h, Série : « Starsky et Hutch » ; 21 h, « Dynastie » ; 22 h, La caméra de l'étrange ; 22 h 30, *Tristana*, film de L. Bunuel (avec C. Deneuve, F. Rey, F. Nero).
- **T.M.C.**, 19 h 35, Série : « Dynastie » ; 20 h 35, *Bethune*, film de E. Till (avec D. Sutherland, K. Nelligan) ; 22 h 10, Adjugé-vendu.
- **R.T.B.**, 20 h, Série : « Au nom de la loi » ; 21 h 05, *Maman a cent ans*, de C. Saura.
- **TELE 2**, 20 h 05, Billet de faveur : *la Petite Hutte*, pièce d'André Roussin ; 22 h, l'Europe à table.
- **T.S.R.**, 20 h 05, *le Crépuscule des aigles*, film de J. Guillermin ; 22 h 35, Journal ; 22 h 50, *les Trois Couronnes du matelot*, film de R. Ruiz.

SAMEDI 8 OCTOBRE

TF 1

9 h 30 Vision plus.
10 h Casaques et bottes de cuir.
Magazine du cheval
10 h 15 La maison de TF 1.
12 h Bonjour, bon appétit.
12 h 30 La séquence du spectateur.
13 h Journal.
13 h 35 Fin de vacances.
14 h 5 Série : Starsky et Hutch.
14 h 55 Le grand ring dingue.
15 h 35 C'est super.
16 h Dessin animé : Capitaine Flam.
16 h 30 Histoires naturelles.
La chasse sous terre.
17h Série : Blanc, bleu, rouge.
18 h Trente millions d'amis.
18 h 30 Magazine auto-moto.
19 h 10 D'accord, pas d'accord.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 40 Jeu : Marions-les.
20 h Journal (et à 22 h 50.)
20 h 45 Série : Dallas.
Réal. I. J. Moore.
Pendant que les Ewing célèbrent l'adoption du bébé de Bobby et Pam, J.R. intrigue. Drôle de famille !
21 h 25 Droit de réponse :
Emission de M. Polac.
Autour de Sartre. Avec A. Burnier, A. Boudard, R. Escarpit, D. Rousset, F. Jeanson, J. Colombel, J.-P. Barou, M. Contat.
22 h 55 Etoiles et toiles.
Magazine du cinéma de F. Mitterrand.
« Poussière d'empire » de Lam Le, la guerre du Vietnam et le cinéma des Vietnamiens.
23 h 40 Journal.

A 2

10 h 15 ANTIOPE.
11 h 10 Journal des sourds et des malentendants.
11 h 30 Platine 45.
Avec les Forbans, Heaven 17, William Sheller, Culture Club.
12 h A nous deux.
12 h 45 Journal.
13 h 35 Série : Ah ! quelle famille.
14 h La course autour du monde.
14 h 55 Les jeux du stade.
17 h Récré A 2.
17 h 50 Les carnets de l'aventure.
« La Conquête des abîmes », réal. A. Baptiset.
18 h 45 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 10 D'accord pas d'accord.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 40 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 h 35 Variétés : Champs-Elysées, de M. Drucker.
Autour de Pierre Bachelet.
22 h 5 Magazine : les enfants du rock.
Pat Benatar : Rock line
23 h 20 Journal.

FR 3

13 h 30 Horizon.
Le magazine des armées.
14 h Entrée libre.
Une émission du C.N.D.P.
(Lire notre article ci-contre.)
16 h 15 Liberté 3.
Une émission de J.-C. Couroy.
Une et indivisible.
17 h 30 Télévision régionale.
Programmes autonomes des douze régions.
19 h 50 Dessin animé : Ulysse 31.
20 h Les jeux.
20 h 35 Série : le Démon de midi.
Téléfilm de M. Simpson. Avec G. Watford, P. Jones, L. Robson.
Deuxième fiction d'après une nouvelle d'Agatha Christie. Une femme subjuguée par un haut fontionnaire, trahie par un mari volage. Tout dépend de la mise en scène.
21 h 35 Série : Merci Bernard.
Topor, J. Villeret, le professeur Choron, Gébé, Eva Darlan...
21 h 55 Journal (et à 23 h 15).
22 h 15 Confrontations.
Magazine de H. Chapier et M. Naudy.
Avec M. Anicet Le Pors, ministre chargé de la fonction publique et des réformes administratives.
22 h 30 Musiclub.
Renaissance de la guitare, avec Andres Segovia.
23 h 30 Journal : Spécial foot.

PÉRIPHÉRIE

- **R.T.L.**, 20 h, *Rio Verde*, film de A.V. MacLaglen ; 22 h 50, Flash-bach ; 23 h 20, Ciné-Club : *Orgueil et préjugés*, film de R.Z. Leonard.
- **T.M.C.**, 19 h 35, Série : « Arsène Lupin » ; 20 h 35, *le Mans*, film de L.H. Katzin (avec Steve McQueen) ; 22 h 25, Astrocontact.
- **T.S.R.**, 20 h 10, Jeu de l'oie savante ; 21 h 05, Edith Piaf ; 21 h 45, Journal ; 22 h, Sport.
- **R.T.B.**, le Jardin extraordinaire ; 20 h 35, *Brel*, film de F. Rossif et C. Fléouter ; 22 h, Cinéscope.

DIMANCHE 9 OCTOBRE

TF 1

9 h Emission islamique.
9 h 15 A Bible ouverte.
9 h 30 Foi et tradition des chrétiens orientaux.
10 h Présence protestante.
10 h 30 Le jour du Seigneur.
11 h Messe célébrée avec la paroisse Sainte-Odile (Paris) ; préd. Père Marc Joulin.
12 h Téléfoot 1.
13 h Journal.
13 h 25 Série : Joyeux Bazar.
13 h 55 Jeu : j'ai un secret.
14 h 30 Champions.
Magazine du service des sports.
17 h 30 Les animaux du monde.
18 h Série : Alambic et Torpédo.
19 h Le magazine de la semaine : sept sur sept.
de J.-L. Burgat, E. Gilbert, F.-L. Boulay.
20 h Journal.
20 h 35 Film : la Femme d'à côté, de F. Truffaut.
22 h 20 Sport dimanche.
23 h 5 Journal.

A 2

10 h Cheval 2-3.
10 h 30 Gym tonic.
11 h 15 Dimanche Martin.
Entrez les artistes.
12 h 45 Journal.
13 h 20 Dimanche Martin (suite).
Si j'ai bonne mémoire ; 14 h 25 Série : Chips ; 15 h 15 : l'École des fans ; 15 h 55 : Les voyageurs de l'histoire ; 16 h 25 : Thé dansant.
17 h 5 Série : la Guerre des insectes.
18 h 5 Dimanche magazine.
19 h 5 Stade 2.
20 h Journal.
20 h 35 Des chiffres et des lettres.
Finale, en direct de Nimes.
22 h 5 Document : Duo. Réal. E. Lennard.
Deux pianistes, Katia et Marielle Labèque, interprètent des œuvres de Ravel, Stravinski, Bartok, Brahms et S. Joplin.
22 h 30 Chefs-d'œuvre en péril
L'art des Vikings ; réal. P. de Lagarde.
Un beau périple en Normandie sur les traces des vestiges des Vikings.
23 h Journal.

FR 3

10 h 30 Mosaïque.
Si tous les immigrés partaient : un dossier-débat avec des journalistes, des économistes, des syndicalistes autour d'un reportage de V. Voutcho et M. Aksoy. Variétés : Paco Ibanez, Hedi Guella et Anne Sylvestre.
17 h 30 Pour les jeunes.
18 h 45 L'écho des bananes.
Un groupe australien « Power and Passion » : Jeff Baxter et R. California, deux Américains en boîte de nuit.
19 h 40 R.F.O. hebdo.
20 h Série : Benny Hill.
20 h 35 A la recherche du temps présent, une émission de P. Sabbagh et R. Clarke.
Les bébés de l'an 2000.
L'insémination artificielle, la fécondation in vitro *avec le docteur Jean Cohen, gynécologue et accoucheur.*
21 h 35 Série documentaire : Les producteurs : Pierre Braunberger.
Un ami de Jean Renoir, contemporain de toutes les avant-gardes de ce siècle. Dans les années 20, il produit des œuvres avec Man Ray, Alberto Cavalcanti ; en 1960, celles de Jean-Luc Godard, Alain Truffaut...
22 h 05 Journal.
22 h 30 Cinéma de minuit (cycle Hollywood et les femmes) : la Frontière chinoise, film de John Ford.
23 h 55 Prélude à la nuit.
« Air catalan », par la chorale inter-universitaire de Varsovie.

PÉRIPHÉRIE

- **R.T.L.**, 20 h, *l'Argent de la vieille*, film italien de L. Comencini ; 22 h, Edition spéciale R.T.L.-*le Monde* ; 22 h 20, Portrait d'artiste : le peintre J.P. Probst ; 22 h 50, R.T.L.-Théâtre.
- **T.S.R.**, 20 h, « Dynastie » ; 20 h 55, Les grands pêcheurs de la côte nord-ouest ; 21 h 50, *Thérèse Voutaz ou...la vie à bras-le-corps*, téléfilm de V. Bierens ; 22 h 15, Journal ; 22 h 30, L'antenne est à vous.
- **R.T.B.**, 20 h 10, Variétés : Supercool ; 21 h 10, téléfilm : *le Ciel et le Feu.*

RADIO

FRANCE-CULTURE

LUNDI 3 OCTOBRE

7 h 2, Matinales : bonjour M. Colbert.
8 h, Les chemins de la connaissance : l'héritage : à 8 h 32, Quelque part au nord, le cycle aléoute.
8 h 50, Echec au hasard.
9 h 7, Les lundis de l'histoire : le *lieutenant*-colonel de Maumort.
10 h 45, Le texte et la marge.
11 h 2, Musique : les quatre momenus de la musique du XXe siècle (1983, pour ou contre aujourd'hui).
12 h 5, Nous tous chacun.
12 h 45, Panorama.
13 h 30, Le royaume de la musique.
14 h, Sons.
14 h 5, Un livre, des voix : « Triomphe de l'amour », de C. Rihoit.
14 h 47, Les après-midi de France-Culture : au château de Versailles : à 15 h 20, Laboratoires ; à 16 h, Au musée du Louvre.
17 h 32, Instantané.
18 h 30, Feuilleton : l'hôtel Saint-Pol.
19 h 25, Jazz à l'ancienne.
19 h 30, Présence des arts : la Turquie des origines à l'époque byzantine.
20 h, Alors, on y va Gebovah, de R. David, avec G. Descrière et A. Mestral.
21 h, *L'autre scène ou les vivants et les dieux.*
22 h 30, Nuits magnétiques.

MARDI 4 OCTOBRE

7 h 2, Matinales : M. Colbert.
8 h, Les chemins de la connaissance : *L'héritage* : à *8 h* 32, Quelque part au nord, le cycle aléoute : à 8 h 50, Les demeures de l'aube.
9 h 7, La matinée des autres : Les livres des autres.
10 h 45, A bâtons rompus, avec *Daniel Cordier.*
11 h 2 Musique : Concours international de musique de Munich (et à 13 h 30, 17 h 32 et 21 h 15).
12 h 5, Nous tous chacun.
12 h 45, Panorama.
14 h, Sons.
14 h 5, Un livre, des voix : « Le Premier pas d'amante », avec Laurence Cossé.
14 h 47, Les après-midi de France-Culture : Au château de Versailles ; 15 h 20, Rubrique internationale : 16 h 25, Micromag ; 17 h, Raison d'être.
18 h 30, Feuilleton : L'hôtel Saint-Pol.
19 h 25, Jazz à l'ancienne.
19 h 30, Sciences : Temps et devenir, autour de l'œuvre d'Ilya Prigogine.
20 h, Dialogues : Proust et la cruauté, avec A. Henry et M. Raimond.
22 h 30, Nuits magnétiques.

MERCREDI 5 OCTOBRE

7 h 2, Matinales : M. Colbert.
8 h, Les chemins de la connaissance : l'héritage : à 8 h 32, Quelque part au Nord, le cycle aléoute.
8 h 50, Echec au hasard.
9 h 7, Matinée des sciences et des techniques.
10 h 45, Le livre, ouverture sur la vie : « *le Poignard d'argent* », de I. Serrailler et « *Je dirai tout à Lika* », de H. Lothamer.
11 h 2, Musique : « Moïse », de Rossini (à 13 h 30, 17 h 32 et 20 h).
12 h 5, Nous tous chacun.
12 h 45, Panorama.
14 h, Sons.
14 h 5, Un livre, des voix : « Les petits maîtres », de D. Martin.
14 h 47, L'école des parents et des éducateurs : faire un disque avec les handicapés mentaux.
15 h 2, Les après-midi de France-Culture : à 15 h 35, les cosmologies (la Chine) ; à 16 h, science : le verbe voir ; à 17 h, Raison d'être.
18 h 30, Feuilleton : L'hôtel Saint-Pol.
19 h 25, Jazz à l'ancienne.
19 h 30, Les différents aspects de l'évolution : l'Afrique noire.
20 h, Moïse, de Rossini. Avec R. Raimondi, J. Anderson, E. Palacio, Z. Gal, S. Nimsgern, S. Fisichella, S. Browne, K. Lewis.
22 h 30, Nuits magnétiques.

JEUDI 6 OCTOBRE

7 h 2, Matinales : M. Colbert.
8 h, Les chemins de la connaissance : voir mardi.
9 h 7, Matinée de la littérature.
10 h 45, Entretiens, avec Petru Dumitriu.
11 h 2, Musique (en direct de Strasbourg, Musica 83 Strasbourg-Rome (et à 13 h 30 et 17 h 32).
12 h 5, Nous tous chacun.
12 h 45, Panorama.
14 h, Sons.
14 h 5, Un livre, des voix : « Ma chère République », de E. de Brissac.
14 h 47, Les après-midi de France-Culture.
18 h 30, Feuilleton : l'Hôtel Saint-Pol.
19 h 25, Jazz à l'ancienne.
19 h 30, Les progrès de la biologie et de la médecine : la chronobiologie.
20 h, Nouveau répertoire dramatique : *Les Découpes*, avec M. Gatard, J. Boulva, T. Quentin, F. Ruchaud, suivi d'un entretien avec les auteurs.
21 h 45, Profession : spectateur, Guy Dumur.
22 h 30, Nuits magnétiques.

VENDREDI 7 OCTOBRE

7 h 2, Matinales : M. Colbert.
8 h, Les chemins de la connaissance : l'héritage : à 8 h 32 quelque part au Nord, le cycle aléoute.
8 h 50, Echec au hasard.
9 h 7, La matinée des arts du spectacle.
10 h 45, Le texte et la marge.
11 h 2, Musique : (en direct de Strasbourg, Musica 83) : Strasbourg-Rome (et à 13 h 30 et 16 h).
12 h 5, Nous tous chacun.
12 h 45. Panorama.
14 h, Sons.
14 h 5, Un livre, des voix : « Hôtel des Piranhas » de *P.* de Baleine.
14 h 47, Les après-midi de France-Culture : les inconnus de l'histoire : M.-A. Jullien.
18 h 30, Feuilleton : l'Hôtel Saint-Pol.
19 h, Actualités magazine.
19 h 30, Les grandes avenues de la science moderne : le temps et sa mesure.
20 h, École privée, école publique.
21 h 30, Musique : Black and Blue.
22 h 30, Nuits magnétiques.

SAMEDI 8 OCTOBRE

7 h 2, Matinales.
8 h, *Les refoulements des sciences humaines* : la subversion des signes.
8 h 30, Comprendre aujourd'hui pour vivre demain : l'ingénieur face au futur.
9 h 7, Matinée du monde contemporain.
10 h 45, Démarches avec...
11 h 2, Musique (Musica 83) : Strasbourg-Rome.
12 h 5, Le pont des arts.
14 h, Sons
14 h 5 Les samedis de France-Culture : la Sardaigne, par F. Estèbe.
16 h 20 Recherches et pensées contemporaines : l'invention scientifique.
18 h, La langue française : les Lettres de la grenouillère, de J.-J. Vadé (1750).
19 h 25, Jazz à l'ancienne.
19 h 30, Communauté des radios publiques de langue française : Radio-Canada : Ecrire l'amour.
20 h, Miroirs de femme, de C. Herviant. Avec J. Magre, B. Moatti...
22 h 5, La fugue du samedi.

DIMANCHE 9 OCTOBRE

7 h 9, La fenêtre ouverte.
7 h 15, Horizon, magazine religieux.
7 h 40, Chasseurs de son.
8 h, Orthodoxie.
8 h 25, Protestantisme.
9 h 10, Ecoute Israël.
9 h 40, Divers aspects de la pensée *contemporaine* : la libre pensée française.
10 h, Messe à Montpon-Ménesterol (Dordogne).
11 h, Musique (Musica 83) : Strasbourg-Rome (et à 12 h 45, *16 h 5 et 23 h*).
12 h 5, Allegro.
14 h, Sons.
14 h 5, L'Épée de lumière, de G. Aurey. Avec C. Hubeau, B. Lesache, M. Lituac, S. Artel, M. Duby, P. *Tornade*...
17 h 30, Rencontre avec... S. Pisar, H. Ahrweiler et D. de la Martinière. « la Ressource humaine ».
18 h 30, Ma non troppo.
19 h 10, Le cinéma des cinéastes.
20 h, Albatros : *poésie anglaise* contemporaine (Tom Raworth).
20 h 40, Atelier de création radiophonique : Marietan.

FRANCE-MUSIQUE

LUNDI 3 OCTOBRE

6 h 2, Musiques légères.
6 h 30, Musiques du matin.
7 h 10, Concert : Symphonie n° 1 de Schumann.
7 h 45, Le journal de musique.
8 h 10, Magazine.
9 h 2, D'une oreille l'autre : œuvres de Beethoven, Bartok, Bach...
12 h, La table d'écoute.
12 h 35, Jazz : « Tout Duke ».
13 h, Opérette.
13 h 30, Jeunes solistes : Sonate en si mineur de Liszt par R. Murano, piano.
14 h 4, Musique légère.
14 h 30, L'après-midi des musiciens : Gounod et l'académisme français ; œuvres de Bach, Gounod, Saint-Saëns, Massenet.
17 h 5, Repères contemporains : P. Boesnans.
18 h, L'imprévu.
19 h, Studio-concert.
20 h 5, Jazz.
20 h 30, Concert : Six impromptus pour piano de Barraud, « For clari*nette* », de *Constant*, « *Sonate pour* violon et piano », de Mihalovici, « Harpalisée », de Constant, Quatuor à cordes de Dutilleux, « Tarquinia », de Chaynes, par le Quatuor Parrenin, le Trio Deslogères, G. Joy, *piano*, G. *Deplus, clarinette*, A. Jodry, violon, J. Koerner, piano, F. Pierre, harpe.
22 h 30, Fréquence de nuit.

MARDI 4 OCTOBRE

6 h 2, Musiques du matin.
7 h 10, Concert : œuvres de Schubert, avec R. Buchbinder, piano.
7 h 45, Le journal de musique.
8 h 10, Magazine.
9 h 2, D'une oreille l'autre : œuvres de Haydn, Vittoria, Debussy...
12 h, Archives lyriques : D. Smirnoff, ténor russe ; œuvres de Bizet...
12 h 35, Jazz : le blues urbain.
13 h, Les nouvelles muses en dialogue.
14 h 4, Chasseurs de son stéréo.
14 h 30, Les enfants d'Orphée.
15 h, L'après-midi des musiciens (voir lundi) : œuvres de Mendelssohn, Gounod, Delibes, Lalo.
17 h 5, Repères contemporains : F. Dhomont.
18 h, L'imprévu.
19 h, Studio-concert : œuvres de Schoenberg, Webern, Xenakis, Eisma, avec G. Jarry, violon, S. Collot, alto, M. Tournus, violoncelle.
20 h 5, Jazz.
20 h 30, Concert : suite instrumentale, « Pygmalion », acte de ballet de Rameau, par l'ensemble « la Petite Bande », dir. G. Leonhardt, sol. J. Elwes, A. Mellon.
22 h 30 h, Fréquence de nuit : Feuilleton « Paris-Cinecitta » : œuvres de Nino Rota ; 23 h 10, Jazz-Club.

MERCREDI 5 OCTOBRE

6 h 2, Pittoresques et légères.
6 h 30, Musiques du matin.
7 h 10, Concert : œuvres de Conforti, Byrd, Bosch, Scheidt.
7 h 45, Le journal de musique.
8 h 10, Magazine.
9 h 2, D'une oreille l'autre : œuvres de Schubert, Haydn, Penderecki, Mozart, Ventadorn.
12 h, Avis de recherche.
12 h 35, Jazz : « Tout Duke ».
13 h, Opérette-Magazine.
13 h 30, Jeunes solistes : œuvres de Hidalgo, Marin, Imana, par l'Albicastro Ensemble.
14 h 4, Microcosmos : Rubriques habituelles.
17 h 5, Histoire de la musique.
18 h, L'imprévu : Jazz.
19 h, Studio-concert : Quatuor en ré majeur de Mozart, Quatuor en fa de Ravel par le Delos Quartet.
20 h, Les chants de la terre.
20 h 30, Concert : « Candide », ouverture de Bernstein ; « Rhapsody in blue », de Gershwin ; Symphonie n° 5, de Tchaïkovski, par l'orchestre symphonique de la radio de Berlin, dir. R. Chailly, sol. K. et M. Labeque, pianos.
22 h 30, Fréquence de nuit : feuilleton « Paris-Moscou » ; 23 h 5, Portrait : B. Bachet.

JEUDI 6 OCTOBRE

6 h 2, Musiques du matin.
7 h *10*, Concert : *Beethoven.*
7 h 45, Le journal de musique.
8 h 10, Magazine.
9 h 2, L'oreille en colimaçon.
9 h 20, D'une oreille l'autre : œuvres de Mendelssohn, Vivaldi, Purcell, Prokofiev, Méfano, Bach, Praetorius.
12 h, Le royaume de la musique.
12 h 35, Jazz.
13 h, Concours international de guitare.
13 h 30, Poissons d'or.
14 h 4, Musique légère.
14 h 30, L'après-midi des musiciens (voir lundi) : œuvres *de* Liszt, Gounod, Boëllmann.
17 h 5, Repères contemporains : B. Ferneyhough.
18 h, L'imprévu.
19 h, Studio-concert : Jazz avec *S. Kessler, T. Kako, piano.*
20 h, Jazz.
20 h 30, Concert « Mavra », opéra-bouffe en un acte, « Le Rossignol », conte lyrique en trois actes sur un livret de Mitousoff, de Stravinsky, par le Nouvel orchestre philharmonique et les chœurs de Radio-France, dir. L. Friend, chef des chœurs, J. Jouineau, chef de chant, M. Paubon.
22 h 30, Fréquence de nuit : Feuilleton « Paris-Athènes ».

VENDREDI 7 OCTOBRE

6 h 2, Musiques du matin.
7 h 5, Concert : Symphonie espagnole de Lalo par l'Orchestre national de France.
7 h 45, Le journal de musique.
8 h 10, Magazine.
9 h 2, D'une oreille l'autre : œuvres de Planson, Beethoven, Tchaï*kovski, Mozart, Gabrieli, Schoen*berg, Monnet, Debussy, Granados.
12 h, Actualité lyrique.
12 h 35, Jazz, s'il vous plait.
13 h, Avis de recherche.
13 h 30, Jeunes solistes : œuvres de *Strauss/Schoenberg, Tansman* par la « Camerata de Versailles ».
14 h 4, Equivalences.
14 h 30, Les enfants d'Orphée.
15 h, L'après-midi des musiciens (voir lundi) : œuvres de Gounod, *Massenet, Guilmant, Delibes, Lalo.*
17 h 5, Repères contemporains : K.-H. Stockhausen.
18 h, L'imprévu.
19 h, Studio-concert : œuvres de Couperin, Forqueray, Leclair, Rameau, *Balbastre par le trio Sonnerie.*
20 h, Jazz : le clavier bien tempéré.
20 h 20, Concert : ouverture du « Roi d'Ys » de Lalo, ballade pour piano et orchestre de Fauré, variations symphoniques pour piano et orchestre de *Franck, symphonie en* si bémol majeur de Chausson par l'Orchestre de la radio symphonique de Sarrebrük, dir. J. Fournet, sol. M. Dalberto, piano.
22 h 15, Fréquence de nuit : Feuilleton « *Paris-la lune* ».

SAMEDI 8 OCTOBRE

6 h 2, Samedi matin : œuvres de Neuner, Schubert, Bach, Spohr, Elgar.
8 h 5, Avis de recherche.
9 h, Carnet de notes.
11 h 5, La tribune des critiques de disques.
13 h 35, Importations.
15 h, L'Arbre à chansons : le jazz et la java ; les nouveautés du disque, Visa ; Nœud au mouchoir ; En avant la zizik.
16 h 30, Concert (donné à Boulogne le 12 février 1983) : « Mandala », concerto pour piano de Tamba, « Du soleil et de la lune », de Monnet, « Schichten », de Roque-Alsina par le Nouvel Orchestre philharmonique, dir. G. Amy, sol. A. Planes, piano, M. Viard, soprano, J.-M. Viard, récitant.
18 h, Les cinglés du music-hall.
19 h 5, Les pêcheurs de perles.
20 h 30, *Concert* : « Quatuor à cordes » de Haydn, « Livre pour quatuor » de Boulez, « Quatuor à cordes » de Beethoven, par le Quatuor Alban Berg.
22 h 15, Nuit « Espaces » : Œuvres de Chopin, Beethoven, Scriabine avec S. Neuhaus, piano.

DIMANCHE 9 OCTOBRE

6 h 2, Concert promenade : œuvres de Lanner, Jarno, Grieg, Sarasate, Fucik, Verdi, Ziehrer, Massenet, J. Strauss, Kalmann, Padilla, Dvorak.
8 h 5, Cantate.
9 h 5, D'une oreille l'autre.
11 h, Concert (en direct de l'ancien palais royal de Séoul) : les musiciens de l'institut spécialisé dans la musique de la cour de Corée.
12 h 5, Magazine international.
14 h 4, Hors commerce : œuvres d'Adam ; à 16 h, Références : œuvres de Boïeldieu, Auber.
17 h, Comment l'entendez-vous ? œuvres de Verdi.
19 h 5, Jazz vivant : le groupe de percussions M'Boom et le trio Humair-Favre-Drouet.
20 h, Les chants de la terre.
20 h 30, Concert (donné le 25 février 1954 à Cologne) : Iphigénie en Aulide, ouverture de Gluck ; Concerto pour piano et orchestre n° 4, de Beethoven ; Sinfonietta, de Janacek ; Don Juan, poème symphonique de R. Strauss, par l'orchestre de la W.D.R. de Cologne, dir. O. Klemperer, sol. L. Fleischer, piano.
22 h 30, Fréquence de nuit : les figurines du livre ; 23 h, Entre guillemets ; 0 h 5, Les mots de Françoise Xenakis.

RADIO-FRANCE INTERNATIONALE

● **Emissions en langue française destinées à l'Afrique et à l'océan Indien, en ondes courtes sur 49 mètres, 6 175 kHz.**

Informations, tous les quarts d'heure de 5 heures à 9 heures et à 20 h 15, 21 h 15, 22 heures, 23 heures, 1 heure, 2 heures.

Le magazine quotidien d'actualité « Carrefour » (14 h 15) est consacré le lundi 3 octobre à *une rétrospective des sommets franco-africains, en direct de Vittel* ; le mercredi 5 octobre à un bilan du sommet franco-africain de Vittel ; le jeudi 6 octobre, à l'occasion du deuxième anniversaire de l'assassinat du président Sadate, à la question suivante : « Où en est l'intégrisme musulman ? » En multiplex avec Tunis, Le Caire, Alger, Amman.

Le magazine « Cinéma d'aujourd'hui, cinéma sans frontières » du vendredi 7 octobre *est consacré au cinéma chinois à l'occasion du trente-quatrième anniversaire* (1er octobre 1949) de la République populaire de Chine et des journées culturelles chinoises à l'UNESCO – Paris. Avec comme invités Xie Tieli, cinéaste chinois, Raphael Basseur, critique de cinéma, Mme Wang Erquing, premier secrétaire de l'ambassade de Chine.

A écouter

Les croquants de Duneton

Bruit de bouteilles que l'on vide et contrecoup – logique – de verres qui se remplissent. At*mosphère de fête, rires* : on est aux environs de Paris, tout près de Saint-Lazare, dans un de ces lieux de réjouissance populaires, comme la Courtille au dix-neuvième siècle, où l'on s'amusait (et buvait) beaucoup aux Porcherons. La noblesse venait s'y encanailler parfois. Claude Duneton, l'écrivain (*Parler croquant, la Puce à l'oreille, Le Diable s'emporte*) a retrouvé un texte extraordinaire, un poème anonyme, dans la lignée de Vadée, un poème en sept chants qui date de 1773, sorte de parodie de *l'Iliade* qui raconte les dimanches *là-bas. Un formida*ble témoignage sur la vie quotidienne du peuple de l'époque, un document sur la langue, que l'on retrouve avec tous ses accents.

A force de fureter, Claude Duneton a déniché comme ça toutes sortes de textes, des petits trésors de la langue parlée, la seule qu'il aime, la seule qu'il reconnaît, la langue *écrasée par* l'Autre, la Langue française, bourgeoise, académique, centralisatrice, oppressive... Claude Duneton a redonné droit de vie à la langue, avec *ses défauts, ses* accents, sa *« fantaisie »*. Une fantaisie qui, attention, a des racines. La langue parlée, pour Claude Duneton, est une langue *« vernaculaire »*, et c'est ce qu'il prouve avec cette série qu'il nous propose et qui est comme un grenier où l'on trouve *« tous ces trucs qui* le *passionnent et dont* il *parle à ses amis »*. « Chro*nique de la langue parlée* » n'est pas une série sur le langage populaire, c'est plutôt une réflexion sur le problème du langage – des langages, – une réflexion qui ne se voit pas, qui se vit dans les bruits de fête, dans les ambiances. Un voyage qui va d'une correspondence entre Nanette Dubut, blanchisseuse, et Gérôme Dubois, pêcheur, en 1750, à la langue gouailleuse de la Halle aux vins, d'une consultation d'un malade par son médecin à l'histoire du langage érotique avec Jean-Jacques Pauvert, du langage de Berroyer au babil enfantin, *mille* accents qui vont du passé au présent et qu'on écoute avec un intime contentement.

CATHERINE HUMBLOT.

★ « Chronique de la langue parlée », chaque samedi sur France-Culture, à partir du 8 octobre, 18 heures à 19 heures.

Radios locales

● ***L'Auvergne mise en valeur.*** Radio-Puy-de-Dôme, onzième station décentralisée de Radio-France, qui a commencé à émettre le 19 avril dernier, propose une nouvelle grille plus centrée sur la vie régionale, à partir du 3 octobre. Parmi les nouvelles émissions :

– chaque jeudi de 11 h 30 à 14 h : « Des auvergnats au-dessus de tout soupçon » que présentera Jacques Mailhaut. Il invitera une personnalité de la région qu'il fera découvrir d'une façon satirique ; chaque samedi de 22 h à 23 h : diffusion d'une veillée enregistrée dans un village d'Auvergne... que présentera J.-L. Petitrenard ;

– en direct, le samedi de 17 h à 19 h : jeu régional en collaboration avec le concours du journal local « Le Semeur Hebdo ».

– tous les jours de 15 h 30 à 17 h : « Le livre des grandes heures de l'Auvergne ». Christian Lassalas proposera le récit de quelques grandes histoires du pays auvergnat. Pour commencer, sous forme de feuilleton en vingt-cinq épisodes, l'affaire de la « Bête du Gévaudan » qui a désolé le pays de 1764 à 1767. (Radio Puy-de-Dôme, *102,5 MHz, Clermont-Ferrand.*

● **Diva.** – L'émission qui « met du lyrique dans le quotidien » retransmettra *Otello* de Rossini enregistré le 17 juin 1960 à Rome, avec V. Zéani, A. Lozzari et l'orchestre de la RAI de Rome dirigé par F. Privitalli. (Enregistrement pirate.) Avec Catherine Clément, auteur de *Maure de Venise. (Jeudi 6 octobre, de 21 heures à 23 heures, sur* Radio G, 98 MHz, Gennevilliers.)

● **Deux ans de ténacité.** – A l'occasion de son anniversaire, Radio-Libertaire organise un gala les 8 et 9 octobre de 14 heures à 24 heures, à l'Espace BASF à Paris (métro Balard). De nombreux artistes se produiront sur scène, parmi lesquels Gilbert Lafaille, Bernard Haillant, Paul Castagne (samedi) ; Gilles Servat, Sapho, Christian Camrelinck, Xavier Lacouture, Tchouk Tchouk Nougah (dimanche). Les billets sont en vente à la librairie de Radio-Libertaire, 145, rue Amelot, 75011 Paris.

Stations nationales

Radio-Bleue

● **Petits-enfants et grands-parents.** Ça peut-être formidable les grands-parents. Plus indulgents et plus patients que leurs enfants (les parents), pleins de connaissances et de souvenirs, prompts à s'offusquer ou à être choqués, rapides pourtant à pardonner et à vouloir embrasser. Comment leurs petits-enfants les voient-ils ? Les connaissent-ils, seulement ?

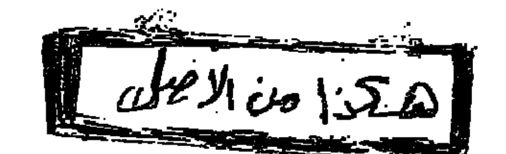
Lili Guérini et Pascal Burito ont travaillé avec beaucoup de tact sur ce thème merveilleux. Leurs interlocuteurs ont entre douze et vingt-cinq ans, s'appellent Guillaume et Isabelle (lycéens à Paris), Dhialy (un Sénégalais, en France depuis sept ans) ou Pierre (un punk de la banlieue). Leurs témoignages sont étonnants, violents parfois et chaleureux, toujours sincères et spontanés. Difficile, souvent, le lien entre les générations. Le son, la voix, les hésitations, et puis quelques silences, la musique aussi, où se mêlent la musique de grand'pa et celle du petit-fils, confèrent à ce reportage une grande authenticité.

★ Petites ondes sur toute la France (864 KHz à Paris dans l'émission « Vies à Vies », du lundi 3 au vendredi 7 octobre ; de 11 h à 11 h 30).

France Inter

● **Signé Simenon.** *Un parfum rétro... Patrice Galbeau* nous fait découvrir Simenon, et, dans son sillage, la France d'avant-guerre. Le fameux « Maigret » n'avait pas encore surgi de l'imagination du romancier : à Paris, les flics étaient toujours des « hirondelles », et, dans les petites villes de province, des vieilles filles tapies derrière leurs rideaux de dentelle *faisaient et défaisaient les réputations*... Lundi, nous ferons la connaissance du *Prisonnier de Lagny*, mardi, du *Club de vieilles dames*, mercredi, du *Docteur Tant Pis*, vendredi, du *Grand Langoustier*. Sept semaines, en fait, de charme ou de suspense. C'est la première fois que Simenon autorise l'adaptation radiophonique de trente-cinq nou*velles*, en partie inédites. Profitons-en !

★ Du lundi au vendredi, (à partir du 3 octobre, de 15 h à 16 h).



AUDIOVISUEL

La naissance de la télévision catalane

Dimanche 11 septembre, Barcelone a étendu son nationalisme comme linge aux fenêtres. Sur les façades des immeubles, aux balcons des modestes demeures, flottent les quatre bandes rouges sur fond jaune, comme pour dire aux visiteurs que la Diada, la fête nationale catalane, est l'affaire de tous.

La ville met du temps à sortir de sa torpeur matinale. C'est qu'ici on se couche tard et ceux des Catalans qui n'avaient pas cédé à la fascination des ramblas, où se joue la comédie urbaine, ont pu, par petit écran interposé, suivre la rencontre de football entre le club chéri des Barcelonais, El Barça et l'équipe d'Osasuna. La retransmission du match était assurée par la dernière des télévisions nées sur la péninsule Ibérique : TV 3, qui émettait ainsi pour la première fois.

Presque quinze heures de programme pour ce premier jour d'émission. La direction de la chaîne avait voulu frapper fort les esprits, histoire d'affirmer concrètement son aspiration à être une véritable chaîne de télévision, au même titre que ses grandes sœurs et concurrentes de la R.T.V.E. (radiotélévision espagnole). *« Nous voulons une télévision nationale et concurrentielle avec celles de l'État espagnol »*, se plaît à répéter Alfons Quinta, directeur général de TV 3, et d'ajouter : *« La pire des choses serait de faire une télévision folklorique. »*

Pour juger de l'esprit, il faut poser ses lunettes françaises et ne pas chercher des comparaisons avec la régionalisation de FR 3 par exemple. La Catalogne se veut une nation et sait bien qu'au commencement était le Verbe. Une langue qui a résisté à toutes les oppressions, à toutes les tentatives d'étouffement et dont on veut aujourd'hui, l'autonomie politique retrouvée — le statut de la Catalogne a été approuvé le 18 décembre 1979 par le roi Juan Carlos Ier, — faire le ciment national. *« Nous voulons que les enfants, quand ils jouent aux gendarmes et aux voleurs, puissent se dire « haut les mains » en catalan »*, explique Mme Maria Rosa Calas, directrice des programmes de TV 3.

A la japonaise

On l'a compris, l'affaire est politique. C'est la Generalitat de Catalunya, le gouvernement, qui est à l'origine de cette réalisation. Une décision approuvée à l'unanimité par les parlementaires catalans et conforme au statut d'autonomie de la Catalogne. Les capitaux de TV 3 sont entièrement d'origine publique, même si la chaîne est constituée en société anonyme, ce qui lui permet d'avoir accès au marché publicitaire : plus de vingt minutes de spots réalisés en catalan et en castillan pour le premier jour, sans compter les émissions sponsorisées. *« L'objectif est, à terme, l'autofinancement »*, nous a dit M. Alfons Quinta. Mais pour le moment, et en attendant le vrai départ des programmes en décembre prochain, TV 3 n'aura pas de trop des 2200 millions de pesetas attribuées par la Generalitat comme crédits de fonctionnement.

Au mois de décembre, les Barcelonais auront droit à cinq heures de programmes quotidiens. Peu à peu, l'ensemble de la Catalogne recevra, au moyen d'un important réseau de réémetteurs, les émissions de TV 3. La région de Perpignan sera également arrosée par les programmes catalans.

TV 3 doit bientôt entrer en possession de ses nouveaux locaux, un gigantesque centre de 35000 mètres carrés, dont la construction a été confiée à l'une des plus grosses entreprises de génie civil de Barcelone. Et c'est la SOFRATEV, une société française filiale de l'INA et de T.D.F., qui a emporté le marché du consultant pour les équipements électroniques.

Au dire de tous, la collaboration franco-catalane est une réussite exemplaire. Souplesse, discrétion et savoir-faire d'un côté, facilités d'assimilation et envie de réussir de l'autre. *« Les techniciens sont d'un niveau exceptionnel »*, ne craint pas de dire M. Jacques Balouet, ingénieur à FR 3, détaché auprès de la SOFRATEV. En fait, la mission de cette société française est double : 1. Assurer la formation des personnels de TV 3 ; c'est en partie fait, tant du point de vue technique que journalistique et, pour ce faire, TF 1, A 2 et FR 3 ont été mises à contribution. Un programme établi sous la responsabilité de l'INA. 2. Elaborer un cahier des charges pour l'équipement du centre de télévision. L'appel d'offre international aux constructeurs de matériel électronique vient d'être lancé. Thomson et des firmes japonaises sont sur les rangs. Le marché est de taille : il comporte notamment l'équipement de plusieurs studios, dont trois de 400 et un de 800 mètres carrés destinés à la production.

Pas d'impérialisme technicien ou culturel : les discussions se font en catalan, les personnels envoyés sur place par la société française pratiquent pour la plupart cette langue, un travail à la japonaise en quelque sorte, même si la présence de la société française a soulevé au début quelques critiques en Espagne. La SOFRATEV, qui possède en ce domaine une expérience importante dans le tiers-monde, espère obtenir ainsi une référence européenne.

Les téléspectateurs espagnols ne savaient pas que le terrible J.R. était encore vivant. En achetant aux États-Unis une nouvelle série de *Dallas*, TV 3 a créé un petit événement et va permettre au public catalan de suivre dans sa langue les tribulations de la famille Ewing. Voilà qui illustre la politique des programmes de cette chaîne, qui ne craint pas de faire ses emplettes sur le marché international des séries à succès. Le monde entier, excepté la R.T.V.E., a été mis à contribution. La France devrait fournir quelques productions : des shows, comme ceux de Yves Montand ; des feuilletons comme « Papa Poule » ; au total quatre-vingts heures de programmes déjà achetés. Des contacts sont en cours avec certaines stations régionales de FR 3, pour l'échange de programmes ou la mise en chantier de coproductions.

Le pari du « tout vidéo »

Mais l'objectif de TV 3 reste de fabriquer la moitié de ses émissions. Les nouvelles installations devraient y aider, même si, dans un premier temps, c'est l'information qui sera la plus sollicitée. Le chef des services de l'information est un Catalan du Nord, venu de la presse écrite, *l'Indépendant* de Perpignan. M. René Graudo est pour l'instant à la tête du plus gros service de TV 3, une quarantaine de personnes. A leur charge, une heure trente d'antenne quotidienne pour quatre éditions régulières : le matin à 8 heures, dans le cadre d'un « *Bon Dia* » à l'anglaise, à 14 h. 30 et 20 heures et, en fin de programme, pour le rappel des événements de la journée.

Les journalistes, des jeunes formés à l'école de TF 1 ou d'A 2, vont travailler dans des structures totalement repensées avec les Français. Ici, on a fait le pari du « tout vidéo ». Les équipes de reportage, qu'on veut mobiles à l'extrême et totalement polyvalentes, travailleront avec des caméras à magnétoscope incorporé. M. René Graudo, qui a conscience d'évoluer sur un terrain vierge, veut innover : *« Nos reporters doivent être capables de filmer, de commenter et de monter leurs enquêtes. »*

Le chef des services rédactionnels affirme ne pas avoir subi, pour l'instant, de pressions du pouvoir politique. *« On veut faire du journalisme en paix »*, ajoute-t-il. Le seul garant de cette indépendance est le conseil d'administration de la société où siègent, à proportion, les partis représentés au Parlement catalan.

TV 3, enfin, se veut inventive et proche de son public, mais soucieuse d'efficacité commerciale et, en l'absence de redevances, c'est sur ses recettes publicitaires qu'on jugera de sa réussite. D'où peut-être un certain conformisme qui transparaît déjà dans la programmation et dont le symbole pourrait bien être un code du bon présentateur édité par la direction de la chaîne.

GERARD VALLES.

VIDEOCASSETTES SELECTION

« Au nom de la loi »

Souvenez-vous : Josh Randall, *Au nom de la loi*, meilleure série américaine des années 60 et la découverte du sourire inimitable de Steve Mac Queen. Celui qui devait s'imposer dans *les Sept Mercenaires* ou *le Kid de Cincinnatti* faisait alors ses premières armes devant une caméra. Sunset Video a eu l'heureuse idée de rassembler sept épisodes de la série, où l'on retrouve Steve Mac Queen aux côtés de James Coburn et John Carradine.

★ *Au nom de la loi*. Édité par Sunset Video et distribué par G.C.R.

« Marie-Claire nº 2 »

Invasion de gris, formes en tube ; la mode, cet hiver, adopte le style « pays de l'Est », le « look Andropov », à peine égayée, de ci, de là, par quelques touches de rouge. Cela n'a pas découragé l'équipe de *Marie-Claire*, qui propose le deuxième numéro de son supplément vidéo. Un magazine en mouvement composé à partir des présentations des grands créateurs commentées et analysées sous toutes les coutures.

★ *Marie-Claire nº 2*. Édité et distribué par R.C.V.

« Phantasme nº 3 »

Il y a un an, la vidéocassette semblait être la voie royale pour ce que l'on appelle pudiquement les magazines de charme. Mais l'équilibre entre les « jolies filles qu'on épingle » et la franche pornographie n'est pas facile à tenir. L'érotisme discret de *New Look* n'a jamais dépassé le premier numéro et le groupe Filippacchi a repris le titre pour faire un magazine papier. Beaucoup plus « hard », *Electric blues* a déjà neuf numéros et poursuit sa carrière dans les rayons spécialisés des vidéo-clubs. Entre les deux, *Phantasme* continue à mêler nudités, voitures de luxe et paysages exotiques dans des combinaisons qui ne sont pas toujours du meilleur goût.

★ *Phantasme nº 3*. Édité et distribué par M.P.M. productions.

FILMS

La Belle Captive d'Alain Robbe-Grillet, avec Daniel Masguich et Gabrielle Lazure. Édité et distribué par U.G.C. Vidéo. *Landru*, de Claude Chabrol, avec Charles Denner, Michèle Morgan et Danièle Darrieux. Édité et distribué par U.G.C. Vidéo.

Effraction, de Daniel Duval, avec Marlène Jobert, Bruno Cremer et Jacques Villeret. Édité et distribué par Parafrance Vidéo.

Ludwig, de Luchino Visconti, avec Romy Schneider et Helmut Berger (version intégrale). Édité et distribué par Cinéthèque.

Flesh, d'Andy Warhol et Paul Morrissey, avec Joe Dallesandro. Édité et distribué par Arkane.

Out of the blues, de Dennis Hopper, avec Dennis Hopper et Linda Manz. Édité et distribué par Arkane.

Pour les enfants

The Looney Tunes (sixième volume). Dessins animés de la Warner Bros. Édité et distribué par Warner Home Video.

Les Enfants de la rivière, de Miroslaw Kijowicz et Lionel Jeffries, avec James Mason. Édité par Sunset Video et distribué par G.C.R.

Le Dernier Vol de l'arche de Noé, de Charles Jarrott, avec Elliott Gould et Geneviève Bujold. Édité par Walt Disney Home Video et distribué par Film Office.

La Bande à Donald. Édité par Walt Disney Home Video et distribué par Film Office.

Sans famille, de Jacques Ertaud, avec Fabrice Josso, sur une musique de Charles Trénet. Édité et distribué par 3 M Video.

JEAN-FRANÇOIS LACAN.

MEDIAS DU MONDE

L'UNESCO et la communication

La quatrième session du conseil intergouvernemental du Programme international de développement de la communication (P.I.D.C.) — émanation de l'UNESCO — s'est réunie du 5 au 12 septembre à Tachkent (U.R.S.S.). M. Amadou Mahtar M'Bow, directeur général de l'Organisation, s'est félicité *« des succès considérables dans la coopération internationale pour promouvoir la communication »*. Il a annoncé que le projet de budget de l'UNESCO prévoyait une augmentation de 11 % du P.I.D.C. pour 1984-1985. Six pays ont déjà indiqué qu'ils allaient augmenter leur participation financière à ce programme : les Etats-Unis, la France, la R.F.A., la Norvège, les Pays-Bas, le Canada.

D'autre part, une « table ronde » consacrée au « nouvel ordre mondial de l'information et de la communication », thème général des travaux de l'UNESCO en la matière, a réuni, du 14 au 19 septembre en Autriche, des spécialistes de la presse et des médias.

ETATS-UNIS

La télévision de quartier

Plus de dix mille sociétés ont déposé une demande de licence auprès de la Commission fédérale des communications (F.C.C.), pour créer une *Low power television* (L.P.T.V.). Ces stations de télévision à faible puissance émettant sur un rayon de quelques kilomètres sont les derniers-nés de la vague de déréglementation de la communication aux Etats-Unis. Dispensés des contraintes de qualité technique, les L.P.T.V. desservent en priorité les minorités ethniques ou les zones géographiques mal couvertes par les autres systèmes de communication. Soit un marché de 5 a 10 millions d'habitants. Créée avec un investissement minimum de 50 000 dollars à 100 000 dollars, une télévision à faible puissance peut espérer à terme un revenu publicitaire de 200 000 dollars par an. Mais, selon la plupart des experts, les L.P.T.V. mettront trois ou quatre ans avant de réaliser un quelconque profit et devront surtout compter dans les premières années sur les revenus des services à péage.

En matière de programmes, la plupart de ces télévisions ont une production locale très réduite. Elles s'alimentent principalement auprès des grands studios hollywoodiens, des réseaux de télévision par câble et des distributeurs indépendants. Récemment, trois réseaux nationaux se sont constitués pour alimenter en programmes des L.P.T.V. affiliées sur le modèle des grands *networks*. Ces réseaux achètent volontiers des émissions étrangères, en particulier des programmes pour enfants.

FRANCE

Sony entre deux eaux

Pour faire face à la faible pénétration du standard Betamax en France, Sony multiplie les initiatives : introduction du premier magnétoscope stéréophonique (le SL-C9), lancement d'une nouvelle formule de leasing, création d'un département vidéogrammes doté d'une structure commerciale propre. Cette dernière vient d'annoncer un accord avec l'éditeur René Chateau. Les films de Jean-Paul Belmondo seront donc disponibles en standard Betamax. Dans le même temps, Sony s'apprête à commercialiser des bandes vierges aux standards de ses concurrents. On trouvera donc dès le mois d'octobre des cassettes V.H.S. et V 2000 sous la marque Sony. Réalisme commercial oblige.

Thomson mise sur le V.H.S.

On ne spécule plus chez Thomson sur l'apparition d'un hypothétique standard 8 mm, qui rendrait obsolète tous les magnétoscopes existant. Depuis l'échec des négociations avec Grundig et le rachat de Telefunken. On mise maintenant sur le V.H.S. Après la création des usines de Longwy et de Tonnerre, la société annonce maintenant la commercialisation prochaine d'une caméra à magnétoscope intégre au standard V.H.S. L'ensemble ne pèse que 1,9 kg, est compatible avec les magnétoscopes de salon et possède une autonomie de trente minutes. Toutes caractéristiques qui en font un concurrent direct du cinéma Super-8 d'amateur... et du fameux standard 8 mm vidéo. La camera est fabriquée pour le moment par la société japonaise J.V.C. mais, selon les responsables de Thomson, elle pourrait par la suite être produite en France.

ÉGYPTE

Feuilleton en série

La télévision égyptienne a vendu, pendant le seul mois du ramadan, pour six millions de dollars de feuilleton a différents pays arabes. Cet engouement pour le feuilleton est d'abord une réalité nationale : chaque jour, de 19 h a 21 h, les deux chaînes égyptiennes diffusent des téléfilms qui recueillent une audience considérable. Ces drames familiaux se déroulent souvent sur fond d'une critique du libéralisme économique, tenu pour responsable de la dégradation des valeurs traditionnelles. D'autres feuilletons, plus spécialement destinés aux pays du golfe Persique, mettent en scène des hommes d'affaires sympathiques, habitants de somptueuses villas et conduisant des voitures de luxe.

Mais, dans les deux cas, l'intrigue est avant tout sentimentale. Sans excès cependant, car la censure veille : pas de baisers, les amoureux ne se touchent même pas et tout finit par un mariage. L'Arabie Saoudite, principal acheteur des productions égyptiennes, est encore plus sévère. Le quotidien du Caire *Al Akhbar* citait récemment les principaux interdits : *« Jamais un homme et une femme seuls dans une chambre fermée, même s'ils sont mariés ; un père ne doit pas serrer sa fille dans les bras ; deux frères ne doivent pas se coucher dans le même lit. »*

DISQUES



Jazz

IVAN JULLIEN : « L'Orchestre »

On a lu : « l'orchestre ». Il fallait lire — selon la formule des errata de presse — « le grand orchestre », l'ensemble rêvé par tous les jazzmen de métier, dont les puissances privées et publiques voient rarement l'intérêt, mais qui renaît sans cesse, contre vents et marées, avec Bolling, Cagnasso, Solal, Jullien.

Ivan Jullien travaille plus que de raison, depuis des lustres, pour que s'incarne cet idéal. Voici une vingtaine d'années, il jouait et écrivait pour Bolling. Il fut ensuite chez Slide Hampton, juste avant de fonder, au Gibus, le Paris Jazz All Stars, où s'insérait Portal. Comme ce genre *d'entreprise n'aide guère à faire* bouillir la marmite, Jullien fit carrière dans le cinéma, avec Lelouch, et dans la variété, avec Claude Nougaro, ou avec Eddy Mitchell, qui aime le jazz et qui est un de ceux, très rares, selon Jullien, dont on peut dire : « C'est quelqu'un de bien ».

La folie du grand orchestre vient de le reprendre. Il a cédé sans effort, comme les politiques, à la douce pression de l'entourage, et le disque qu'il a fait avec ses amis mérite tous les éloges. La formation se situe, techniquement parlant, au plus haut niveau international, tourne à plein régime et profite d'arrangements impeccables.

Par instants, une allusion aux conceptions de Gil Evans : tutti où flûtes, cors, trombones s'associent aux trompettes assourdies *(Batucada)*, ou encore une référence à la manière de Bill Holman : trombones définissant l'harmonie, trompettes exprimant une mélodie à l'unisson et s'opposant à la mélodie des anches *(I.M.F.P. Size)*. Qu'on n'aille pas supposer que ces pièces vivent d'emprunts. Simplement, elles annoncent la couleur, elles laissent, par bouffées, monter des fragments d'histoire, et ce d'autant plus nettement *que Jullien ne néglige pas* le classique répertoire, qu'il s'empare des deux thèmes de *Blues in the Night*, que chante Lavelle, *superbe de volonté et* de sensibilité.

Les solos sont assurés par le leader lui-même, et par Marc Goldfeder pour *Plastic à Gachiba*, Jean-Louis Chautemps pour *I.M.F.P. Size*, ou Pierre Mimran pour *Idée au logis*, de *Bernard* Arcadio, *à l'écriture* complexe, fouillée, précieusement sophistiquée. Deux facteurs dominent la perception de *cette musique : la force percus*sive des rythmes de Ceccarelli et la passion exacerbée des cuivres — comme toujours chez Jullien.

On doit aider ce disque à être connu. Un travail extravagant a été engagé pour lui. Peu de gens *imaginent le temps dépensé et* la persévérante application, l'amitié qu'il faut à l'égard de la musique dans ce genre d'affaires. *Surtout en France où ja*mais aucun grand orchestre de jazz permanent n'a été soutenu par une chaîne de radio, alors que, depuis plus de vingt ans, il y en a six en Allemagne fédérale, cinq au Japon, en Pologne, en Hongrie, quatre en Suède, en Finlande, au Canada, en Yougoslavie, au Danemark, trois en Italie, en Grande-Bretagne, deux en Belgique et en Suisse. Jullien a ouvert, sur son bureau, le calepin des bonnes œuvres, juste à côté de l'agenda des rendez-vous rentables, et sa foi a sou*levé, de nouveau, une monta*gne. (Bingow Records C3356.)

STEVIE RAY VAUGHAN « Texas Flood »

Stevie (comme Wonder), Ray (comme Charles), Vaughan (comme Sarah), tels sont les prénoms et le nom, familiers *avant d'être connus, de la nou*velle coqueluche du « bluesland ». Encensé par les Rolling Stones, exhibé par Jerry Wexler au Festival de Montreux, invité par David Bowie pour *Let's Dance*, engagé enfin par John Hammond pour enregistrer un album entier, voilà le phénomène texan, déjà arrivé, et qu'une pochette nous présente coiffé du chapeau de Zorro.

Nous avouons nous méfier des révélations, tant elles sont quotidiennes, et des admirations, tant elles sont éphémères, dans un monde où nous entourent, nous assomment les professionnels de l'enthousiasme et les fabricateurs d'événements. Mais il faut se rendre à l'évidence : Stevie Ray Vaughan n'a pas volé sa réputation. Avec son bassiste, Tommy Shannon, et son batteur, — Chris Layton — deux cracks, il relance le blues alors que le genre est en perte de vitesse, et il s'agit du vrai blues, à deux exceptions près, *Lenny* et *Testily*.

La tradition est maintenue et, tout à la fois, frondée, chahutée. Ainsi, dans *Tell Me*, le « shuffle », qui avait jadis des ambitions de légèreté, prend-il, avec un son saturé, une âpreté ravageuse. Ce « shuffle » est réemployé, en moins vif, dans *I'm Cryin'*, dans *Pride of Joy*, tandis que *Mary* perpétue un rythme très fréquent dans la « soul music », avec une succession « longue-brève-longue » dont le modèle peut avoir été trouvé dans quelque *Cold Feet* ou quelque *Crosscut Shaw* d'Albert King, de qui Ray Vaughan tient sa vocation. *Texas Flood*, très lent, avec un accompagnement *de basse quasi souterrain, est* d'ailleurs un hommage, sans doute volontaire, au grand Albert.

Dix morceaux en ce recueil, et d'une rare variété. De *Rude Mood*, joué à toute vapeur (262 noires à la minute, et le trio fait les quatre temps), à *Dirty Pool*, blues en mineur, prêché par la voix qui tremble, en passant par *Lenny*, douce bal*lade, en mineur elle aussi, où la* guitare avec son « bras de trémolo » fait bouger le son sur les cordes dans la coutume ha*waiienne, tout est prenant, cap*tivant, explosif. (Epic 25534. Distribution C.B.S.)

LUCIEN MALSON.

Classique

WAGNER/GOULD

Les transcriptions pour piano des œuvres orchestrales sont souvent des curiosités où l'on s'amuse à étudier l'ingéniosité de l'« arrangeur » pour donner l'illusion des timbres instrumentaux. Rien de tel dans le disque Wagner *de Glenn Gould, qui recrée la musi*que ou plutôt lui donne un autre visage, le sien propre. *« Vous savez*, disait-il dans ses *Entretiens* avec Jonathan Cott (éd. Jean-Claude Lattès), *c'est assez mon genre de m'asseoir au piano, la nuit, et de jouer Wagner pour moi-même, parce que je suis un wagnérien absolu, malade incurable de toutes ses œuvres de la fin. »*

Ecoutez *Siegfried-Idyll* (cette œuvre essentiellement pour cordes) qui s'est entièrement transmuée en piano ; ce pourrait être « le piano de Wagner », ni celui de Liszt, ni ceux de Schumann et de Chopin ; un moment on a l'impression de se trouver dans le parc de Triebschen à entendre Wagner en train de composer ; *mais plus on avance et plus on en*tre dans un nouvel univers, d'une concentration inouïe, avec des couleurs étranges, largement ou*vert en une contemplation infinie*, comme une prairie d'étoiles.

L'*Ouverture des Maîtres Chanteurs* n'est pas moins étonnante, loin des foules glorieuses de Nuremberg, toujours dans le monde solitaire de Gould, fantastique exposé de contrepoint comme un précis de mécanique céleste (on notera que Gould a enregistré les trois dernières minutes « à quatre mains », en « rerecording »). Enfin, l'aube et le voyage sur le Rhin du *Crépuscule des dieux* forment un extraordinaire poème, presque entièrement déconnecté de ses images, où l'on croit voir le poète *face à l'océan ou à quelque autre* grand spectacle cosmique et abstrait, empruntant seulement à Wagner l'étoffe de sa méditation.

Wagner glorifié, mais comme dépossédé de sa création par un autre créateur, c'est le paradoxe de cet enregistrement étrange et génial. (CBS, 32351.)

JACQUES LONCHAMPT.

BRAHMS par Julius Katchen

Nous vivons largement à l'ère des rééditions, et il convient de souligner l'intérêt de la politique menée en la matière par Decca, qui dispose, il est vrai, dans ses archives de trésors loin d'être épuisés. Pour fêter l'année Brahms, nous revient ainsi l'intégrale des *Œuvres pour piano seul* par Julius Katchen, avec, en outre, *ce même interprète étant au cla*vier, les trois *Trios*, les trois *Sonates pour violon* et la seconde *Sonate pour violoncelle*.

*Les œuvres pour piano seuls fu*rent enregistrées il y a environ vingt ans, celles de musique de chambre en 1967-1968. C'était alors la première fois qu'un pianiste réalisait une telle intégrale, mais les raisons qui avaient fait accueillir l'entreprise avec enthousiasme n'ont pas disparu aujourd'hui, bien au contraire. La discographie s'est enrichie, atteignant parfois des sommets aussi élevés, voire légèrement plus *élevés (Claudio Arrau dans la Sonate en fa mineur* opus 5), mais la puissance *(Variations Haendel)*, le souffle, la violence et le tragique *(Pièces* opus 116) de Katchen — mort en 1969 à quarante-trois ans — font toujours merveille. Ajoutons à cela qu'avec le violoniste Josef Suk et la violoncelliste Janos Starker, Katchen a réalisé pour les *Sonates de violon* et les *Trios*, en particulier si on les considère dans leur ensemble, des versions toujours inégalées, dominant de haut leurs concurentes. La prise de son est à la mesure de cette impeccable réussite artistique. (11 d. *Decca, 592.163*).

MARC VIGNAL.

LE CLAVECIN BIEN TEMPÉRÉ par Koopman

A *trente-neuf ans, Ton Koop*man, musicologue, organiste, claveciniste et chef d'orchestre, est un des interprètes les plus inspirés *de cette jeune génération grâce à* laquelle la musique ancienne brasille de tous côtés. Son enregistrement, sur un magnifique clavecin, du premier livre du *Clavier bien tempéré*, de J.S. Bach, allie la rigueur et la fantaisie profonde ; une inspiration constante court à travers ces jeux de lignes d'une distinction merveilleuse, recréant cette musique indomptable, d'une immense stature, ruisselante de lyrisme derrière son apparence austère. (*Deux disques Erato, STU* 715.212.)

J. L.

LE COR MAGIQUE de Dennis Brain

Les *Concertos pour cor* de Mozart donnent souvent une impression de malaise, la peur de voir trébucher le malheureux soliste dont l'instrument ne pardonne pas : *l'auditeur le plus ignare perçoit le* canard, le « pétrouillement », la note qui ne sort pas.

Point de ces craintes avec Dennis Brain, un virtuose exceptionnel, mort prématurément dans un accident de voiture, auquel la collection « Références » rend *hommage en republiant ces* concertos trente ans après leur enregistrement, rare privilège pour un corniste. C'est qu'à une sûreté absolue il alliait une beauté de style, une finesse de trame sonore, une légèreté d'articulation, qui donnent l'impression d'un instrument preste et charmant. Quel délice de l'entendre rire, courir et soupirer dans ces pages écrites par Mozart pour aider un ami de Salzbourg — venu monter un commerce de fromages à Vienne — à payer ses dettes ; certains concertos portent des indications fantaisistes (« W.A. Mozart a eu pitié de *Leitgeb, âne, bœuf* et fou ») qui indiquent l'humeur plaisante du compositeur.

Le cor magique de Brain est associé à l'orchestre Philharmonia (dont il faisait lui-même partie), dirigé par Karajan avec une allégresse dionysiaque. (EMI, 05100414.)

J. L.

Rock Variétés

TRUST

Depuis sa première apparition en septembre 1978 en première *partie du groupe du* spectacle AC/DC, Trust a connu une folle aventure qui l'a propulsé au sommet des hit-parades et des tournées triomphales dans les régions avant de rencontrer brusquement, il y a deux ans, des salles désertiques et l'indifférence, comme si du jour au lendemain son langage populaire et anarchiste et son hard rock très direct étaient devenus anachroniques.

Trust avait rassemblé autour de lui le public le plus mouvant, celui des lycéens. Apparemment tout revigoré aujourd'hui, enrichi d'un nouveau guitariste (Thibeault Abrial) et avant la tournée qui commencera début novembre, le groupe de Bernard *Bonvoisin et Norbert Krief repart* à la conquête du public avec un nouvel album de hard rock joué avec la même énergie qu'autre*fois, avec des mots hurlés, jetés* avec violence par Bonvoisin, des appels du cœur, des textes qui ne parlent pas de fleurs à une époque où *« les gens faussent le jeu, acceptent la peur »*. (33 t., C.B.S. EPC 25660.)

BETTE MIDLER

Entre deux éclats, deux délires, Bette Midler délaisse le côté outrancier de son tempéra*ment et développe sa sensibilité* dans un répertoire toujours éclectique, certes, mais fortement marqué par des ballades *rock (notamment Let Me Drive, My Eye on You* et, de Mick Jagger et Keith Richard, *Beast of Burden)*. Très nostalgique dans *Come back Jimmy Dean* chanté sur un thème gospélien, Bette Midler est très énergique, plus enflammée dans quelques titres, particulièrement dans *Only in Miami* aux couleurs musicales naturellement latino-américaines et très cuivrées (33 t., distr. W.E.A. Filipacchi, Music *Atlantic 780070.)*

NINA HAGEN

Le dernier album d'une véritable star du rock, avec toute son extravagance, ses éclats, son lyrisme débridé, sa force et sa féminité. Plus accessible que *Nun Sex Monk Rock*, son premier album solo réalisé à New-York il y a deux ans, *Angstlos* se présente aussi en forme de théâtre musical. Produit par Giorgio Moroder, l'album bouillonne d'idées vibrantes, d'instants sublimes, et la voix dure, *brutale et tendue de Nina Hagen* est toujours aussi fascinante. (33 t., C.B.S. 25667.)

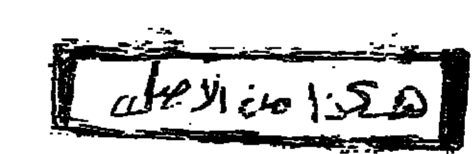
ELVIS PRESLEY

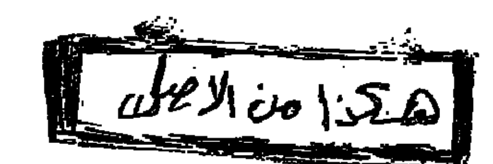
Six ans après la mort d'Elvis Presley, les manifestations commerciales se nourrissant du culte du souvenir de celui qui symbolisa au milieu des années 50 l'entrée du rock sur la scène musicale se poursuivent avec une étonnante régularité. Cet été encore à Memphis, des dizaines de milliers de personnes ont défilé chaque jour devant la tombe installée à Graceland, au bord de la piscine et sous le regard d'un Christ blanc immense qui tend les bras. Visite de *« recueillement » suivi* par l'achat dans les magasins de souvenirs installés sur le boulevard Presley, face à la propriété *du chanteur, des posters, cous*sins, foulards, badges et autres gadgets plus ou moins délirants portant l'image de la première *star du rock*.

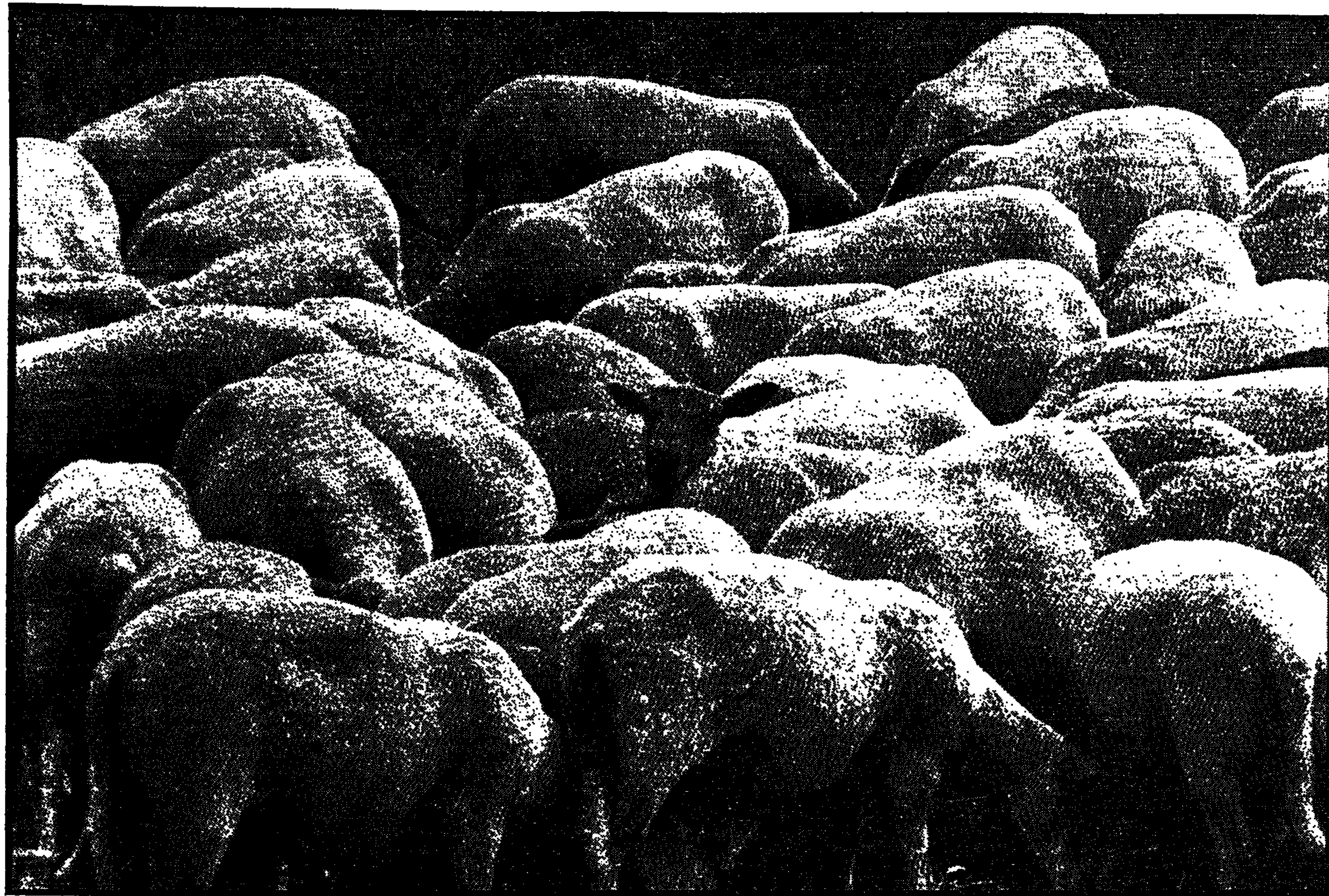
Pour sa part, la firme R.C.A. propose en réédition douze albums qui, pour une fois, sont *tout autre chose que des pro*duits de compilation. *The First Year* contient les cinq premiers enregistrements d'Elvis Presley *réalisés en 1954 à Memphis* avec le guitariste Scotty Moore : *There's Good Rockin'to Night, Baby, Let's Play House, Blue Moon of Kentucky, I've Got a Woman* et *That's a Bright Little Mama*. C'est cet accompagnement de country sur l'étonnante voix de Presley qui retint l'attention des stations de radio. Scotty Moore raconte l'histoire de ces débuts.

Le deuxième album contient les huit titres enregistrés au cours de la « Sun Session » entre juillet 1954 et avril 1955. On y retrouve Scotty Moore à la guitare électrique et Bill Blacks à la « slap » contrebasse. Les dix autres albums sont des rééditions pures et simples : *Elvis Country, Love Letters from Elvis, That's the Way it's Elvis, Elvis for Everyone, Something for Everybody, Paradise, Hawaiin Style, Girls, Girls, Girls, Fun in Acapulco, Kissin, Cousins, Elvis Roustabout.*

CLAUDE FLÉOUTER.







MARC PAYGNARD

ENTRETIEN

Les illusions fécondes de Jean-Paul Dollé

Ancien communiste, ancien maoïste, ancien « nouveau philosophe », Jean-Paul Dollé voit dans le roman le meilleur moyen d'exprimer les illusions de l'époque

NÉ en 1939, Jean-Paul Dollé, qui enseigne à l'École des beaux-arts, a eu un itinéraire caractéristique d'une génération d'intellectuels embrasée par mai 1968. Docteur en philosophie, il milita au parti communiste (comme oppositionnel), puis avec les maoïstes. Il fait ensuite partie du mouvement – ou de la nébuleuse – des nouveaux philosophes et écrit plusieurs essais (*Voie d'accès au plaisir, Haine de la pensée, l'Odeur de la France*).

Mais de la révolution et de la philosophie, il passe au roman (*le Myope, Véra Sempère*), pensant que la fiction est encore le meilleur moyen d'exprimer les contradictions d'une époque riche en illusions.

***

« Vous avez été militant politique (communiste, maoïste) puis vous avez écrit des essais philosophiques. Aujourd'hui vous publiez un roman. Où en êtes-vous ? Quel est le sens de votre itinéraire ?

– Je suis devenu communiste parce que j'avais le désir de philosopher et la passion des belles histoires, des grands mythes. M'étant beaucoup nourri de Malraux, Roger Vailland, Eisenstein, totalement fasciné par Sartre et dévorant le jeune Marx des manuscrits de 1844, je confondais tout, les marins de Hambourg, mi-aventuriers mi-révolutionnaires, la mitraillette du commissaire politique philosophe, les putains anarchistes au grand cœur, le tranchant du concept hégélien et la guerre d'Espagne, Kyo de *la Condition humaine*, l'épopée des « gueules noires » et des métallos, Jaurès et Lénine, Nizan et Aragon, la Résistance et la lutte contre la guerre d'Algérie, notre résistance à nous, adolescents de vingt ans qui, amoureux fous de la France révolutionnaire, des droits de l'homme, de la Commune, n'avions d'autres moyens de déclarer notre flamme à notre patrie idéalisée, « notre certaine idée de la France », que d'aider l'ennemi de notre gouvernement, le F.L.N.

» Bref, je suis devenu communiste parce que je croyais que la seule manière de vivre sa vie, c'est de la vivre comme un roman. Et, pourtant, je savais tout de l'ignominie stalinienne, j'avais lu Trotski, Souvarine, Victor Serge. J'étais antistalinien et j'ai adhéré à l'Union des étudiants communistes pour casser le P.C.F., virer les bonzes de l'époque Thorez, Waldeck-Rochet et le déjà sinistre Marchais. Ce fut une période intense de vie entre 1961 et 1964, une solidarité de clan, le bonheur d'une génération qui se croyait tout permis, qui se donnait les moyens de casser le vieux monde, c'est-à-dire de donner un peu d'air à la société française archaïque, arc-boutée sur sa morale de boutiquier haïssant la jeunesse et ses débordements érotiques, les créateurs et les entrepreneurs, ressassant et radotant ses vieux clivages obsolètes droite-gauche. Cette génération de jeunes communistes prit l'histoire comme roman de formation, parla politique pour en finir avec elle, trouva la brèche pour qu'enfin retentisse le mot d'ordre rimbaldien : « *Changer la vie. Quatre ans d'aventure et basta !* »

– Alors les groupuscules, le gauchisme, mai 68 ?

– J'y viens. Et d'abord, tordons le coup une bonne fois pour toutes au lieu commun le plus obstinément martelé par la classe journalistico-politique, toutes tendances confondues depuis juin 1968 : mai 68, c'est ringard, c'est du passé, litanie de la nostalgie de vieux jeunes, d'anciens combattants traînant leur jeunesse comme d'éternels adolescents romantiques qui n'arrêtent pas de proclamer *mezza voce* qu'ils crachent leurs derniers poumons, tout en se faisant leur beurre dans la pub, les médias, et tous les créneaux de la frippe et de la frime. Variante sociologique et politique de bon ton qui ramène cet « événement » à sa juste proportion : un immense chahut d'enfants gâtés, la fameuse génération de Marx et de Coca-Cola qui aurait au moins eu le mérite de convier la société française à un utile psychodrame. En somme, mai 68 aurait été une bonne occasion pour libéraliser les mœurs – l'« introuvable libération sexuelle » – et contribuer à mettre un peu d'huile dans la rigidité française, la « décrispation » chère à Valéry Giscard d'Estaing.

» Depuis mai 1981, une nouvelle interprétation ; le joli mois de mai était une ébauche, un essai, un symptôme, qui trouva son accomplissement, sa transformation et sa vérité dans l'élection de Mitterrand et l'arrivée de la gauche au pouvoir.

» Tout cela est faux, discours de dénégation, refoulé typique de la société française qui ne peut parler de la collaboration que quarante ans après qu'elle s'est accomplie et qui ne verbalise pas encore la guerre d'Algérie, qui s'est arrêtée en 1962, c'est-à-dire il y a vingt et un ans. Mai 68 n'est pas du passé parce qu'il n'est pas derrière nous, il est devant nous, à penser comme fracture de la pensée.

Mai 68 est l'impensable

– Et cette fracture, vous pensez qu'elle est inassimilable par le pouvoir politique en place ?

– C'est l'impensable de tous les partis politiques, qui se donnent la main, du *Figaro* à *l'Humanité*, de Le Pen à Marchais, de Giscard d'Estaing-Barre-Chirac à la tradition mollettiste, pour exhaler leur haine de mai 68, métaphore française de la haine de la pensée. Pourquoi ? Parce que mai 68, c'est l'éclatante vision pour tout un peuple que le roi est nu, que les politiciens ont pour fonction de masquer, de rendre opaques – à proprement parler rendre invisibles – l'essence, le lieu et la scène du politique. Mai 68, ce fut l'éruption – parlée dans un langage ultra-politique, le seul utilisable à l'époque – du secret : le politique n'existe que d'en finir avec la conception politique du monde.

» Cela n'est pas un paradoxe, mais la vérité de la démocratie, de ce que Claude Lefort appelle l'invention démocratique. La démocratie ne s'inaugure et ne se soutient que de l'affirmation, la conviction et la proclamation érigée en valeur universelle que tout n'est pas politique. La démocratie suppose et exige que soit distinguée et réellement pratiquée la séparation entre les différentes instances du pouvoir, de la loi et du savoir. Le pouvoir démocratique ne trouve de légitimité que s'il est limité par la loi, c'est-à-dire ce qui le borne, et authentifié par la valeur de vérité, sa vertu. Si ce pouvoir veut dépasser ces limites, il engendre le totalitarisme. Mai 68 fut cela, est cela, sera cela : la réapparition de la vertu, qui, selon Montesquieu, est le seul ressort du régime républicain démocratrique. Ce que nos politiciens ne peuvent digérer, c'est l'événement qui dévoile leur inutilité, leur lâcheté et leur mensonge. Mai 68 fut en France le premier mouvement anticommuniste de masse, le premier mouvement antitotalitaire de masse, le premier mouvement antipoliticien de masse. Mai 1981 n'est pas son achèvement, mais sa régression et son refoulé.

– Vous voulez dire que mai 68 fut un *« mouvement métaphysique »*, comme le proclama dès le début Maurice Clavel, ce qui vous imposa de séjourner dans la philosophie, pour, justement, lui faire écho.

– Tout à fait. Après m'être vécu philosophe entre 1963 et 1972 sous le mode du praticien métaphysicien – vous savez bien le fameux « *Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde. Il s'agit maintenant de le transformer* », – je décidai, parce que j'étais militant, de me faire militant de la philosophie. D'où mon premier livre, *Désir de révolution.*

– C'est donc la crise du politique qui vous a contraint à penser. Maintenant que tous parlent de crise, direz-vous qu'on pense moins bien ou mieux quand ça va mal ?

– On pense parce que ça va mal. La seule motivation qui fait penser, c'est le malaise. Quand tout va bien, il n'y a aucune raison, aussi bien pour un individu que pour une collectivité, de se donner comme ambition de produire une pensée. On pense toujours pour colmater un manque.

L'an I du salut

– Votre désir de philosophie fut donc permanent. Mai de même que vous avez succombé à l'illusion politique naguère, ne succombez-vous pas aujourd'hui à l'illusion philosophique ?

– Comme beaucoup de mes camarades militants, j'ai cru que l'on pouvait créer un monde nouveau, couper l'histoire humaine en deux, pour prescrire enfin l'an I du salut et de la régénérescence sociale. Notre illusion politique s'énonçait dans notre mot d'ordre : « Transformer l'homme dans ce qu'il a de plus profond », c'est-à-dire édifier un bon pouvoir qui mettrait fin à la fragilité intrinsèque des hommes et des institutions. L'illusion philosophique consisterait à croire que les philosophes, parce qu'ils disent que la politique est une illusion, vont édifier un espace où pourra se dire le vrai, c'est-à-dire le vrai de l'illusion politique.

» Seulement, cette illusion, si elle se sait comme illusion, est féconde. Comme le dit Kant, c'est une « *idée de la raison* », qui permet qu'on veuille et qu'on puisse connaître non pas la vérité, « *la chose en soi* », mais la vérité dans des phénomènes. Le désir de philosophie se soutient de cette illusion-là. Et pour paraphraser le célèbre titre de Freud, cette illusion a un avenir. Cette illusion nous permet d'avoir le désir de vérité et de prendre au sérieux la vérité du désir.

– Vous avez écrit des essais philosophiques et venez de publier chez Grasset un deuxième roman : *Véra Sempère*. Est-ce que pour vous la philosophie serait le désir de vérité, tandis que le romancier mettrait en scène la vérité du désir ?

MAREN SELL.

(*Lire la suite page XIV.*)

SCIENCE

COMMUNICATION VÉGÉTALE

IL y a une dizaine d'années, quelques-unes de nos belles forêts françaises furent attaquées par une espèce de chenille verdâtre d'un pouce de long. Dans cette fin de printemps, les arbres prenaient rapidement des couleurs d'hiver, dénudés des racines aux cimes. Les plus maigres arbustes, les plus petits buissons de myrtilles, ne gardaient que leurs nervures. Tout était dévoré. Passer dans la forêt, c'était se heurter sans cesse à de visqueux fils invisibles au bout desquels se tortillaient bizarrement les voraces dévastateurs. On en sortait couvert, des chaussettes aux cheveux.

A la même époque, en Nouvelle-Angleterre, la même espèce croquait les bois à l'échelle américaine, si bien qu'il fallait, là-bas, dégager quelquefois au bulldozer routes et passages obstrués d'un épais tapis vivant d'anneaux velus enlacés. Effrayante poussée irrésistible d'une masse biologique qui couvrait l'espace et que rien ne semblait pouvoir arrêter.

Pourtant, après un certain temps, après qu'une fraction notable de la forêt eut prématurément viré aux tristes teintes d'une fin d'automne, un reflux s'est amorcé ; les cadavres jonchaient le sol par milliards : la boue jaunâtre des corps écrasés maculait les souliers des promeneurs. On peut se demander pourquoi de telles attaques biologiques sur l'environnement, dues à d'effarantes explosions de population de prédateurs, cessent brusquement alors que rien ne s'oppose à *la ruée des mandibules affamées*. C'est que le végétal se défend : il réagit contre le risque d'extermination.

Tous les dix ans, environ, la population de lièvres arctiques en Alaska augmente dans des proportions vertigineuses. Ils mangent tout. Quatre lièvres par hectare dévorent 90 % des jeunes pousses de bouleaux, de trembles, de peupliers, ou d'aunes. Mais il réapparaît des tiges adventices, et celles-là, le lièvre, même affamé, n'en veut point. En effet, la composition chimique du mets délicieux est modifiée, il contient désormais beaucoup plus de terpène et des ré*sines phénoliques. Il semble que, par* temps froid, la consommation de ces résines provoque chez le lièvre un état de choc profond par perte de sodium : la plante effectivement abat son prédateur.

De même, la teneur en phénols et en tannins des feuilles de chênes attaqués par les chenilles augmente fortement et rapidement. Cela réduit beaucoup la croissance des larves, inhibe le développement ultérieur de l'insecte et, par là, limite sa population. Cette propriété peut persister quelques années, ce qui confère une protection durable aux victimes. Mais ce ne sont pas seulement les individus attaqués qui sont protégés.

Le dîner de la coccinelle

On vient en effet de réaliser une curieuse expérience en serre sur des plantations de jeunes peupliers et de jeunes érables âgés de deux à quatre mois. Hauts de 30 à 40 cm, ils portent environ vingt feuilles chacun. Si l'on déchire deux de ces feuilles, on constate que la teneur en phénol des autres croît de plus de 100 % dans les cinquante heures qui suivent la déchirure pour revenir à la normale après cent heures. Or cette même teneur en phénols augmente aussi (près de 60 %) pour les feuilles des arbres intacts de la même serre.

Il y a donc eu « communication » : les arbres blessés ont « averti » leurs congénères du dommage qu'ils ont subi (d'ail*leurs limité : perte de 10 % du feuillage)* et un mécanisme chimique de défense s'est enclenché pour l'ensemble de la colonie. Dans ce cas précis les teneurs en phénols et en tannins sont suffisantes pour dégoûter pas mal de larves de lépidoptères durant soixante-quinze heures environ. Il est possible que le vecteur de communication entre les plants à travers *la phase gazeuse soit l'éthylène, qui,* émis par les blessures végétales, servirait de signal d'alerte.

Certains insectes ont parfaitement compris les réactions des plantes mangées vives. Une brillante coccinelle du Mexique se nourrit sur des feuilles de courges. Elle consomme en solitaire, et son manège alimentaire est curieux. Elle se pose un matin et commence par découper pendant dix minutes environ la feuille selon un cercle. Elle ne laisse que quelques points d'attache pour tenir la section découpée en place. Puis, durant deux heures, elle festoie sur le rond ainsi isolé.

Le matin suivant, la coccinelle, ou sa larve, qui est pourtant beaucoup moins mobile, va choisir pour un autre repas une autre feuille, mais située à une distance d'*au moins 6 mètres d'une feuille* fraîchement percée. Des analyses ont montré que quarante minutes après l'attaque la plante commence à sécréter une substance amère qui la rend incomestible. D'où la précaution de la coccinelle qui empêche la diffusion du produit en coupant presque toutes les connexions au reste de la feuille du dîner choisi, et qui prend soin d'éviter ensuite les feuilles voisines « averties » de son intrusion et bourrées elles aussi d'inhibiteurs chimiques.

La communication dans le monde ne se fait pas seulement par l'image et par le son comme notre anthropocentrisme donne à croire. Les discrets messagers moléculaires portés par les mouvements de l'air sont perçus par l'odorat, les antennes, les épidermes, les zones sensibles. Ils vont amorcer à la surface de ces récepteurs, par leurs titillations, les chaînes de réactions chimiques qui, selon le cas, vont *traduire la crainte, mobiliser* la défense, ou instiller les prémices du plaisir ou du désir. C'est tout un ballet mystérieux de codes et de signaux que charrie l'air qui nous entoure.

Même soudé par ses racines au sol, l'arbre n'est pas un être isolé : le végétal est aussi social. Les douleurs de la blessure, comme l'épanouissement syn*chrone des fruits mûrs, sont collective*ment partagées. Ne nous croyons pas, nous-mêmes, insensibles aux effluves fuyants qui baignent les êtres vivants. Nous communiquons, nous obtenons aussi des informations comme cela.

Notre peau, nos sens diffus, ne sont pas comme l'œil ou l'oreille des sens actifs sous le contrôle de la raison, il n'em*pêche qu'ils perçoivent, qu'ils décèlent*, qu'au plus profond de notre être ils nous avertissent, ils concoctent d'obscures alchimies, ils signalent des révoltes étouffées. Comment, sans cela, expliquer les multiples formes, et l'importance, que prennent, dans notre dur monde moderne, les mystérieuses « réactions allergiques » ? ■

PAUL CARO.

POESIE

PIERRE-ALAIN TACHE

Né à Lausanne en 1940, Pierre-Alain Tâche a notamment publié : *la Traversée* (Payot), *l'Elève du matin, l'Inhabitué* (Bertil Galand) et *les Instants du regard* (Solaire). Il a collaboré à de nombreuses revues comme *Argile, Sud* ou *Solaire*. Ces vers disent l'énigme du commencement. Avec une densité rigoureuse, on cherche ici les arêtes de la parole.

CHRISTIAN DESCAMPS.

Parisienne en première

Elle porte un enfant dont elle ne peut vouloir.
Déjà le pays fuit. A travers le miroir
sans tain du journal, aussitôt j'ai perçu
son regard dur à fendre pierre
— et l'hiver y bouscule un ailleurs,
entre extase et terreur, engoncé.
La fillette qui l'accompagne, attentive
aux arrêts du destin, dès le dernier sapin
dans le trop pur éloignement s'en va.
Mais elle, au front si rond qu'une alarme sera
comme une goutte d'eau sur l'aile d'un choucas,
semble soudain rendue ; et dans le salon rouge,
écuyère, elle tient des mâles au licou.

Femme au balcon

Subitement, j'ai cru que c'était, retrouvée,
une amazone de l'enfance, à peine un peu mûrie,
à travers la durée — et seulement sa main,
sur le velours usé, la gerbe des cheveux.
Je n'ai pas cherché à savoir (ou c'eût été
la chambre claire à l'ombre chaude). A l'instant
de l'Agnus Dei. Juste avant que le Maître,
en se penchant, ne compte un peuple de brebis.

Hélène de S.

Non point vaincue — on aurait craint
qu'elle ne s'épuise à retrouver raison :
éclatante, aux jointures de sang,
tenue fermement, enfin reçue.
Et l'ombre est mince,entre les buis,
dès l'instant qu'elle espère enfin.
Se dresse-t-elle, elle ouvre un sillon vert,
a mis sens dessus dessous ses maisons,
parle à la nuit comme il convient,
à mots exagérés et doux.
Sa parure alors est intacte, et sa voix,
si le foyer des yeux que j'ai cherchés
noircit un temps de cendre
et l'espace où le pré ne diviserait plus.

Les illusions fécondes de Jean-Paul Dollé

(Suite de la page XIII.)

— Oui, le romancier met en scène la vérité du désir, dans la mesure où son problème n'est pas d'opérer le partage vérité/erreur, réalité/hallucination. Son but est de produire un effet de présence. Dans notre vie réelle, dès qu'il y a « de l'autre », il y a énigme de la présence de l'autre. La philosophie bute sur cette question ; l'autre, pour elle, est précisément une question, mais pas une présence. La littérature — l'art en général — n'a pas pour tâche de connaître, mais de rendre visibles, des présences. Roman et philosophie sont pour moi deux modalités d'un même étonnement devant l'autre, du même désir : rencontrer ce qui vient à notre rencontre.

Il faut des moment de pardon

— Le héros de votre roman s'appelle Pierre Dasin. Est-ce un être de pierre ? Parce que Dasin veut dire « être dans le monde » et Pierre, c'est la pierre. Est-ce qu'en cela il serait un homme aujourd'hui ?

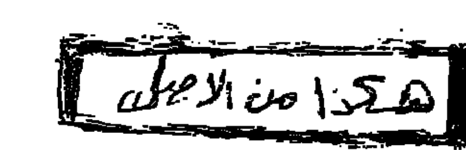
— Pierre Dasin, évidemment, est dans le monde. Mais, précisément, ce n'est pas un homme de pierre, ce n'est pas un « homme de marbre », c'est quelqu'un qui a eu des déceptions amoureuses — l'amour politique et l'amour pour une femme — et qui essaie d'en faire son deuil. Son deuil réussi, c'est toute l'histoire du roman : un nouvel espace de vie, une nouvelle aventure, une nouvelle entreprise possible, un nouvel amour... Eh bien, cet homme-là, ces hommes-là (ils ont trente-quarante ans), après une période de deuil, effectivement, ne sont condamnés ni à la stérilité ni au silence.

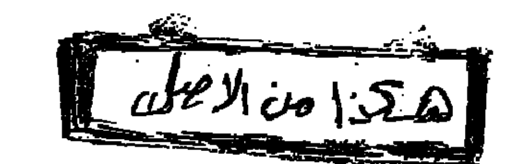
— A la fin de votre roman, il y a cette phrase : *« Il y l'amour et le pardon »*. Cette phrase, dite par une femme, a une connotation chrétienne. Est-ce qu'on pourrait dire qu'il y a un salut à trouver ? Et est-ce que la femme est du côté de cette idée chrétienne de l'amour ?

— Les femmes, contraintes et forcées, ont dû sauvegarder cette tradition chrétienne : la foi dans l'amour. La culture dominante des cent cinquante dernières annéees en Europe occidentale était une culture d'avant-garde, conquérante, où toutes les métaphores étaient des métaphores guerrières : combat, lutte... Les femmes, exclues du champ politico-théorique, ont recueilli l'autre tradition européenne, celle du pardon. Effectivement, pendant au moins deux siècles — et on en a vu les résultats abominables, — la culture européenne a totalement refoulé cette autre partie de son héritage. Il y a bien l'héritage faustien *masculin, qui a donné par ailleurs* des résultats prodigieux, mais il y a l'autre tradition, celle que le grand philosophe tchèque, Patocka, porte-parole de la charte « 77 », mort au cours d'*un interrogatoire* mené par la police politique, appelait le *« souci de l'âme »*. C'est une grande tradition qui a fondé l'Europe comme héritière à la fois d'Athènes, de Jérusalem et de Rome et qui l'a unifiée comme communauté chrétienne.

» Cette grande tradition, il me semble qu'elle n'est pas du tout méprisable. Au contraire, il faut la réhabiliter. Pour qu'une histoire devienne non pas bonne, parce qu'elle n'est jamais bonne, mais qu'elle soit simplement supportable, il faut qu'il y ait des moments de pardon ou de trêve. Il faut construire la trêve. C'est le rôle des artistes qui doivent agir et parler haut, pour qu'enfin on ne dise *plus qu'ils* sont les compagnons de route des politiques, mais que les politiques deviennent compagnons de route d'un avenir humain. » ■

MAREN SELL.





CHRONIQUES

Un choc dans la nuit

(Suite de la page XVI.)

Il pousse comme un soupir dans la nuit : c'est son rire facile et grave. Mais où est-ce que j'irais. Laputa ? Je les ai vus arriver, je les ai vus partir, ils s'en vont, il ne reste rien. Mais, vous savez, dit-il, si j'étais vous, je ne traînerais pas dans le coin, tous ces dénonciateurs, vous savez, et il écoute, écoute, dans l'obscurité. Parlons bas. Regardez, dit-il en faisant un geste vague, d'une main hésitante, si vous êtes crevés, vous pouvez rester pour la nuit : il y en a d'autres – ah ! – des voyageurs qui attendent dans leur voiture, par derrière. Il doit y avoir un endroit pour se garer, derrière les granges, là où on rangeait des landaus, des spiders, des cabriolets, des barouches, des calèches, des cochers, des phaétons, des victorias, des corbillards, des buggies, des chars à bœufs, au temps jadis, quand les visiteurs étaient des touristes curieux qu'il fallait divertir à tant par personne. Ils entendent un frôlement rapide venant d'une des granges obscures. Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle, alors qu'elle décide de sortir et de se libérer des mots et de tout.

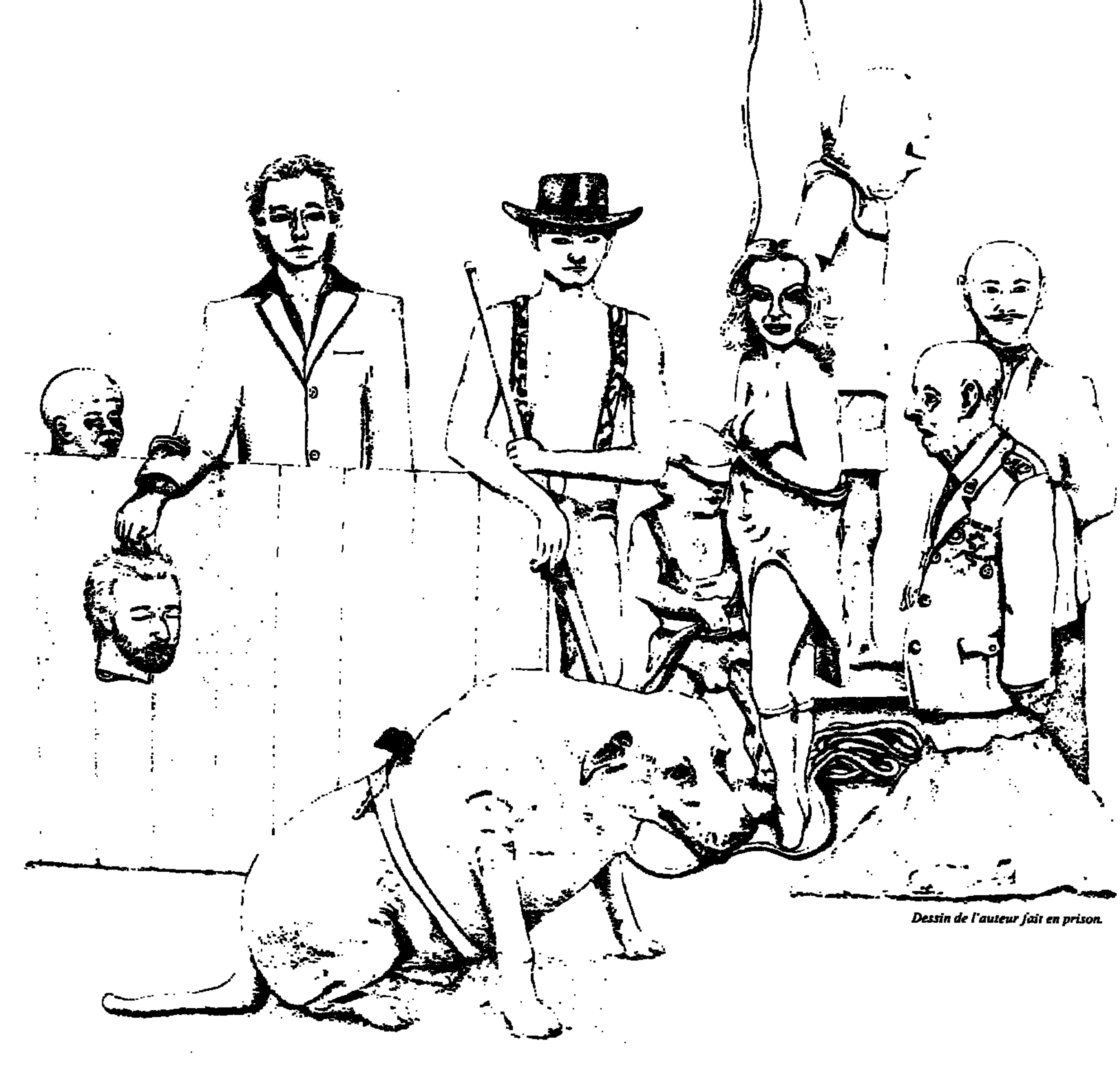
Elle sort de la voiture, en soulevant dans la nuit une poussière invisible, et demande : qu'est-ce que c'était. Le bruit étouffé. Le grincement d'un ressort non graissé. Puis le silence. Fagotin Fremdkörper dans la voiture. L'hôtelier retourné, l'oreille aux aguets, tendu. La peur.

UN gémissement, et tous se mettent à courir. Des gens sortent en courant des autres voitures. Quelqu'un tient une lampe torche à la main. Il entre dans la grange. La lumière révèle des rayons, le reflet lumineux d'une jante, de la poussière, encore de la poussière. Des mouvements furtifs quelque part. Un animal qui halète. *« Du calme ! »* On écoute. D'autres gens qui s'entassent dans la grange. Des pensées, pense-t-elle. Même pas des mots. *« Attrapez-les ! » « Les salauds ! »* Des cris là-bas. *« Des salauds de nègres en train de baiser ! »* Quoi ? Où ? Oui, un couple de Noirs à ce qu'il semble réfugié ici – ils viennent du nord ? – Mais comment, à pied ? Et s'accouplant doucement dans l'obscurité poussiéreuse. *« Aarrgh ! » « Attrapez-les ! »* Des coups, des grognements, de la chair contre du bois, des halètements, des corps dans la poussière. *« Sortez d'ici ! » « Éteins cette lampe, espèce d'imbécile. Tu veux attirer les autres ? » « Du calme ! » « Du calme, messieurs ! »* (Il vaut mieux prévenir que guérir.)

Ces messieurs sont calmes. Les mouvements sordides et confus dans la nuit. Elle baisse son slip, s'accroupit et se soulage sans penser à rien, et le sifflement du jet d'urine. On traîne un corps à l'extérieur. Ce doit être l'homme, il se débat dans les bras qui le tiennent. Des pieds qui frappent. Corps contre corps. La poussière qu'on ne remarque pas la nuit. Un poteau ou le timon dressé d'une ancienne voiture. Une corde. Des halètements et des grognements. Les silhouettes confuses qui se détachent dans la clarté des étoiles. Des chocs. Des coups. Un nœud qui serre. Des formes qui reculent, une seule reste, qui se tortille attachée. Un nœud qui serre. Une corde qui vibre. Un hoquet. Le silence. Non. Un gargouillis rauque, qui se prolonge, plein de salive, et qui meurt avec la vie. Et puis, tout d'abord très faible, mais s'élevant rapidement dans les ténèbres et dans la nuit : la plainte sauvage d'une femme. Le bruit des étoiles. ■

Traduit de l'anglais par JEAN GUILOINEAU.

[Né en 1939, le poète et peintre afrikaans Breyten Breytenbach a vécu en Afrique du Sud jusqu'à dix-neuf ans. Il s'installe ensuite à Paris, avant de rentrer clandestinement dans son pays en 1975. Il est alors condamné à neuf ans de prison pour coopération avec la résistance, puis relâché en décembre 1982 à la suite de nombreuses démarches, dont celles du gouvernement français. Il vit actuellement en France. Cette nouvelle fait partie d'un recueil intitulé *Mouroir (Notes-miroir pour un roman)* réunissant des textes écrits en prison, qui paraît la semaine prochaine, chez Stock. Un recueil de poésie, *Feu froid*, a déjà été traduit en français (Bourgois, 1978).]



Dessin de l'auteur fait en prison.

NUMISMATIQUE

Le troisième métal précieux

QUAND on parle des métaux monétaires (qui sont peu nombreux) on cite généralement des métaux communs, pour la plupart des alliages à base de cuivre, et deux métaux précieux, l'or et l'argent. Il existe en outre un troisième métal précieux dont l'utilisation numismatique est peu connue des collectionneurs, c'est le platine. Il faut attendre le XVIIIe siècle pour que l'on découvre ce curieux métal dont la densité est encore plus élevée que celle de l'or (21,5 contre 19,3) et qui a la couleur de l'argent : il sera d'ailleurs baptisé du nom de « petit argent » (*platina*, diminutif du mot espagnol *plata* désignant l'argent) lorsque, vers 1735, on le découvre dans les sables aurifères de Colombie. Depuis, d'assez nombreux pays, dont le Brésil, Bornéo et surtout la Russie – plus gros producteur mondial, – ont mis en exploitation des gisements de platine.

Le prix de ce métal, toujours plus élevé que celui de l'argent, a beaucoup varié par rapport à celui de l'or. Toutefois, au XIXe siècle, il a souvent été très inférieur au prix de l'or, ce qui a suscité de nombreuses tentatives, officielles ou non, pour tenter de remplacer la monnaie d'or par une monnaie de platine doré, tandis que le seul pays qui songera à instaurer des frappes régulières en platine sera la Russie. Au XXe siècle, on abandonnera toute idée de monnayage suivi, réservant toutefois l'utilisation du platine pour la frappe d'essais, de piéforts ou de monnaies d'hommage. Quant aux médailles, elles sont plus rares encore que les monnaies. On en connaît quelques-unes du XVIIIe siècle frappées en France, en Espagne ou en Russie, comme la médaille espagnole de 1780 commémorant la découverte du platine dont un exemplaire est conservé au musée du Prado, à Madrid, comme une médaille du couronnement de Catherine II de Russie, en 1762, ou bien encore comme la médaille de 1782 pour l'inauguration du monument à Pierre le Grand sur la place du Sénat de Saint-Pétersbourg (deux exemplaires connus : un au musée de l'Hermitage, l'autre de l'ancienne collection du grand duc Michaïlovitch).

Au XIXe siècle, les médailles sont un petit peu plus nombreuses. En Russie bien sûr, avec une médaille d'Alexandre Ier pour son entrée à Paris en 1814 ou celles du couronnement de Nicolas Ier en 1826, mais aussi en Allemagne, en Angleterre (couronnement de la reine Victoria en 1838) et surtout en France où la Monnaie royale des médailles a frappé le platine de manière régulière sous la Restauration. Ce fait longtemps oublié a été remis en lumière à l'occasion de recherches effectuées lors de la dispersion à l'Hôtel Drouot (1) d'une exceptionnelle collection privée de médailles en platine. Les registres de fabrication et de vente ainsi que les comptes matière de la Monnaie royale qui sont conservés aux Archives nationales permettent en effet de retracer, année par année et mois par mois, l'activité de cette administration. L'exemple de l'année 1825 durant laquelle fut couronné Charles X est éloquent. Pendant cette période on fabriqua en tout 102 316 médailles et jetons dont seulement 787 médailles d'or et 20 médailles de platine : c'est dire la rareté de ces dernières ! A qui étaient-elles destinées ? Au roi, assurément, qui en disposait pour honorer des visiteurs de marque, mais aussi à quelques amateurs qui pouvaient en acquérir à l'Hôtel des monnaies. On sait, par exemple, que Charles-François de Rivière (1765-1828), gouverneur du duc de Bordeaux, eut l'occasion d'en acheter ou d'en recevoir. Le duc de Rivière était un grand amateur d'art : c'est sous sa direction, alors qu'il était ambassadeur à Constantinople, que la *Vénus de Milo* fut découverte et ramenée en France. On conserve une lettre de 1829 adressée par le directeur général des Beaux-Arts à l'intendant général de la Maison du Roi, confirmant que le duc de Rivière recevait toutes les médailles en platine du règne et demandant que cette faveur soit maintenue pour son fils.

Si nous revenons maintenant aux monnaies elles-mêmes, il faut, en priorité, signaler la très originale tentative russe d'instaurer en 1828 un monnayage régulier de platine. Cette tentative est à porter au crédit des Demidov, vieille famille noble qui construisit la première fonderie de fer en Sibérie et qui possédait une grande partie des mines de l'Oural. Or ces mines produisirent à partir de 1820 beaucoup de platine, auquel il fallait trouver un débouché. Les Demidov réussirent alors à convaincre le tsar Nicolas Ier de monnayer ce précieux métal, et de 1828 à 1845 on frappa une série de pièces de 3, 6 et 12 roubles de la taille du quart de rouble, du demi-rouble et du rouble d'argent. Les pièces de 3 roubles furent frappées en assez grande quantité mais celles de 6 et surtout de 12 roubles sont très rares.

Enfin on ne peut parler, même brièvement, de la numismatique du platine sans évoquer l'extraordinaire collection du roi Farouk. Après la déposition du dernier roi d'Egypte, la jeune république décida de vendre les collections royales et la firme anglaise Sotheby fut chargée d'en organiser la vente aux enchères. Durant les premiers mois de 1954 fut ainsi dispersé au Caire un ensemble inimaginable de richesses dont plusieurs catalogues, malheureusement très mal illustrés, portent encore témoignage : ainsi, lors d'une des ventes de joaillerie et d'horlogerie, les stylos en or massif étaient regroupés par lots de vingt ou trente ! En ce qui concerne la numismatique il fallut neuf jours de vente pour disperser les quelque 2 800 lots représentant environ 8 500 monnaies et médailles dont 164 spécimens de platine couvrant à peu près tous les domaines de ce monnayage : pièces en platine doré de Charles III et Ferdinand VII d'Espagne, souverains de Victoria et pièces de 20 francs de Napoléon III également en platine doré, essais monétaires de différents pays dont un très curieux demi-souverain de Graham, daté 1869, en « palladium-hydrogénium », superbe série des monnaies russes de Nicolas Ier avec un exemple de la pièce de 12 roubles pour toutes les dates connues et des pièces de 6 roubles en état fleur de coin, médaille présumée unique d'Andrieu pour la paix de Tilsit (1807), médaille du couronnement de Nicolas Ier et enfin de curieux essais, datés 1946, d'un projet de monnayage des Nations unies. Depuis cette mémorable vente, des spécimens de platine n'ont été offerts que très rarement, mais les collectionneurs ayant un penchant pour ce métal très particulier peuvent éventuellement se consoler en acquérant les piéforts de nos monnaies modernes que la Monnaie de Paris frappe en platine en nombre très limité (20 à 100 exemplaires par type monétaire). ■

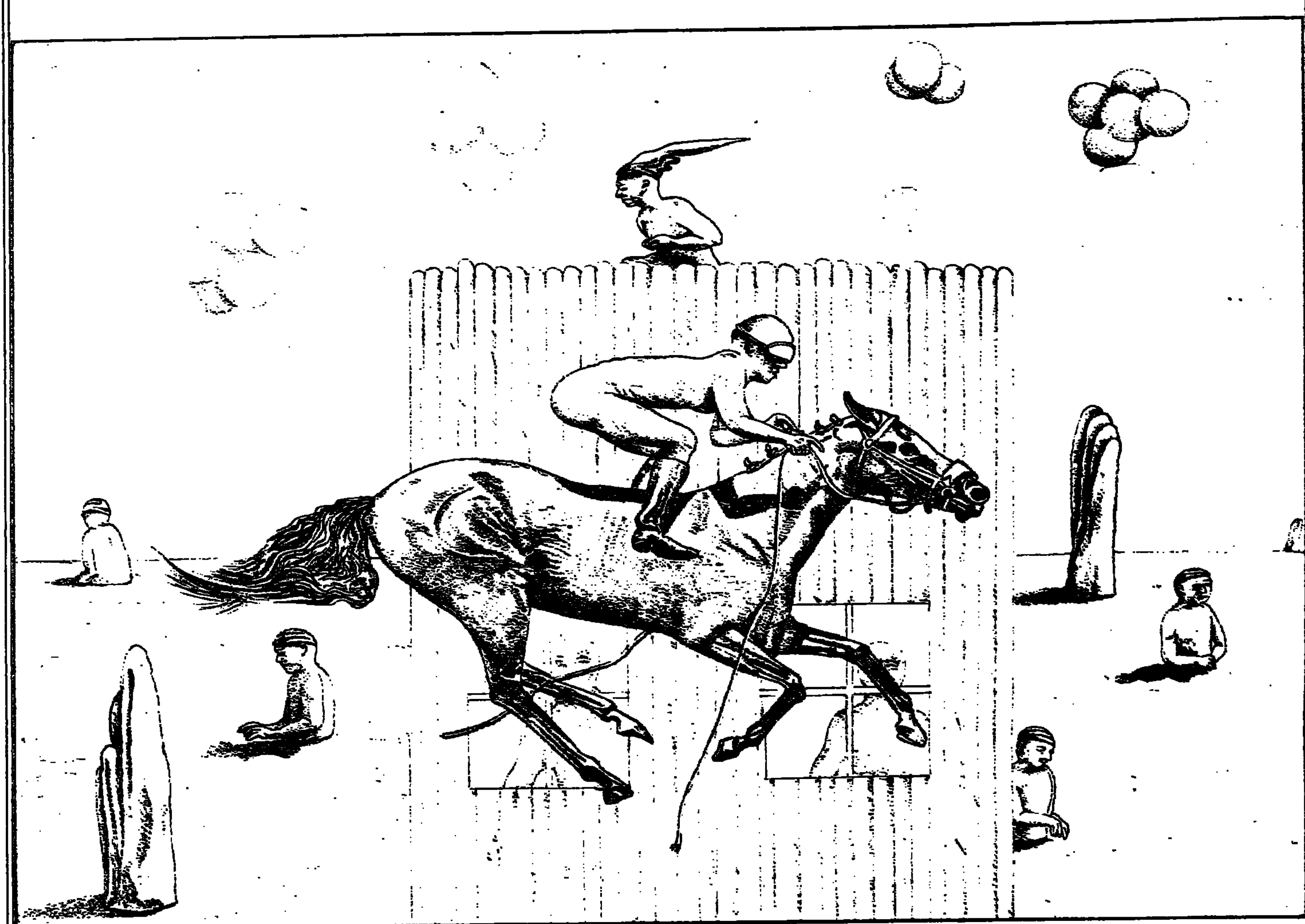
ALAIN WEIL.

(1) Collection J.M.L. 26 mars 1980.

Le Monde



NOUVELLE



Dessin de l'auteur fait en prison.

Un choc dans la nuit

par BREYTEN BREYTENBACH

ILS filaient sur la route déserte, le puissant moteur de la Silver Phantom vrombissait, les phares trouaient l'obscurité, fouillaient la nuit droit devant, n'éclairant que le ruban poussiéreux de la route, éliminant la réalité du paysage qui les entourait. Comme s'ils avaient roulé sur un isthme. Ils tournaient le dos au nord, toujours le dos au nord, à ses horreurs et à sa violence, ses destructions et sa désolation ; le nord toujours derrière eux, ils traînaient leur nord avec eux où qu'ils aillent, ils l'agrandissaient. Depuis longtemps, ils étaient insensibles à la poussière qui s'infiltrait dans la voiture, qui se collait dans leurs narines, qui, avec la transpiration, formait une boue dans toutes les rides de leur corps. Dans l'obscurité, on ne se rend pas compte de la poussière. Il fait chaud. Il fait toujours chaud. Il a toujours fait chaud. La terre est chaude, la route est chaude, les étoiles qui ruissellent sur le visage de la nuit doivent être chaudes – chaudes et blanches comme des phares venant du nord. Evidemment, il est impossible de s'échapper de l'invisible.

Evidemment il est impossible de s'échapper de l'invisible, pense-t-elle. Ses pensées se sont embrouillées et fragmentées à cause de la monotonie qui naît quand on essaie de s'échapper par la route. Nous ne sommes que des pensées poussiéreuses et chaudes, pense-t-elle. Elle pense : je suis une pensée qui se pense, et qui n'existe plus quand la pensée s'arrête ; Fagotin Fremdkörper, qui conduit la voiture en fuyant le nord, est une pensée à côté de moi dans l'obscurité ; et tous ceux qui sont partis avant nous dans leur poussière et ceux qui s'échappent encore, qui nous suivent – ce sont aussi des pensées, si je prends la peine de penser à eux.

Elle se déplace sur le siège, veut étirer ses membres dans l'espace limité, mais elle n'insiste pas parce que toujours il y a la poussière dans les cils, sous les aisselles, entre le porte-jarretelles et les bas. Elle pense : il faut que nous arrivions à Laputa ; devant, il faut qu'il y ait Laputa ; au bout de la route, là où la nuit s'achève, il faut qu'il y ait Laputa. La sécurité ? Le refuge ? L'exil ? La délivrance ? Ensuite ? Plus de nord ? Le nord, le nord se précipite derrière les phares. Elle essaie de penser à elle-même. Mais elle pense des bouts et des morceaux de pensées précédentes, les mots poussiéreux et sans importance.

Avant de quitter le nord, elle était courtisane. Dans sa race, beaucoup avaient été courtisanes, les filles seules, les indolentes : le pays était riche, les affaires florissantes, le plaisir se payait bien même s'il était facile à obtenir. Bien sûr, les autres, la caste indigène, avaient été de simples putains. Mais son métier avait nécessité un apprentissage, et son art avait été une éducation. Elle avait pris des mots à ses soupirants ; à ces mots elle essayait d'associer des pensées. Elle est fatiguée maintenant. Elle pense : la fuite n'est pas l'environnement qui convient à la nourriture de l'*esprit*. Elle pense : je dois me sauver, même si ce n'est qu'avec ce taciturne Fagotin Fremdkörper, mais comme je regrette les jours à jamais enfuis. C'est ce qu'on connaît comme *laudator temporis acti*. En italiques. Et maintenant me voilà poussière.

Elle pense : j'emporte ma pensée et moi-même avec moi, les Lares et mes Penates, mais ma pensée fait de mon être un *felo de se*. C'est le nord. Pas de doute. C'est la chaleur. C'est la nuit. C'est l'espoir, feint ou réel. C'est la mort que nous emportons dans notre fuite, latente, endormie, apparemment inoffensive. Un matelot de passage pour lequel elle avait failli avoir le béguin (est-ce qu'il ne s'appelait pas Thibon, Gustave ?) lui avait dit qu'on ne devait pas s'enfuir si l'on voulait être libre. « *Si tu te sauves de toi-même, ta prison courra avec toi.* » Et puisqu'elle n'a pas abandonné son moi, pense-t-elle, cela doit signifier que le moi c'est la mort. Ce sont sans doute les mots chargés d'une étrange vie. Et elle pense : nous devons trouver très très vite des toilettes, sinon ma vessie va éclater.

ELLE dit à Fagotin Fremdkörper qu'ils vont devoir s'arrêter quelque part, car il est nécessaire qu'elle se soulage un peu, et il lui répond que ce ne sera plus très long, qu'il connaît un endroit à mi-chemin où ils trouveront tout ce qu'il faut, ainsi que de quoi se restaurer et de l'essence, parce qu'ils ne peuvent pas continuer encore longtemps comme ça ; et que l'endroit est vraiment tout près, que c'est un petit restaurant agréable et accueillant, tenu par un compagnon sympathique, que ce *doit* être comme ça. (« Tout n'est pas devenu poussière. » Et : « C'est trop horrible à imaginer. ») Elle essaie de se laisser convaincre, elle se redresse et elle se dit qu'elle se sent toute fiévreuse à cause de la fatigue et que, peut-être, le merveilleux petit relais de voyageurs pourra lui donner quelque chose de frais qui chassera la fièvre. Elle pense : je dirai « *V-v-va te faire lanlaire !* » Et elle pense que les « v » sont très drôles, car ils sont curieux comme les têtes du vent qui se dressent dans les hautes herbes. Elle regarde dans les rayons aveugles des phares et décide de quitter la voiture dès qu'ils atteindront cet abri, que diable, même si ses vêtements froissés et son visage couvert de poussière sont *infra dignitatem*.

Mais quand ils arrivent à la station-service, la maison et les dépendances sont plongées dans l'obscurité. Elle sent dans sa gorge, son cœur, comme une parole de nuit. Fagotin Fremdkörper n'ose pas utiliser l'avertisseur de la voiture : le nord est toujours avec eux, et, de nos jours, aucun endroit n'est sûr. Ce n'est pas nécessaire, un homme sort avec précaution d'une des bâtisses obscures. C'est le propriétaire, le compatriote sympathique, morose, la moustache hirsute. Fagotin Fremdkörper a coupé le moteur de la voiture et ils sont assis, immobiles dans le silence murmurant de la nuit immense, sèche et scintillante. Oui, mais bien sûr, leur affirme le patron de l'auberge, ils peuvent avoir un peu d'essence. Cependant. Et il regarde autour de lui dans l'obscurité, comme s'il craignait que des dénonciateurs ne s'y cachent. On ne peut plus faire confiance à personne, dit-il. Je les ai tous vus passer. Je parierais qu'il n'en reste plus beaucoup à venir. Une époque difficile. Oui, j'en ai peut-être encore quelques litres. Les derniers. On m'a tout pris, vous savez, et on ne me réapprivisionnera plus jamais. Je ne sais pas pourquoi je reste encore ici.

(Lire la suite page XV.)

